# MÉMOIRES DE LORD BYRON PUBLIÉS PAR THOMAS MOORE



# MÉMOIRES

DE

# LORD BYRON.

# MÉMOIRES

DE

# LORD BYRON,

PUBLIÉS

**PAR THOMAS MOORE;**

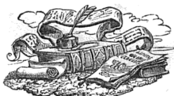
TRADUITS DE L'ANGLAIS

Par Madame Louise Sw.-Belloc.




---

TOME CINQUIÈME



Bruxelles.
LOUIS HAUMAN ET COMP^e. LIBRAIRES.

1831.

# MÉMOIRES

DE

# LORD BYRON.

## CHAPITRE PREMIER.

Suite du livre de Loch. — Insolence du vice-légat. — Querelle au bal. — Violettes de la vieille. — Indigestion. — Fin du journal. — Détails sur l'éducation d'Allégra. — *Marino* joué à Drury-Lane. — Fureur de Byron. — Mensonges des Gazettes de France et de Milan. — Rétractation à exiger de la première. — Projet d'avenir pour Allégra. — Haine et calomnie des Autrichiens. — Sardanapale. — Le pauvre diable de Napolitain.

CONTINUATION DE MON LIVRE DE LOCH.

27 février 1821.

« J'ai interrompu mon journal un jour, faute de pouvoir trouver un livre blanc. A la fin, je me suis rappelé celui-ci.

» Sorti, etc., — dîné, — écrit une nouvelle stance à ajouter au cinquième chant de *Don Juan :* je l'avais composée ce matin dans mon lit. Visité l'*amica*. Nous sommes invités à la soirée du Veglione, du prochain dimanche gras, avec la marquise Clélie Cavalli et la comtesse Spinelli Rusponi. J'ai promis d'y aller. La nuit dernière, il y a eu grande rumeur au bal dont je suis sociétaire. Le vice-légat avait eu l'imprudente insolence d'y introduire *trois* de ses

gens masqués — *sans billets*, et en dépit des remontrances. Il s'ensuivit que les jeunes gens du bal le prirent sur le haut ton, et furent sur le point de jeter le vice-légat par la fenêtre. Les domestiques, effrayés de la scène, se retirèrent, et lui après eux. Sa Révérence, *Monsignore*, devrait savoir que ces temps-ci ne sont pas de ceux où les prêtres peuvent fouler aux pieds tout décorum. Deux minutes de plus, deux pas de plus, et toute la ville était armée, et le gouvernement chassé.

» Tel est l'esprit du jour, et ces drôles ne semblent pas s'en douter. Pour le fait en lui-même, les jeunes gens étaient dans leur droit, les domestiques étant toujours exclus de ces assemblées.

» Hier, écrit deux notes sur la controverse de « Bowles et Pope », que j'ai envoyées à Murray par la poste. La vieille femme que j'ai assistée dans la forêt m'a apporté deux bouquets de violettes. « *Nam vita gaudet mortua floribus.* » J'ai été charmé de ce présent. Une Anglaise m'eût offert pour le moins une paire de bas de laine, au mois de février : les deux sont de bonnes choses, mais le cadeau de ma vieille Italienne est plus élégant. A cette époque de l'année, il me rappelle une stance de Gray, omise dans son élégie :

« Par averse tombée en cette fraîche emcreinte,
» La violette y naît, précoce à s'éveiller,
» La rouge-gorge y vient bâtir et gazouiller,
» Et des pieds délicats y laissent leur empreinte. »

» Elle est aussi belle qu'aucune de celles qu'il a conservées. Je m'étonne qu'il ait eu le cœur de le retrancher.

» J'ai souffert horriblement la nuit dernière d'une indigestion, à ce que je crois. Je ne soupe *jamais*, — c'est-à-dire jamais chez moi. Mais hier soir je me suis laissé persuader par la comtesse Gamba et par l'exemple encourageant de son frère, et j'ai avalé à souper une quantité de pétoncles bouillies, que j'ai arrosées avec force vin d'Imola.

De retour à la maison, craignant les conséquences de cet excès, j'ai bu trois ou quatre verres d'esprits qu'il plaît aux hommes (c'est-à-dire aux marchands) d'appeler de l'eau-de-vie, du rhum, ou du genièvre ; mais qui, selon Dieu et l'esprit de vérité, ne sont autre chose que de l'esprit-de-vin coloré ou sucré. Tout allait assez bien jusqu'au moment où je me suis couché ; mais alors je me suis senti de l'enflure, des vertiges. Je me suis relevé, et après avoir fait un mélange de poudre de soda, je l'ai bu. Ce remède a amené un soulagement momentané. Je me suis remis au lit, où j'ai éprouvé de nouveau de l'étourdissement et du malaise. Repris de l'eau de soda ; enfin, je suis tombé dans un sommeil pénible et fatigant. Pas bien à mon réveil, et malade tout le jour, jusqu'à ce que j'eusse fait quelques milles au galop. Question. — Étaient-ce les pétoncles, ou ce que j'ai pris pour les faire passer, qui ont causé la commotion? Je crois que ce sont les deux choses. Tant qu'a duré le mal, j'ai remarqué qu'il me jetait dans une complète inertie ; il amenait l'inaction et la destruction de mes principales facultés mentales. J'ai fait de grands efforts pour les réveiller, sans pouvoir y parvenir. — Et c'est là l'*âme !!!* Je la croirais *mariée* au corps, s'ils ne sympathisaient pas tant ensemble. Si l'une montait quand l'autre s'abat, ce serait signe qu'ils aspirent à l'état naturel du divorce. Mais, dans leur tendance actuelle, ils semblent attelés comme des chevaux de poste.

» Espérons le mieux ; — l'espoir est la seule bonne réalité. »

## A M. HOPPNER.

Ravenne, 11 mai 1821.

« Si j'avais eu d'avance quelque révélation de vos notions sur la Suisse, j'aurais de suite adopté cette idée. Au point

où en sont les choses, je laisserai encore la petite dans son couvent : elle s'y porte bien, et paraît heureuse : mais je vous serai fort obligé, si vous voulez vous informer, quand vous serez dans les Cantons, du meilleur mode d'éducation le plus en usage pour les femmes, et me faire connaître le résultat de vos enquêtes. C'est une consolation que M. et Mrs Shelley aient donné pleine approbation au parti que j'ai pris de placer momentanément Allégra chez les religieuses. Toute ma conduite, depuis que l'enfant m'a été envoyé, prouve que je n'ai épargné peines, soins, ni dépense. Le monde peut dire ce qui lui plaît; il me suffit de ne pas mériter le blâme, dans cette circonstance du moins.

» Il y a beaucoup d'enfants, quelques-uns d'un rang élevé, dans l'établissement, qui est situé en bon air, dans une ville de province, et par-là même moins sujet aux objections de tout genre. J'ai toujours cru voir que le défaut de moralité en Italie n'était *point* dû à l'éducation de *couvent* (à ma connaissance certaine, l'innocence des jeunes filles qui en sortent va jusqu'à la plus aveugle *ignorance* de tout mal); tout vient de l'état de la société dans laquelle on les plonge au sortir de leur retraite. Autant vaudrait élever un enfant sur une montagne, puis le mener à la mer, l'y jeter, et lui ordonner de nager. Néanmoins le mal, quoique trop général encore, semble diminuer à mesure que l'on consulte davantage les affections des femmes dans leurs mariages. C'est, je crois, aussi le cas en France; et après tout, qu'est-ce que la plus haute société en Angleterre? J'ai vécu là dans celle qui est appelée la *meilleure*, et d'après ma propre expérience je déclare qu'il n'y a pas au monde vie plus corrompue. En Italie, à la vérité, la corruption est, ou plutôt *était* beaucoup plus systématique; mais maintenant ils sont eux-mêmes honteux du sigysbéisme *régulier*. Le seul hommage rendu à la vertu en Angleterre est l'hypocrisie. Il va sans dire que je parle du bon *ton*, du grand monde. — Quant à la classe moyenne, elle peut être très-vertueuse, pour ce que j'en sais. »

*P. S.* « J'ai donné à un *violonneur* une lettre pour vous, il y a quelque temps. S'est-il présenté? Peut-être pourriez-vous le mettre en relation avec les Ingrams et autres dilettanti. Il est simple et sans prétention, deux choses rares dans l'état qu'il a embrassé, et il joue du violon comme Orphée ou Amphion. C'est pitié qu'il ne puisse, aux sons de sa musique, faire sauter Venise hors de la brutale tyrannie qui la foule aux pieds. »

## A M. MURRAY.

14 mai 1821.

« Une *Gazette de Milan* met en fait que la pièce a été représentée et universellement huée. La remontrance ayant été vaine, la plainte serait inutile. Je présume cependant que, pour votre propre intérêt (sinon pour le mien), vous et mes autres amis aurez au moins publié mes nombreuses prostestations, et que vous aurez montré que c'est un *rapt* fait par Elliston pour ses planches, en dépit de l'auteur. Il y aurait affectation à dire que je n'en ai pas été fortement vexé, mais je n'en suis point abattu, et je n'aurai pas recours à l'habituelle pratique de blâmer le public (qui a eu raison), ou mes amis, pour n'avoir point prévenu ce qu'ils ne pouvaient non plus que moi empêcher, une représentation *violentée* par spéculation de directeur. C'est pitié que vous n'ayez pas montré à ces gens, avant la publication, à quel point la pièce était *peu propre* à la scène, en exigeant d'eux promesse de ne pas la jouer. En cas de refus, nous n'eussions pas publié du tout. Maintenant, il est trop tard. »

*P. S.* « J'inclus ici les lettres de M. Bowles; remerciez-le, en mon nom, de leur candeur et de leur bienveillance.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» La *Gazette de Milan* affirme que *j'ai présenté la pièce!!!* C'est par trop plaisant. Mais ne vous en tourmentez pas ; et si (comme la chose est vraisemblable) la sottise d'Elliston nuit à la vente, je suis prêt à faire toute réduction ou à annuler le traité, à votre choix.

» Donnez-moi des détails, car je n'en suis encore qu'au fait.

» Si vous aviez quelque révélation de ce qu'il m'a fallu endurer ici par suite de la déconfiture de ces lâches Napolitains, cela vous divertirait ; mais la chose paraît finie. Figurez-vous qu'ils étaient disposés à rejeter sur mon compte et le projet et tous les plans faits de ces côtés-ci. »

## A M. MOORE.

14 mai 1821.

« Si quelque partie de la lettre à Bowles (bien innocemment, autant que je me rappelle le contenu) a pu vous offenser, vous êtes trop pleinement vengé ; car je vois, par un journal italien, qu'en dépit de toutes les remontrances que j'ai fait passer par tous mes amis (et vous entre autres), les directeurs ont persisté à représenter la tragédie, et qu'elle a été unanimement sifflée ! C'est la consolante phrase de la *Gazette de Milan* (qui me déteste cordialement, et, en qualité de libéral, m'injurie à tout propos), avec l'addition que j'ai fait jouer la pièce, *moi*, de ma libre et pleine volonté.

» Tout ceci ne laisse pas d'être vexant, et me semble une espèce de calvinisme dramatique, « une damnation prédestinée, sans qu'il y ait de la faute du pécheur. » J'ai fait tout ce que pouvait un pauvre mortel pour prévenir l'inévitable catastrophe, en partie par des appels de tous genres au lord Chambellan, et en partie en en appelant aux drôles eux-mêmes.

— Je n'y comprends rien, car la lettre de Murray du 24, et toutes celles qui avaient précédé, me donnaient les plus fortes espérances qu'il n'y aurait point de représentation; je ne sais même rien encore que le fait, que je présume vrai, la date étant Paris et le 30. Il faut qu'ils se soient diablement pressés pour amener cette *damnation*, puisque je n'avais pas encore nouvelle que l'œuvre eût paru, et que ce n'est qu'après la publication que les histrions ont pu mettre la griffe dessus. Il était évident, au premier coup d'œil, que la pièce ne convenait en rien à la scène; et ce petit accident ne rehaussera en aucune façon son mérite à la lecture.

» Fort bien! la patience est une vertu, et je présume qu'elle se perfectionne par la pratique. Depuis l'an dernier (c'est-à-dire le printemps), j'ai perdu un procès de grande importance sur les mines de charbon de Rochdale; j'ai été l'occasion d'un divorce; j'ai vu mes poésies déprisées par Murray et ses critiques. Un placement, avantageux pour mes biens (en Irlande), m'a été interdit par les curateurs; ma vie a été menacée le mois dernier (ils ont affiché ici un placard afin d'exciter à des tentatives d'assassinat contre moi pour opinions politiques, les prêtres ayant fait courir le bruit que j'étais entré dans une ligue contre les Autrichiens); et, pour couronner le tout, ma belle-mère s'est rétablie, il y a quinze jours, et ma pièce a été sifflée la semaine dernière. N'est-ce pas tout juste les trente-six infortunes d'Arlequin? mais elles se peuvent supporter. Si j'abandonne la partie, ce ne sera que l'âme relevée de toute sa hauteur. Je n'aurais pas pris tant de souci de tout cela, si nos voisins du Sud ne nous avaient saveté tout espoir de liberté pour les cinq cents ans qui viennent.

» Connaissez-vous John Keats? On le dit tué par un article de la Quarterly. S'il est mort, ce que je ne sais pas, je ne comprends rien à cette *sensitivité* pliante. Ce que j'éprouve (comme dans ce moment), c'est une rage immense de quarante-huit heures, et puis, je me retrouve comme

avant, à moins que cette fois cela ne dure davantage. Je vais monter à cheval pour me calmer.

» François I<sup>er</sup> écrivait, après la bataille de Pavie, « tout est perdu fors l'honneur! » Un auteur sifflé peut retourner la phrase, *rien* n'est perdu fors l'honneur! Mais les chevaux attendent, le papier est plein, et je vous ai écrit la semaine dernière. »

## A. M. MURRAY.

Ravenne, 19 mai 1821.

« Par les papiers de jeudi, et grâce à deux lettres de M. Kinnaird, je découvre que la gazette italienne a menti le plus *italiennement* du monde ; que le drame n'a pas été sifflé, et que mes amis sont intervenus pour prévenir la représentation. Il paraîtrait que les acteurs continuent à la jouer en dépit de nous tous. Pour cela, il nous faut « les poursuivre à outrance » ; que l'affaire à tout prix soit portée devant les tribunaux : je suis résolu à faire valoir mon droit et me résigne à tous les dépens. Le motif du mensonge lombard est que les Autrichiens (dont l'inquisition pèse sur toute l'Italie, et qui tiennent liste des noms de tous ceux qui pensent ou parlent autrement que dans le sens de leur despotisme) m'injurient depuis cinq ans de toutes les manières dans la *Gazette de Milan*, etc. Je vous en ai écrit la semaine dernière.

» Je voudrais bien savoir maintenant quelle compensation M. Elliston pourrait m'offrir, non-seulement pour avoir traîné violemment mon œuvre sur ses planches en cinq jours, mais pour avoir été cause que pendant *quatre*, du dimanche au jeudi matin, seuls jours de poste, je suis resté dans la ferme *croyance* que la *tragédie* avait été jouée et « unanimement sifflée » ; et avec ce surcroît, que *moi* je

l'avais présentée au théâtre, et par conséquent qu'aucun de mes amis n'avait fait droit à ma requête. Supposons que je me fusse rompu un vaisseau sanguin comme John Keats, ou brûlé la cervelle dans un accès de rage (nul des deux n'eût été invraisemblable il y a peu d'années). A présent je suis heureusement plus calme que je ne l'étais alors, et pourtant je ne voudrais pas pour tout au monde recommencer ces quatre jours-ci.

» Je vous avais écrit pour vous donner du courage, car les reproches sont toujours aussi inutiles que fatigants; mais mon irritation était portée au comble en me voyant traîner sur l'arène, pour y être traité en gladiateur par ce *Retiarius* d'Elliston. Quant à son apologie et à ses offres de compensation, qu'est-ce que cela signifie? C'est comme Louis XIV insistant pour acheter à tout prix le cheval d'Algernon Sidney, et le prenant de force sur son refus. Sidney tire un coup de pistolet à sa bête; je n'en pouvais faire autant à ma tragédie, mais je l'aurais jetée au feu plutôt que de consentir à cette violation.

» J'ai écrit maintenant près de trois actes d'un autre drame que je compte mener à cinq; et j'ai plus d'anxiété que jamais d'être mis à l'abri de ce manque total de probité littéraire et de bienséance sociale.

» Si nous gagnons notre affaire, très-bien : sinon, avant toute publication future, il faudra exiger d'eux une *promesse* de ne pas jouer, que je paierais au besoin (l'argent étant leur but), faute de quoi je renoncerai à paraître; — ce qui probablement n'excitera pas beaucoup vos regrets.

» Le chancelier a noblement agi. Vous vous êtes conduit aussi de la manière la plus satisfaisante, et je n'ai à me plaindre que des histrions et de leur directeur; je m'étais toujours si bien montré pour Elliston qu'il aurait dû être des derniers à me faire cette injure.

» Nous avons ici en ce moment même le plus rugissant, tonnant, effroyable orage, si bien que ce n'est ni de jour, ni aux bougies ou à la lumière des torches que je vous écris,

mais à la lueur des *éclairs!* Les éclats de lumière sont aussi brillants que le jet le plus lumineux de la Compagnie du gaz. Ma cheminée vient d'être jetée bas par un tourbillon de vent; j'ai cru que c'était le furieux tonnerre ou la brûlante foudre en personne. *Trois! nous étions* trop de deux.

» Le voilà encore, — il éclate! mais

« Je ne vous veux taxer, éléments, de rudesse;
» Je ne vous ai jamais donné *francs* ni *promesse* (1) »,

comme j'avais fait à messire Elliston. »

## A M. MOORE.

Ravenne, 20 mai 1821.

« Depuis que je vous ai écrit, j'ai reçu des lettres et papiers anglais par lesquels je me suis convaincu que ce que j'acceptais comme *vérité* italienne, n'était, après tout, qu'un mensonge de la *Gazette de France*. Elle contient deux ultra faussetés en autant de lignes; 1° Lord B. *n'a pas* présenté sa pièce, mais s'est opposé à sa représentation; 2° elle *n'est pas* tombée, mais a continué de se jouer en dépit des éditeurs, auteur, du lord chancelier, et (quoi qu'on en puisse dire) en dépit de l'auditoire, au moins jusqu'au 1er mai, date de mes dernières lettres. Vous m'obligerez en amenant madame la *Gazette de France* à se contredire, ce qui lui est, je présume, habituel. Je ne réponds jamais à une critique étrangère; mais ceci est pure matière de *fait*, et non *d'opinion*. Je pense que vous aurez assez de protection, anglaise et française, pour faire cela en ma faveur,

(1) Parodie de deux vers du *Roi Léar*.

— quoique, à dire vrai, comme c'est seulement une *vérité* que nous souhaitons faire rétablir, l'insertion en pourra *devenir* plus difficile.

» Vous ayant écrit plus longuement depuis peu, je ne vous ennuierai pour le moment que de ladite requête ; et je suppose que l'*esprit du corps* (est-ce *du* ou *de* qu'il faut dire, c'est plus que je ne sais) vous poussera suffisamment, comme étant des *nôtres*, à mettre cette affaire dans son vrai jour. »

Le récit donné par Mme Guiccioli de l'anxiété de lord Byron dans cette circonstance est tout-à-fait d'accord avec celui du noble lord lui-même. « Sa tranquillité, dit-elle, était sans cesse compromise par les événements publics et par les attaques des journaux auxquelles il se trouvait en butte, surtout comme auteur. Il protestait en vain de son indifférence ; l'impression, il est vrai, n'était que momentanée, et par une trop noble fierté il dédaigna toujours de répondre à ses détracteurs. Mais quelque passagère que fût la sensation, elle était cependant assez forte pour le faire beaucoup souffrir et affliger ceux qui l'aimaient. Toute l'intrigue de la représentation de son *Marino Faliero* l'inquiéta excessivement, et enfin, sur un article de la *Gazette de Milan* où il était question de cette affaire, il m'écrivit ce qui suit : « Voilà la preuve de ce que je vous disais il y a peu de jours, que ma destinée est d'être sacrifié de toutes manières sans que je sache le *pourquoi* et le *comment*. La tragédie dont on parle n'est pas (et ne fut jamais) écrite ni disposée pour le théâtre ; le plan n'en est nullement romantique, mais plutôt régulier ; parfaitement régulier quant à l'unité de temps, et à peu de chose près pour celle de lieu. Vous savez vous-même si j'eus jamais l'intention de la faire représenter, puisqu'elle fut écrite à vos côtés, et dans des moments certes plus *tragiques* pour moi comme *homme* que comme *auteur*, car *vous* étiez dans la douleur et en péril ; et pourtant votre gazette m'apprend que ma pièce a fait naître une cabale, un parti : et sans que j'y aie pris la moindre part, on va jusqu'à dire que *l'auteur en a fait lec-*

*ture !!!* ici peut-être ? à Ravenne? — et à qui? sans doute à Fletcher !!! cet illustre littérateur, etc. »

## A M. HOPPNER.

Ravenne, 24 mai 1821.

« Je suis très-ravi de ce que vous me dites de la Suisse, et j'y réfléchirai ; j'aimerais mieux, par ce motif, qu'elle (1) se mariât là qu'ici; quant à la fortune, je mettrai de côté ce que je pourrai épargner (si je vis et qu'elle se conduise bien); si je meurs avant son établissement, je lui laisserai par testament cinq mille livres sterling; ce qui, *hors* de l'Angleterre, fait un beau sort pour un enfant naturel. J'accroîtrai la somme de tout ce que je pourrai, si les circonstances me le permettent; mais il va sans dire (comme de toute autre chose humaine) que c'est fort incertain.

» Vous m'obligerez beaucoup en tâchant de faire rétablir les faits en ce qui concerne la représentation du drame, attendu que les drôles d'ici paraissent avoir organisé tout un système d'injures et de mensonges contre moi, parce que je suis sur leur *liste*. Je ne me soucie en rien de leur critique, mais il s'agit ici de la vérité. J'ai écrit quatre actes d'une autre tragédie; ainsi vous voyez qu'ils ne peuvent me terrasser.

» Vous savez probablement qu'ils tiennent liste de tous les individus, en Italie, qui les exècrent; elle doit être longue. Leurs soupçons et leurs alarmes actuelles, quant à ma conduite et à mes intentions supposées dans le dernier soulèvement, sont des plus ridicules : pour ne pas vous ennuyer, j'ai glissé là-dessus. Ils croyaient et croient en-

(1) Sa fille Allegra.

core, ou du moins affectent de croire que le projet tout entier de révolte, et tout le plan de l'affaire, étaient de ma façon; que je fournissais les *moyens*, etc., etc. Les agents des barbares (nombreux ici, et, par parenthèse, l'un a été poignardé hier, mais pas dangereusement), les agents de l'Autriche, dis-je, font mousser tous ces bruits; et bien que lorsque le commandant fut assassiné ici devant ma porte, en décembre, quand aucun d'eux n'osait le recevoir en sa maison, et qu'ils le laissaient périr dans les rues la nuit, je l'eusse recueilli chez moi, où il est mort sur le lit de Fletcher, entouré de tous les soins et secours possibles, ils ont fait paraître il y a trois mois un écrit qui me dénonce comme chef des libéraux et excite les gens à m'assassiner: mais pareille menée ne bâillonnera ni ne fera reculer une de mes opinions. Tout cela est de la façon de ces Austro-Barbares. »

## A M. MURRAY.

Ravenne, 25 mai 1821.

« M. Moray.

» Depuis que j'ai écrit le papier ci-inclus, il y a une semaine, et plus, je n'ai pas reçu une ligne de vous. Or, je serais ravi de savoir d'après quel principe ordinaire ou extraordinaire de conduite et de sentiment vous me laissez sans autre information que celles que je puis tirer d'un triage des gazettes anglaises et des injurieux journaux italiens (les Autrichiens me détestant comme un *levier de carbonarisme*), tandis que ma pièce reçoit ce croc-en-jambe? — Vous, mauvais garnement!!! Sans les deux lettres de Douglas Kinnaird, j'aurais été aussi ignorant de tout cela que vous êtes négligent.

» Depuis que j'ai écrit le paquet inclus, j'ai terminé (mais non copié) quatre actes d'une nouvelle tragédie : quand j'aurai fini le cinquième, je me mettrai à transcrire. Elle a pour sujet Sardanapale, dernier roi des Assyriens. Les mots de *reine* et de *pavillon* s'y rencontrent, mais sans nulle allusion à Sa Majesté Britannique, comme vous pourriez vous le figurer dans votre terreur. Vous verrez quelque jour (si je termine) combien j'ai fait Sardanapale *brave* (quoique voluptueux, ainsi que le veut l'histoire), voire aussi *aimable* qu'il était en ma petite puissance de le faire ; de sorte que ce ne puisse être vérité ni satire pour aucun monarque vivant.

» Tout à vous, en hâte et en haine, vous, ingrat correspondant ! »

## AU MÊME.

Ravenne, 28 mai 1821.

« Depuis ma dernière du 26 ou 25, j'ai broché mon cinquième acte de la tragédie dite *Sardanapale*. A présent, vient le travail de copier, qui n'est pas moins rude besogne pour l'écrivain que pour le lecteur. Je vous ai écrit au moins six fois sans avoir de réponse, ce qui prouve que vous êtes un — libraire. Je vous prie de m'envoyer un exemplaire du Plutarque de *Langhorne*, corrigé par M. Wrangham. J'ai le grec, qui est en trop petits caractères, et l'italien, d'un style lourd, et aussi faux qu'une proclamation napolitaine patriotique. Je voudrais de plus une Vie du magicien Apollonius de Tyane ; elle est en anglais, et je pense que l'éditeur ou l'auteur est ce que Martin Marprelate appelle une « *grosse bedaine de prêtre.* »

## AU MÊME.

Ravenne, 30 mai 1821.

« Mon cher Moray,

» Vous dites m'avoir écrit souvent : je n'ai reçu que la vôtre du 11, qui est très-courte. Par cette poste, je vous envoie en *cinq* paquets le brouillon de ma tragédie de *Sardanapale*. Peut-être Mrs Leigh pourra-t-elle vous aider à le déchiffrer. Il vous plaira m'en accuser réception par le retour du courier. Vous voudrez bien remarquer que les *unités* sont strictement observées ; la scène se passe constamment dans la même *salle ;* le temps est une nuit d'été, environ neuf heures ou moins, quoique l'action commençant avant le coucher du soleil finisse après son lever. Au troisième acte, quand Sardanapale demande un miroir pour se mirer tout armé, rappelez-vous de citer le passage latin de *Juvénal* sur *Othon* (qui, d'une nature analogue, fit la même chose) : Gifford vous aidera en cela. Le trait est peut-être trop familier, mais il est historique (quant à Othon du moins), et naturel à un caractère efféminé. »

## A. M. HOPPNER.

Ravenne, 31 mai 1821.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Venons à Allégra ; — je prendrai un parti décisif dans le courant de l'année. Pour le moment elle est si heureuse où elle est, qu'il vaut peut-être mieux qu'elle achève son alphabet dans son couvent.

» Ce que vous dites de la Prophétie du *Dante* est le premier mot qui m'en revient. — Tous semblent ne songer qu'à la tragédie. — Continuer ! — Hélas ! qu'est-ce que *Dante* lui-même pourrait *maintenant* prophétiser de l'Italie! je suis bien aise que vous l'aimiez, cependant; mais je présume que vous serez seul de votre opinion.

» Madame Benzoni a raison. J'aurais dû faire mention de sa *gaîté piquante* et de son *amabilité*, mais je m'étais figuré que, dans sa soixantaine, l'éloge de sa beauté lui serait d'autant plus agréable qu'il était moins prévu. Nous rectifierons cela dans l'édition prochaine ; et si quelqu'une des parties intéressées a des mines ou qualités qu'elle désire mettre en lumière, priez-la de m'en faire d'avance la petite note. Je n'ai nul dégoût privé ou personnel pour *Venise*, c'est plutôt le contraire; je parle simplement de ce qui fait le sujet de toutes les remarques et de tous les écrits sur son état présent. Faites-moi savoir l'époque de votre départ.....

» Rappelez-moi au souvenir de Mendalgo, Soranzo, et tous ceux qui se soucient que je me souvienne d'eux. La lettre dont je parle dans l'incluse au cardinal, était une réponse à quelques enquêtes du gouvernement sur un pauvre diable de Napolitain qui, arrêté à Sinigaglia comme suspect, eut recours à moi ici, étant sans culotte et par conséquent sans gousset pour tenir un sou : je le secourus et le renvoyai dans son pays ; ils l'ont de nouveau arrêté sur des soupçons à Pesaro, et m'ont interrogé, civilement et poliment néanmoins, sur son compte. Je leur ai envoyé la pétition du pauvre homme et les informations que j'ai prises, qui le tireront d'affaire, j'espère ; c'est-à-dire s'ils veulent y faire droit. »

## CHAPITRE II.

Avantages que M. Moore retire de la controverse de Bowles et de lord Byron. — Querelle de nuit. — Journal de pensées détachées. — Lord Byron, entré dans le secret des conspirations italiennes, promet de les révéler un jour. — Damnation d'un Napolitain. — Lettre norvégienne. — La voix du poète retentit au loin. — Hommage d'un Américain. — Lettre d'une mourante. — Pétition des pauvres de Ravenne pour retenir lord Byron. — Querelle d'un de ses domestiques avec un officier.

Dans le cours de leur virulente controverse, lord Byron et M. Bowles se prévalaient des plus frivoles circonstances, et au besoin se seraient fait des armes d'une paille. Ils parvinrent, dans leur ardeur guerrière, à me placer, en qualité d'ami commun, dans une position embarrassante, plus faite pour exciter la moquerie que l'intérêt. M. Bowles imagina de citer, à l'appui de ses arguments, un billet qui lui « avait été adressé, disait-il, par un *gentleman* du plus haut » mérite littéraire », etc., etc. La citation, après quelques compliments, se terminait ainsi : « Vos coups ont porté » juste. Le clou et **** ont été frappés sur la tête. » Ce malheureux fragment était signé de quatre astérisques, et, en le lisant dans la brochure de l'antagoniste de Pope, il ne me vint pas le plus léger soupçon que j'en fusse l'auteur. Quand lord Byron répondit à M. Bowles, cette phrase, mise en avant d'une façon si docte, lui tomba sous la main; il la tordit, en exprima tout le ridicule avec sa verve habituelle, et y prit d'autant plus de plaisir, que l'auteur aux quatre étoiles, que M. Bowles censé avoir fait disparaître sous la vigueur de ses coups, ne lui sembla devoir être rien moins que Pope lui-même; et il eut beau jeu à peloter le *gentleman en astérisques* et ses compliments. Peu de lec-

teurs en auront ri de meilleur cœur que moi, qui étais loin de me douter que je fusse la victime, et qu'il était question de quelques mots écrits sans importance, et qui avaient trait seulement à Campbell. Ce ne fut que vers le temps où je reçus la lettre suivante, qu'un de mes amis réveilla tout à coup mes souvenirs par ses avertissements, et m'apprit que j'étais l'infortuné correspondant qui remplissait l'office de bouclier dans la guerre de lord Byron et de M. Bowles.

Le noble lord me ménageait encore moins que le révérend; car je découvris, à ma grande mortification, que, dans sa réponse à ce dernier, il me citait comme son autorité en rapportant une anecdote de la jeunesse de M. Bowles que je lui avais contée une après-dînée à Venise, et qui, en elle-même assez drôle, et, vraie ou non, fort innocente au fond, tirait tout ce qu'elle avait de piquant et d'âpre de la manière de l'appliquer (1).

## A M. MOORE.

Ravenne, 4 juin 1821.

« Vous ne m'avez pas écrit ces derniers temps votre lettre de condoléances, comme il est d'usage, dans les circonstances graves, entre gens bien nés. Je ne sais si je vous ai envoyé mon élégie sur la guérison de lady Noël :

« Admirez le bonheur que m'accorde le ciel :
» Au diable va ma pièce, et non lady Noël! »

« Les gazettes, et peut-être vos lettres, vous auront mis au fait de la conduite dramatique de master Elliston. Il est à présumer que la pièce a été *arrangée* pour le théâtre par

(1) Voyez la lettre sur Pope à M. Bowles, Œuvres de Byron.

M. Dibdin, tailleur juré en pareille occurrence, et qui aura pris mesure avec son exactitude ordinaire ; j'apprends qu'on continue à la donner, obstination qui me laisse au moins la consolation de penser que l'histrion discourtois y sera du sien.

» Vous apprendrez non sans surprise que j'ai terminé une tragédie de *Sardanapale*, qui n'est pas plus destinée au théâtre que l'autre. Mais je prendrai soin cette fois qu'ils ne puissent mettre la griffe dessus.

» J'ai envoyé aussi à Murray, il y a deux mois, une nouvelle lettre sur Bowles; mais ce dernier semble tellement réformé, grâce aux égards, au *respect* (comme il lui plaît à dire) que je lui ai montrés dans la première, que je ne suis pas sûr que celle-ci soit publiée, attendu qu'elle est trop prodigue de balivernes et plaisanteries. J'ai appris, par quelques lettres particulières de Bowles, que c'est vous qui êtes le *gentleman* caché sous des astérisques. Qui aurait rêvé cela? Voyez un peu le mal qu'a fait cet ecclésiastique en imprimant des notes anonymes! Comment diable pouvais-je imaginer que les premiers quatre astérisques voulaient dire Campbell et non Pope, et que la signature en blanc n'était autre que Thomas Moore? Vous voyez à quoi l'on s'expose en se familiarisant avec des curés! Sa réponse ne m'est pas encore parvenue; mais Hobhouse m'a écrit que lui, H., y était attaqué : s'il en est ainsi, M. Bowles a rompu la trève comme le successeur de Morillo, et je le taillerai en pièces, comme Cochrane a fait de l'Esmeralda. Avez-vous reçu mes lettres et les deux ou trois dernières feuilles du *Memoranda?*

» Il n'y a point ici de nouvelles intéressantes. Un espion allemand (se *vantant* de l'être) a été poignardé la semaine dernière; mais il n'est pas frappé à mort. Dès que je sus comme il se pavanait de tous côtés, faisant le rodomont, il me fut aisé, comme à tout autre, de prédire ce qui lui en arriverait; je l'ai fait, et l'événement a suivi deux jours après. Il en est quitte cependant pour une légère égratignure.

» Une querelle, l'autre nuit, à propos d'une dame du lieu entre plusieurs de ses amants, occasiona sur le minuit une décharge de coups de pistolets, mais il n'y a eu personne de blessé. Grand scandale, néanmoins! Plantée là par son amant, la belle a été battue par son mari, à cause de son inconstance au *servente* légitime arrivé en poste sur la nouvelle. Elle se retire donc honteusement à la campagne, quoique l'opéra soit en pleine saison. Toutes les femmes, vu la *découverte*, sont furieuses contre elle (notez qu'elle s'était montrée naguère assez médisante). C'est une jolie femme, une comtesse ****; beau vieux nom visigoth ou ostrogoth.

» Et les Grecs! qu'en dites-vous? Ce sont mes vieilles connaissances : mais je ne sais qu'en penser. Espérons, quoi qu'il en soit. »

## AU MÊME.

Ravenne, 22 juin 1821.

« Votre pygmée de lettre est arrivée hier. C'est bien; tenez-vous-en à votre *magnum opus; et magnopérez* toujours. A présent si nous pouvions seulement nous voir un peu pour combiner notre *journal de Trévoux!* Peine perdue, de soupirer! et pourtant le regret est naturel, car je crois que nous vivrions mieux ensemble que n'importe quel autre couple d'auteurs vivants.

» J'ai oublié de vous demander si vous aviez lu votre panégyrique dans la correspondance de Mrs Waterhouse et du colonel Berkeley? Bien certainement *leur* morale n'est pas stricte, mais *votre passion* écrite est des plus efficaces. — Or, la poésie du genre asiatique (j'entends ce mot dans le sens des Romains quand ils disaient *éloquence asiatique*, et sans m'embarrasser du lieu de la scène), la poésie orientale

se connaît à cette unique pierre de touche. Je ne suis pas très sûr que je permette aux miss Byron, légitimes ou illégitimes, de lire Lalla Rookh, 1° à cause de ladite passion, 2° de peur qu'elles n'aillent faire la découverte qu'il y a un meilleur poëte que papa.

» Vous vous taisez sur la politique. — Hélas! que dire?

« Ce monde n'est qu'une botte de foin;
L'humanité, les ânes qui la pillent;
Chacun pour soi; tous tirent et gaspillent; —
De ces baudets John Bull est le moins fin! »

» Quel nom choisissez-vous pour notre nouveau plan? J'ai envoyé à Murray une tragédie appelée *Sardanapale*, toute Aristote, — hors les chœurs, auxquels je ne saurais me faire; je tiens le second acte d'une autre. Vous voyez que je bats le pavé à l'ordinaire.

» La réponse de Bowles m'est arrivée; mais je ne puis passer ma vie à disputer, surtout de politesse. Je présume que puisque je *me tais*, il dira qu'il *m'a fait taire*. Il a été si parfaitement civil que je ne puis me trouver assez de bile pour le ridiculiser.— Sans cela j'avais encore deux ou trois bonnes drôleries à son service.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Ainsi donc, Longman ne veut pas y mordre? J'aurais tant voulu que cet ouvrage (1) vous servît à quelque chose! Ne pouvez-vous emprunter dessus, ne fût-ce qu'une petite somme, en vous réservant le pouvoir de racheter le gage en rendant l'argent?

» Êtes-vous Parisien, ou campagnard? Si vous êtes en ville, vous ne résisterez jamais à l'invasion d'Anglais dont vous parlez. Je ne vois pas un compatriote en six mois, et quand j'en aperçois un je tourne vite la tête de mon cheval

(1) On entend bien qu'il s'agit des Mémoires de lord Byron donnés à M. Moore.

de l'autre côté. Le fait que vous trouverez consigné dans la dernière note du Doge, m'a donné une bonne excuse pour rompre toute relation avec les voyageurs ou voyageuses.

» Je ne me rappelle pas le discours dont vous parlez, je soupçonne que ce n'est pas celui du Doge, mais un d'Israël Bertuccio à Calendaro. J'espère que vous trouvez la conduite d'Elliston honteuse : c'est ma seule consolation. J'ai contraint les menteurs milanais à se contredire : ils l'ont fait avec la bonne grâce de gens accoutumés à la chose. »

Peu avant cette époque, lord Byron avait commencé, sous le titre de *Pensées détachées*, ce livre de notices ou Memorandum dont cet ouvrage a offert tant d'extraits curieux, et qui forme l'histoire la plus naïve de sa vie et de ses opinions.

» Entre autres journaux, tablettes, souvenirs journaliers, etc., que j'ai tenus dans le courant de ma vie, dit-il, il en est un commencé il y a environ trois mois, et que j'ai continué jusqu'à ce que les feuilles du livre (assez mince) et deux ou trois pages d'un autre fussent remplies. Alors, je l'abandonnai, en partie parce que je pensais que nous aurions plus d'une affaire sur les bras, et qu'il me fallait fourbir mes armes et mettre mon *fourniment* en état pour faire une campagne avec les patriotes, ayant mes tiroirs pleins de leurs proclamations, serments, résolutions, et mes salles basses de leurs armes cachées, de tout calibre, et en partie aussi parce que j'avais rempli les feuilles de mon livre.

» Mais les Napolitains ont manqué de foi à eux-mêmes et au monde entier, et ceux qui auraient donné leur sang pour l'Italie ne peuvent plus lui donner que leurs larmes.

» J'ai été assez avant dans le secret (du moins dans cette partie du pays), pour pouvoir, un jour ou l'autre, si ma poussière se tient agglomérée et vivante, jeter quelque faible lueur sur la trahison atroce qui a replongé l'Italie dans la barbarie : à présent, je n'en ai ni le temps ni l'humeur. Cependant, les *vrais* Italiens ne sont pas à blâmer, mais

bien les drôles du *talon de la botte* que le *Hun* porte aujourd'hui, et avec laquelle, pour salaire de leur servilité, il les écrasera jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que poudre. Je me suis exposé avec les autres *ici*, et jusqu'à quel point je puis ou non être compromis est, pour le moment, un problème. Quelques-uns d'eux, comme Craigengelt, sont de nature à dire tout, et plus que tout, pour se tirer d'affaire. Advienne que pourra, la cause était glorieuse, bien que maintenant ce soit tout juste comme si les Grecs avaient fui devant Xerxès. Heureux le petit nombre de ceux qui n'ont à se reprocher que d'avoir cru cette racaille moins *racaille* qu'elle ne l'était en effet. *Ici*, en Romagne, les efforts devaient nécessairement se borner aux préparatifs et aux bonnes intentions, jusqu'à ce que les Allemands fussent franchement engagés dans une guerre *égale;* car nous sommes sur leurs frontières, sans fort, colline ou position plus proche que sans Marino. Je ne sais si l'enfer sera pavé de *ces* bonnes intentions-ci, mais bon nombre de Napolitains se promeneront sur ce pavé-là, quel qu'il puisse être: les quartiers de lave de leur volcan, cimentés avec le limon de leurs âmes damnées, feraient la chaussée la plus convenable pour le *Corso* de Satan. »

Ailleurs il s'étend avec quelque plaisir sur les hommages rendus à son génie.

« Aussi loin que puisse aller la renommée (c'est-à-dire celle des *vivants*), j'ai eu ma part, peut-être.... et.... certainement par-delà mes mérites.

» J'ai appris par expérience, et par quelques exemples assez bizarres, jusqu'où, dans quels déserts écartés et presque inconnus, un nom pouvait pénétrer, une impression se produire. Il y a deux ans, presque trois (car c'était en août ou juillet 1819), je reçus à Ravenne une lettre en vers *anglais*, écrite par un Norvégien; elle m'était adressée de *Drontheim*, et contenait les compliments d'usage, etc., etc.

Elle se trouve quelque part dans mes papiers. J'ai reçu d'un M. Jacobson, de Hambourg, je crois, une invitation à me rendre dans le Holstein; de plus, une traduction de la chanson de Médora dans le Corsaire, par une baronne westphalienne (point baronne de Thunderten-Tronck, au moins), avec quelques vers originaux du même auteur sur ma femme (lesquels étaient très-jolis, tout-à-fait klopstocktiques), une traduction en prose y était annexée : Comme les vers et la lettre avaient plus trait à lady Byron qu'à moi, je les lui envoyai avec l'épître de M. Jacobson. N'était-il pas drôle de recevoir en *Italie*, de gens que je n'avais jamais vus, une invitation de passer l'été dans le *Holstein?* La lettre était adressée à Venise; le bon M. Jacobson me parlait des roses sauvages qui croissent dans la belle saison en Holstein. « Pourquoi donc les Cimbres et les Teutons émigrèrent-ils? »

» Étrange chose que la vie de l'homme! Si j'allais me présenter devant la maison qu'habite à présent ma fille, la porte se fermerait devant ma face, — à moins (ce qui n'est pas impossible) que je ne fisse rouler le portier à mes pieds: et si j'allais cette année (et pourquoi pas?) à Drontheim, la ville la plus reculée de la Norwége, ou dans le Holstein, je serais reçu à bras ouverts, dans la demeure d'étrangers, d'inconnus, qui ne me sont attachés par aucun lien, que ceux de l'âme et d'un lointain renom.

» Aussi loin que peut aller la *renommée*, j'ai eu ma part; à la vérité, non sans que les autres circonstances de la vie y mêlassent un amer levain, et cette dernière portion a été plus grande que celle de la plupart des littérateurs placés dans un rang *ordinaire* de la vie. Mais, tout compte fait, j'admets que cet équilibre fait partie de la condition de l'humanité.

» Un jeune Américain nommé Coolidge est venu me trouver il y a peu de mois; il ne paraissait pas avoir plus de vingt ans, était intelligent, très-beau, un peu romanesque, mais cela sied à la jeunesse, et passionné de poésie, comme il le prouvait assez en venant m'assiéger dans ma caverne.

Il s'était chargé d'un message d'un vieux domestique de ma famille (Joe Murray), et me dit que *lui* (Coolidge) avait obtenu une copie de mon buste de Thorwaldsen à Rome, pour l'envoyer en Amérique. J'avoue que je fus plus flatté de ce naïf enthousiasme d'un solitaire voyageur transatlantique, que si l'on m'avait décrété une statue dans le Panthéon de Paris. (J'ai vu de mon temps des empereurs et des démagogues renversés de leurs piédestaux; j'ai vu effacer le nom de Grattan de la rue qui le portait à Dublin.) Aussi, comme je le dis, je fus d'autant plus ému que cet hommage était *isolé*, sans objet *politique*, et n'avait ni ostentation ni but d'aucun genre. C'était l'enthousiasme irréfléchi, pur, ardent, d'un jeune garçon pour le poète qu'il admire. Sans compter qu'il a dû lui en coûter cher : je ne débourserais ce que coûte un buste de Thorwaldsen pour tête et épaules humaines au monde, excepté pour celles de Napoléon, de mes enfants, ou de quelque *absurde créature femelle*, comme Monkbarns (1) les appelle, ou enfin de ma sœur. On demandera *pourquoi*, cela étant, j'ai posé pour le mien? Je réponds que c'était à la demande particulière de G. C. Hobhouse, écuyer, et pour personne autre. Un *portrait* est chose toute différente; tout le monde fait faire son portrait, mais un buste affiche plus de prétention à la durée, et sent plus l'ambition d'une renommée publique que d'un souvenir particulier.

» Quand un Américain demande à me voir (ce qui n'est pas rare), j'accorde la requête; d'abord parce que je respecte un peuple qui a conquis sa liberté par sa force et sans excès, et ensuite parce que dans ces visites transatlantiques, peu nombreuses et venant de loin, il me semble que je cause avec la postérité de l'autre côté du Styx. Dans un siècle ou deux, selon toute probabilité, les fils de la Nouvelle-Angleterre et de l'Atlantide espagnole seront maîtres

(1) L'Antiquitaire.

du vieux continent; c'est ainsi que la Grèce et l'Europe, dans les vieux temps ou siècles primitifs, comme on dit, ont vaincu leur mère, l'Asie. »

Il me raconta ainsi cette visite dans une lettre écrite à cette époque.

Ravenne, 5 juillet 1821.

« Comment pouviez-vous supposer un moment qu'aucune chose dite sur votre compte pût avoir quelque poids près de *moi?* J'ai regret seulement que Bowles n'ait dit que vous étiez l'écrivain de cette note qu'après coup, et dans une lettre confidentielle à Murray, que ce dernier m'envoie. Au diable la controverse!

« Au diable Twizzle, au diable la trompette!
Au diable soit le sot qui la sonna!
En hâte je m'en tire et fait sage retraite. »

» J'ai eu ici un ami de votre M. Irving, — un M. Coolidge, de Boston, très-joli garçon, seulement un peu trop bouillant de poésie et d'enthousiasme. J'ai été fort civil avec lui pendant le peu d'heures qu'il m'a données, et nous avons beaucoup jasé ensemble d'Irving, dont les ouvrages me charment. Je soupçonne que je ne lui ai pas fait une aussi agréable impression, vu qu'il s'attendait à rencontrer, au lieu d'un homme du monde, un misanthropique sire, en culottes de peau de loup, répondant par féroces monosyllabes. Je ne peux faire comprendre aux gens que la poésie est l'expression de la *passion excitée*, et qu'il ne peut pas plus y avoir une vie toute de passion qu'un tremblement de terre perpétuel ou une fièvre éternelle. D'ailleurs, qui oserait jamais entreprendre de se *raser* dans un pareil état.

» J'ai reçu aujourd'hui une singulière lettre d'Angleterre, d'une fille (que je n'ai jamais vue); elle me dit qu'elle se meurt de consomption, mais qu'elle ne veut pas quitter

ce monde sans me remercier des jouissances qu'elle a dues à ma poésie pendant plusieurs années, etc., etc. C'est signé simplement N. N. A., et il n'y a pas un mot de bégueulerie, ni prêche sur *aucune* opinion. Elle dit uniquement qu'elle se meurt, et que j'ai si puissamment contribué à son plaisir en cette vie, qu'elle se croit permis de me le dire en me priant de ***brûler sa lettre***, ce que par exemple je ne *puis* faire, car j'estime plus une semblable lettre, écrite en pareille situation, que le plus beau diplôme de Gottingue. J'ai reçu jadis une lettre de félicitations en vers, écrite de Drontheim en Norvége, sur le même sujet, mais qui n'était pas d'une femme mourante. Ce sont là de ces choses qui font que l'on se sent poète. Mais s'il faut croire que ***** et consorts sont poètes aussi, j'aime mieux fausser compagnie.

» Je tiens le cinquième acte de ***Foscari;*** c'est ma troisième tragédie de l'année, sans compter la prose. Comme vous voyez, je ne suis pas paresseux. Et vous, êtes-vous aussi en train? Je crains que la vie de Paris ne vous prenne trop de temps, ce qui serait grand dommage! Ne pouvez-vous faire la division de vos journées de manière à combiner tout? J'ai eu toutes sortes d'affaires sur les bras l'année dernière, — et pourtant il n'est pas encore si difficile d'accorder quelques heures aux ***muses***. Cette phrase ressemble tellement à **** que..........................................

» Si nous étions ensemble, je publierais mes deux pièces (périodiquement) dans notre *commun* journal; nous nous arrangerions pour lancer ainsi ce que nous ferions de mieux.»

## A. M. MURRAY.

Ravenne, 6 juillet 1821.

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» A la requête particulière de la comtesse G., j'ai promis de ne pas continuer *Don Juan*. Vous pouvez, par consé-

quent, regarder ces trois chants comme les derniers du poème. Depuis qu'elle avait lu les deux premiers dans la traduction française, elle ne cessait de me supplier d'en rester là. La raison n'apparaît pas tout d'abord à un observateur superficiel des mœurs ÉTRANGÈRES; mais elle prend sa source dans le souhait de toutes les femmes d'exalter le sentiment des passions, et de perpétuer des illusions qui font leur empire. Or, Don Juan déchire tout voile, et se rit et se raille de cela et de presque toutes choses. Je n'ai jamais connu de femme qui ne protégeât Rousseau et ne détestât Grammont, Gil Blas, et toutes les comédies qui présentent la passion au réel. « Le sang du roi ne peut mentir », comme dit le sergent Bothwel. »

## AU MÊME.

14 juillet.

« Je me flatte qu'on ne prendra pas *Sardanaple* pour une pièce *politique*; ce qui était si loin de mon intention, que je n'ai pensé à rien au monde qu'à l'histoire d'Asie. La pièce vénitienne est aussi rigidement historique. J'ai voulu, comme les Grecs (la phrase est *modeste*), dramatiser quelques passages historiques frappants. Vous trouverez cela très-dissemblable au Shakespeare; et c'est le mieux en un sens, car il est bien le pire des modèles (1), quoique le plus extraordinaire des écrivains. Mon intention a été d'atteindre à la simplicité et à la sévérité d'Alfiéri, et j'ai brisé

(1) Lord Byron suivait les traces de sa grande idole, Pope, en aventurant ce jugement sur Shakespeare. «C'était une grande simplicité à Roc», dit le poète de Twickenham, « d'écrire une pièce, *ex professo*, dans le style de Shakespeare, c'est-à-dire dans le style d'un âge barbare. » (Spence, sect. 4, 1734-36.) Pope semble avoir entretenu aussi sur Milton une opinion à peu-près semblable à celle que Byron exprime dans quelques-unes de ses lettres.

le *vers* autant que je l'ai pu pour le rapprocher du langage ordinaire. Il est dur que dans ce temps-ci on ne puisse parler de rois ou de reines sans devenir suspect de politique ou de personnalité. Je n'ai visé ni à l'un ni à l'autre.

» Je ne suis pas très-bien : j'écris au milieu de désagréables scènes ; ils ont, sans aucune forme ni procès, banni plusieurs des premiers habitans des villes, ici et par tous les États-Romains. J'ai, dans le nombre, plusieurs amis personnels, de sorte que tout est confusion et douleur. Ce sont choses qu'il est aussi douloureux de décrire que de voir.

» Vous êtes furieusement concis dans vos lettres. »

## AU MÊME.

Ravenne, 20 mai 1821.

« Le prote a fait merveille. Il a lu ce que je ne puis déchiffrer moi-même, ma propre écriture.

» Je *m'oppose* à ce que vous attendiez l'hiver. Je mets grande importance à imprimer pendant que les *théâtres d'hiver* sont *fermés*, pour gagner du temps, s'il leur plaisait recommencer leur acte de courtoisie. Toute perte doit être prise en considération dans notre contrat, qu'elle vienne de la saison ou de n'importe qu'elle cause. Mais imprimez et publiez.

» Il me semble qu'ils seront contraints de convenir que j'ai plus d'un *style*. Sardanaple est cependant un caractère presque comique ; mais, en ce genre, Richard III l'est aussi. Remarquez l'observation *des unités*, auxquelles j'ai principalement tenu. Je suis bien aise que Giffort l'aime. Quant à la *masse*, vous voyez que je m'en suis soigneusement tenu à tout autre chose qu'au goût du jour pour les

coups de théâtre extravagans. Les Revues (excepté une ou deux, Blackwood, par exemple) sont passablement froides; mais ne vous inquiétez pas de ces gens-là, je leur ferai entendre raison si je me le mets en tête. J'ai toujours trouvé les Anglais inférieurs à toutes les autres nations en plusieurs choses (vous voilà indigné), mais en reconnaissance, du moins, cela est bien vrai, — peut-être parce que c'est le peuple qui a le plus d'orgueil, et que les orgueilleux haïssent toute obligation.

» La tyrannie du gouvernement éclate ici. On a exilé un millier de gens des meilleures familles des États-Romains. Comme la plupart de mes amis sont du nombre, je songe à m'en aller aussi, mais pas avant d'avoir reçu vos réponses. Vous *ne* serez *pas* fâché d'apprendre que les pauvres du lieu, entendant dire que je voulais partir, ont fait entre eux une pétition au cardinal pour le supplier de m'engager à *rester*. Il n'y a qu'un jour ou deux que je le sais, et cela, qui ne fait déshonneur ni à eux ni à moi, aura déplu aux autorités qui me regardent comme un chef de carbonari. On a arrêté un de mes domestiques pour une querelle de rue avec un officier (ils avaient tiré l'un contre l'autre épées et pistolets); mais comme l'*officier* était sans uniforme et qu'il avait *tort*, sur mes énergiques protestations, mon homme a été relâché. Je n'étais pas présent à la querelle, qui a eu lieu de nuit près de mes écuries. Mon Italien, robuste et peu patient personnage, aurait pris, après coup, une sanglante vengeance, si je n'étais intervenu pour l'en empêcher. Il paraît qu'il avait tiré son *stiletto*, et, sans les passants, aurait *carbonarifié* le capitaine qui, à ce que j'ai ouï dire, excepté en commençant la querelle, avait fait pauvre figure tout le temps. Le digne militaire en appela à moi, et je lui offris toute satisfaction, soit en renvoyant mon domestique, attendu qu'il avait tiré le couteau, soit autrement; il répondit qu'une réprimande suffirait, je la fis; et cependant après cela le misérable chien s'alla plaindre au gouvernement..... après pleine satisfaction, selon son pro-

pre aveu. ***Pour le coup***, j'ai été émoustillé, et je les ait traités d'une façon qui a eu quelque succès : le capitaine a été réprimandé, le domestique relâché, et l'affaire en reste là.

## CHAPITRE III.

**Désespoir et départ de madame Guiccioli. — Proscriptions à Ravenne. — Démarche de Byron en faveur des exilés. — Jeunesse prolongée de M. Moore. — Arrivée de Shelley à Ravenne. — Ses veillées avec lord Byron. — Leur train de vie. — Hésitation entre la Suisse et l'Italie. — Admiration de Shelley pour un nouveau chant de *Don Juan*. — Gêne de Shelley. — Ménagerie. — Vers à M. Murray. —Vente des Mémoires· — Reproches à M. Murray sur l'impression du *Don Juan*.**

Parmi les victimes des proscriptions par lesquelles les maîtres de l'Italie vengèrent leurs récentes frayeurs, se trouvaient, comme on le pense bien, les deux Gamba, dénoncés comme chefs de tous les carbonari de la Romagne. Vers le milieu de juillet, Mme Guiccioli, au désespoir, écrivit à lord Byron pour l'informer que son père, dont elle habitait alors le palais, venait de recevoir l'ordre de quitter Ravenne en vingt-quatre heures, et que l'intention de son frère était de partir le lendemain matin. On ne permit pas au jeune comte de rester jusque-là; arrêté la nuit même il fut conduit par les soldats hors des frontières, et la comtesse apprit peu de jours après qu'il lui fallait rejoindre la foule des exilés. La perspective d'être encore une fois séparée de son amant lui rendit l'exil presque aussi redoutable que la mort. « Il ne manquait plus que cela, lui écrivait-elle, pour combler mon désespoir. Secoure-moi, mon amour, car je suis dans la situation la plus horrible, et sans toi ne puis rien résoudre. ** sort d'ici; il m'était envoyé par ***, pour m'apprendre qu'il me faut quitter Ravenne avant mardi prochain, mon mari ayant eu reccours à Rome pour me contraindre à retourner près de lui, ou, sur mon refus, me faire enfermer dans un couvent; la réponse est attendue

sous peu de jours. Je ne dois parler de cela à personne; il faut m'échapper de nuit; car si mon projet est découvert on y mettra obstacle, et le passeport (que la bonté du ciel a permis que j'obtinsse, je ne sais comment) me sera enlevé. Byron, je suis hors de moi! si c'est ta volonté que je souffre si cruellement, s'il faut te laisser sans savoir quand je te reverrai, je reste; j'y suis décidée. Ils peuvent me mettre au couvent; j'y mourrai. — Mais.... oh! mais alors tu ne pourras me secourir; je ne pourrai te reprocher mon abandon. — Je ne sais ce qu'ils me disent.... L'agitation me tue; je perds le sens : et pourquoi? Ah! ce n'est la frayeur d'aucun danger; c'est, j'en prends le ciel à témoin, c'est qu'il faut que je te laisse! »

Vers la fin de juillet il lui fallut en effet quitter Ravenne, demeure de sa jeunesse, où maintenant elle laissait toute la joie, toute la vie de son âme, ne sachant où elle allait, ne sachant où elle retrouverait lord Byron. Après s'être arrêtée peu de jours à Bologne, dans le faible et vain espoir que la cour de Rome, grâce à quelques médiations amies, pourrait se relâcher de ses poursuites, elle alla rejoindre son père et son frère à Florence.

On a vu déjà que lord Byron lui-même était devenu l'objet de soupçons très-violens de la part des autorités, et le désir de se délivrer de sa présence entrait pour beaucoup dans les mesures prises contre la famille Gamba. On craignait que la constante bienfaisance du pair anglais pour les indigents de Ravenne ne le rendît trop populaire parmi des gens peu habitués à voir exercer la charité sur une si grande échelle,

## A M. MURRAY.

Ravenne, 30 juillet 1821.

« Vous trouverez ci-inclus le meilleur récit de l'histoire du doge Faliero, emprunté à un vieux manuscrit, et qui ne m'a été expédié que l'autre soir. Faites-le traduire et joignez-le en note à la nouvelle édition. Vous verrez peut-être avec plaisir que j'ai rendu exacte justice au caractère du vieux patricien, bien que je regrette de n'avoir pas vu cet extrait plus tôt. Il dit lui-même exactement ce qu'on lui fait dire par rapport à l'évêque de Trévise. Vous pourrez vous convaincre aussi qu'il parla fort peu, et ne proféra que quelques expressions de rage et de mépris après sa condamnation, exactement comme dans le drame, où il ne s'emporte qu'à la fin du cinquième acte. Seulement son discours aux conjurés est meilleur dans le manuscrit que dans la pièce. Je voudrais bien avoir eu ce document à temps. N'oubliez pas cette note avec traduction.

» Dans une ancienne note du *Don Juan*, parlant de Voltaire, j'ai cité son fameux « *Zaïre, tu pleures !* » C'est une faute, il faut mettre « *vous pleurez !* » rappelez-vous cela.

» Je suis si affairé ici pour tous ces pauvres exilés proscrits, qui sont épars aux environs, et dont je tâche de faire rappeler quelques-uns, que j'ai à peine le temps et la patience d'écrire une courte préface qui servira pour les deux pièces. Néanmoins je l'enverrai en recevant les nouvelles épreuves. »

*P. S.* « Savez-vous que, dans une élégie que Shelley vient d'écrire sur Keats, il accuse la Quarterly de sa mort ?

» Pauvre John Keats, qui donc l'occit?
» Tartare, et féroce, et pédante,

» La Quarterly dit : « Je m'en vante;
» De mon fait il rendit l'esprit. »
» Par qui fut la flèche lancée?
» Quel saint aiguisa sa pensée ;
» Milman, Barrow, Southey, je crois,
» Ne s'y prennnent pas à deux fois! »

» Vous n'ignorez pas que je n'aime ni la poésie de Keats, ni ses principes littéraires, ni son injurieux jugement sur Pope; mais il est mort, omettez tout ce que j'ai pu dire de lui dans quelque manuscrit ou publication que ce soit. Son *Hypérion* est un beau monument et sauvera son nom de l'oubli; je n'envie certes pas l'homme qui a écrit l'article. Vous autres rédacteurs de Revues, vous n'avez pas plus le droit de tuer les gens qu'aucun autre écumeur de grandes routes. Néanmoins, celui qui se laisse mourir d'un article de journal serait probablement mort de quelque autre bagatelle. La même chose fut sur le point d'arriver à Kirke White, qui mourut plus tard de consomption. »

## A M. MOORE.

Ravenne, 2 août 1821.

« L'honneur fait à votre drame de Berlin (1) est une chose inconnue depuis les temps d'Elkanah Settle, dont *l'Empereur de Maroc* fut représenté par les dames de la cour; ce qui, comme dit Johnson, fut le dernier coup de foudre sur la tête du pauvre Dryden, qui ne put le supporter, et tomba sur la carcasse de Settle, sans pitié ni

(1) Il y avait eu, peu avant, à la cour de Berlin, une représentation théâtrale fondée sur le poème de *Lalla-Rookh*, dans laquelle l'empereur de Russie actuel joua le rôle de Feramorz, et l'impératrice celui de Lalla-Rookh.

modération, à cause de ce triomphe et d'un frontispice insolent dont il avait osé orner sa pièce.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Je me rappelle avoir quelquefois causé avec Schlegel d'Alfieri qu'il n'aimait pas. Il n'était pas moins furieux à cause de Gœthe contre l'*Edinburgh Review*, qui avait été assez mordante, il est vrai. Il déblatérait aussi contre les Français, disant : « Je médite une terrible vengeance contre eux ; je prouverai que Molière n'est pas poète (1). »

» Je ne puis comprendre à quel propos vous parlez de *déclin* : quand je vous vis, vous étiez plus leste et aviez l'air plus jeune que lorsque nous nous séparâmes il y a plusieurs années. Vous pouvez regarder cela comme un fait ; si ce n'était pas vrai je ne dirais *rien*; car je n'aimerais à dire à qui que ce fût une *personnalité* désagréable. Mais comme c'est une *vérité* agréable, je vous la dis. Si vous aviez mené une vie comme la mienne, changeant de climats et de relations, vous amaigrissant de force avec la fièvre et les purgatifs, sans compter le *porter et l'user* de passions dévorantes, indépendamment d'un pitoyable tempérament, vous pourriez parler de cette façon ; mais vous ! je ne connais pas homme qui ait si bonne mine pour son âge, ni qui mérite d'avoir meilleur air et d'être mieux à tous égards. Vous êtes un ............, et, ce qui est peut-être plus précieux pour vos amis, un bon enfant ; ne parlez donc pas de déclin, mais faites votre provision pour quatre-vingts ans, comme bien vous pouvez.

» Je ne suis occupé maintenant que de ces malheureuses proscriptions, de ces funestes exils que nous devons à la politique. C'est chose cruelle à voir que la désolation générale de toutes les familles. J'y fais de mon mieux des

(1) Cette menace a été depuis remplie, le critique en question ayant, à l'horreur générale des Français lettrés, décidé que Molière était un farceur. (*Note de M. Moore*).

pieds et des mains, mettant en jeu tous les moyens que je possède, tous les ressorts que je peux faire agir. Ces proscriptions se comptent par milliers dans l'Exarchat, ou pour parler la langue moderne, dans les Légations. Hier, pour surcroît, un homme a eu les reins brisés en tirant un de mes chiens de dessous une roue de moulin; le chien a été tué, l'homme est dans le plus grand danger. Je n'étais pas présent. L'accident, qui a eu lieu avant que je fusse levé, est arrivé par la faute d'un stupide garçon, qui avait jeté le chien à l'eau dans un endroit dangereux. Il va sans dire que je pourvois aux besoins du pauvre blessé tant qu'il vit, et, s'il meurt, à ceux de sa famille. Oh! c'est de bon cœur que j'aurais donné une bien plus forte somme que celle qu'il m'en coûtera pour que le malheureux n'eût pas été blessé. Donnez-moi de vos nouvelles, je vous prie, et excusez la hâte et la chaleur.

» Vous m'avez vu probablement habillé de toutes couleurs ces derniers mois dans quelques gazettes anglaises. Je ne les ai reçues que l'autre jour, grâce à la bonté de Murray. Ils m'appellent *plagiaire*. Et pourquoi pas? Je pense que je puis maintenant me vanter d'avoir été, de mon vivant, accusé de *tous* crimes et délits.

» Je ne vous ai pas donné de détails sur nos petits événements du lieu. Ils ont essayé de me faire chef d'une conspiration, et ce n'est que le manque de preuves nécessaires à la poursuite du procès d'un Anglais qui les a arrêtés. S'il eût été question d'un pauvre indigène, il en aurait été comme pour tant d'autres, les soupçons auraient suffi.

» Pourquoi n'écrivez-vous pas sur Napoléon? Je n'ai pas verve, ni *estro*, pour cela. Son renversement fut un coup qui me terrassa dès l'abord; depuis cette époque nous avons été les esclaves des sots. Pardon de cette éternelle lettre. *Ecco* une traduction littérale d'une épigramme française:

» Egle, beauty and poet, has two little crimes,
She makes her own face, and does not make her rhymes (1). »

» Je vais monter à cheval, ayant reçu l'avertissement de de *ne pas* promener dans une partie de la forêt, à cause des ultra-politiques.

» N'y a-t-il donc nulle chance pour votre retour en Angleterre et pour *notre* journal ? »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce fut vers ce temps que M. Shelley, qui avait fixé sa résidence à Pise, reçut une lettre de lord Byron qui demandait instamment à le voir. Il partit en conséquence immédiatement pour Ravenne, et l'extrait suivant des lettres qu'il écrivit pendant le séjour qu'il fit près de son noble ami, sera lu avec le double sentiment d'intérêt qu'excite l'opinion d'un homme de génie, quand elle s'exerce sur un émule en gloire et en talent.

Ravenne, 7 août 1821.

« Arrivé hier soir, à dix heures je suis resté à causer avec lord Byron jusqu'à cinq heures du matin. Maintenant, réveillé à onze, après avoir déjeûné aussi vite que possible, je vais vous donner le temps qui reste jusqu'à midi que la poste part.

» Lord Byron va très-bien et a été enchanté de me voir. Sa santé est complètement rétablie, et la vie qu'il mène est tout-à-fait l'inverse de celle de Venise. Il a une sorte de liaison régulière avec la comtesse Guiccioli, qui est maintenant à Florence, et qui, d'après ses lettres, paraît fort aimable. Elle est là, dans l'attente, jusqu'à ce qu'il y ait quelque chose de décidé quant à leur émigration en Suisse

(1) Tout le monde la sait par cœur :

« Églé, belle et poète, a deux petits travers;
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers. »

ou à leur séjour en Italie, la chose restant encore dans le doute des deux côtés.

» Lord Byron avait presque ruiné ses forces à Venise. Sa débilité était telle qu'il ne pouvait digérer aucune nourriture. Il était consumé par une fièvre continuelle; et sans l'affection qui l'a arraché aux excès auxquels il s'était livré par insouciance et orgueil plutôt que par goût, il serait mort à présent. Pauvre garçon! il est à merveille aujourd'hui, et tout plongé dans la politique et la littérature. Il m'a donné beaucoup de détails des plus intéressants sur le premier sujet; mais nous n'en parlerons pas par lettres.

» Fletcher est ici; il semble que, comme une ombre, il fasse partie de son maître, pâlisse et renaisse avec lui, car il a repris sa bonne mine, et du milieu de ses précoces cheveux gris s'élève une fraîche moisson de boucles dorées.

» Nous avons causé beaucoup de poésie et choses de ce genre la nuit dernière, comme d'habitude en différant d'avis, je crois même plus que jamais. Il affecte de se faire patron d'un système de critique qui n'est bon qu'à favoriser la médiocrité, et quoique ses plus beaux poèmes, ses plus sublimes morceaux, aient été faits en contradiction avec cette manie, j'en ai cependant reconnu les pernicieux effets dans son *Doge de Venise*, et elle paralysera et limitera ses efforts à l'avenir, quelque grands qu'ils puissent être, s'il ne réussit à s'en débarrasser. J'ai lu seulement quelques morceaux de cette dernière œuvre, ou plutôt il me les a lus et m'en a développé le plan. »

Ravenne, 15 août 1821.

« Nous nous sommes promenés à cheval le soir dans la forêt de pins qui sépare la ville de la mer. Voilà notre train de vie, dont je m'accommode sans trop de peine. Lord Byron se lève à deux heures, il déjeûne; nous causons, lisons, etc., jusqu'à six, puis nous montons à cheval jusqu'à huit; et après dîner, nous restons à jaser jusqu'à qua-

tre ou cinq heures du matin : je me lève à midi et vous consacre l'intervalle entre mon lever et le sien.

» Lord Byron s'est grandement amélioré à tous égards, en génie, en caractère, en vues morales, en santé et en bonheur. Sa liaison avec la Guiccioli lui a été d'un inestimable avantage. Il vit avec grandeur, mais sans dépasser son revenu, qui monte à présent à environ quatre mille livres sterling, dont il consacre un quart à des œuvres de charité. Il paraît avoir subjugué ce qu'il avait de mauvaises passions, et devient ce qu'il avait fait pour être, un homme vertueux. L'intérêt qu'il a pris aux affaires de l'Italie, et les actions qui en ont été la conséquence, et sur lesquelles on ne se peut étendre dans une lettre, sont de nature à vous surprendre et à vous enchanter.

» Il n'est pas encore décidé à aller en Suisse, pays qui, en vérité, lui convient peu. Les bavardages et les cabales de ces coteries anglomanes le tourmenteraient comme ci-devant, et pourraient, en l'exaspérant, le rejeter dans le libertinage, dans lequel il s'est plongé, dit-il, plutôt par désespoir que par goût. La Guiccioli et son frère (qui est ami et confident de lord Byron et approuve leur intimité) désirent aller en Suisse, tout bonnement, comme dit notre ami, à cause de la nouveauté et du plaisir du voyage; et ce dernier, préférant la Toscane ou Lucques, essaie de les ramener à ses vues. Il m'a fait écrire une longue lettre à la dame pour l'engager à rester. C'est une assez bizarre tâche pour un étranger que d'avoir à écrire sur des sujets aussi délicats à la *maîtresse* de son ami. Mais il semble que je sois destiné à jouer toujours quelque rôle actif dans les affaires de ceux que j'approche. J'ai mis en plat italien les plus fortes raisons que j'ai pu trouver contre l'émigration en Suisse. A vous dire vrai, je serais bien payé de ma peine par le plaisir de le voir se fixer en Toscane. Ravenne est un misérable endroit; les gens y sont barbares et grossiers, et leur langage est le plus infernal *patois* que vous puissiez imaginer. A tous égards, il serait mieux chez les Toscans.

» Il m'a lu un des chants, non encore publiés, de *Don Juan;* c'est d'une surprenante beauté. Cette œuvre le met non-seulement au-dessus, mais bien loin au-dessus de tous les poètes du jour. Chaque mot a le cachet de l'immortalité. Ce chant (complètement dégagé de toute indélicatesse, et soutenu avec une facilité et une puissance incroyables) est dans le style de la fin du second. Il n'y a pas un mot que le plus rigide défenseur de la dignité de la nature humaine pût désirer changer. Il réalise, à un certain degré, ce que j'ai long-tems rêvé; — c'est une production qui, entièrement neuve et toute de l'époque, est cependant d'une beauté au-dessus de toute comparaison. C'est peut-être vanité de ma part, mais je me figure voir là des traces de mes vives exhortations, quand je le pressais de créer quelque chose de complètement nouveau.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

».... Je suis certain que si je le demandais, ce ne serait pas refusé, et cependant il y a en moi quelque chose qui me le rend impossible. Lord Byron et moi sommes d'excellents amis, et si j'étais réduit à l'indigence, si j'étais un pauvre auteur n'ayant aucun droit à une situation plus haute que celle que j'occupe, ou si j'en possédais une au-dessus de mes mérites, obligé de découvrir ma position telle qu'elle est, je lui demanderais librement quelque faveur que ce fût. Ce n'est pas là le cas. Le démon de la défiance et de l'orgueil se glisse dans nos rapports et empoisonne la liberté de nos communications. C'est une taxe, et une pesante taxe payée à la faiblesse humaine. Je pense que la faute ne vient pas de mon côté, ce qui ne serait pas vraisemblable, puisque je suis le plus faible. J'espère que dans le monde à venir les choses seront mieux arrangées; ce qui se passe dans l'esprit d'autrui échappe rarement à l'observation de celui qui fait strictement l'anatomie du sien propre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Lord Byron a ici de splendides appartements dans le

palais du mari de sa maîtresse, qui est un des plus riches individus de l'Italie. Elle est divorcé, et jouit d'une pension alimentaire de douze mille écus, misérable pitance donnée par un homme qui a cent vingt mille écus de revenu.

» Il y a ici deux singes, cinq chats, huit chiens et dix chevaux; toute la bande (excepté les chevaux) se promène dans la maison comme si chacun en était maître. Tita, le Vénitien, est ici et me sert de domestique. C'est un beau garçon, avec une prodigieuse barbe noire. Il a poignardé deux ou trois personnes; du reste, la meilleure figure d'homme que j'aie jamais vue. »

Vendredi, Ravenne.

« Je vous ai dit que j'avais écrit, sur le désir de lord Byron, à la Guiccioli pour la détourner elle et sa famille d'aller en Suisse. Sa réponse arrive en ce moment, et mes représentations semblent l'avoir convaincue de l'inconvenance de la démarche. A la fin de la lettre, pleine de toutes les belles choses qu'elle dit avoir apprises sur mon compte, se trouve la requête que je transcris. — « Signore, la vostra bontà mi fa ardità di chiedervi un favore, me lo accorderete voi? *Non partite di Ravenna senza Milord.* » Comme vous voyez, étant, par toutes les lois de la chevalerie, captif du vœu d'une dame, je ne suis en liberté que *sur parole*, jusqu'à ce que lord Byron soit établi à Pise. J'ai, bien entendu, répliqué que la faveur était accordée, et que si son amant se refusait à quitter Ravenne après que j'aurais tout disposé pour le recevoir à Pise, je me regarderais comme obligé de me replacer dans la situation où je me trouve maintenant et de le talonner jusqu'à ce qu'il allât la rejoindre. Heureusement il n'y aura nul besoin d'en venir à ces extrémités.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Nous montons à cheval chaque soir, comme de coutume, et allons nous exercer au pistolet. Je ne suis pas

fâché que j'approche de la sûreté de coup d'œil de mon noble ami. J'ai grand'peine à sortir d'ici, et lord Byron, pour me retenir, affirme que, sans moi ou la Guiccioli, il retombera certainement dans ses vieilles habitudes. Alors je prêche, il écoute la raison, et j'espère qu'il sent trop vivement les terribles et dégradantes conséquences de son premier mode de vie, pour courir le risque d'y revenir. »

## A M. MURRAY.

Ravenne, 10 août 1821.

« Votre conduite avec M. Moore est certainement des plus parfaites, et je ne vous le dirais pas si je pouvais m'en empêcher : car, pour le présent, vous n'êtes rien moins que dans mes bonnes grâces.

» Quant aux additions, etc., il y a un journal que j'ai tenu en 1814 et que vous pouvez réclamer; un autre, de mon voyage dans les Alpes, qui contient tous les germes de Manfred, et que vous aurez de M[rs] Leigh. J'ai aussi tenu un petit journal ici pendant quelques mois, l'hiver dernier, lequel je vous enverrai avec continuation. Vous aurez tout accès à mes papiers et lettres, et n'allez pas, à cause de la masse de confusion où tout se trouve, *en rien* négliger (en cas d'accident), car, s'ils ne sont perdus ou détruits, de ce chaos sortiront *nombre* de papiers curieux, tant de moi que des autres. Si, par impossible, les circonstances me laissent jamais consentir, de mon vivant, à la publication, il me semble que vous pourriez faire quelque avance à Moore, à proportion du plus ou moins de vraisemblance de succès. Certes, vous êtes destinés tous deux à me survivre.

» Il faut que vous tiriez aussi de M. Moore ma corespondance avec lady Byron, à laquelle j'ai offert communication de tout ce qui la concerne dans ces papiers. Cette partie

est importante. Il a sa lettre et une copie de ma réponse. Pour éditeur je préfère Moore à tout autre.

» Je vous envoie la lettre de Valpy, afin que vous décidiez pour vous-même, et celle de Stockdale pour vous amuser. Je suis toujours loyal avec vous comme je l'étais dans l'affaire de Galignani, et *vous*, vous l'êtes avec moi — de temps à autre.

» Je vous renvoie l'épître de Moore, qui fait honneur à lui, à vous et à moi. »

## AU MÊME.

Ravenne, 16 août 1821.

« Je regrette que Holmes ne puisse ou ne veuille pas venir : c'est une indignité, car j'ai toujours été civil et exact avec lui, mais ce n'est qu'un ingrat de plus; on ne rencontre que cela parmi vos Anglais.

» Avez-vous donc publié, ou comptez-vous publier *les Nouveaux Juan?* N'êtes-vous pas effrayé de l'assassinat constitutionnel de Bridge-Street ? Quand je vis d'abord le nom de *Murray*, je pensai que c'était vous, et ne fus soulagé qu'en découvrant que votre homonyme est *procureur*, sachant bien que vous ne faites pas partie de cette atroce bande.

» Je suis très-contrarié de la probabilité de la guerre, et de ce que mes chargés d'affaires ne veulent pas sortir mon argent des fonds. Si l'état fait banqueroute, je me fais, moi, voleur de grand chemin. Toutes les autres professions anglaises sont à présent si avilies par la conduite de ceux qui les ont embrassées, que le vol à main armée est la seule ressource laissée à un homme qui a quelques principes; elle est vraiment honnête par comparaison, étant franche et ouverte.

» Je vous ai félicité par la dernière poste de ce que vous aviez bien fait les choses pour Moore et les Mémoires. Vous êtes très-bon pour le temps qui court, et seriez encore meilleur, n'était la marche des événements (comme disait Napoléon), qui ne permettent à qui que ce soit d'être meilleur qu'on ne doit l'être. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## AU MÊME.

Ravenne, 23 août 1821.

« J'inclus les deux actes corrigés. Quant aux critiques sur le naufrage, je pense avoir dit à M. Hobhouse et à vous que je n'avais pas décrit une *seule circonstance* qui ne fût calquée sur le fait; non, à la vérité, en me bornant à un événement seul, mais en empruntant à différents naufrages. Dans *Don Juan,* presque tout est de la vie *réelle*, soit de la mienne propre, soit de celle de gens de ma connaissance; et, par parenthèse, une grande partie de la description de l'*ameublement,* dans le chant III, est empruntée au *Tripoli de Tully*. (Je vous prie, notez *cela*.) Le reste est dû à mes propres observations. Rappelez-vous que je n'ai jamais prétendu cacher mes sources, et que si je n'ai pas relevé d'avance la chose, c'est parce que *Don Juan* n'a ni préface ni nom d'auteur. Si vous pensez que cela en vaille la peine, faites-en mention à votre manière. Je ris de pitié à de telles accusations, convaincu que je sais que jamais écrivain n'emprunta moins, et ne s'appropria davantage ses matériaux. Beaucoup de rapports viennent de coïncidence. Tenez: lady Morgan (dans un livre vraiment excellent, je vous assure, sur l'Italie) appelle Venise la *Rome de l'Océan :* je me suis servi de la même expression dans Foscari, et cependant *vous* savez que la pièce est écrite et envoyée en Angleterre

depuis plusieurs mois ; et c'est le 16 seulement que j'ai reçu l'*Italie*.

» Je ne puis accepter votre offre courtoise.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Pour deux auteurs diffus (1), beau sire,
Vous déboursez plus sans mot dire
Que pour moi ! c'est se mal conduire,
Mon Murray !

» Car si le proverbe préfère
Chien vivant à lion en terre,
Un lord vivant vaut deux en bière,
Mon Murray.

» Que si, comme en fait on le pose,
Le vers se vend plus que la prose,
J'ai droit à la plus forte dose,
Mon Murray.

» La page est remplie à bon compte ;
Ne souffrez donc pas qu'on m'affronte,
Sinon le diable vous fasse honte !
Mon Murray. »

» Tout cela doit être réglé avec M. Douglas Kinnaird. Il est mon chargé d'affaires, et de plus homme d'honneur. Vous aurez carte blanche pour lui exposer vos raisons mercantiles, qu'il peut vous être désagréable de me déduire personnellement : telles que « la dureté de la saison ; — le public blasé ; — cela ne s'écoule plus ; — Sa Seigneurie écrit beaucoup trop ; — elle ne veut pas écouter d'avis, et renonce à toute popularité ; — il faudrait faire des réductions ; — très-peu gagné généralement, même perdu avec

(1) Orford et Waldegrave.

lui ; — des contrefaçons ; — éditions étrangères ; — critiques sévères, etc., etc. », et autres paraphrases et figures de rhétorique, que j'abandonne à Douglas : comme orateur, il saura mieux y répondre.

» Vous pouvez à l'aise développer tout ce beau thème à une tierce personne ; entre vous et moi cela n'amène que quelques mordants *post-scriptum*, qui n'ornent pas nos mutuelles archives.

» Je suis fâché pour la Reine, et c'est plus que vous n'en pouvez dire. »

## A M. MOORE.

Ravenne, 24 août 1821.

« Reçu la vôtre du 5 seulement hier, tandis que j'avais des lettres de Londres du 8. La poste fouillerait-elle dans notre correspondance ? Quelques arrangements que vous puissiez prendre avec Murray, si *vous* en êtes satisfait ainsi serai-je. Il n'y a pas de scrupule à avoir, bien que je dise pour me railler de moi, car un calembour m'enchante autant que le barbare (c'est-à-dire Shakespeare) ; bien que je dise, comme un Spartiate, je vendrais *ma vie* aussi *cher* que possible, il ne fut jamais dans ma pensée de tirer des Mémoires le moindre avantage précuniaire personnel, mais de les léguer à un ami, à vous-même en cas de survivance. J'ai anticipé l'époque, parce que nous nous sommes rencontrés, et je vous ai pressé d'en tirer *maintenant* ce que vous pourriez. Pour raisons évidentes, ce n'était et ne pouvait être une *privation* pour moi, et par conséquent les reconnaissances dont vous parlez sont choses superflues. Pour l'amour de Dieu, ne regardez donc pas cela comme.........

» A propos, quand vous écrirez à lady Morgan, voulez-vous la remercier de ses charmantes digressions sur *mes* livres

dans *son* livre? Je ne sais pas son adresse. Son ouvrage est audacieux, et excellent en tout ce qui concerne l'Italie; dites-le-lui, je vous prie, et je connais le pays. Je souhaiterais que nous nous fussions rencontrés, je lui aurais dit une chose ou deux qui l'auraient assurée dans ses positions.

» Je suis ravi que vous soyez content de Murray, qui semble faire plus de cas de deux pairs enterrés que d'un vivant. Je viens justement de lui envoyer la réponse suivante à une proposition de sa façon.

» Pour deux auteurs défunts, etc.

» L'argument de ladite poésie, c'est qu'il prétend « tailler ma pitance à ma mesure », comme dit Léar, c'est-à-dire ne me pas proposer un prix extravagant pour un poème extravagant, comme il serait convenable. Je vous prie, de toute façon, prenez ses guinées, je l'ai stylé à cela. Ne m'a-t-il pas fait une fois l'offre dégoûtante de *livres sterling!* Mais je lui répondis que les poètes, comme les médecins, se payaient en guinées, attendu que c'était le seul avantage que les premiers pussent trouver dans leur association avec *les derniers* comme disciples d'Apollon. Je vous écris en hâte, et dans le boulevari, ce que je développerai dans ma prochaine. »

*P. S.* « Vous dites quelque chose d'un procureur qui m'arrive pour affaire de lui; je n'ai pas eu le moindre avertissement d'une telle apparition. Que peut vouloir ce drôle. J'ai quelques affaires et procès, mais rien qui nécessite la dépense d'un légiste *voyageur*; ils me font assez de frais sans changer de place. Hélas! pauvre Reine! Mais peut-être est-ce pour le mieux, s'il faut en croire l'anecdote d'Hérodote. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Rappelez-moi au souvenir de nos connaissances communes anglaises... Que faites-vous? J'ai ici sur les bras une foule de tyrans et de victimes; jamais il n'y eut telle oppresion, à peine même en Irlande. »

## A M. MURRAY.

Ravenne, 31 août 1821.

« J'ai reçu les *Juans*, qui sont imprimés avec tant de négligence, en particulier le cinquième chant, que c'est une vexation pour moi et une honte pour vous. Il faut nécessairement *revoir* avec le *manuscrit*, les erreurs sont trop grossières; mots ajoutés, changés,—un tas de cacophonies et de non-sens. Vous avez été insouciant sur ce poëme, parce que quelqu'un de votre escouade ne l'approuve pas. Mais je vous déclare qu'il se passera long-temps avant que vous voyiez quelque chose de moitié si bon en poésie ou littérature. A quel propos avez-vous omis la note sur Bacon et Voltaire, et une des stances de la fin, envoyée en addition? Probablement parce qu'elle se termine ainsi :

« Ne liez pas deux âmes pour la vie,
» Homme et femme, formant, par un lien fatal,
» Une espèce de monstre, un *Centaure moral* (1). »

» Maintenant, il faut que je dise une fois pour toutes que je ne permettrai à aucun être humain de prendre de telles libertés avec mes écrits parce que je suis absent. J'exige que l'on rétablisse les omissions, excepté la stance sur Sémiramis; — et j'insiste particulièrement sur celle des mariages turcs, demandant que le tout soit soigneusement *revu* avec le manuscrit.

» Jamais on ne vit pareille impression : Gu*ll*eyaz au lieu de Gu*lb*eyaz, etc. Savez-vous que Gulbeyaz est un nom réel, et l'autre une bêtise? J'avais copié les chants avec

(1) « And do not link two vertuous souls for life
Into that *moral Centaur*, mand and wife. »

beaucoup de soin, il n'y a donc *pas* d'excuse, d'autant plus que l'imprimeur a lu, ou du moins *imprimé* les drames sans erreur.

» Si vous n'avez nul égard pour votre propre réputation, je vous prie, ayez-en un peu pour la mienne. J'ai relu soigneusement le poème, et, je vous le déclare, c'est de la *poésie*. Votre petite coterie envieuse de curés-poètes peut dire ce qui lui plaît, le temps prouvera qu'en cela je ne me suis pas trompé.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Il ne serait pas étonnant, en y laissant de telles bévues, que le livre coulât (ce qui cependant ne sera pas, vous verrez). Replacez ce qui est omis, corrigez ce qui est si honteusement altéré, laissez le poème avoir franc jeu : et je ne crains rien.

» Je vois dans les deux derniers numéros de la *Quaterly* une forte démangeaison de me tomber sur le corps (lisez l'article *the Etonian*) : à leur aise; nous verrons s'ils n'en auront pas bientôt assez. Je ne parle pas de Gifford, qui a toujours été de mes amis, et que je ne considère pas comme responsable des articles écrits par d'autres.

» Vous publierez les drames dès qu'ils seront prêts. Je suis d'une telle humeur de cette impression inexacte du *Don Juan*, qu'il faut que j'en reste là. »

*P. S.* « Je présume que vous n'avez *pas* perdu la *stance* dont je parle. Elle a été envoyée après coup : parcourez mes lettres et trouvez-la. »

## AU MÊME (1).

« L'incluse est écrite de mauvaise humeur, mais non sans provocation. Cependant qu'elle (la mauvaise humeur s'en-

(1) Écrit dans l'enveloppe de la précédente lettre.

tend) ne compte pas; seulement je dois vous demander d'apporter la plus sérieuse attention à relever les méprises du prote, qui ne devraient jamais avoir été tolérées. Vous oubliez que tous les sots de Londres (qui forment la majeure partie de vos pratiques) condamneront en moi les stupidités de l'imprimeur. Par exemple, dans les notes du cinquième chant, « la rive *adriatique* du Bosphore au lieu de l'*asiatique!!* » Tout cela peut paraître bagatelles à un beau gentilhomme comme vous, qui êtes en relation avec les ministres, mais c'est très-sérieux pour moi qui suis à un millier de milles, et n'ai nulle opportunité, hors à votre loisir et bon plaisir, de prouver que je ne suis pas aussi sot qu'il plaît à votre imprimeur de l'afficher.

» Les dieux vous bénissent et vous pardonnent, car c'est plus que je ne puis faire. »

## A M. MOORE.

Ravenne, 3 septembre 1821.

« Par M. Mawman (1) (payeur d'un corps dans lequel vous et moi sommes enrôlés), j'ai expédié hier à votre adresse, sous couvert, un ou deux livres manuscrits contenant le *Giaournal* et une ou deux choses. Le *tout* ne peut aller, même à un public posthume; — mais il faudra extraire. C'est une briève et fidèle chronique d'un mois ou deux, dont certaines parties ne sont pas très-discrètes, mais le tout fort sincère. M. Mawman a promis de vous les remettre en personne ou par un ami, dans vos champs élysiens.

» Si vous avez les nouveaux *Juans*, rappelez-vous qu'il y a quelques grossières erreurs d'impression, particulièrement dans le cinquième chant. Par exemple, *praise* pour

(1) Libraire.

*pair*, *precarious* pour *precocious*, *adriatic* pour *asiatic*, *case* pour *chase*, sans compter une prodigalité de mots et syllabes ajoutés qui font des vers une véritable cacophonie. Tirez la plume sur les dites bévues comme je passerais la mienne sur les oreilles de maître Murray, si j'étais à ses côtés. En attendant, je lui ai écrit une lettre furibonde, aussi emportée que possible. Il pourra bien publier toute sa vie l'*Annuaire des longitudes*, il ne courra jamais risque d'en découvrir une.

» Je fais mes paquets pour aller à Pise, mais adressez toujours vos lettres ici jusqu'à nouvel ordre. »

## CHAPITRE IV.

**Histoire d'un noble andalou, parabole de celle de lord Byron.— Madame Guiccioli le contraint à discontinuer *Don Juan.* — Imprécations d'Ève. — Récapitulation des auteurs du temps. — Emballage pour Pise. — *Avatar* irlandais, satire contre Georges IV.— Caïn, mystère. — Mélancolie organique de lord Byron et de sa famille. — Conditions imposées à M. Murray. — Liste des correspondants de Byron, donnée par lui à ses éditeurs.**

Un des livres manuscrits qui m'étaient envoyés par M. Mawman contenait environ une centaine de pages, faisant partie de l'histoire en prose d'un jeune noble andalou, œuvre que lord Byron avait commencée à Venise en 1817. Le passage suivant est tout ce je puis me permettre d'extraire de ce fragment singulier.

« Peu d'heures après nous étions fort bons amis, et au bout de quelques jours allant visiter son père et sa mère, elle partit pour l'Aragon avec mon fils. Je ne l'accompagnai pas immédiatement, ayant déjà fait ce voyage; mais il fut convenu que, sous quelques semaines, je rejoindrais la famille dans son château moresque.

» Je reçus de la route une lettre très-affectueuse de dona Josepha; elle me donnait de ses nouvelles et de celles de mon fils. A son arrivée au château, elle m'en écrivit une encore plus affectionnée, me pressant, dans les termes d'une tendresse peut-être trop passionnée et expansive, de l'aller joindre de suite. Je me préparais à quitter Seville, lorsqu'il m'en arriva une troisième. Cette dernière était de son père, don José de Cardozo, qui m'engageait, avec la plus

grande politesse, à consentir à la dissolution de mon mariage. Je répondis, avec non moins de courtoisie, que je ne consentirais jamais à rien de semblable. Vint une quatrième lettre : celle-ci était de donna Josepha, qui m'informait que la lettre de son père avait été écrite sur son désir particulier. Je demandai par le retour du courrier une raison de ce changement; elle répliqua, par un exprès que comme la raison n'avait rien à démêler là-dedans, il était inutile qu'elle en apportât aucune; mais qu'elle était la meilleure et la plus maltraitée des femmes. Je m'enquis alors du motif qui lui avait fait écrire les lettres précédentes, si tendres, par lesquelles elle me suppliait de l'aller joindre en Aragon. Elle répondit qu'elle m'avait cru hors de sens, et qu'étant alors incapable de prendre soin de moi-même, je n'avais qu'à me mettre en chemin pour ce voyage, tout seul, et que, faisant route sans difficulté jusque chez don José de Cardozo, j'y aurais trouvé la plus dévouée des épouses, et — un corset de force.

» Je n'eus rien à répliquer à cette pièce d'éloquente affection, mais je réitirai mes questions pour obtenir quelques éclaircissements à ce sujet. On me répondit que les faits ne me seraient exposés que par-devant l'Inquisition. Pendant ce temps nos querelles domestiques étaient devenues le sujet du commérage public, et le monde, qui juge toujours équitablement, en Aragon comme en Andalousie, décida que non-seulement j'étais digne de blâme, mais qu'on ne saurait trouver dans l'Espagne entière créature plus blâmable que moi. On supposa que ma cause comprenait tous les crimes qui se pouvaient, et plusieurs de ceux qui ne se pouvaient pas commettre; et un peu moins qu'un autodafé fut considéré comme le résultat probable. Mais que personne ne dise que nous sommes abandonnés de nos amis dans l'adversité; ce fut juste l'inverse. Les miens se réunirent en foule autour de moi pour me condamner, me conseiller, et me corroborer de leur désapprobation. Ils me dirent tout ce qui avait été, était, ou pouvait être dit sur la chose. Ils

branlèrent la tête, m'exhortèrent, déplorèrent ma situation les larmes aux yeux, et s'en allèrent dîner (1). »

## A M. MURRAY.

Ravenne, 4 septembre 1821.

« Je vous ai envoyé, par le courrier de samedi, une féroce et furibonde lettre au sujet des méprises du typographe dans *Don Juan*. Il faut que j'appelle votre attention sur ce sujet, bien que ma rage soit adoucie et fondue en mauvaise humeur.

» J'ai reçu hier M.—, votre ami, parce qu'il est votre ami, et c'est plus que je ne voudrais faire dès qu'il sagit d'*Anglais*, excepté pour ceux que j'honore. J'ai été aussi poli qu'on pouvait l'être au millieu de paquets qui encombraient chaises et tables, car je pars pour Pise sous peu de semaines, et emballe et expédie mes effets. Il me fait regret d'avoir empaqueté livres et toutes choses, et de ne pouvoir vous envoyer quelques objets que je vous destinais; mais tout est ficelé, fermé, cordé, cacheté, de façon qu'il faudrait un mois de travail pour s'en démêler. J'ai donné à votre Anglais une enveloppe renfermant le rogaton italien auquel je fais allusion dans ma défense de Gilchrist (2). Hobhouse vous le traduira, et vous en rirez ensemble. L'orthographe en est curieuse. Les *Mericani*, dont ils me prétendent *capo* ou chef (cela veut dire les Américains, nom

(1) Il est inutile d'avertir le lecteur que cet incroyable récit coïncide exactement avec la narration que lady Byron donne elle-même de tout ce qu'il lui a plu de faire connaître au public sur les causes qui l'ont engagée à s'éloigner de son mari. Au lieu de l'Aragon, lisez le comté de Leicester; au lieu de don José, sir Ralph Milbanke; au lieu de l'Inquisition, lisez les hommes de loi, et au style près vous aurez l'histoire complète.

(2) La lettre anonyme qui le menaçait d'assassinat.

donné en Romagne à une partie des carbonari, c'est-à-dire à la partie *populaire* de la *troupe* carbonarienne), tirent leur origine d'une société de chasseurs des forêts, qui avaient pris le nom d'Américain. A présent la société se compose de plusieurs milliers d'hommes. Mais je ne veux pas vous initier plus avant dans un secret auquel les maîtres, de l'poste pourrait participer, je ne sais pourquoi on me croyait à leur tête, les chefs, comme le démon, *Légion*, étant nombreux. En tout cas, le poste donne plus d'honneur que de profit, car, maintenant qu'ils sont persécutés, il faut que je vienne à leur aide, et c'est ce que j'ai fait autant que mes moyens me le permettaint. Ils se releveront quelque jour : ces imbéciles de gouvernants bronchent à chaque pas. Pour le moment, ils semblent ne *rien* savoir, car ils ont arrêté et banni des gens de leur propre parti, et ils en laissent en paix d'autres qui ne les aiment guère.

« Que penses-tu de la Grèce ?

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» J'ai parcouru les *Juans*, qui sont très-bons. Votre coterie est dans son tort; et vous en aurez la preuve avec le temps. Je regrette de ne pas poursuivre, car j'avais mon plan fait pour plusieurs chants, et pour différents pays et climats. Vous ne dites rien de la note que je vous avais envoyée, elle explique pourquoi je me suis décidé à ne pas continuer le *Don Juan* (à la requête de M^me^ Guiccioli). Mais vous êtes si grand, si sublime, si occupé, qu'on croirait qu'au lieu de publier pour le Conseil des longitudes, vous êtes occupé à en découvrir. »

Dans cette note, enlevée à une lettre de madame Guiccioli, qui fait honneur à cette dame, elle s'exprime en ces termes :

« Rappelez-vous, mon Byron, la promesse que vous m'avez faite ; jamais je ne pourrai vous dire la satisfaction que j'en ai ressentie, tant sont grands les sentiments de plaisir et de confiance que le sacrifice que vous m'avez fait m'inspire. »

Elle ajoute: « Je suis fâchée seulement que vous n'abandonniez pas *Don Juan* dans les régions infernales. »

Lord Byron en enfermant ce fragment dans une lettre à Murray, du 4 juin, ajoutait: « Voilà pourtant qu'en manière de quittance de ma promesse, elle dit par *post scriptum* » que tout ce qui l'afflige, c'est que je ne laisse pas (ou n'envoie pas) *Don Juan* en enfer. « Voyez la reconnaissance! »

## A M. MURRAY.

Ravenne, 12 septembre 1821.

« Par le courrier de mardi je vous ai expédié en trois paquets le drame de *Caïn*, en trois actes, dont je demande reçu dès que vous l'aurez entre les mains. Ajoutez à la fin du dernier discours d'Ève, au dernier acte, lorsqu'elle maudit Caïn, les trois vers suivants :

« Puisse l'herbe à tes pieds se faner en sa fleur!
Les bois te dénier l'abri, le sol la couche,
La poussière un tombeau, le soleil sa lueur,
Le ciel son Dieu! »

» Voilà-t-il pas (quand il sera joint à ce qui précède) un aussi joli petit échantillon d'imprécation que vous puissiez désirer en rencontrer dans le courant de vos affaires? N'oubliez pas cette addition; c'est le vrai bouquet du discours d'Ève . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Il vous faut tout au moins rendre hommage à ma facilité et variété, vu ce que j'ai tiré ces derniers quinze mois de ma tête, toute pleine qu'elle était d'autres et profanes sujets. Mais bien sûr vous éviterez scrupuleusement tout éloge, de peur que je ne monte mes prix. A merveille! il faut faire ses affaires. Que je sache donc un peu ce qu'écrivent vos autres drôles, car je suppose que vous ne vous souciez

pas de lancer un trop grand nombre de *vos vagabonds à la fois*. Pour le cas que j'en fais, vous pouvez bien leur donner la volée.

» Pourquoi ne publiez-vous pas mon *Pulci*, — la meilleure chose que j'aie jamais faite? Je voudrais être à votre coude: rien ne se fait en l'absence d'un homme. Tout le monde lui passe sur le corps : personne qui le *défende*. Si jamais je retourne en Angleterre ( ce que je ne ferai pas néanmoins), je veux écrire un poème près duquel les *Bardes anglais* ne seront que du petit-lait. Votre présent monde de charlatans littéraires a besoin de cet *Avatar*. Mais je n'ai pas encore amassé assez de bile. Une saison ou deux, une provocation ou deux de plus me monteront à mon niveau, et alors je déborde sur toute la séquelle !

» Je perds patience avec la friperie que vous m'envoyez en fait de livres : excepté les romans de Scott, et trois ou quatre autres choses, jamais je ne vis rien de pareil. Campbell professe, — Moore paresse, — Southey caquette, — Coleridge s'hébête, — Wordsworth niaise, — ** baguenaude, — Bowles chicane, picote et renifle; — ** s'en tirerait encore s'il ne cafardait trop et s'il n'imitait Southey : le drôle a poésie en lui, mais il est envieux et malheureux comme le sont tous les envieux, pourtant il est des meilleurs de nos jours. B** C** fera mieux avec le temps; j'en réponds, s'il ne se laisse gâter *par le thé vert, les louanges de Pentonville* et de *Paradise-row*. Le malheur de ces hommes est de n'avoir jamais vécu dans le *grand monde* ou dans la *solitude*. Il n'y a pas de moyens termes dans la connaissance du monde *affairé* ou du monde *calme*. S'ils son admis dans la haute société pour une saison, c'est purement comme spectateur; ils ne font pas partie du mécanisme intérieur, tandis que Moore et moi, l'un grâce à la naissance, et l'autre par hasard, nous nous trouvons membres de la corporation, nous nous pénétrons de son esprit, et notre pouls bat des mêmes pulsations, *quarum partes fuimus*. Nous en avons plus appris ainsi tous deux,

que nous ne l'aurions pu n'importe de quelle autre façon. »

*P. S.* « J'ai vu l'autre jour un de vos confrères, un des souverains alliés de Grub-Street, Marwman le grand, qui s'est chargé des hommages liges et loyaux de nous, pauvrets, pour votre impériale majesté. La poste de demain pourrait m'apporter une de vos lettres, mais vous êtes le plus ingrat et le plus disgracieux des correspondants. Votre seule excuse, c'est votre perpétuelle cour de politiques, curés, scribes et flaneurs. Quel lever! Quelque jour je vous en enverrai le catalogue poétique. »

## A M. MOORE.

Ravenne, 17 septembre 1821.

« Les vers ci-inclus (1), comme vous le verrez de reste, sont écrits par le révérend W. L. B**, et il va sans dire que, s'ils ne sont pas de lui, c'est à *lui* de s'en disculper.

» Croyez-moi toujours votre affectionné, etc.

» Pardonnerez-vous cela? C'est seulement une réplique à vos stances contre mes Italiens. Décidément je suis *tenant*

(1) *The Irish Avatar,* l'Avater irlandais. Dans cette copie, la phrase suivante, empruntée à une lettre de Curran, est mise comme épigraphe :

« Et l'Irlande, comme un éléphant bâtonné, s'agenouille pour recevoir » le piètre, le chétif cavalier. »

(*Letters of Curran; life*, vol. XII, page 336.)

A la fin des vers se trouvaient ces mots : « *Signé*, W. L. B. ** M. A. *Écrit dans la vue d'obtenir un évêché.* »

Cette pièce de lord Byron, très-outrageante pour Georges IV, avait trait à sa brillante réception en Irlande; où, pendant sa royale visite, il avait été accueilli avec un enthousiasme tel que les chefs les plus patriotes, et même O'Connel, y avaient pris part. Cette fougeuse sortie n'a jamais été imprimée dans les Œuvres de lord Byron.

en vers contre tous les hommes. Mais voir telle chose de la part d'un peuple, une réception semblable de ce misérable Georges IV, dans un pays opprimé! N'y a-t-il pas de quoi se briser le cœur? *Votre* apothéose est maintenant rabaissée au niveau de sa bienvenue; et la gratitude de vos compatriotes pour Grattan est réduite à néant par leur atroce adulation de ce........ etc., etc.

» Je suis dans toute la sueur, la poussière et les blasphèmes d'un universel emballage de tous mes effets, meubles, etc., pour Pise, où je vais passer l'hiver. La cause en est à l'exil de tous mes frères carboniques, et entre autres de la famille de madame Guiccioli, qui, comme vous savez, a divorcé la semaine dernière, « *par le fait de P. P., clerc de cette paroisse.* » Elle est obligée de rejoindre son père et ses parents, maintenant en exil à Pise, sous peine d'être cloîtrée, attendu que le pape, par le décret de séparation, l'oblige à résider en la *casa paterna*, ou autrement, vu les bienséances, dans un monastère. Comme je ne pouvais dire, avec Hamlet, « *Va dans un couvent, fait-toi nonne!* » je me prépare à la suivre.

» C'est une chose solennelle que cet amour : il met obstacle à tous les beaux ou grands projets de l'homme. Je voulais dernièrement aller en Grèce (tout paraissant terminé ici) avec le frère de la dame, beau et brave garçon (je l'ai vu aux preuves), lequel est passionné de liberté. Mais les larmes d'une femme qui a planté là son mari pour un autre, et la faiblesse de notre propre cœur, nous gouvernent, et je ne puis réaliser un seul projet.

» Nous hésitons entre la Suisse et la Toscane. Je vote pour Pise, comme plus voisin de la Méditerranée, que j'aime pour l'amour des rivages qu'elle lave, et de mes jeunes souvenirs de 1809. La Suisse est une maudite nation de brutes, égoïstes et stupides, nichée dans la plus romantique région de la terre. Je n'ai jamais pu en supporter les habitants, et encore moins leurs visiteurs anglais. C'est pourquoi, après avoir pris quelques informations sur les

maisons à louer, apprenant qu'une colonie d'Anglais était lâchée sur le canton de Genève, etc., etc., j'ai de suite renoncé à toute idée d'aller me fourrer là, et j'ai persuadé aux Gamba de se ranger à mon avis.

» Je vous ai envoyé par la dernière poste l'*Avatar irlandais*. Qu'en pensez-vous? Le dernier vers, « *A name never spoke but with curses or jeers* (1) », doit se corriger comme il suit : *A name only uttered with curses*, etc., parce que *spoke* n'est grammatical qu'à la Chambre des Communes, et je ne sais si l'on peut dire un nom parlé, *spoken*, pour un nom mentionné. J'ai quelques doutes aussi sur *repay* : « *And for murder repay with ashouot and a smile* (2). » Ne devrait-ce pas être : *And for murder repay him*, ou *reward him?*

» Passez donc, je vous prie, votre poétique plume tout à travers le manuscrit, et choisissez les variantes les moins mauvaises. S'il y a encore d'autres bévues, voudrez-vous bien y appliquer l'emplâtre? J'ai écrit le tout dans la plus grande hâte et fureur, et vous l'ai expédié le lendemain : j'ai peur qu'il ne s'ensuive quelques constructions effroyables et la plus illégale conscription de rhythmes.

» Quant à ce qu'Anna Seward appelle *la liberté de transcrire* (lorsqu'elle se plaint de la fille accomplie du vicaire de la cathédrale de Worcester, miss Matilda Muggleton, qui avait abusé de ladite *liberté de transcrire*, en faisant insérer dans le *Malvern Mercury* « l'élégie sur le *Pôle sud* » de miss Seward, comme sa *propre* production, avec sa *propre* signature, deux ans après en avoir pris copie avec permission de l'auteur); quant, dis-je, à ce qui regarde ladite liberté, je ne m'oppose nullement à ce que la petite troupe des élus prenne, si bon lui semble, une copie, pourvu que cela ne dégénère pas en une licence de verbes et de noms

(1) Un nom jamais proféré sans malédiction ou raillerie.

(2) Et le meurtre se paie en fêtes et sourires.

de nature à déshonorer *mes parties du discours* par la négligence des copistes.

» Je ne présume pas qu'il y ait à craindre qu'en cette occasion on abuse beaucoup de la presse royale. — Pour peu que les rédacteurs de journaux aient quelques égards pour ce qui leur reste de liberté individuelle, ils se tiendront *cois*. C'est un friand morceau d'invectives, aussi propre qu'il en fût *jamais* à mettre son éditeur en chemin pour Botany-Bay. *S'ils* y touchent, ce sera à leurs risques et périls. Pour moi, je suis prêt à répondre à n'importe quel gentleman, quoique je ne reconnaisse en aucune manière droit d'enquête sur une production inédite et un poème non avoué. Ceci s'applique aussi aux choses publiées *sans* consentement d'auteur. J'espère que vous aimez au moins les dernières lignes du poème ?

» Que faites-vous, où êtes-vous? en Angleterre? Clouez Murray, clouez-le à son propre comptoir, jusqu'à ce qu'il débourse toute la somme. Depuis que je vous ai écrit, je lui ai envoyé une autre tragédie; « *Caïn* était son nom », faisant la troisième pièce manuscrite actuellement entre ses mains ou celles de l'imprimeur. Celle-ci tourne au Manfred; style métaphysique, et plénitude de déclamations gigantesques. Lucifer est un de mes personnages, et il fait faire à Caïn un petit voyage dans les étoiles, et ensuite dans le royaume des ombres, où il lui montre les fantômes d'un premier monde et de ses habitants. J'ai suivi les notions de Cuvier; à savoir, que le monde a été détruit trois ou quatre fois, et habité antérieurement par les Mammouths, Béhémoths, et que sais-je? mais *non* par l'homme, jusqu'au temps de la période Mosaïque. En vérité, la chose est plus que prouvée par les couches d'os que l'on a découvertes; les squelettes de tous les animaux connus et inconnus, excepté de l'homme, ayant été déterrés. J'ai donc supposé que l'on montrait à Caïn les *Préadamites rationnels,* doués d'une plus haute intelligence que l'homme, mais totalement différents de forme, et grandement supérieurs en

force d'âme et de corps. Vous pouvez supposer que les petites causeries qui s'ensnivent entre lui et Lucifer ne sont pas des plus canoniques.

» Le résultat définitif, c'est que Caïn revient et tue Abel dans un accès de mécontentement, causé en partie par la politique du paradis qui les a expulsés, et en partie parce que (comme il est écrit dans la Genèse) le sacrifice d'Abel a été mieux accueilli de la divinité. Je présume que toute la rapsodie est arrivée à bon port; elle est intitulée Mystère, suivant les premières coutumes chrétiennes, et en honneur de ce que, probablement, elle ne cessera pas d'en être un pour le lecteur. »

Dans un billet qu'il m'écrivit le lendemain, il m'envoyait de nouvelles stances sur Grattan, à joindre à l'*Avatar;* me priant de faire secrètement et soigneusement imprimer vingt exemplaires de la pièce, sans nom d'imprimeur ni d'auteur, comme l'avaient été mes stances sur Naples; me chargeant de lui faire passer six exemplaires, et de distribuer le reste selon mon bon plaisir.

Peu après, il m'écrivait encore à ce sujet :

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Je vous ai envoyé, à votre adresse, à *Paris*, un gentil poème sur le dernier *irlandisme* de vos compatriotes dans leur réception de Georges IV. De grâce, l'avez-vous reçu? C'est tout-à-fait dans la haute « mode romaine », et plein de fantaisie et de colère. Comme *vous* pouviez ne pas vous soucier d'aborder ce chapitre avec Paddy (1) (étant oiseau de même nid), je m'en suis chargé. Mais je crois encore avoir rendu justice à ses grands hommes et à son bon cœur. Quant au ***, vous le verrez placardé avec une truelle. Je me délecte dans votre *fait historique* : est-ce un fait?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(1) Sobriquet donné à l'Irlandais pris collectivement.

» N'y a-t-il pas de chance que vous traversiez de nouveau les Alpes? Si Georges *rex* se remarie, de grâce ne le laissons pas manquer d'épithalames. Supposons que tous deux nous fissions alliance à cet effet, comme Sternhold et Hopkins. »

## A M. MURRAY.

Ravenne, 20 septembre 1821.

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Les papiers auxquels j'ai fait allusion, en cas de survivance, sont des collections de lettres conservées depuis que j'ai atteint l'âge de seize ans. Elles sont dans les malles confiées à M. Hobhouse. Cette collection est au moins doublée par ce que j'ai maintenant ici en lettres reçues depuis mon dernier ostracisme. Je désirerais que l'éditeur en prît communication, *non* certes pour abuser de la confiance, ni pour heurter les sentimens de correspondants vivants, ou la mémoire de ceux qui ne sont plus; mais il y a des choses qui ne feraient ni l'un ni l'autre, que j'ai laissées sans les noter et sans explication aucune, et que le temps seul peut permettre de mettre au jour et d'expliquer, bien que quelques-unes fussent à mon honneur. Il va sans dire que cette tâche exige de la délicatesse; mais ce n'est pas ce qui manquera, si Moore et Hobhouse me survivent, et vous-même, pourrais-je ajouter. Qu'il en soit ainsi pour trois, c'est, je vous assure, mon très-sincère souhait. Je ne crois nullement qu'une longue vie soit à désirer pour un homme de mon tempérament, et de l'abattement d'esprit et de constitution que je dissimule en société, mais qui déborde dans la solitude et dans mes écrits, en dépit de moi-même: il est devenu plus profond encore, grâce à quelques événemens passés depuis long-temps ( je ne fais point allusion

à mon mariage, qui au contraire a relevé mon âme par la persécution et donné un coup de fouet à mes esprits); je traite ce découragement d'affection *organique*, parce que j'ai sujet de le croire ainsi. Vous savez, ou vous *ne* savez pas, que mon grand-père maternel (homme très-instruit et aimable, à ce que j'ai ouï dire) avait été fortement soupçonné de suicide; on le trouva noyé dans l'Avon à Bath: et un autre mien parent très-proche, de la même branche, s'empoisonna, et fut seulement sauvé par les contre-poisons. Il n'y avait pas de causes apparentes au premier de ces événements; car mon grand-père était riche, considéré, avait des ressources intellectuelles remarquables, à peine quarante ans, et n'était adonné à aucun vice dégradant. Cependant son genre de mort et son caractère mélancolique donnèrent de grands soupçons. Le *second* avait une cause, mais de laquelle il ne m'est permis de rien dire; j'étais beaucoup trop jeune à l'époque où la chose eut lieu pour qu'on me mît au fait, et je n'en ai ouï parlé que quelques années plus tard, et après la mort de ce parent. Je crois donc pouvoir dire que mon abattement est *organique*. On m'a toujours assuré que je ressemblais plus à mon grand-père qu'à personne de ma famille *paternelle*; c'est-à-dire dans ses dispositions mélancoliques, car il était ce que vous appelez un homme de bon caractère, et moi non.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Je suis mortifié que Gifford ne s'éprenne pas de mes nouveaux drames; ils sont certainement aussi opposés aux drames anglais qu'une chose peut être opposée à une autre; mais j'ai dans l'idée que, s'ils sont compris, ils trouveront faveur en temps et lieu (*non* sur le théâtre, mais à la lecture). C'est de propos délibéré que je me suis attaché à la simplicité de plan, et que j'ai évité ce délire de passions et ce débordement de discours dans les situations fortes. Ce que j'ai cherché à montrer dans les *Foscari*, ce sont les

passions contenues plutôt que les fureurs à la mode. Quant à cela,

« S'il te faut du pathos, j'en emplirai ma bouche. »

» Et ce ne serait pas difficile, comme je crois l'avoir montré dans mes premières productions, mais *non* dans les *dramatiques* assurément. C'est un *théâtre mental* que j'ai voulu faire. Ainsi que je vous le disais, je suis peiné qu'elles ne plaisent pas à Gifford; mais je n'y vois nul remède: nos opinions sur ce sujet différant essentiellement.

» Comment va-t-il? — Bien, j'espère? Faites-le-moi savoir. Je souffre d'autant plus de sa censure qu'il a toujours été mon grand patron, et que je ne sais nulle louange qui pût pour moi compenser sa critique. Ce n'est pas que je me soucie des *Revues*, au moins; je les peux battre avec leurs propres armes.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## A M. MURRAY.

Ravenne, 24 septembre 1821.

« J'ai réfléchi sur notre précédente correspondance, et désire vous soumettre pour l'avenir les suivans articles :

» 1° Vous m'écrirez sur ce qui vous concerne; sur la santé, les affaires et le bien-être de tous nos amis; mais sur *moi* (*quoad me*), peu ou rien.

» 2° Vous m'enverrez de la poudre de soda, de la poudre pour les dents, des brosses pour *idem*, ou n'importe quels articles chimiques ou anti-odontalgiques comme par le passé, *ad libitum*, à charge de remboursement.

» 3° Vous ne m'enverrez aucune publication moderne en *anglais*, *nouveautés* (comme on les appelle) *quelles qu'elles* soient, sauf et exceptant tout écrit, prose ou vers de Walter-Scott, Crabbe, Moore, Campbell, Rogers, Gifford, Joanna

Baillie, *Irving* (l'Américain), Hogg, Wilson (l'homme de l'île des Palmes), ou ce qui sera raisonnablement présumé œuvre des susdits. J'excepte aussi quelques ouvrages particuliers d'imagination qui seraient regardés comme du plus haut jet; les *Voyages* et *Excursions*, pourvu qu'ils ne parlent ni de la Grèce, ni de l'Espagne, ni de l'Asie mineure, ni de l'Albanie, ni de l'Italie, seront bien reçus. Ayant voyagé dans les contrées susmentionnées, je sais que ce qu'on en dit ne peut rien m'en apprendre que je désire savoir. Je ne veux pas d'autres ouvrages anglais, quels qu'ils soient.

» 4° Vous ne m'enverrez aucune feuille périodique quelconque; *ni* Edinburgh, ni Quarterly, Monthly, ou Revues, Magasins, Gazettes, Journaux anglais ou étrangers, de quelque genre que ce soit.

» 5° Vous ne me ferez part d'aucune opinion *bonne, mauvaise* ou *indifférente* de vous, de vos amis ou d'autres, sur aucun de mes ouvrages passés, présents et à venir.

» 6° Toutes négociations en matière de marchés entre vous et moi se feront par le médium de l'honorable Douglas Kinnaird, mon ami et chargé d'affaires, ou de M. Hobhouse, comme *alter ego*, et mon équivalent en mon absence, ou même en ma présence.

» Quelques-unes de ces propositions peuvent, au premier abord, paraître étranges; mais toutes sont fondées. La quantité de sottises que j'ai reçues, sous titre de livres, est incalculable, et je n'en ai tiré ni profit ni plaisir. Les Revues et Magazines ne sont, en ce qu'elles ont de meilleur, que des lectures éphémères et superficielles. *Qui jamais s'avisa de songer* au *grand article* de l'année d'avant dans aucune *Revue parue*. Ensuite, si elles parlent de moi, elles tendent à accroître mon *égoïsme*. Sont-elles favorables? je ne nie pas que la louange *m'exalte;* sont-elles défavorables? l'injure *m'irrite*. Cette dernière peut me pousser à lancer quelques échantillons de satire qui ne feraient de bien ni à vous ni à vos amis. Ils peuvent en *rire mainte-*

*nant*, et *vous* aussi; mais si une fois je mets la main sur vous tous, ce ne sera que jeu pour moi de vous tailler comme des courges. J'avais à peine dix-neuf ans, quand je traitai de la sorte gens aussi forts que vous, et je ne sais trop ce qui, à trente-trois ans, m'empêchera de faire de vos côtes des grils à vous rôtir le cœur, si l'envie m'en prend une bonne fois; mais elle n'est pas venue encore.— Que je n'entende donc plus parler de vos provocations. S'il paraissait quelque chose d'assez grossier pour exiger réponse, j'en aurais connaissance par mes amis légaux. Quant au reste, je demande uniquement à être laissé dans mon ignorance.

» Je range dans la même catégorie toute opinion personnelle, *bonne, mauvaise, indifférente*, etc., hasardée en conversation ou correspondance. Ces dernières *n'interrompent* pas, mais *souillent* le *courant* de mon *âme*. Je suis passablement sensitif, mais ce *n'est* que quand on vient me troubler; ici, je suis hors de l'atteinte de la littérature manchotte d'Angleterre, excepté du peu de branches du polype qui rampent à travers le canal, sous la forme d'extraits.

» Toutes ces précautions seraient vaines dans votre île, le libelliste et le flatteur sauraient m'atteindre là en dépit de tout. Mais en Italie, nous sommes presque à l'abri de la littérature anglaise, hors le peu de bavardage et de courts extraits qui nous arrivent à travers quelques misérables gazettes. Depuis deux ans (sauf deux ou trois articles découpés et envoyés *par vous*), je n'ai pas lu un papier public, à moins d'y être forcé par quelque hasard, et je sais aussi peu de l'Angleterre que vous de l'Italie, et Dieu sait que *c'est* assez peu en dépit de tous vos Voyages, etc., etc. Les voyageurs anglais, connaissent l'Italie juste comme vous connaissez Guernesey: est-ce beaucoup?

S'il advient telle grossièreté ou personnalité qu'elle requière une réponse, M. Douglas Kinnaird *m'en fera part*. Mais quant aux louanges, je n'en veux pas entendre la moindre bribe.

» Vous demanderez à quoi tend tout cela ?

» Je réponds CECI : « A me tenir l'âme *libre et dégagée* de toutes méprisables irritations personnelles, à laisser mon génie à sa direction native, tandis que ma sensibilité sera semblable à celle des morts, qui ne savent et ne sentent rien de ce qui est dit ou fait à leur égard.

» Si vous observez ces conditions, vous épargnerez quelque souffrance à vous et à d'autres ; ne me laissez pas harceler jusqu'à ce que je me lève ; car, si je le fais, ce ne sera pas pour peu. Si vous *ne* pouvez vous soumettre à ce traité, nous romprons toute correspondance, mais non toute *amitié*, car je suis et serai toujours sincèrement vôtre. »

*P. S.* « J'ai pris ces résolutions, non par suite d'aucune pique contre vous ou les *vôtres*, mais simplement parce que j'ai réfléchi que toute lecture, soit de louange ou de censure, sur mon compte, me fait mal. Quand j'étais en Suisse et en Grèce, j'étais hors d'atteinte, et n'entendais ni l'un ni l'autre : aussi, *comment écrivais-je là !* En Italie, je suis aussi hors de la route. Mais dernièrement, partie par ma faute, partie par votre obligeance à m'envoyer les productions les plus nouvelles et la plupart des recueils périodiques, j'ai été assailli par une foule de Revues qui m'ont ennuyé de leur jargon sur une chose ou l'autre, et qui ont distrait mon attention de plus nobles objets. Vous m'avez aussi envoyé un tas de drogues en poésie, je ne sais à quel propos, si ce n'est pour me provoquer à écrire de nouveaux *Bardes anglais*. Or, c'est ce que je souhaite éviter ; car si jamais je m'en *avisais*, ce serait une terrible production, et je désire garder la paix aussi long-temps que les sots tiendront eux et leur sottise hors de mon chemin. »

Il est difficile de tracer avec plus de force et de conviction, que ne le fait ici lord Byron, les mesquines mais contrariantes et fatigantes entraves jetées, de nos jours, à travers la route des hommes d'un vrai talent, par cet essaim de critiques médiocres, et de candidats que le manque de place dans quelque autre profession a entassés dans

les sentiers de la littérature. Ce ne sont pas seulement les écrivains de nos jours qui s'offrent de ce surplus d'ambition les lecteurs aussi, n'ayant que la superficie des choses présentées de prime abord sous une forme facile à saisir, perdent par degré leur goût et la faculté de discerner; et de même que le palais perd de sa finesse en dégustant une trop grande variété de vins, la délicatesse du public se dégrade à proportion que la quantité d'impressions qu'il est appelé à savourer se multiplie.

Lord Byron revient, dans la lettre suivante, sur les renseignements que pourrait fournir sa correspondance, et répond en même temps à l'observation de M. Murray, qui établissait que « les Mémoires de sa seigneurie ne devant pas se publier sa vie durant, la somme de 2,100 livres sterling d'achat, si elle était déboursée actuellement, finirait, grâce aux intérêts et à un calcul probable de survivance, par ne monter à rien moins qu'à 8,000 livres sterling. »

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Que Moore obtienne, s'il se peut, de lady Cooper, mes lettres à feu lady Melbourne; elles sont très-nombreuses et devaient m'être rendues depuis long-temps; j'étais prêt à remettre en échange celles de lady Melbourne. Ces dernières sont avec mes autres papiers chez M. Hobhouse, et seront ponctuellement remises aussitôt que demandées. Je ne me suis pas adressé plus tôt à lady Cooper, parce que j'aurais craint, au temps de la mort de sa mère, de réveiller sa douleur. Quelques années se sont maintenant écoulées, et il importe que j'aie mes lettres; elles sont essentielles comme arrivant en confirmation de la partie du *Memoranda* qui renferme les deux périodes de 1812 et 1814, où il était question de mon mariage avec sa nièce. Elles prouveront ce qu'étaient mes vues réelles et mes sentiments à ce sujet.

» Vous n'avez que faire de vous alarmer des *quatorze ans* d'intérêt, un si long temps ne s'écoule guère sans quelque mortalité parmi nous; c'est un long bail de vie pour

spéculer dessus. Votre calcul court donc autant de risque que le vaisseau marchand d'Antonio; il enfoncera avant ce laps de temps, et la *livre de chair* (1) sera flétrie sans que vous ayez beaucoup à attendre la rentrée de vos avances.

» Il faut que je vous donne un avis ou deux pour votre avantage, attendu que vous en avez très-joliment agi avec Moore dans l'affaire, et que vous êtes un bon garçon en votre genre. Si par votre adresse vous pouvez arracher quelques-unes de mes épîtres à lady *** (2), elles ne nuiront pas à votre collection (rayant, comme il va sans dire, les *noms* et *toutes les particularités* qui pourraient blesser les sentiments qui *subsistent* encore, ou la délicatesse des *survivants*); ces lettres abordent parfois d'autres sujets que l'amour.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Je vais vous dire qui peut encore, par hasard, avoir plusieurs de mes lettres : lord Powerscourt, quelques-unes à feu son frère; M. Long de (j'ai oublié son adresse), mais c'est le père d'Edward Long, de la garde, qui fut noyé tout jeune en allant à Lisbonne, en 1809; miss Élisabeth Pigot de Southwell (elle peut être *madame* actuellement, car elle avait un an ou deux de plus que moi) : ce *n'étaient point* des lettres d'amour, ainsi vous pouvez les demander sans scrupule. Il y en a, ou peut y en avoir quelques-unes adressées à feu le révérend J. C. Tattersall, dans les mains de son frère, M. Wheatly, qui demeure, je crois, près de Canterbury. Il y en a plusieurs de Charles Gordon, maintenant de Dulwich; et quelques-unes, mais rares, à miss Chaworth : ces dernières sont probablement détruites ou impossibles à obtenir.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Je ne fais mention de tous ces gens que purement

(1) Allusion au *Juif de Venise.*

(2) Peut-être lady Caroline Lamb, l'auteur de *Glennarvon.*

comme *chance;* beaucoup ont dû détruire des lettres qui, dans le fait, avaient peu d'importance, la plupart écrites dans la première jeunesse, et plusieurs datées de l'école et du collége.

» Peel (le frère *cadet* du ministre) a été mon correspondant; Porter, fils de l'évêque de Clogher aussi; lord Clare, et moi, nous nous sommes écrit des volumes. William Harness, ami de Milman, Charles Drummond, fils du banquier, William Bankes le voyageur, votre ami, R. C. Dallas, écuyer, Hodgson, Henry Drury, Hobhouse, comme vous le savez déjà, ont tous correspondu avec moi.

» J'ai parcouru cette longue liste

» D'amis sans foi, glacés ou couchés dans la tombe, »

parce que je sais que, comme « les gourmets en sauce de poisson », vous êtes un curieux en ces sortes de choses.

» Indépendamment de ces lettres, il y en a d'accidentelles à des littérateurs, des compliments, etc., etc., qui ne valent guère mieux que le reste. Il y a aussi, par centaines, des notes italiennes de ma façon, griffonnées dans un noble mépris de la grammaire et du dictionnaire, en véritable Anglais-Étrusque; car je *parle* l'italien avec facilité, mais je l'écris négligemment et incorrectement au dernier point. »

Des demandes ont été faites, comme il va sans dire, à toutes les personnes désignées sur cette liste, qui étaient accessibles; et le lecteur a pu juger avec quel succès. Parmi les camarades d'enfance du poète, nous n'avons trouvé (comme j'ai déjà eu occasion de le dire avec douleur) que peu de traces de sa correspondance. De tous ceux qu'il a connus à cette époque, sa belle correspondante de Southwell semble seule avoir été assez douée d'esprit prophétique pour anticiper l'intérêt que la renommée et le temps répandraient sur les moindres souvenirs du jeune barde, dont elle recueillait avec soin chaque ligne. C'est avec plai-

sir cependant que nous pouvons affirmer qu'à l'exception d'une très-petite minorité, dont un seul individu possédait des papiers de quelque importance (1), chaque associé distingué, chaque connaissance intime du noble poète, depuis l'aurore jusqu'au couchant de son extraordinaire carrière, se sont empressés de nous communiquer tous les matériaux en leur possession : certains, comme je me plais à m'en flatter, que l'homme auquel ils confiaient ces trésors, s'il n'était pas capable d'honorer assez haut la mémoire de leur ami commun, ne souffrirait pas du moins qu'elle fût rabaissée entre ses mains.

(1) Probablement M. Hobhouse.

## CHAPITRE V.

Lettre à lady Byron. — État de l'Italie. — Annonce d'une conflagration générale. — Vers de Byron sur un bal de charité présidé par sa femme. — Calcul sur sa succession, et ce que ses éditeurs pourront gagner à sa mort précoce. — *La Vision du Jugement.* — Fièvre du *malaria.* — Morale du commerce. — Conseils à Moore. — Bruits de guerre avec la *Quaterly.* — Rencontre de lord Clare sur la grande route.— Préparatifs faits à Pise par madame Guiccioli. — Regrets de Ravenne.

Le 29 septembre, lord Byron m'envoya une lettre destinée à lady Byron, et des stances, le tout inclus dans le billet qui suit :

« Je vous envoie prose et vers, deux choses âpres. Peu importantes en elles-mêmes, elles vous montreront l'une l'état du pays, l'autre celui de votre ami à l'heure où elles furent écrites. Aucune des deux n'a été envoyée à son adresse, mais vous verrez, par le style, que toutes deux étaient sincères, comme je le suis en me signant votre, etc. »

Voici des extraits de la lettre à sa femme, qui roulait en grande partie sur un placement d'argent dans les fonds publics.

Ravenne, 1er mars 1821.

« J'ai reçu votre message, transmis par ma sœur, sur les hypothèques et sûretés anglaises, etc., etc. Il est à considérer, il est vrai même qu'il en est, mais non que *je doive* les trouver. Dans ses vues et desseins particuliers, M. ** contrariera toutes tentatives jusqu'à ce qu'il en soit venu à son but, c'est-à-dire à me faire prêter mes fonds à quelques clients de son choix.

» A cette distance, après une absence si longue, et ignorant comme je le suis de toutes affaires et transactions, avec mon caractère impatient, je n'ai ni les moyens ni la fermeté de résister...... Ayant des fonds publics l'opinion que j'en ai, et souhaitant assurer une survivance à ma sœur et à ses enfants, je dois sauter tout d'abord à ce qui présente le plus de chances.

» Ce que je vous annonçais est arrivé : la guerre napolitaine est déclarée. Vos fonds baisseront, et en conséquence je serai ruiné. C'est peu de chose, mais les parents de mon sang le seront aussi. Vous et votre enfant êtes bien pourvues! Vivez et prospérez, je le souhaite sincèrement à toutes deux. Vivez et prospérez, vous en avez les moyens. Je n'ai à m'inquiéter que des *miens*, de mes vrais parents, qui peuvent être les victimes de cette maudite obstination.

Vous ne connaissez ni ne pouvez imaginer quelles seront les conséquences de cette guerre : c'est la guerre des *hommes* contre les rois, et elle s'étendra comme une étincelle sur les herbes sèches et fortes des savanes du désert. Ce qui est avec vous et dans votre Angleterre, vous ne vous en doutez même pas, car vous dormez. Ce qui est parmi nous, je le connais, car c'est devant nous, autour de nous, partout, dans nous-mêmes.

» Jugez si je hais l'Angleterre et tout ce qui lui appartient, puisque je m'abstiens de retourner dans votre pays, en temps où non-seulement mes intérêts pécuniaires, mais ma sûreté personnelle, l'exigeraient. Je ne puis en dire plus, toutes les lettres étant ouvertes. Peu de temps décidera de ce qui se doit faire ici, et vous l'apprendrez alors sans être davantage ennuyée de moi ou de ma correspondance. Quoi qu'il arrive, un individu est peu si la cause marche.

» Je n'ai rien de plus à vous dire en point d'affaires, ni sur aucun autre sujet. »

La seconde pièce jointe à la lettre consistait en stances

écrites par lui le 10 décembre 1820, en lisant dans les papiers-nouvelles le paragraphe suivant :

« Lady Byron est choisie cette année pour présider le bal de charité annuel donné à la ville de Hall à Hinckly, Leicestershire ; sir G. Crewe, baronnet, en sera le principal commissaire. » Ces vers sont empreints d'un violent sentiment d'indignation. Chaque stance se termine par les mots *bal de charité*, et la pensée qui prédomine dans la pièce entière est comprise dans les premiers vers.

« D'un père et d'un mari qu'importent les déboires?
Qu'il soit du mal d'exil plus ou moins tourmenté ?
Recueillant sur son front les pharisiennes gloires,
La Sainte règle en paix son *bal de charité!*

» Qu'importe que ce cœur, faible, il se peut, mais tendre,
Par d'atroces douleurs soit au crime excité?
Sans merci, le pécheur doit à l'enfer s'attendre,
Car la Sainte dévoue au *bal* sa *charité*, etc. (1) »

(1) « What matter the pangs of a husband and father,
If his sorrows in exile be great or be small?
So the Pharisee's glories around her she gather,
And the Saint patronizes her *charity ball*.

« What matters—a heart, which though faulty was feeling
Be driven to excesses which once could appal? —
That the sinner should suffer is only fair dealing,
As the Saint keeps her *charity* back for the *ball*, etc. »

## A M. MOORE.

Septembre. — Non. — Octobre, 1er 1821.

« Je serais parti pour Pise, si une légère fièvre intermittente ne m'en eût empêché. Je crains qu'elle ne soit pas de nature à donner à Murray beaucoup de chance pour réaliser encore ses déboursés. J'en prendrais très-gaillardement mon parti, je crois, pourvu que, de l'affaire, votre prix avec lui montât, afin que, comme disait lady Holderness (vieille Hollandaise, grand'mère de ma sœur, qui avait coutume d'appeler Augusta son légataire universel), nous puissions être tous pourvus : mes *os*, d'une larmoyante et splendide édition; et vous, du double de ce que vous pouvez en espérer de mon vivant.

» J'ai un très-fort pressentiment que (mettant de côté le chapitre des accidents) c'est vous qui me survivrez. La différence d'âge de huit ans, ou à peu près, ne signifie rien. Je ne sens (ni en vérité ne désire sentir) que les principes de ma vie tendent à la longévité. Mon père et ma mère sont morts l'un entre trente-cinq et trente-six ans, l'autre à quarante-cinq, et le docteur Rush, ou quelque autre docte, dit que personne ne vit long-temps, à moins qu'*un* de ses *auteurs* n'ait fait de vieux os.

» Sans aucun doute, j'aimerais à voir partir mon éternelle belle-mère, non pas tant à cause de son héritage, que par naturelle antipathie; mais ce serait trop d'ambition que d'attendre cette faveur de la providence qui protége les vieilles femmes. Je vous assomme avec tout ce rabâchage de vie, dont le calcul d'assurance que m'envoie Murray m'a rempli la tête. Mais, sérieusement, je crois que si je m'évaporais en temps raisonnable, vous y gagneriez.

» C'est merveille si mon *Caïn* est arrivé sain et sauf en Angleterre; j'ai écrit depuis environ soixante stances d'un

poème par octaves (dans le rhythme de Pulci), que les sots en Angleterre croient avoir été inventé par Whistlecraft, et qui en Italie est aussi vieux que les montagnes. Je l'ai appelé *la vision du Jugement* (1), par Quevedo Redivivus, avec cette épigraphe :

« A Daniel come to *judgement*, yea, a Daniel;
I tank thee, Jew, for teaching me that word. »

» C'est mon intention, en ceci, de mettre l'apothéose dudit Georges dans un point de vue whig, en n'oubliant pas le poète lauréat pour sa préface, et autres méfaits.

» J'en suis justement à l'endroit où saint Pierre, apprenant que le royal défunt s'est opposé à l'émancipation catholique, se lève et, interrompant le discours de Satan, déclare qu'*il* changera de place avec Cerbère, plutôt que de laisser pénétrer le défunt dans le ciel tant qu'*il* en aura les clefs.

» Il me faut sortir et promener à cheval, bien qu'ayant la fièvre et le frisson; c'est la saison des fièvres. Du reste, elles me font plutôt du bien que du mal: la sensation après *l'accès* est comme si l'on s'était débarrassé de son corps pour tout de bon.

» Les dieux soient avec vous! Adressez à Pise. »

*P. S.* » Depuis que je suis revenu je me sens mieux, quoique je sois resté dehors trop tard pour la saison du *malaria*, sous le maigre croissant d'une très-jeune lune, et que, descendu de cheval, je me sois promené une heure entière dans l'avenue avec une belle dame. Je pensais à vous :

» Sous ton étoile favorite,
Le soir quand tu viendras errer; »

(1) Southey avait fait paraître, sous le titre de *la Vision du Jugement*, une apothéose de Georges III. Lord Byron se chargea de la sanglante contre-partie, et lui donna le même titre.

mais je n'étais pas en disposition romanesque, comme cela eût été jadis; pourtant la connaissance était *neuve* (c'est-à-dire neuve pour moi), et, comme *il* va sans dire, s'attendait à paroles d'amour; mais je m'en suis tenu à de simples lieux communs. Je me sentais, comme disait votre pauvre ami Curran avant sa mort, « une montagne de plomb sur le cœur. » Le mal est je crois organique, et ne se pourra guérir que par un semblable remède. »

## A M. MOORE.

6 octobre 1821.

« J'envoie, par ce courrier, mon cauchemar en opposition à cet incube de Southey, impudente anticipation de l'apothéose de Georges III. Je serais bien aise que vous y jetassiez un coup d'œil, car je crois qu'il s'y trouve deux ou trois choses qui pourraient bien être du goût de nos *pauvres hères des montagnes*.

» Je vous ai longuement écrit ces derniers courriers. Ma *fièvre* me fait la révérence tous les deux ou trois jours, car nous n'en sommes pas encore sur un pied d'intimité complète. Tous les deux ou trois ans, j'ai, d'habitude, pour peu que le climat y soit favorable comme il l'est ici, une fièvre intermittente, et ne m'en trouve pas plus mal. Ce dont je me plains et ne puis me débarrasser, c'est cet abattement d'esprit toujours croissant, sans causes suffisantes. Je monte à cheval, je n'ai à m'accuser d'aucune intempérance en mangeant et buvant, ma santé est en général comme de coutume, à l'exception de ces légers accès qui me font plutôt du bien que du mal. Il faut que cette mélancolie soit organique, car je ne me connais rien qui doive m'abattre à cet excès.

» Comment vous traitez-vous? Je crois que vous me disiez à Venise que vos esprits ne se soutenaient pas sans un peu de vin de Bordeaux. Je puis boire, et porte assez bien le vin, comme vous pouvez vous le rappeler en Angleterre, mais il ne m'égaie pas : il me rend féroce, soupçonneux, et même querelleur. Le laudanum a un effet semblable, et je puis en prendre beaucoup sans m'en ressentir. Ce qui me remonte le plus, cela a l'air absurde, mais est vrai, c'est une dose de *sels;* l'après-midi bien entendu, et lorsque la médecine a fait son effet : malheureusement on ne peut prendre de *cela* comme du Champagne.

» Pardon de cette lettre de vieille femme; mais ma *lemancholie* ne vient pas de ma santé ; car que je sois bien ou mal, ici ou là, elle est toujours la même. »

## A M. MURRAY.

Ravenne, 9 octobre 1821.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« N'oubliez pas de m'envoyer mon premier acte de *Werner* (si Hobhouse peut le découvrir parmi mes papiers); expédiez-le par la poste à Pise, avec le conte allemand de Sophie Lee, que vous couperez pour moi des Contes de Canterbury. J'avais commencé la tragédie en 1815.

» A propos, avez-vous une assez belle provision de ma prose en manuscrit? Que j'aie des épreuves du tout au moins! — Je veux dire principalement de la controverse de ces deux ou trois dernières années. Une autre question! l'épître de saint Paul, traduite de l'arménien, par quelle raison la gardez-vous en charte privée, tandis que vous publiez cette bribe de conte qui donna naissance au Vampire? C'est que vous avez peur d'imprimer quelque chose qui dévie un peu de la cagotterie de la *Quarterly* sur le mani-

chéïsme. Je prétends avoir sur-le-champ une épreuve de cette épître ; je suis meilleur chrétien que tous vos révérends, quoique je ne sois pas, comme eux, payé pour l'être.

» Envoyez-moi le traité de Faber sur le *Cabiri*.

» Les *Mystères du paganisme* de Sainte-Croix (rares peut-être ; mais que l'on peut trouver, car Mitford fait fréquemment allusion à cet ouvrage).

» Une *Bible* ordinaire, d'une bonne impression, bien lisible, reliée en cuir de Russie. J'en ai une, mais comme c'est le dernier présent de ma sœur que je ne dois probablement jamais revoir, je ne peux m'en servir qu'avec précaution et rarement, de crainte de l'user. N'oubliez pas cela, car je suis grand lecteur et admirateur de ces livres, et les avais lus et relus avant d'avoir huit ans ; c'est-à-dire le vieux Testament, car le nouveau fut toujours pour moi une tâche, et l'autre un plaisir. Je parle comme enfant, et en ressouvenir de ce que j'éprouvais à Aberdeen, en 1796. »

## A M. MURRAY.

20 octobre 1820.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Quant à ce qui regarde *l'honneur*, je ne me fie à l'honneur d'aucun homme en affaires de marché. Je vais vous dire pourquoi : un état de vente ou d'achat est *l'état de nature* de Hobbes, *état de guerre*. Il en est de même avec tous les hommes. Si je vais trouver un intime et lui dire : « Ami, prête-moi cent louis », — il le fait, ou dit qu'il ne peut ou ne veut pas ; mais si je vais au Ditto, lui disant : « Ditto, j'ai une excellente maison, ou une voiture, ou un cheval, ou un sublime manuscrit, ou livre, ou peinture, ou, etc., etc., etc., laquelle merveille vaut honnêtement

un millier de louis, et vous l'aurez pour cinq cents », que fait le Ditto? Quoi? — Eh bien, il examine, il pousse des hum! et des oh! il disputaille, marchande comme il peut pour avoir la chose au meilleur compte possible, parce que *c'est un marché*. C'est dans le sang cela, c'est dans la moelle des os de l'humanité; et le même homme qui prêtera un millier de louis à un autre sans intérêt, n'achèterait pas le cheval du même ami moitié de sa valeur s'il pouvait l'avoir encore à moins. C'est le fait, il n'y a pas à le nier, et par conséquent je tirerai de vous autant que je pourrai, et vous, vous donnerez aussi peu qu'il vous sera possible, et brisons-en là. Tous les hommes intrinsèquement sont des coquins, et ce qui me fâche, c'est que, n'étant pas chien, je ne puis les mordre.

» Je remplis un autre livre pour vous de petites anecdotes à ma connaissance propre, ou très-authentiques tout au moins, sur Shéridan, Curran, etc., et tels hommes publics que je me rappelle avoir connus, car j'ai connu la plupart d'entre eux plus ou moins. Je ferai de mon mieux pour que mes obsèques ne vous ruinent pas. »

## A M. ROGERS.

Ravenne, 21 octobre 1821.

« Je serai (Dieu aidant) à Bologne samedi prochain; c'est une singulière réponse à votre lettre. Mais j'ai loué pour l'hiver, à Pise, une maison pour laquelle tous mes effets mobiliers, chevaux, voitures et provisions, sont déjà expédiés, et je me dispose à suivre.

» La cause de ce départ est, en peu de mots, l'exil ou la proscription en Toscane de tous mes amis et de toutes mes liaisons d'ici, à cause de nos derniers mouvements politiques; partout où ils iront, je les accompagnerai. Je ne suis

resté jusqu'à présent que pour régler quelques arrangements dans l'intérêt de ma fille, et donner le temps à mes effets, etc., de me précéder. J'ai à peine ici un lit ou un siége, excepté quelques chaises et tables de jeux, et mon matelas pour la semaine qui vient.

» S'il vous arrangeait de venir avec moi à Pise, je puis vous y loger aussi long-temps qu'il vous plaira (on m'écrit que le palais Lanfranchi est spacieux; il est sur l'Arno); et j'ai quatre carrosses, et autant de chevaux de selle (tels qu'on peut les avoir en ce pays), avec toutes les autres commodités, à vos ordres, ainsi que le propriétaire; donc, si vous le pouviez, nous traverserions au moins les Apennins ensemble; ou si vous preniez une autre route, nous nous retrouverions j'espère à Bologne.

» Il y a plus d'un lustre, cinq ans, six mois et quelques jours, plus ou moins, que nous ne nous sommes rencontrés; et comme l'homme de Tadcaster (dans la farce *Amour se raille des serrures*), dont toutes les connaissances, en y comprenant le chat, et le terrier « qui attrapait un demi-sou dans sa gueule », étaient tous *devenus morts*, nous n'en avons que trop vu de notre connaissance qui ont pris le même chemin, lady Melbourne, Grattan, Sheridan, Curran, etc., presque tous les gens de quelque renom de la vieille école. « *Mais je ne suis pas mort, moi* », dit le marmiton, gras et sot; en conséquence, jouissons de notre reste.

» Que je trouve deux lignes de vous à l'hôtel ou à l'auberge. »

## A M. MOORE.

Ravenne, 28 octobre 1821.

« C'est le milieu de la nuit à l'horloge du château » (1), et dans trois heures je serai sur la route de Pise. Restant

(1) *Hamlet.*

debout pour être sûr d'être levé, je leur ai fait emporter tous mes équipages de nuit, les couvertures inclusivement, de peur de me laisser tenter si je voyais tout cet appareil de draps et d'oreillers.

» Je présume que notre *Magnifico* prétend vous mettre à tant la livre, si possible ; il essaie aussi de me taxer, mais je monnaierai le rusé fripon, ou tout au moins tirerai de lui de sonnants schelings avec des iambes proprement aiguisés.

» Votre approbation de *Sardanapale* est la bienvenue, pour plus d'une raison. Hobhouse est fort aise de penser comme vous ; il en est de même de quelques autres. Mais l'*Arimaspe*, que comme « *un griffon dans le désert je suivrais pour son or* », ainsi que je vous ai exhorté d'avance à le faire, s'est avisé ou s'avise de le dédaigner, me limitant dans ma taille. Il ne nous a pas encore communiqué ses vénérables opinions sur *Foscari* et sur *Caïn*, ou du moins je ne les ai pas encore reçues, non plus que les épreuves, bien qu'elles me fussent promises pour le dernier courrier.

« Je vois, de reste, la route qu'il prend, lui et l'équipage de la *Quarterly*. Ils ne vont à rien moins qu'à entamer une guerre avec moi. Qu'ils l'aient ! je regrette seulement de ne pas me trouver en Angleterre pour la *proclamation* ; car ici je suis sur un mauvais terrain, isolé, hors de toute information, et ayant mes communications coupées. Mais ils auront beau prendre pour corps de réserve toute la corruption, l'infamie, et l'appui de leurs maîtres drôles, et de leurs esclaves renégats, si une fois ils me réveillent,

« Mieux leur vaudrait s'en prendre au grand diable d'enfer, Salisbury ! »

» Je suis en fonds pour deux ou trois d'entre eux, qui feraient mieux de ne pas me mettre à l'œuvre ; et pourtant, après tout, je suis un grand sot de me tourmenter pour

de semblables hères! A la bonne heure il y a dix ou douze ans, quand j'étais un *beau* à *cheveux bouclés*, et que je m'inquiétais de bagatelles ; aujourd'hui, je les prise à leur juste valeur; mais grâce à mon caractère et à ma bile, je ne puis me tenir en repos.

» Donnez-moi donc de vos nouvelles à votre retour d'Irlande. Elle doit être honteuse de vous voir, après sa platitude brunswickoise. Je suis de l'avis de Longman; vous devriez permettre à vos amis de liquider les réclamations des Bermudes (1). Pourquoi ne pas employer les *deux mille livres sterling* (de ce Murray, *in*-guinéable) à boucher ce maudit trou, œuvre de trahison et de duperie. Je trouve que vous poussez le scrupule trop loin; quand nous voyons des patriotes mendier publiquement, quand (nous le savons) Grattan reçut une fortune de sa patrie, je ne vois réellement pas pourquoi un homme qui n'est, à nul égard, inférieur à aucun d'entre eux, refuserait d'accepter d'amis particuliers l'assistance que tout commerçant reçoit de ses correspondants dans des occasions bien moins importantes. Car, après tout, ce n'était pas *votre dette*, c'était une escroquerie qu'on vous faisait. Quant à « *** ... et les *nobles créatures* (2), etc., etc. » C'est bel et bon; mais jusqu'à ce que vous m'ayez persuadé que l'on n'acquiert pas *grand crédit* au dehors, et satisfaction au dedans, en se rendant utile à un homme célèbre, je garderai de l'*espèce* humaine la même opinion que j'ai de notre ami commun, Monsieur *des Espèces*. »

Lord Byron rencontra sur la route de Bologne son premier et plus cher ami, lord Clare, et il donne, dans ses

(1) Cette dette, honorable à M. Moore, avait été acceptée pour son père. (*N. du T.*)

(2) Je lui avais raconté, avec toute la louange et les expressions de reconnaissance qu'une telle amitié méritait, les offres généreuses que j'avais reçues de plus d'un côté à cette époque, et qui, bien que déclinées, n'en étaient pas moins vivement reconnues et tendrement conservées dans mon souvenir

Pensées détachées, la narration suivante de leur courte entrevue.

Pise, le 5 novembre 1821.

« *Il y a quelquefois une étrange coïncidence dans les petites choses de ce monde, Sancho* », dit Sterne, si je ne me trompe, dans une lettre, et j'ai trouvé souvent qu'il en était ainsi.

» J'ai fait allusion, page 128, article 9 de ce recueil, à mon ami lord Clare, en termes tels que me les suggéraient mes sentiments. Une semaine ou deux après, je le trouvai sur la route, entre Imola et Bologne; nous ne nous étions pas rencontrés depuis sept ou huit ans. Il était à l'étranger en 1814, et ne revint en Angleterre que juste après mon départ, en 1816.

» Cette rencontre anéantit pour un moment toutes les années qui s'étaient écoulées entre le temps présent et les soirées d'Harrow. Ce fut pour moi une sensation nouvelle, inexplicable, telle qu'on l'éprouverait en se levant du tombeau. Clare aussi était très-agité, même plus que moi en apparence, car je pouvais sentir battre son cœur au bout de ses doigts, à moins que je ne fusse trompé par les pulsations du mien. Nous fûmes obligés de nous séparer pour nous rendre à des destinations opposées. Il allait à Rome, moi à Pise, mais nous nous promîmes de nous réunir encore au printemps. Nous n'avions passé que cinq minutes ensemble, et sur le grand chemin; mais je me rappelle à peine une heure de ma vie qui puisse être mise en balance avec ce moment. Il avait appris que je venais, et avait laissé une lettre pour moi à Bologne, ceux avec lesquels il voyageait ne pouvant attendre plus long-temps.

» De tous ceux que j'ai jamais connus, c'est lui que j'ai trouvé en toutes choses le moins changé dans les excellentes qualités, les tendres affections qui m'attachèrent si fortement à lui au collége. J'aurais à peine supposé possible que

la société (ou le monde, comme on l'appelle) pût laisser à un être si peu du levain de ses passions perverses.

» Je ne parle pas seulement d'après ma propre expérience, mais sur ce que j'ai entendu dire de lui par d'autres. »

Au mois d'août, madame Guiccioli avait rejoint son père à Pise, et elle présidait aux arrangements de la casa Lanfranchi, l'un des palais les plus anciens et les plus spacieux de la ville, que l'on préparait pour la réception de son noble amant. « Ce fut avec de vifs regrets qu'il partit de Ravenne, dit cette dame, et avec le pressentiment que son départ serait pour nous le précurseur de mille maux. Dans toutes ses lettres, il m'exprimait son déplaisir de quitter Ravenne : « Si votre père est rappelé avant mon départ, m'écrivait-il, *io non parto* »; il retardait, dans cette espérance, de mois en mois. Mais à la fin, ne pouvant plus espérer notre retour prochain, il m'écrivit : « Je pars d'autant moins volontiers que je prévois de grands malheurs pour tous, et plus grands pour vous-même. » Et dans une autre lettre : « Je laisse Ravenne de très-mauvaise grâce, et si convaincu que mon éloignement ne peut que conduire d'un mal à un autre plus grand, que je n'ai pas le courage d'en écrire davantage pour l'heure. « Il m'écrivait alors toujours en italien, et je transcris ses propres paroles. Ses pressentiments ne se vérifièrent que trop cruellement. »

Après m'avoir rendu compte de la manière de vivre de lord Byron à Ravenne, madame Guiccioli poursuit en ces termes:

« Il conserva cette même simplicité de vie jusqu'au jour fatal de son départ pour la Grèce, et l'on peut dire que le peu de variété qu'il y apportait ne tint jamais qu'au plus ou moins d'occasions de faire le bien qui lui furent offertes, et à ses continuels actes de générosité. Plusieurs familles de Ravenne, principalement, lui durent le peu de jours prospères dont elles ont jamais joui. On parlait de son arrivée en cette ville comme d'une bonne fortune, de son dé-

part comme d'une calamitié générale. Et c'est la vie d'un tel homme que l'on a essayé de diffamer comme celle d'un libertin. Le monde enfin apprendra comment, avec un cœur si bon et si généreux, lord Byron, formé, il est vrai, pour les passions les plus énergiques, comme pour les plus nobles et les plus pures; comment, dis-je, il fut en butte à la malice et à la calomnie. Les circonstances, et probablement aussi une singularité de disposition qui prenait néanmoins sa source dans un sentiment vertueux, une haine excessive pour l'hypocrisie et l'affectation, contribuèrent peut-être à obscurcir la splendeur de sa noble nature dans l'opinion du grand nombre; mais vous saurez analyser ces contradictions, les présenter dans leur vrai jour, d'une manière digne de votre noble ami et de vous-même, et vous prouverez que la bonté de son cœur n'était en rien inférieure à la grandeur de son génie. »

## CHAPITRE VI.

**Réunion avec le poète Rogers. — Bologne. — Deuxième visite à la galerie de Florence. — Belle analyse philosophique de *Caïn*. — Nouveau Mystère. — *Le ciel et la Terre*. — Le commentateur irlandais. — Histoire de la mort d'une jeune méthodiste. — Sa bienveillante prière pour le salut de Byron. — Réponse pleine d'émotion du poète. — Palais Lanfranchi. — Anniversaire d'Ada.**

Suivant l'accord fait entre eux, lord Byron et M. Rogers se réunirent à Bologne. Le souvenir que celui-ci a consacré à cette rencontre, dans son poème sur l'Italie, présente une si vivante peinture du noble poète et de tout ce qui l'entourait à ce moment, et paie un tribut si touchant et si mérité à sa mémoire, que, quelque étroites que deviennent mes limites, je ne puis résister au désir de donner cette esquisse :

### BOLOGNE.

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il était nuit : affaires du jour, bruit,
Fracas, tout se taisait : le charlatan, ses planches,
Ses drogues, ses tréteaux rentraient : il était nuit....

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tout se taisait, Bologne, en tes murs et tes places.
Écoutez : ... d'un cheval c'est le galop léger!
C'est un courrier : ... de loin il vient, rapide il passe ;
Il a housse, surtout, ceinturon, l'étranger :
Plus d'un sol sur sa botte a dessiné sa trace ;
Il s'arrête, il descend, juste devant l'hôtel
Où pend du Pèlerin l'enseigne bien famée,
Laquelle, à tous venants (hors peut-être au mortel

Qui, comme elle, a bâton, gourde, et mine affamée)
Offre la bienvenue. Ecoutez!.... de nouveau
La roue a fait trembler chaque voûte sonore;
Une voiture accourt, et, fuyant sous l'arceau
Qui sert d'abri l'hiver, d'ombrage au temps de Flore,
Elle approche, arrive...... c'est lui!......
Avant que le courrier ait fini son histoire,
Mon hôte fait entrer celui
Qui partout a laissé quelque trace de gloire,
Car il erra partout : sur de lointains déserts,
En passant, il jeta quelque empreinte immortelle.
Un charme suit ses pas, et l'écume des mers
Qui lavèrent ses pieds se conservera belle.
Il observa de près nos scènes de fracas,
N'insolant point de nous sa vie et ses pensées;
Seul pourtant : avec nous il ne se mêlait pas,
Esprit à part!

Que de choses passées,
Que de temps depuis nos adieux!
Que n'ont pas dit ces cinq courtes années
Glaçant de gris ses boucles de cheveux!
Qui l'eût nommé, flétri sous le poids des journées,
Ce nageur vigoureux, de Sestos le héros!...
Sa voix est douce encor; de son œil la pensée
Sort par jets lumineux et n'attend pas les mots.
Dans la nuit, tous les deux assis, nous conversâmes :
Certes, l'heure est bénie où nous nous rencontrâmes!
Dès l'aurore levés, des rudes Apennins,
Ensemble, avec ses gens, nous prîmes les chemins.
Je me rappelle encor ces gloires lumineuses.
Que le soleil jetait dans les gorges brumeuses,
Dans ces golfes sans fond dont nous suivions le bord.
Les siens échelonnaient leur marche sur la crête,
Leurs costumes divers paraient d'un air de fête
Les bosquets de figuiers, de cystes; et d'abord
Venait Batiste; non le moindre de la bande,
Qui, sous l'astre argenté, dans Venise la grande,

Promena sa gondole aux doux branle des mers;
Et qui, jetant sa rame, accompagna son maître
Sur la face de l'univers.

Non le moindre, celui qu'après je vis paraître,
Quoique sa force et sa beauté
Fussent à leur déclin, Moretto, toi fidèle,
Qui ne le quitta pas tant que l'âme immortelle
Anima sa poussière; et qui, là-bas resté,
Pleure sur le rivage, erre aux désertes grèves
Où Missolonghi fut jadis.

Lui, le maître, quittant cette ville de rêves,
Où la tombe du Dante aviva ses esprits,
Où, dans le crépuscule, à travers la pinée,
Laissant sur son cheval la rêne abandonnée,
Il errait, se perdant en l'épaisseur du bois...
Et voyait (que ne voit l'œil perçant du poète!)
Le chevalier spectre, et le cerf aux abois,
Et les chiens de l'enfer, et le meutre, et la fête,
Sous un souffle de vent dispersés dans les airs!...
Ce thème lui plaisait. Mais des sujets divers
Animaient ses récits; et les tours ruinées,
Et de leur roc natal moitié déracinées,
Paraissaient et fuyaient : l'attelage fumant (1)
Changea plus d'une fois, tandis que, plein de flamme,
Comme aux jours d'autrefois il épanchait son âme,
Oubliant le passé pour jouir du moment.
Du futur, du présent, nul importun nuage
Ne ternissait alors la décevante image;
Et maintenant!.....

Oh! maintenant il dort!
Et l'éloge et le blâme, à son oreille close,
Ne sont plus qu'une même chose,
Rien que néant : Byron est mort.
Comme une étoile aux cieux tremble un moment et file,

(1) « Les relais nous attendaient au pied de chaque montée. »

Il a brillé, pâli!... la vie est chose vile :
Mais ton cœur était noble, et grand, et généreux!
Noble, dans son dédain de toute petitesse,
Rien de lâche et de bas ne souilla ta jeunesse.
Si de torts supposés le reproche honteux
A poussé ton orgueil au bord du précipice,
Oh, que j'ai vu souvent un noble sacrifice
Écrit dans ton regard! Ton cœur reconnaissant
Elevait, pour si peu, des pleurs à ta paupière!
Tu manquas le bonheur en ta brève carrière,
Mais la mort a rempli ton vœu le plus ardent:
Phœnix, fallait-il pas que tu laissas ta cendre
Aux lieux d'où ton génie avait pris son essor!

« La Grèce, où tu portais ton or
Et ton génie, hélas! se pouvait-elle attendre
Que tu venais de deuil revêtir son printemps,
Tournant en pleurs ses fêtes et ses chants ?....
Oh! qui de nous rêvait, sur les riantes cimes
D'où notre rire allait troubler dans les abîmes
L'écho de l'Italie en la mousse endormi,
Que sitôt s'entendrait, aux rives opposées,
Le canon résonnant sur les vagues brisées,
Aux peuples annonçant le trépas d'un ami!... »

Après avoir passé un jour à Bologne, lord Byron traversa les Apennins avec M. Rogers; et je trouve la note suivante de la visite qu'ils firent ensemble à la galerie de Florence.

« J'ai parcouru de nouveau les salles, etc., et mes premières impressions se sont confirmées; mais il y a là un trop grand nombre de visiteurs pour laisser la possibilité à aucun d'eux de *sentir* rien de ce qu'ils voient. Comme nous étions entassés au nombre de trente ou quarante dans le cabinet des pierres précieuses et autres babioles, au coin d'une des galeries, je dis à Rogers qu'autant vaudrait être au corps-de-garde, et le laissant faire ses salutions à quelques-unes de ses connaissances, je m'esquivai; j'eus alors quatre minutes de sensations à donner aux ouvrages qui m'entouraient;

je ne prétends nullement assimiler à cela ce qu'auraient pu être une visite d'observation faite en tête-à-tête avec Rogers, qui a un goût exquis et un sentiment profond des arts (en vérité, beaucoup plus des deux que je n'en possède, car de *goût* je n'en ai pas l'ombre), je ne parle que de la foule de coudoyants admirateurs et de voyageurs bavards qui nous étouffaient.

» J'entendis un hardi Breton dire, devant la Vénus du Titien, à la femme à laquelle il donnait le bras : « Eh bien! voilà qui est réellement très-beau, en vérité! » observation qui, comme celle de l'hôte, dans Joseph Andrews, sur la certitude de la mort, « était (selon la remarque de la femme de l'hôte) prodigieusement juste. »

» Dans le palais Pitti, je n'ai pas oublié la recette que Goldsmith donne à un connaisseur, à savoir : « de dire que la peinture aurait été meilleure si le peintre s'y était donné plus de peine, et de louer les ouvrages de *Pietro Perugino*. »

## A M. MURRAY.

**Pise, 3 novembre 1821.**

« On ne peut changer les deux passages sans faire parler Lucifer comme l'évêque de Lincoln, ce qui ne rentrerait pas dans le caractère du premier. Les notions (sur les *anciens mondes*) sont prises de Cuvier, comme je l'ai expliqué dans une note ajoutée à la préface. L'autre passage est aussi en situation : s'il y a *non sens*, tant mieux vraiment; alors cela ne peut faire aucun mal, et plus Satan se montre absurde, plus il y a sûreté pour le lecteur. Quant aux « alarmes », etc., pouvez-vous réellement penser que de semblables choses aient jamais mené qui que ce soit à mal? Mes gens sont-ils plus impies que le Satan de Milton, ou

que le Prométhée d'Eschyle? ou même que les Saducéens de Milman dans la *Chute de Jérusalem?* Adam, Ève, Adah et Abel ne sont-ils pas aussi pieux que le catéchisme ?

» Gifford est homme trop sage pour penser que de telles choses puissent avoir des suites *sérieuses*. *Qui* jamais fut perverti par un poème? Je demande à faire observer qu'il n'y a profession de foi ni hypothèse qui m'appartienne en tout ceci. J'étais obligé de faire parler Caïn et Lucifer avec quelque consistance, et certes ce fut toujours permis en poésie. Caïn est un orgueilleux : si Lucifer lui promettait un royaume, etc., cela pourrait *exalter* son âme; le but du démon est de la *rabaisser* plus que jamais en sa propre estime, en étalant devant lui un infini sans bornes et son propre néant : c'est ainsi qu'il le pousse à la situation d'âme qui; de pure irritation interne, force à la catastrophe. Elle n'est point œuvre de préméditation ou d'envie contre *Abel* (ce qui aurait avili le criminel) : tout n'est que race, furie de la disproportion de son état avec celui que son imagination embrasse, passions qui s'en prennent à la vie et à l'auteur de la *vie* lui-même, plutôt qu'à aucun être vivant.

» Les remords qui s'ensuivent son l'effet naturel d'un retour de réflexion sur un acte soudain. Si l'*action* eût été *préméditée*, le repentir serait plus tardif.

» Dédiez à Walter-Scott : si vous pensez que les Foscari soient plus de son goût, reportez la dédicace aux Foscari. Consultez-le là-dessus.

» Votre premier billet était passablement étrange; mais vos deux autres lettres, contenant les opinions de Moore et de Gifford, remettent les choses à bien. Je vous avais dit d'avance que je ne pouvais rien *refondre*, je suis comme le tigre : si je manque le premier *bond*, je retourne en grommelant à mon autre; mais si je tombe juste, j'écrase. Vous dépréciez mes trois derniers chants et les gardez plus d'une année; pourtant j'ai appris d'Angleterre qu'en dépit des erreurs de l'impression on les prisait haut; je l'ai su entre

autres de l'Américain Irving, ce qui ajoute une belle plume à mon bonnet de fou.

» Vous avez reçu ma lettre ouverte, transmise par M. Kinnaird ; ainsi donc, je vous en prie, ne m'envoyez plus de Revue d'aucun genre : je ne veux voir. Walter-Scott n'a pas lu un article sur *lui-même* pendant *treize ans*. »

## AU MÊME.

Pise, 9 novembre 1821.

« Je n'ai *pas lu* une seule fois les Mémoires et ne les lirai jamais. C'est bien assez de la souffrance de les écrire, vous pouvez m'épargner celle de les revoir. M. Moore a, ou aura le pouvoir discrétionnaire pour omettre toutes répétitions ou expressions qui ne lui paraîtraient pas bonnes : il est meilleur juge que vous ou moi.

» Vous trouverez ci-inclus un drame lyrique, intitulé *Mystère*, à cause du sujet. Peut-être arrivera-t-il à temps pour le volume. Vous le trouverez suffisamment pieux, je présume, au moins quelques parties des chœurs, que, pour cette raison et leur mélodie, Sternhold et Hopkins eux-mêmes ne désavoueraient pas. Ledit Mystère est plus long, plus lyrique et plus grec que je n'avais d'abord l'intention de le faire ; je l'ai divisé par actes, appelant ce que je vous envoie *première partie*, attendu la suspension d'action, qui permet sans impropriété de le clore là ou de le continuer à loisir. Je désire que la première partie soit publiée avant la seconde, parce que que si elle ne réussit pas, il vaut mieux en rester là que de poursuivre une expérience sans fruit. »

A M. MOORE.

Pise, 16 novembre 1821

« Nous avons ici M. **, génie irlandais, avec lequel nous sommes en relation. Il a écrit un Commentaire sur le Dante, vraiment excellent, plein d'informations neuves et vraies, et très-ingénieux. Mais son vers est tel qu'il a plu à Dieu de l'en douer, néanmoins il est si persuadé de sa comparative excellence, qu'il ne veut pas séparer le commentaire de la traduction, comme je m'étais aventuré délicatement à le lui proposer, n'ayant pas pour le moment la crainte de l'Irlande devant les yeux, et m'appuyant sur la supériorité avec laquelle le jour d'avant j'avais *tiré* en sa présence même, me servant pourtant d'armes communes et non de mes pistolets de Manton.

» Mais il est âpre à publier le tout, et il faut qu'il se satisfasse, les critiques dussent-ils lui faire endurer plus de tortures qu'il n'y en a dans son original. En vérité les *notes* valent d'être publiées, mais il insiste pour qu'elles soient accompagnées de ladite traduction, de sorte que l'une fasse passer l'autre, comme lady C** chaperonnant miss**. Je lui ai lu une de vos lettres hier, et il m'a prié de vous écrire sur *sa Poéchie*. Il paraît excellent garçon, et j'oserais affirmer que ses vers sont de l'excellent irlandais.

» Maintenant, que pouvons-nous faire pour lui? Il dit qu'il risquera moitié des frais avec l'éditeur. Il n'aura pas de repos qu'il ne soit imprimé et abîmé; car il a une haute opinion de lui-même, et je ne vois rien à faire que de le contenter de façon à ce qu'il soit aussi peu maltraité que possible; car je pense que cela le tuerait. Il vous faut donc écrire à Jeffrey, et le prier de ne pas faire l'analyse dudit livre. Je ferai passer la même prière à Gifford par Murray;

peut-être pourraient-ils parler du commentaire sans toucher au texte : mais je me méfie des chiens, le texte est trop tentant.

" . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*P. S.* « Ce que je vous écrivais sur l'abattement de mes esprits est néanmoins exactement vrai. A présent, grâce au climat, etc. (je puis descendre promener dans mon propre jardin et y cueillir mes propres oranges ; et, par parenthèse, me suis donné la diarrhée en me livrant à ces douceurs de la propriété) ; grâce à ces avantages, dis-je, je suis assez remonté. — Vous semblez croire que je n'aurais pas écrit *la Vision*, etc. (1), sous l'influence d'esprits affaissés. Je crois que vous vous trompez. La poésie d'un homme est une faculté, une âme à part, et n'a pas plus affaire avec l'individu de tous les jours que l'inspiration avec la pythonisse dès qu'elle a quitté son trépied. »

La correspondance que je vais insérer sera, je n'en doute pas, lue avec intérêt. Parmi les incidents étranges qui remplissent la vie de lord Byron, dont l'âme ardente imprégnait de passion et de poésie tout ce qui communiquait de près ou de loin avec elle, il n'y en a pas de plus touchant et de plus singulier que celui-ci.

## A LORD BYRON.

Sommerset, 21 novembre 1821.

« Milord,

« Il y a plus de deux ans qu'une femme charmante et adorée m'a été enlevée par une maladie de langueur, après une trop courte union. Sa douceur était constante, sa force

(1) Ma remarque avait été faite à la hâte et inconsidérément, et l'opinion de Byron est appuyée de toute expérience. Presque tous les écrivains sombres et tragiques ont été fort gais dans la vie sociale. Young, l'auteur des *Nuits*, était un *garçon à plaisanteries intarissables*, et Pope dit du pathétique Rowe : « *Lui, bon Dieu! il rirait tout le long du jour, et ne ferait rien au monde que rire.* »

d'âme inaltérable, et sa piété si modeste et si discrète qu'elle se produisait rarement en mots, mais sa sainte influence s'épanchait en une bienveillance universelle. A la dernière heure de sa vie, après avoir donné un regard d'adieu à son nouveau-né, unique enfant, pour qui elle montrait une affection inexprimable, son dernier murmure fut: « Bonheur divin! bonheur du ciel! » Depuis le second anniversaire de sa mort, j'ai pu lire quelques papiers que personne n'avait vus durant sa vie, et qui contiennent ses plus secrètes pensées; je me sens poussé à communiquer à votre seigneurie un passage de ces écrits qui, sans nul doute, se rapporte à vous, car j'ai plus d'une fois entendu raconter à la chère créature elle-même le plaisir qu'elle avait eu à vous voir gravir avec agilité les rochers de Hastings.

« O mon Dieu, je me fie sur ton encourageante parole, pour te prier en faveur de celui pour lequel j'ai senti, depuis peu, naître en moi tant d'intérêt. Puisse la personne dont je veux parler (et qui, nous le craignons, se distingue maintenant par son oubli de toi autant que par les talents transcendant dont tu l'as douée), puisse-t-elle être éveillée au sentiment de son propre danger, et apprendre à chercher dans le sein de la vraie religion cette paix de l'âme qu'elle n'a pu se procurer dans les vides jouissances du monde! Oh! fais qu'à l'avenir ses exemples fructifient, et fassent germer plus de bien que jamais sa conduite et ses écrits passés n'ont pu provoquer de mal! Que le soleil de justice et de vérité, qui, nous l'espérons, à quelque temps futur, se levera sur sa tête, soit éclatant à proportion de l'obscurité des nuages que ses erreurs ont amassés autour de lui: et puisse le baume que porte avec elle ta lumière être assez puissant pour adoucir la déchirante agonie dont, en punition de ses vices, il est la proie! Puisse l'espérance que ma prière sera rendue plus efficace par mes efforts pour m'avancer dans la vertu, et par l'ardeur de mon amour pour le grand auteur de la religion, m'affermir encore dans le sentier du devoir: — mais — ne souffre pas que j'oublie que, s'il nous est permis de chercher à nous animer à la vertu par tous les motifs innocents, ce ne sont là pourtant que les moindres filets d'eau destinés à grossir le courant, et qui, isolés de la grande source de tout bien (de la profonde conviction d'un péché inné, et de la foi vive dans l'efficacité de la mort du Christ pour le salut de ceux qui croient en lui, et souhaitent le servir en esprit et en vérité), se dessécheraient aussitôt, et nous laisseraient pauvres et nus de tout mérite. »

Hastings, 31 juillet 1814

» Il n'y a rien, milord, dans cet extrait, qui, sous le point de vue littéraire, puisse le moins du monde vous intéresser; mais peut-être trouverez-vous digne de réflexions que la foi chrétienne ait pu éveiller un si profond intérêt pour le bonheur d'autrui dans le sein d'un être plein de jeunesse et de prospérité. Rien ici de poétique, de brillant, comme dans l'hommage splendide de M. Delamartine; mais c'est là qu'est le *sublime*, milord, car cette intercession a été offerte pour votre salut à la source suprême de tout bonheur. Elle était inspirée par une foi plus sûre que celle du poète français, et par une charté qui, la soutenant au milieu des langueurs et des souffrances d'une dissolution prochaine, lui prêtait une force surnaturelle. J'espère qu'une prière dont la profonde sincérité ne peut être révoquée en doute ne sera pas à jamais inefficace.

» Ce ne serait rien ajouter, milord, à la gloire dont votre génie vous couronne, que de joindre à tant d'admirations celle d'un individu obscur et ignoré. Je préfère me ranger parmi ceux qui souhaitent et prient que la *sagesse d'en haut*, et la paix et la joie puissent descendre dans une telle âme.

» JOHN SHEPPARD. »

Quelque romanesque que puisse paraître aux yeux des mondains et des hommes froids la piété de cette jeune femme, il serait à souhaiter que les sentiments vraiment chrétiens qui dictèrent sa prière fussent plus communs parmi ceux qui professent la même foi; et que les indices d'une nature supérieure, si visibles à travers les nuages du caractère du poète, qui induisirent cette innocente jeune créature à prier pour lord Byron, alors vivant, pussent, maintenant qu'il n'est plus, inspirer à d'autres plus de charité pour sa mémoire.

Lord Byron répondit en ces termes à cette communication tonchante :

A M. SHEPPARD.

Pise, 8 décembre 1821.

« Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre ; je n'ai pas besoin de dire que l'extrait qu'elle contient m'a affecté, puisqu'il faudrait être dédépourvu de tout sentiment pour *le* lire avec indifférence. Quoique je ne sois pas entièrement *sûr* que çette touchante prière *me* fût destinée, cependant la date, le lieu où elle fut écrite, et quelques autres circonstances que vous mentionnez, rendent l'allusion probable. Quel que soit celui qui l'a inspirée, je l'ai lue avec tout le plaisir que peut donner un sujet si mélancolique. Je dis *plaisir*, parce que votre court et simple exposé de la vie et de la conduite de l'excellente compagne que j'ai croyance que vous retrouverez un jour, ne peut se lire sans exciter l'admiration due à tant de vertus et à une piété si pure et si naïve. Ses derniers moments sont particulièrement remarqables, et je ne sache pas, dans le cours de mes lectures sur l'histoire du genre humain, et encore moins dans mes observations personnelles, avoir rencontré chose si belle et si dépourvue d'ostentation.

» Les croyants qui s'appuient fermement sur l'évangile ont, sans contredit, un grand avantage, par cette simple raison, que, *s'il* est vrai, ils auront leur récompense dans l'autre vie, et que s'il n'y a pas d'autre vie, ils demeureront confondus avec les infidèles dans un éternel repos ; ayant eu pour se soutenir à travers ce monde l'aide d'une espérance exaltée, qui au pis aller ne peut être suivie d'au-

cun désappointement, pas même d'un regret, rien ne pouvant sortir de rien. Mais la foi d'un homme ne dépend pas *de lui*. *Qui* peut dire je *veux* croire ceci, cela, ou autre chose? et moins encore, ce qui ne se peut comprendre! J'ai pourtant remarqué que ceux qui ont commencé avec une foi implicite, l'ont à la fin singulièrement rétrécie : tels furent Chilling Worth, Clarke qui finit comme un arien, Bayle, Gibbon (d'abord catholique) et quelques autres; tandis que d'autre part il n'y a rien, de plus commun que de voir un sceptique précoce finir, comme Maupertuis et Henri Kirke White, en ferme croyant.

» Mais mon affaire est de vous remercier de votre lettre, et non d'entamer une dissertation. Je vous suis obligé de vos souhaits pleins de bonté, et plus qu'obligé pour l'extrait des papiers de l'objet chéri dont vous avez si bien décrit, en peu de mots, les rares qualités. Je puis vous assurer que toute la renommée qui a jamais égaré l'amour-propre humain, en exagérant à l'homme sa propre importance, ne balancerait pas un moment, dans mon âme reconnaissante, le pieux, le pur intérêt qu'il plut à un être vertueux de ressentir en ma faveur. Sous ce point de vue, je n'échangerais pas la prière de cet ange défunt pour toutes les gloires réunies d'Homère, de César et de Napoléon, quand elles pourraient être accumulées à la fois sur une tête vivante. Faites-moi au moins la justice de croire que

« *Video meliora proboque* ».

quoique le *deteriora sequor* ait pu être appliqué à ma conduite.

» J'ai l'honneur d'être votre obligé et obéissant serviteur,

» BYRON. »

*P. S.* « Je ne sais pas si je m'adresse à un ecclésiastique; mais je présume que vous ne serez pas offensé de la méprise (si s'en est une) consignée sur l'adresse de cette lettre. Celui qui a si bien expliqué et si profondément senti les doctrines de la religion, excusera l'erreur qui m'a conduit à le prendre pour un de ses ministres. »

## A M. MURRAY.

Pise, 4 décembre 1821.

« Par des extraits des journaux anglais dans votre saint allié *Galignani's Messenger*, je vois que les deux plus grands exemples de vanité humaine de ce siècle sont, d'abord, l'*ex-empereur Napoléon*, et ensuite *sa seigneurie, etc. le noble poète*, c'est-à-dire votre très-humble serviteur, *pauvre innocent, moi!*

» Pauvre Napoléon! il rêvait peu à quelle vile comparaison le tour de la roue le pourrait réduire.

» Je me suis casé ici dans un fameux vieux palais féodal sur l'Arno, assez grand pour une garnison, ayant donjons au-dessous et caves dans l'épaisseur des murailles, et si bien hanté par les *esprits*, que le savant Fletcher (mon domestique), m'ayant demandé de changer de chambre, a ensuite refusé d'occuper le *nouveau* domicile, parce qu'il y revenait encore plus d'esprit que dans l'ancien. Au fait, il est vrai qu'on entend les plus extraordinaires bruits (comme dans tous les vieux bâtimens), ce qui terrifie les valets de manière à m'incommoder. Il y a une place dans laquelle il est évident qu'on murait les gens, car il n'y a qu'un passage possible, percé à travers la muraille, et destiné à être ensuite refermé sur le locataire. — La maison appartient à la famille Lanfranchi, les descendants de celui qu'Ugolin mentionne, dans son rêve, comme l'ayant persécuté de concert avec Sismondi, et elle

a eu en son temps un ou deux féroces propriétaires. L'escalier est, dit-on, bâti par Michel-Ange. Il ne fait pas encore assez froid pour avoir du feu : quel climat ! Je suis pourtant ennuyé de ces spectres ( comme, à ce que l'on assure, l'étaient aussi les derniers occupants ) ; je n'en ai pas vu l'ombre, ni en vérité rien entendu ( *par moi-même* ), mais toutes les autres oreilles ont été régalées de tous les genres de sons surnaturels. La première nuit, il m'a bien semblé entendre quelque chose de bizarre, mais cela ne s'est pas répété : et voilà plus d'un mois que je suis ici. »

## AU MÊME.

Fise, 10 décembre 1821.

« A ce jour, à cette heure (une heure sonne à l'horloge), ma fille a ses six ans. Quand la reverrai-je ? — Eh ! la reverrai-je jamais ?

» J'ai fait une remarque singulière : ma *mère*, ma *femme*, *ma fille*, ma *demi-sœur*, la *mère de ma sœur*, ma *fille naturelle*, sont toutes filles uniques..... *Lady Byron* (1), etc., etc....

» Envoyez-moi donc le portrait en miniature de ma petite Ada, je n'ai d'elle qu'un portrait gravé, qui ne donne que peu ou point d'idée de son teint. »

(1) Cette remarque a déja été citée dans le premier volume.

## CHAPITRE VII.

Mystific ationprojetée. — Accident arrivé au commentateur du Dante. — Vers sur la gloire. — Autodafé préparé à Lucques. — Lettre à Walter Scott. — Souvenirs d'Ecosse. — Appel à Southey. — Cupidité nouvelle. — Poursuites contre Murray comme éditeur de *Caïn*. — Indignation de lord Byron. — Justification de la théologie de *Caïn*.

M. Galignani ayant exprimé le désir de recevoir une courte Notice sur lord Byron, dans l'intention de la joindre à l'édition française de ses œuvres, je plaisantai là-dessus sa seigneurie, l'avisant que ce serait une bonne satire à faire de la disposition du monde à le représenter sous des *traits hideux*, que d'écrire à l'usage du public, tant anglais que français, une sorte de récit héroïque de sa vie, surpassant en horreurs et merveilles monstrueuses tout ce qui avait été encore débité ou cru sur son compte, et laissant même l'histoire du *Double meurtre de Florence* de Gœthe bien loin en arrière. Voici ce qu'il me répondit :

Pise, 12 décembre 1821.

« Ce que vous dites des deux biographies de Galignani est très-gai ; et si je n'étais un fainéant, je ferais certainement tout ce dont vous avez envie. Mais j'ai peur d'avoir épuisé ma provision de facéties, c'est-à-dire de cette plaisanterie *sérieuse* qui ne laisse pas passer le bout de l'oreille. Je voudrais vous voir entreprendre la chose, *vous !* Je vous donne pardon, carte blanche, et, comme un pape, les indulgences d'avance, pour quelque mystification bien divertissante qui puisse maintenir nos gens dans leur propre chère croyance que l'homme en question est un vrai *loup-garou*.

» Je crois vous avoir dit, dans le temps, que l'histoire du Giaour était en partie fondée sur des faits; je ne dirai donc rien de l'aventure. Cependant l'incident *réel* est encore assez éloigné de celui du poème, étant juste tel qu'il le fallait pour suggérer à un homme de quelque imagination une composition de ce genre. Ce qu'il y a de pis dans les aventures *réelles*, c'est qu'elles camprottettent les gens vivants. Sans cela, M<sup>rs</sup>** et lady D. — etc., feraient d'aussi bonnes *héroïnes* que M. Maturin en peut désirer pour ses romans....

» La fin que vous prédisiez au pauvre** a presque eu lieu hier. Galopant vivement après M. Medwin et moi, en tournant le coin d'une ruelle entre Pise et les collines, il a été renversé, — et non-seulement a perdu du sang sur la place, mais s'est moulu tout le corps; cependant il n'est pas en danger. Il a été saigné, et garde la chambre. Comme j'étais en avant de quelque cent toises, je n'ai pas été témoin de l'accident; mais mon domestique, qui était derrière, s'obstine à dire que le cheval n'est point tombé, excuse ordinaire des écuyers quand ils vont mesurer la terre. Comme** se pique d'être excellent cavalier, et que sa monture est réellement un assez joli cheval, j'attends avec impatience sa narration verbale, n'ayant jamais encore rencontré d'homme qui consentît à revendiquer *loyalement* une *chute* comme sa propriété.

» J'inclus quelques vers écrits il n'y a pas long-temps, et dont vous pourrez faire ce qu'il vous plaira, attendu qu'ils sont des plus innocents. Seulement, qu'ils soient copiés, imprimés ou gravés, je souhaiterais que ce fût plus correctement que dans le mode habituel, ou, comme dit *Coriolan*, « les riens tournent en monstres. »

» Vous devriez réellement tâcher que ** fût imprimé, il n'aura pas de repos jusque-là. Il vient justement, avec sa tête fêlée, de partir pour Lucques à ma prière. Il va essayer de préserver un *homme* d'être *brûlé*. L'Espagnole qui étend maintenant son jupon sur Lucques, vient de condamner un

pauvre diable au bûcher, pour avoir volé la boîte de pains à cacheter d'une église. Shelley et moi, comme il va sans dire, avons pris les armes contre cet acte de piété, et remuons tout le monde pour faire révoquer la sentence.** est allé voir ce que l'on y pourrait faire. »

Voici les vers qui étaient insérés dans la lettre. « Ils furent composés, dit lord Byron dans un de ses journaux, il y a peu de jours, sur la route de Florence à Pise, à l'exception de cette stance, ajoute-t-il (la quatrième), que j'y joins à présent. »

« D'un nom grand dans l'histoire, oh! ne me parlez pas : (1)
Nos jours de gloire sont les jours de la jeunesse ;
Le myrte et le lierre, en leur souple mollesse,
Valent tous les lauriers dont se charge un front las.

« Que sont à chef blanchi guirlandes et couronnes ?
C'est la fleur desséchée offerte aux pleurs de mai :
Des clinquants de la gloire en vain est parsemé
Le crâne dépouillé qu'ont flétri les automnes !

« O gloire! si j'aimai tes accents séducteurs,
C'était moins pour jouir d'un éloge sonore,
Que pour voir quelque objet rougir, comme l'aurore,
En me flattant d'un œil tout humide de pleurs.

« Quand mes vers s'éclairaient de ce regard de flamme,
Je sentais ton ivresse et celle de l'amour ;
En lui je te cherchais, et te perds sans retour,
Car ton plus beau rayon est un souris de femme. »

(1) « Oh, talk not to me of a name great in story;
The days of our youth are the days of our glory;
And the myrtle and ivy of sweet two-and-twenty
Are worth all your laurels, though ever so plenty.

« What are garlands and crowns to the brow that is wrinkled?
'Tis but as a dead-flower with may-dew besprinkled;

## A M. SHELLEY.

12 décembre 1821.

« Mon cher Shelley,

» Vous trouverez ici pour vous une note de***—Ses raisons j'ose le dire, sont très-bonnes. Il se peut que ce soit, il est même probable que ce sera la source d'inconvénients personnels; mais il ne s'ensuit pas qu'il faille laisser brûler une créature humaine sans essayer de la sauver. Le tenter par tout autre moyen que par des *représentations* est chose évidemment hors de question; mais je ne vois pas en quoi des remontrances modérées pourraient offenser qui que ce fût. Lord Guilford est l'homme, s'il veut s'en charger; il connaît personnellement le grand-duc, et pourra peut-être le décider à intervenir. Mais comme il part demain il faut vous presser, ou ce serait peine perdue. Faites de *mon* nom l'usage qu'il vous plaira. »

## A M. MOORE.

« Je vous envoie deux notes qui vous mettront au fait de l'histoire d'autodafé à laquelle je fais allusion. Le trait de

Then away with all such from the head that is hoary!
What care I for the *wreaths* that can *only* give glory.

« Oh fame! if I e'er took delight in thy praises,
'T was less for the sake of the high-sounding phrases,
Than to see the bright eyes of the dear One discover
She thought that I was not unworthy to love her.

« *There* chiefly I sought thee, *there* only I found thee;
Her glance was the best of the rays that surround thee;
When it sparkled o'er aught that was bright in my story,
I knew it was love, and I felt it was glory.

Shelley, à propos de son *camarade serpent*, répond à une facétie de ma façon. Le Méphistophélès de Gœthe appelle le serpent qui tenta Ève, *ma tante*, *la célèbre vipère*, et je prétends toujours que Shelley n'est, ni plus ni moins, qu'un neveu de ladite tante, qui, un beau jour, s'est dressé sur sa queue et continue à marcher de la sorte. »

## A LORD BYRON.

Mardi matin, deux heures.

« Mon cher lord,

» Quoique fortement convaincu que l'histoire est ou pure invention, ou une exagération assez forte pour être presque une fausseté, j'ai pris la résolution de partir moi-même pour Lucques ce matin. Si la chose se trouve moins controuvée que je ne le crois, je ne manquerai pas de faire *de toute façon* tout ce que je pourrai imaginer pour réussir; soyez-en tout-à-fait certain. »

*P. S.* « Pour prévenir tout *bavardage*, je préfère aller plutôt que d'envoyer mon domestique avec une lettre. Il vaut mieux que mon excursion reste secrète, excepté (comme il va sans dire) pour Shelley. Je puis complètement à la fois sur le crédit et la sincérité de la personne que je vais trouver. »

## A LORD BYRON.

Jeudi matin.

« Mon cher lord Byron,

» J'ai appris que le dessein de brûler mon camarade serpent, dessein qui certainement avait d'abord été pris en

considération, a été abandonné, et que ledit est condamné aux galères. Lord Guilford est à Livourne.

» Constamment votre, etc.

» P. B. SHELLEY. »

## A SIR W. SCOTT BARONNET.

Pise, 12 janvier 1820

« MON CHER SIR WALTER,

» Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis reconnaissant de votre lettre ; mais il faut avouer mon ingratitude de ne vous avoir pas écrit il y a long-temps. Depuis que j'ai quitté l'Angleterre, et ce n'est pas une exagération, j'ai griffonné à propos d'affaires à quelque cinq cents benêts, sans me faire prier, quoique sans plaisir assurément ; et néanmoins, tout en ayant plus de cent fois en tête, toujours dans le cœur, l'envie de vous écrire, je n'ai pas fait ce que je devais faire : je ne puis m'en prendre qu'à ce sentiment d'anxiété toute frémissante que nous éprouvons parfois en faisant la cour à une belle femme de notre rang que nous aimons avec passion, tandis que nous attaquons sans remords sentimental ni malaise de délicatesse et de vertu (il va sans dire que je parle des temps écoulés) la première grisette à fraîches couleurs.

» J'ai de tout autres obligations envers vous que celles qu'entraînent des relations purement littéraires et sociales, car vous êtes sorti de votre route pour me rendre service en 1817, lorsqu'il ne fallait pas seulement de la bonté, mais du courage, pour agir ainsi. Une telle marque de votre souvenir m'aurait été glorieuse en tout temps, mais dans

un moment semblable, quand « tout le monde et sa femme », comme dit le proverbe, s'efforçaient de me fouler aux pieds, c'était quelque chose qui me relevait à mes propres yeux. — Je parle de l'article sur le troisième chant de *Childe-Harold*, dans la *Quarterly*, que Murray m'a dit être de vous, — et vraiment je n'avais pas besoin de son dire pour en être certain. Il n'y avait que deux hommes qui, dans un pareil moment, eussent eu ***pouvoir*** et ***volonté*** de le faire. Si c'eût été critique ordinaire, éloquente et flatteuse comme elle est, sans nul doute, j'en eusse ressenti plaisir et reconnaissance, mais non au point d'exaltation auquel un procédé si plein de cœur doit amener toute âme capable de sentiments élevés. La *lenteur* que j'ai mise à reconnaître l'obligation vous montrera du moins que je ne l'ai pas oubliée, et je puis vous assurer que durant le délai elle s'est accrue de l'accumulation des intérêts. J'ajouterai un seul mot à ce sujet, c'est que je crois que vous, Jeffrey et Leigh Hunt, étiez les seuls du grand nombre de littérateurs que j'ai connus (et j'en avais obligé quelques-uns) qui eussiez osé aventurer un mot, même anonyme, en ma faveur à cette époque : que de ces trois il y en a un que je n'ai jamais aperçu ; le second, je l'ai vu bien moins que je ne l'eusse désiré, et le troisième ne m'avait aucune obligation quelconque ; tandis que les autres *deux* avaient été attaqués par moi dans une occasion précédente : *un*, à la vérité, par suite de quelque provocation, mais l'autre tout-à-fait de gaîté de cœur. Vous voyez donc que vous avez, selon l'expression de l'Évangile, « amassé des charbons ardents, etc., etc. », et je puis vous répondre qu'ils m'ont brûlé jusqu'à l'âme.

« Je suis content que vous acceptiez la dédicace : je comptais vous offrir de préférence les *Foscarini*, mais j'ai appris d'abord que *Caïn* était regardé comme la moins mauvaise des deux compositions ; et ensuite je me suis avisé de songer que j'avais traité S** de filou dans une note des *Foscarini*, et me rappelant qu'il était de vos amis, quoique

non des miens, j'ai réfléchi qu'il n'était pas bien de dédier à un ami une œuvre qui contenait de pareils éloges de l'autre. Cependant il faut que je travaille encore le lauréat avant d'en avoir fini avec lui, et cela aussitôt que j'aurais pu ameuter Billingsgate à cet effet. J'aime la bagarre, ainsi étais-je dès l'enfance, et je n'ai pas besoin de dire que j'ai trouvé ce goût, et personnellement et poétiquement, des plus faciles à satisfaire. Vous désavouez toute *jalousie;* mais je vous demanderai comme Boswel à Jonson, « de qui pourriez-vous être jaloux? » — De nul être vivant, certes; et prenant tout et tous en considérations, de qui parmi les morts? Je n'aime pas à vous assommer sur le chapitre des *Scotch Novels* (1) (comme on les appelle, quoique deux soient tout-à-fait et les autres à moitié anglaises); mais rien n'a pu et ne pourra jamais me persuader, depuis les dix premières minutes que j'ai passées en votre compagnie, que vous ne soyez pas l'auteur. Ces romans sont pour moi si remplis du parfum du bon vieux temps (*auld lang syne*, ayant été jusqu'à l'âge de dix ans un fieffé Écossais), que je ne puis faire un pas sans eux; et quand je partis de Ravenne pour Pise l'autre jour, envoyant devant moi ma bibliothèque, ce sont les seuls livres que j'aie gardés, bien que je les sache par cœur.

» J'avais remis jusqu'à présent à fermer ma lettre, dans l'espoir que j'aurais enfin le *Pirate*, qui est en rade pour moi, mais non encore en vue. J'apprends que votre fille est mariée, et je présume qu'à présent vous êtes à moitié grand-papa (jeune grand-père, par parenthèse). J'ai entendu beaucoup parler des charmes de la figure et de l'esprit de madame Lockhard, et dire grand bien de son mari. Puissiez-vous vivre pour voir autant de petits nouveaux *Scott* qu'il y a de *Scot's novels;* c'est le mauvais calembour, mais le sincère souhait de votre toujours plus affectionné, etc.

(1) Romans écossais, Nouvelles écossaises.

*P. S.* « Pourquoi ne pas faire un tour en Italie? vous verrez que vous y êtes aussi connu et bien venu que dans vos montagnes natales. Quant aux Anglais, vous en auriez ici comme à Londres, et je n'ai pas besoin d'ajouter que je serais enchanté de vous revoir, ce qui est plus que je ne devais jamais dire ou sentir pour l'Angleterre et (à l'exception d'un petit nombre d'amis, parents ou alliés) pour tout ce qu'elle contient. Mais la ***chaleur de mon âme est pour le plaid de tartane***, ou quoique ce soit d'Écosse, qui me rappelle Aberdeen et autres lieux plus rapprochés des Hautes-Terres, vers Invercauld et Braemar, où je fus envoyé pour boire le *fey* de chèvre en 1795-16, à cause d'une langueur suite d'une fièvre scarlatine. Mais je bavarde ; bonne nuit ; que les dieux protégent vos rêves !

» Mes respects, je vous prie, à lady Scott, qui se rappellera peut-être m'avoir vu en ville en 1815.

» Je vois qu'un des supports de vos armoiries (car, comme sir Hildebrand, je suis amateur de blason) est une sirène ; c'est aussi mon cimier, et positivement avec la même courbure de queue : voilà un rapprochement pour vous ! Je me fais construire un petit *cutter* à Gênes, pour aller en croisière cet été. Je sais que vous aimez aussi la mer. »

## A M. DOUGLAS KINNAIRD.

Pise, 6 février 1822.

« *Fouillez la profonde venelle* (1) jusqu'à ce que nous trouvions un libraire pour la *Vision ;* et s'il ne s'en peut trouver, faites imprimer cinquante exemplaires à mes frais, distribuez-les entre mes connaissances, et vous verrez bientôt

(1) Allusion au quartier des libraires, *Grub-street, Paternoster Row*, etc.

les libraires *vouloir* publier, même en dépit de nous. Qu'ils aient peur maintenant, c'est tout simple : mais je ne vois pas que je sois obligé de lâcher pied pour cela. Je ne sais rien des *Remontrances* de Rivington par cet *éminent ecclésiastique ;* mais je présume qu'il a besoin d'un bénéfice. J'ai entendu parler une fois d'un prêche à Kentish-Town contre *Caïn*. Les mêmes criailleries se sont élevées contre Priestley Hume, Gibbon, Voltaire, et quiconque a osé mettre les dîmes en question.

» J'ai enfin vu la prétendue réplique de Southey, et suis surpris que vous ne m'en eussiez point parlé. Que reste-t-il à faire si ce n'est de l'appeler en duel? La question est de savoir s'il acceptera. S'il me fallait faire pour rien un voyage long et dispendieux, cela serait par trop ridicule.

» Vous serez mon second, et comme tel je souhaite vous consulter.

» J'en appelle à vous, versé dans les lois du duel ou monomachie; il va sans dire que je me rendrai en Angleterre aussi secrètement que possible, et la quitterai (supposé que je sois le survivant) de la manière, n'ayant autre objet qui me rappelle en ce pays que de terminer les querelles accumulées en mon absence.

» Je vous ai transmis, par la dernière poste, une lettre sur quelques droits dans l'affaire de Rochdale. Il y a de l'argent en perspective. Mon procureur dit *deux* mille lirves sterling ; ne fût-ce que moitié, ou même cent livres toujours est-ce de l'argent ; et j'ai assez vécu pour porter grand respect à la plus petite pièce de monnaie courante de quelque royaume que ce soit, ou à la plus légère somme qui, bien que je n'en aie que faire, peut être de quelque valeur pour plus nécessiteux que moi.

» On dit que *science* est *puissance :* je pensais ainsi jadis ; à présent je sais que c'est d'*argent* qu'il s'agit; et quand Socrate déclarait que tout ce qu'il avait appris, c'était qu'il ne savait rien, il voulait dire toute bonnement qu'il ne possédait pas une drachme dans le monde athénien.

» Les *circulaires* sont arrivées et circulent comme les tour billons de Descartes. J'ai toujours soin du nécessaire, et garde une poire pour la soif. Mes idées, en point d'argent, coïncident avec les vôtres et celles de tout homme qui a assez vécu pour voir que chaque guinée est une pierre philosophale, ou tout au moins la pierre de *touche* du philosophe. Vous ne douterez pas de ma foi, quand j'affirme ma profonde croyance qu'*argent* est *vertu*.

» Je ne puis me reprocher grande prodigalité : mon seul *extrà* ( et c'est plus que je n'ai dépensé pour moi-même ) étant un prêt de 250 livres sterling à — ( 1 ); et environ la valeur de cinquante livres en meubles que j'ai achetés pour lui; plus un bateau que je me fais construire à Gênes, et qui pourra aller à une centaine de livres.

» Pour en revenir à mon affaire, je suis résolu à avoir tout l'argent que je pourrai, soit de mes fonds, soit par succession, ou procès, ou manuscrits, ou tous moyens légaux quelconques.

» Je paierai, quoique avec la plus sincère répugnance, ce qui me reste de créanciers, et tous les hommes de loi, comme il sera réglé par jugement d'arbitres.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Par-dessus tout je recommande mes intérêts à votre honorable grandeur.

Rappelez-vous aussi que j'attends quelque argent des différents manuscrits, peu importe combien : bref, REM, *quocumque modo*, REM ! Le noble sentiment de la cupidité s'accroît avec les ans. »

## A M. MURRAY.

Pise, 6 février 1822.

« Je m'attendais à des attaques, mais j'en vois dans les journaux une à *vous* que, je le confesse, je ne prévoyais pas.

(1) Ce doit être à Leigh Hunt.

Comment, et de quelle manière, pouvez-vous être responsable de ce que *je* publie, c'est ce que je ne puis concevoir.

» Si *Caïn* est *blasphématoire*, le *Paradis perdu* l'est aussi, et les mots que cite le gentleman d'Oxford, « *Mal, sois mon bien* » sont tirés de ce même poème où ils sont mis dans la bouche de Satan. Y a-t-il quelque chose de plus dans ce que dit le Lucifer du Mystère? Caïn n'est qu'un drame et non un symbole de foi. Si Lucifer et Caïn s'expriment comme le premier rebelle et le premier meurtrier peuvent être supposés l'avoir fait, sûrement tous les autres personnages parlent aussi suivant leurs *caractères*, et les plus fortes passions ne furent jamais prohibées dans le drame.

» J'ai évité d'introduire la divinité, comme dans l'Écriture (quoique Milton le fasse, pas trop sagement à mon avis); mais j'ai préféré que son ange fût envoyé à Caïn en son nom, afin de ne choquer aucun sentiment en restant au-dessous de la tâche, comme cela doit arriver à tout homme non inspiré, qui ne peut donner une assez forte idée de l'effet de la présence de Jéhovah. Les vieux Mystères ne s'en faisaient faute, et tout cela est évité dans le nouveau.

» La tentative de vous *terrasser*, parce qu'ils pensent qu'ils n'auraient pu réussir en s'en prenant à moi, me semble une des plus atroces actions qui aient déshonoré ce temps-ci. Quoi! quand les éditeurs de Gibbon, Hume, Priestley, Drummond, auront pu reposer en paix ces soixante-dix ans, nous serons mis à l'index pour un ouvrage de *fiction*, non d'histoire ou de dogme? Il y a quelque autre chose au fond de cela, quelque ennemi qui vous est personnel; autrement, ce serait incroyable.

» Que puis-je dire, sinon « *Me, me; en adsum qui feci* »; et que je demande que toute poursuite soit transférée de vous à moi, disposé que je *dois* être, et que je suis, à les affronter toutes; que, si vous perdez à la publication, je vous rendrai partie ou tout du droit d'auteur; que je vous

prie de dire qu'à la fois *vous* et M. *Gifford* m'avez fait des remontrances pour empêcher la publication, comme aussi M. Hobhouse; que seul j'ai tout fait, et suis prêt, légalement et autrement, à soutenir les charges. S'ils poursuivent, j'irai en Angleterre, — c'est-à-dire si en me présentant en personne je puis préserver la vôtre. Faites-le-moi savoir. Vous n'aurez rien à souffrir pour moi, si je le puis empêcher. Faites de cette lettre l'usage qu'il vous plaira. »

*P. S.* « Je vous écris sur tout ce tapage de basses passions et d'absurdité, à la carté d'une lune d'*été* (car ici elle brille pure et calme; notre hiver est plus serein que vos jours de canicule), sur l'Arno, qui serpente entre des palais et fuit sous les ponts! — Quels néants sommes-nous devant la moindre de ces étoiles! »

## CHAPITRE VIII.

Anxiété que donne aux amis de lord Byron les écarts de son génie fantasque et vigoureux. — Polémique entre lui et M. Moore sur *Cain*. — Les deux poètes détrônés de compagnie. — Attaque contre Shelley. — Sa défense. — Mort de lady Noël. — Anecdote du grand Frédéric. — Colère contre M. Murray apaisée. — *Cain* fondé sur le *Système du monde* de M. Cuvier.

C'est, je crois, le docteur Clarke qui raconte dans ses voyages, d'une manière frappante, les mouvements d'un Tartare qu'il aperçut exerçant un cheval jeune et sauvage sur un petit plateau presque environné de précipices escarpés. Il décrit le folâtre courage du cavalier, se jouant du péril, lançant son coursier les rênes lâches jusqu'au bord, et l'arrêtant court à une élévation dont l'aspect provoquait des vertiges. Il y avait quelque chose de l'anxiété suffocante du témoin de cette scène, dans ce que faisait éprouver à ceux qui le suivaient de l'œil l'audacieuse course du génie sans frein de Byron. Elle vous forçait tout à la fois à admirer et à frémir, et dans ceux qui l'aimaient allumait une fièvre d'instinct qui les faisait se jeter en avant pour arrêter son élan fougueux et irréfléchi. Mais toute intervention, inutile pour lui, était peu sûre pour eux-mêmes, et je m'étonne maintenant de ma témérité et de ma présomption, quand, lancé comme il l'était, dans le plein orgueil de son pouvoir et la conscience de sa force, à travers les champs sans bornes de la pensée, j'imaginais que les faibles représentations d'un ami éloigné pourraient arrêter, ralentir ou changer sa course.

Ayant appris que Leigh Hunt et toute sa famille allaient joindre lord Byron, et qu'il était question d'une coalition littéraire entre ce dernier, Shelley et les Hunt, je lui

écrivis pour m'opposer de toute ma puissance à un pareil plan. « *Seul* vous pouvez tout, lui disais-je ; mais les associés de renommée, comme ceux de commerce, rejettent sur le plus fort la responsabilité des manques et erreurs des autres, et je tremble, même pour *vous*, associé à une compagnie qui frise de si près la banqueroute. Tous deux sont gens à talents, je considère même Shelley comme homme de génie ; mais, je le répète encore, vous ne pouvez donner à vos ennemis un plus grand sujet de triomphe qu'en formant cette inégale et profane alliance. A vous seul faites tête au monde, vous le pouvez ; et c'est assez dire, le monde étant comme Briarée un gentilhomme à beaucoup de mains. Mais pour cela il vous faut être seul. Rappelez-vous que les misérables bicoques qui entourent Saint-Pierre de Rome semblent le dominer. »

Dans sa réponse après m'avoir annoncé la mort de lady Noël, qui pouvait l'amener en Angleterre pour régler le partage de la terre de Wentworth entre sa femme et lui, et avoir signé pour la première fois Noël Byron, il ajoutait par *post-scriptum :*

« Je n'ai d'Angleterre que des nouvelles d'affaires, et sais uniquement par quelques injures du fidèle *ex*tracteur et *dé*tracteur Galignani, que tout le clergé se lève contre *Caïn*. Si je ne me trompe, il y a quelque bon bénéfice sur les biens de Wentworth, et je prétends montrer à toute la séquelle quel excellent chrétien je suis, en prenant sous ma protection le plus pieux de l'orde, et lui donnant la préférence si l'occasion s'en présente.

» Murray et moi n'avons qu'une rare correspondance, et je ne sais rien de ce lettre pour le moment : je ne lui ai écrit que sur affaires, et depuis peu. De quoi vous occupez-vous? Soyez sûr qu'il n'est point question dela *coalition* que vous redoutez. »

Dans l'enveloppe de cette même lettre, écrite le lendemain, il annonçait qu'ayant pris sir Francis Burdett pour

arbitre dans ses intérêts de succession, il ne viendrait en Angleterre qu'autant qu'il y serait appelé par son duel avec Southey. « Je ne sais, me disait-il, entre mon argent dans les fonds publics, et celui de ma femme en propriétés territoriales, de quel bord je dois aboyer en politique.

» Il n'y a rien, que je me rappelle, contre l'immortalité de l'âme dans *Caïn*. Je ne soutiens nulle opinion semblable, mais dans un drame le premier rebelle et le premier meurtrier doivent justifier de leurs caractères. Tous les curés de Kentishtown et d'Oxford jusqu'à Pise n'en prêchent pas moins contre. Misérables prêtres! ils font plus de mal à la religion que tous les infidèles qui jamais oublièrent leur catéchisme.

» Je n'ai pas vu la mort de lady Noël annoncée dans Galignani, comment cela se fait-il? »

J'avais fait part à lord Byron de mon opinion sur *Caïn*. « OEuvre merveilleuse, terrible, disais-je, faite pour n'être jamais oubliée, qui s'enforcera jusqu'au cœur du monde, quelques-uns frémissant de ses blasphèmes, tous se prosternant devant sa grandeur. Que signifient Eschyle et son Prométhée? Voilà le véritable esprit et du poète... et du diable.

» Ne vous mettez pas en tête, mon cher Byron, lui disais-je encore, que la marée soit contre vous en Angleterre; jusqu'à ce que j'entrevoie quelque symptôme d'oubli, je ne croirai point que vous perdiez de terrain... On ne parle presque que de vous, et bien que quelques bonnes gens se signent encore quand ils vous nomment, il est évident qu'ils pensent plus à vous qu'il ne serait à désirer pour le salut de leur âme. Sans nul doute *Caïn* a fait sensation; mais quelque grand qu'il soit, je regrette pour plusieurs raisons que vous l'ayez écrit.... Quant à moi je ne donnerais pas la *poésie* de la religion pour les plus sages résultats que puisse jamais amener la *philosophie*. Des actes et les dogmes particuliers sont de beaux champs de bataille pour les ama-

teurs de guerres civiles, mais notre foi dans l'avenir est un trésor auquel on ne peut aisément renoncer. Laissez-nous espérer que le rêve de l'immortalité, si c'est un rêve pour les philosophes, nous suivra jusque dans notre dernier sommeil. »

Dans une lettre écrite avant de recevoir celle dont je viens de citer des parties, et où je lui accusais réception du drame de *Werner*, il s'inquiète de n'en pas apprendre de nouvelles et poursuit ainsi :

« Je trouve dans l'impartial *Galignani* un extrait du *Blackwood's magazine*, où il est dit qu'on a découvert que vous et moi ne sommes pas poètes. Quant à un de nous, je sais que ce passage au nord-ouest de *mon* pôle magnétique a depuis long-temps été dénoncé par quelques sages, auxquels j'accorde tout le mérite de la pénétration. Sans prétendre à aucune comparaison ou rivalité avec cet illustre homme de lettres, je pense de moi ce que Gibbon disait de son histoire : *Elle a encore bien quelque cent ans à être injuriée.*

» Mais pour ce qui vous regarde, je croyais que vous aviez toujours été considéré comme *poète*, voire par les stupides et les envieux ; un mauvais poète, il est vrai, — immoral, fleuri, asiatique, et diaboliquement populaire, mais malgré tout, encore et toujours poète, *nem. con.* Par conséquent la découverte a pour moi tous les charmes de la nouveauté ; aussi-bien est-ce une consolation (suivant La Rochefoucauld), que de se voir *dé*poétisé en si bonne compagnie. Je me contente d'*errer avec Platon*, et vous assure sincèrement que j'aime mieux être reçu *non*-poète avec vous que d'être couronné de tous les lauriers des Lackistes (pourtant encore découronnés) en leur société. Je crois que vous pensez plus de bien de ces honorables que je ne fais : je les connais à fond.

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Quant à Southey, la réponse à mon appel n'est pas encore venue. Je l'ai fait passer avec un court billet par Douglas Kinnaird, et Douglas n'a pas encore répondu. S'il accepte, j'irai en Angleterre, sinon je crois que les affaires Noël ne m'y ameneront pas, tout se pouvant arranger par les arbitres sans difficulté. La licence pour le nouveau nom et les armoiries sera prise en s'adressant comme d'usage à la chancellerie, et me sera envoyée. »

Recevant ma lettre avant d'avoir fait partir celle-ci, il y répond, et après une récapitulation de ses ouvrages manuscrits, ajoute : « La Quevêdo (*la Vision*, une de mes *meilleures* satires) a déjà épouvanté tout *Paternosterrow*, et doit tenter fortune à Paris, s'il y a change

» Je suis fâché que vous trouviez que *Werner* puisse en *quoi que ce soit* convenir au théâtre, ce qui, vu le cas que je fais des planches, serait très-loin de mon but actuel. Quant à la publication, je vous ai déjà expliqué que je n'attends ni grande renommée ni grand profit des envois présents, mais je les veux voir publier parce qu'ils sont écrits, sentiment commun à tous les auteurs.

» Quant à la *Religion*, ne pourrai-je jamais vous convaincre que je n'ai pas les opinions des personnages de ce drame, qui semble avoir terrifié tout le monde! Cependant elles ne sont rien auprès de celles du Faust de Gœthe, dix fois plus hardies, et ne sont pas d'un iota plus audacieuses que celles du Satan de Milton; mes idées sur un personnage peuvent m'emporter moi-même : comme tous les hommes à imagination, je m'incorpore tout naturellement avec le caractère que je peins, mais seulement jusqu'à l'instant où je pose la plume.

» Je ne suis pas ennemi de la religion, au contraire; et pour preuve, j'élève ma fille naturelle à un catholicisme strict dans un couvent de la Romagne; car je pense que l'on ne peut jamais avoir assez de religion, quand on en a; je penche de jour en jour davantage vers les doctrines ca-

tholiques; mais si j'écris un drame, je dois en faire parler les acteurs comme je crois vraisemblable qu'ils pensent.

» Pour le pauvre Shelley, autre épouvantail à vous et au monde, c'est, à ma connaissance, le moins personnel et le plus doux des hommes; il a fait plus de sacrifices de sa fortune et de ses opinions aux autres qu'âme qui vive, et quant à ses théories, je n'ai et ne veux rien avoir de commun avec elles.

» La vérité, mon cher Moore, c'est que vous vivez *en serre chaude*, et êtes inévitablement influencé par la chaleur factice et les vapeurs de la société; j'ai été dans le même cas un temps, et beaucoup trop de temps, assez pour donner une fausse couleur à toute mon existence à venir. Mes succès dans le monde n'ayant pas été douteux, je ne suis assurément pas juge prévenu, à moins que ce ne soit favorablement, et je crois la *société*, telle qu'elle est institué *fatale* à toute grande entreprise originale, de quelque genre quelle soit. Je ne la courtisai jamais *alors* que j'étais jeune, qu'un sang bouillant enflait mes veines, et que j'étais un de ses *favoris à tête bouclée*; pensez-vous que je le voulusse faire *maintenant* que je vis dans une atmosphère plus pure? Une seule chose aurait pu me ramener dans son sein, c'eût été d'essayer encore une fois si je pouvais faire quelque bien en politique, mais non dans la pitoyable politique rétrécie que je vois s'établir en notre misérable pays.

» Comprenez-moi néanmoins : si vous exprimez vos *propres* sentiments, ils ont toujours eu et auront toujours la plus grande influence sur moi; mais si vous êtes seulement l'*écho du monde* (et il est impossible qu'il n'en soit pas ainsi, vivant dans sa faveur et dans sa fermentation), je ne puis que regretter de vous voir revenir sur des choses auxquelles je ne puis faire nulle attention. Mais je m'épuise en prose. Les Dieux soient avec vous, et autant d'immortalité de tout genre qu'il peut convenir à votre existence présente, et à toute autre quelle qu'elle soit! »

Parlant de la difficulté de publier *Werner* et la *Vision du Jugement* à Paris, je lui mandais :

« J'ai écrit aux Longmans pour tâter le terrain, car je ne crois pas que Galignani soit votre homme. La seule chose qu'il puisse faire, c'est ce que nous pouvons fort bien sans lui, c'est-à-dire mettre à l'œuvre un libraire anglais. Paris, à la vérité, peut convenir pour lieu de refuge aux ouvrages qui seraient mis à l'*index expurgatorius* de Londres, et si vous avez quelques brûlots politiques à lancer, c'est le lieu ; mais, je vous prie, que ce soient seulement ceux-là, car la hardiesse et même la licence en politique font du bien, un bien présent, mais en religion elles ne profitent ni ici-bas ni plus tard ; et pour mon compte j'ai une telle horreur des deux extrêmes en ce genre, que je ne sais ce que je hais le plus du fanatique bigot qui damne tout le monde, ou du mécréant déterminé qui le voue au néant, « *furiosa res est in tenebris impétus* » aveugles comme le sont en ces matières même les plus sages, un peu de modestie convient aux infidèles aussi bien qu'aux croyants. Vous devinerez facilement qu'en tout ceci je ne vous ai pas en vue autant que votre ami, et dans ce moment compagnon, dont je redoute l'influence sur votre âme, sachant comme je fais ce qu'aurait dû découvrir lady Byron, à savoir, que pour ceux qui vivent avec vous, vous êtes l'homme le plus maniable, le plus impressible qui fut j'amais. »

Ce passage de ma lettre ayant été montré par lord Byron à M. Shelley, ce dernier en écrivit à un de ses amis avec lequel j'étais lié, et s'exprima avec une candeur et une modestie remarquables ; je citerai une phrase de cette explication, parce qu'elle jette un jour nouveau sur les dispositions les plus intimes de l'âme de notres illustre ami.

« Je crois que vous connaissez Moore, dit M. Shelley ; je vous prie, assurez-le qu'en cela je n'ai pas la moindre influence sur lord Byron. Si j'en avais certes, je l'emploierais à effacer de cette grande âme les illusions du christianisme, qui, en dépit de sa raison, reparaissent continuellement,

et semblent se tenir à l'affût, toutes prêtes pour l'heure de maladie et d'angoisse. »

Lord Byron répondit en ces termes à mes attaques contre son ami.

« Vous dites, en parlant de Shelley, que vous préféreriez le *fanatique bigot qui damne, au mécréant qui anéantit;* Shelley croit à l'immortalité toutefois. — Mais à propos de cela, vous souvient-il de la réponse de Frédéric-le-Grand aux remontrances des villageois dont le curé prêchait contre l'éternité des tourments de l'enfer? La voici : — « *Si mes fidèles sujets de Schrausenhaussen tiennent tant à être éternellement damnés, qu'ils le soient!* »

« Des deux il me semble qu'il faudrait préférer long sommeil à veille angoissée; mais tout misérables qu'ils sont, les hommes se cramponnent avec tant de force à tout ce qui est vie, que probablement ils préféreraient la damnation *au repos*. D'ailleurs, ils se regardent comme si *importants* dans la création, qu'il ne faut rien moins pour satisfaire leur orgueil. — Les insectes! »

Dans la même lettre, il me priait d'envoyer *Werner* à Murray qui l'avait apaisé. « Bien, dit-il, que la continuation de nos rapports me semble contraire à ses intérêts, le fait est que je ne puis *garder* ma *colère*, quelque violente qu'elle soit d'emblée. D'ailleurs, à présent que j'ai attiré l'univers sur le dos de Murray, je ne puis ni ne dois le planter là, quoique réellement convaincu qu'il vaudrait mieux pour *lui* que je le fisse. »

### A M. MURRAY.

Pise, 6 mars 1822.

« Vous avez ou devez avoir reçu depuis long-temps une lettre de moi où j'exprime mon opinion du traitement que

*vous* a attiré la nouvelle publication. Il déshonore ceux qui vous ont persécuté. Je fais la paix avec vous, quoique notre guerre eût d'autres motifs que cette controverse. J'ai écrit à Moore par ce courrier de vous faire passer la tragédie de *Werner*. Je ne ferai ou ne proposerai aucun traité pour ce drame ou le nouveau Mystère, jusqu'à ce que nous ayons pu juger de leur succès. S'ils ne se vendent pas (ce qui n'est pas invraisemblable), vous ne paierez rien; il me semble que c'est vous faire beau jeu, si vous en voulez courir le risque.

» Bartolini, le célèbre sculpteur, m'a écrit qu'il désirait faire mon buste; j'y ai consenti, sous condition qu'il s'occuperait aussi de celui de la comtesse Guiccioli. Il est à l'œuvre, et je pense que l'on conviendra que le sien, à elle, est beau. Je vous ferai présent des deux, pour preuve que je ne garde pas rancune, et en compensation de l'ennui et des pirateries que vous avez eus à essuyer à propos de celui de Thorwaldsen. Tout ce que je puis dire du mien, c'est qu'on le trouve ressemblant à ce que je *suis maintenant*, et par conséquent très-différent de ce que vous m'avez vu. Le sculpteur est fameux, et, attendu qu'il travaille d'après son propre souhait, il est probable qu'il aura fait de son mieux. Que décide-t-on de ** et de son commentaire ? Il mourra s'il n'est imprimé ; il sera hué s'il l'est, mais de cela il n'en tient compte; il nous faut donc le publier.

» Tout ce tapage sur *moi* ne m'a pas autrement affecté ; je ne le suis que de l'attaque contre vous, qui était peu généreuse de la part de l'église et de l'état; mais comme toute violence amène avec le temps une réaction proportionnée, il n'en ira que mieux pour vous à l'avenir. »

Je revins à plusieurs fois sur la polémique religieuse, « Je ne vous identifie pas plus, lui disais-je encore, avec les blasphèmes de votre *Caïn*, que je ne me charge moi des impiétés de mon Mokanna. Tout ce que je souhaiterais, tout ce dont je vous supplie, c'est que vous, si puissant

créateur de ces foudres, ne choisissiez pas des sujets qui vous forcent à les lancer. Fussiez-vous décidément athée, je ne saurais vous blâmer (bien qu'en telle chose la *décision* soit peu sage), je vous plaindrais seulement, sachant par expérience combien sont effroyables les doutes qui obscurcissent çà et là de leurs nuages noirs le brillant et poétique point de vue sous lequel j'envisage le genre humain et ses destinées. Je regarde le livre de Cuvier comme un des plus désolants par les conclusions auxquelles il entraîne quelques esprits. Mais les gens à cœur jeune et naïf, ceux que l'on craindrait de voir se flétrir, se troublent peu l'âme des savantes dissertations de Cuvier. C'est vous qui incarnez ces dernières en poésie que tous liront, et, comme le vent, soufflant où bon vous semble, vous répandez partout cette mortelle et contagieuse influence, portée dans vos propres parfums que vous devriez livrer à tous sans ce pestilentiel mélange. C'est là ce qui m'afflige, c'est là le mal dont je voudrais prévenir le retour. *Maintenant*, m'entendez-vous ?»

## A M. MOORE.

Pise, 8 mars 1822.

« Vous aurez été accablé de mes lettres ces jours-ci. Cependant encore un mot de réponse à votre présente missive. Vous avez tort en imaginant que vos *avis* m'aient offensé; mais j'ai déjà répliqué, sinon répondu à cet article.

» Quant à Murray, comme réellement je suis le plus doux et le plus patient des hommes depuis Moïse (quoique le public et mon *excellente femme* n'aient pas su le voir), je me suis déjà apaisé et j'ai fait mes soumissions à Albemarle-Street (1), comme mon épître d'hier vous en aura informé. Je croyais avoir expliqué les causes de ma bile, du moins à vous. Quelques marques d'hésitation, des négligences, une

(1) Rue où demeure M. Murray.

sincérité fatigante, réelle ou imaginaire, suffisent pour mettre votre vraiment célèbre auteur, votre grand homme, hors de lui. Mais la réflexion, aidée d'un peu d'ellébore, m'a déjà guéri *pro tempore;* et si cela n'avait suffi, une requête de vous et une de Hobhouse me seraient arrivées comme deux déléguées des *tribus Anticyris* (1), avec lesquelles pourtant, Horace désespérer de purger un poète. Je suis vraiment honteux de vous voir tant et si pleinement assommé ces derniers jours. Mais que pouvais-je faire? Vous êtes un ami, absent, hélas! et comme il n'en est aucun à qui je me confie pleinement, je vous fatigue à proportion.

» Cette guerre de *l'église et de l'etat* m'a plus surpris que troublé, car je regardais *Caïn* comme une production hardie, contemplative, mais tout-à-fait innocente. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, je suis vraiment grand et sincère admirateur d'une religion palpable, et j'élève une de mes filles dans le catholicisme pour qu'elle puisse en avoir les mains pleines. En exceptant à peine la mythologie grecque, c'est de beaucoup le plus élégant de tous les cultes; encens, peintures, statues, autels, reliques, et la présence réelle, confession, absolution, il y a quelque chose de *sensible* à quoi se prendre; d'ailleurs cette foi n'admet pas la possibilité d'un doute. Pour ceux qui avalent la divinité réellement et véritablement en transsubstantiation, il ne peut plus rien y avoir de difficile à digérer.

» J'ai peur que cela ne sonne comme d'égrillards blasphèmes, mais je suis vraiment innocent d'intention; seulement j'ai l'esprit tellement tourné à envisager les choses dans leur point de vue absurde que cela m'emporte çà et là en dépit de moi-même. Je vous assure que je n'en suis pas moins très-bon chrétien. Si vous ne me croyez en cela, vous me prendrez au mot, du moins, quand je me dis votre véritable ami, etc. »

(1) Par allusion à la quantité d'ellébore qui croissait aux environs de deux villes greques nommées *Anticyra* ou *Anticyris*.

*P. S.* « Dites donc à Murray qu'une de nos conditions de paix, c'est qu'il publiera les Commentaires sur le Dante, contre lesquels se manifeste dans le commerce la plus invincible répugnance, ou qu'il leur trouvera un éditeur. Cela rendra un pauvre homme heureux au-delà de toute expression. *Il* a dîné avec moi et une demi-douzaine d'Anglais aujourd'hui, et je n'ai pas eu le cœur de lui dire que le monde bibliopole recule devant ses Commentaires, remplis cependant de tout ce qu'il y a de plus orthodoxe en religion et en moralité. Bref, je prétends qu'ils soient imprimés. C'est un lourd chrétien de si bon naturel, qu'il nous faut lui donner une poussée à travers la presse. Il a soif d'être auteur, et se trouvait le plus heureux des hommes ces deux derniers mois, imprimant, corrigeant, collationnant, datant, anticipant et ajoutant à tous ses trésors de science. Et puis, n'a-t-il pas fait encore une chute dans un fossé, l'autre soir, en galopant avec moi à travers champs! »

## A M. MURRAY.

Pise, 15 mars 1822.

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Quant à un *poème dans l'ancien moule*, je ne tenterai rien de plus en ce genre. Je suis la pente de mon esprit, sans considérer si femmes ou hommes en sont satisfaits ou mécontents; mais ce ne peut être la règle de mon éditeur, qui doit juger et agir d'après la popularité.

» Par conséquent, que les choses aient leur cours : si l'*on paie*, vous me paierez à proportion, sinon, je m'en charge.

» J'espère que les affaires Noël ne me ramèneront pas en Angleterre; je n'ai nul désir de revoir ce pays, à moins qu'il ne s'agisse de vous tirer de prison (si cela se peut faire

en y prenant votre place), ou peut-être pour m'y fourrer de ma propre façon, en exigeant satisfaction d'une ou deux personnes qui ont pris avantage de mon absence pour m'injurier. Hors cela, je n'ai affaire ni désir d'en avoir hors de ma famille et de mes amis, auxquels je souhaite joie et prospérité. Au fait, j'ai en tout si peu vécu dans votre île (cinq ans environ depuis que j'ai atteint ma vingt-unième année), que mes habitudes sont continentales, et que le climat de votre pays me plairait aussi peu que sa société.

» J'ai lu le rapport du chancelier dans un journal français. De grâce! que ne poursuivent-ils la traduction de *Lucrèce*, ou l'original avec ses

« Primùs in orbe Deos fecit timor »,

ou

« Tantùm Religio potuit suadere malorum? »

» Il vous faut réellement faire quelque chose pour les Commentaires de M.... Que puis-je lui dire? »

13 avril.

« M. Kinnaird m'écrit qu'il y a eu une excellente défense de *Caïn* contre *Oxoniensis*. Vous ne m'avez rien envoyé qu'une très-peu excellente offense à ce même poème. S'il a paru un tel *défenseur de la foi*, vous me devez ses trente-neuf articles en dédommagement de quelques-unes de nos dernières communications.

» Publiez-vous, oui ou non, ce que MM. Moore et Kinnaird ont en main et *la Vision du jugement?* Si vous faites paraître celle-ci en une édition assez bon marché pour confondre les pirates, vous vous en trouverez bien. Je crois le *Mystère* bon, *Werner* aussi, et compte que vous les publierez promptement. Il n'est pas nécessaire de mettre votre nom au *Quevedo;* présentez-le comme une édition étrangère, et laissez-le faire son chemin; Douglas Kinnaird l'a toujours, avec la préface, à ce que je crois. »

## CHAPITRE IX.

Habitudes de Byron à Pise. — Tir au pistolet. — Il donne à dîner. — Sa joie mêlée de larmes à l'arrivée de M. Hobhouse. — Mort d'Allegra. — Douleur de lord Byron. — Querelle avec un dragon. — Ordre pour les funérailles d'Allegra. — Visite sur un vaisseau américain. — Constitution. Jones. — Article de la *Revue d'Édimbourg* contre les drames de Byron. — Compliment d'une Américaine.

La manière de vivre de lord Byron pendant son séjour à Pise différait peu de la routine à laquelle il s'était accoutumé depuis quelques années, et dont la monotonie formait un si singulier contraste avec la mobilité de son humeur. La nouvelle société dans laquelle Shelley l'avait introduit faisait seule diversion à ses habitudes. A deux heures, il déjeûnait ; les personnes qui avaient coutume de l'accompagner à la promenade venaient le prendre à trois, et souvent à quatre, à mesure que les jours allongeaient. Après une partie de billard, il se rendait en voiture, pour éviter les regardants, hors des portes de la ville, où ses chevaux l'attendaient. La route d'abord choisie pour ses courses était dans la direction de la Cascine et de la forêt de pins qui s'étend vers la mer ; mais, ayant découvert sur le chemin qui mène de la *Porta alla Spiaggia* à l'est de la ville, un endroit plus commode pour le tir au pistolet, il le prit tous les jours tant qu'il resta à Pise. Arrivés à la *Podera* ou ferme, dans le jardin de laquelle on lui permettait de tirer à la cible, il mettait pied à terre, et après s'être exercé environ une demi-heure avec ses amis, il revenait en ville un peu avant le coucher du soleil. Il était de beaucoup le plus habile tireur. Shelley, Williams et Trelawney visaient parfois aussi bien que lui, mais n'étaient

pas aussi sûrs de leurs coups. Quoique sa main tremblât extrêmement, il ne manquait jamais le but, car il calculait sur cette vibration et visait fort juste. Une fois, après avoir abattu la marque, il mit à la place une canne très-mince, d'une couleur qui se confondait avec le terrain, et à vingt pas il la coupa en deux avec sa balle. Sa joie d'un coup d'adresse était extrême, de même que sa vexation quand il échouait; et lorsqu'on le rencontrait à son retour, la froideur de son salut ou son joyeux rire racontaient tout d'abord son bon ou son mauvais succès.

Pour la première fois depuis son séjour en Italie, il eut la tentation de donner à dîner. Outre le comte Gamba et Shelley, ses hôtes habituels étaient M. Williams, le capitaine Medwin, MM. Taafe et Trelawney. « Jamais, disait Shelley, il ne se montra plus à son avantage que dans ces réunions, où il était à la fois affectueux et poli, plein d'hilarité sociale et de la plus parfaite bonne humeur; ne s'abandonnant jamais à une gaîté désordonnée, et soutenant toute la soirée l'intérêt et la vie de la conversation. » Vers minuit, ses convives le quittaient, à l'exception du capitaine Medwin, qui avait coutume, dit-on, de rester à causer et à boire avec lui jusqu'à une heure avancée du matin. Ce fut pendant ces séances nocturnes que ce jeune homme recueillit, avec la bonne foi la plus complète, les prétendues confidences, demi-insouciantes, demi-railleuses, roulant pour la plupart sur des mystifications, qu'il a cherché à se rappeler depuis, et qu'il a données au public aussitôt après la mort du poète.

Sur cette intimité, ainsi que sur les autres liaisons de lord Byron, non-seulement à cette époque, mais dans le cours de sa vie, il serait difficile de rien dire de plus judicieux, et qui dénote une connaissance plus vraie de son caractère, que ce qu'en a dit celle qui l'étudiait avec son cœur, qui avait appris à l'apprécier avec son bon sens autant qu'avec son affection, et qui, grâce à sa vive

tendresse était arrivée à le comprendre en tout et sur tout (1).

« Nous continuâmes à nous isoler de plus en plus de la société, dit madame Guiccioli. Cependant, comme il y avait beaucoup d'Anglais à Pise, lord Byron ne put éviter de faire connaissance avec plusieurs amis de Shelley, parmi lesquels était M. Medwin. Ils le suivaient à la promenade, dînaient avec lui, et se trouvaient heureux de l'intimité apparente dont un homme si justement célèbre les honorait; mais pas un n'avait part à son amitié, qu'à la vérité il n'accordait pas facilement. Shelley même, pour lequel il avait de l'affection et dont il estimait le caractère et les talents, n'était point son ami dans le sens le plus étendu de ce mot. Sa façon de parler de l'amitié, de l'amour, et de toutes les autres nobles émotions de l'âme, pouvait parfois inspirer des doutes sur ses sentiments et sur la bonté de son cœur. L'impression du moment gouvernait ses discours; d'ailleurs il se plaisait à afficher de la bizarrerie, et quelquefois pis, surtout avec ceux qu'il soupçonnait de vouloir le sonder ou découvrir son véritable caractère; mais des esprits vulgaires et des observateurs superficiels pouvaient seuls s'y tromper. Il ne fallait qu'examiner ses actions pour voir combien elles contredisaient ses paroles; il ne fallait qu'être témoin de certains moments où, surpris par une émotion involontaire et imprévue, il se laissait aller à sa sensation; quiconque l'a vu alors a pu seul juger des trésors de sensibilité et de bonté qu'enfermait cette âme noble.

» Peu de jours avant de laisser Pise nous étions assis, un soir, dans le Palais Lanfranchi : une expression mélancolique et douce était répandue sur ses traits, il passait en re-

(1) « Mon pauvre Zimmermann, qui maintenant te comprendra! » furent les touchantes paroles adressées à Zimmermann par sa femme à son lit de mort; et ce peu de mots disent à quel point un homme doué d'une sensibilité maladive dépend de l'être tendre et dévoué qui, l'enveloppant et de son intilligence de son affection, est devenu pour lui un truchement avec le monde extérieur.

vue les événements de sa vie, les comparant à sa situation présente et à ce qu'elle aurait pu être si son affection pour moi ne l'eût retenu en Italie; disant, tout le temps, des choses qui m'eussent fait de la terre un paradis si, même alors, le pressentiment que je prendrais bientôt tant de bonheur ne m'eût oppressée. Un domestique vint annoncer M. Hobhouse. Le léger nuage de tristesse qui obscurcissait la physionomie de lord Byron fit place aussitôt à la plus vive joie : elle était si grande, qu'il faillit se trouver mal. Il pâlit d'une manière effrayante, et, en embrassant son ami, ses yeux se remplirent de larmes; la force lui manqua, et il fut contraint de s'asseoir.

» Ce fut aussi en pleurant qu'il quitta lord Clare, dont la visite lui avait fait un si vif plaisir, et qui le laissa plein du triste pressentiment qu'il ne le reverrait plus. Cette disposition mélancolique continua plusieurs semaines et se renouvelait presque toutes les fois qu'il était question de cet ami.

» La mort de sa fille naturelle, Allegra, fut pour lui un choc terrible. Je vis dans sa douleur l'excès de sa tendresse paternelle. Sa conduite envers cet enfant avait toujours été celle d'un bon père, mais personne n'eût pu soupçonner à ses expressions ce qu'il avait d'affection pour elle. La première nouvelle de sa maladie le jeta dans une grande agitation; celle de la mort suivit bientôt, et il me fallut prendre sur moi la triste tâche de la lui annoncer. Le souvenir de ce moment affreux ne s'effacera jamais. Depuis plusieurs soirées il n'était pas sorti de chez lui, j'allai donc le trouver. Il m'interrogea tout d'abord sur le retour du courrier qu'il avait dépêché pour avoir des nouvelles de sa fille, et dont le retard l'inquiétait. Après l'avoir laissé quelques minutes en suspens, je lui dis, avec toutes les précautions que me dictait ma propre douleur, qu'il ne fallait plus espérer la guérison de l'enfant. « Je comprends dit-il. — C'est assez; n'en dites pas plus. » Une pâleur mortelle couvrit son visage; les forces lui manquèrent, il chancela et se laissa aller sur un siége. L'expression de son regard fixe me fit un moment

craindre pour sa raison : il ne versa pas une larme ; sa physionomie exprimait une douleur si désesperée, si profonde, si sublime, qu'on eût dit un être d'un autre monde et d'une nature supérieure à la nôtre. Il resta immobile, dans la même attitude, pendant une heure, sans paraître entendre aucune des consolations que je lui prodiguais. Enfin il demanda à rester seul, et je fus obligée de le laisser. Le lendemain matin je le trouvai plus calme : ses traits avaient pris une expression de pieuse résignation. « Elle est plus heureuse que nous, dit-il ; d'ailleurs, sa position dans le monde lui eût laissé peu de chances de bonheur. C'est la volonté de Dieu, n'en parlons plus. » A dater de ce jour, il évitait de prononcer le nom de l'enfant ; mais il parlait plus souvent d'Ada, et son anxiété pour elle s'était accrue au point de le troubler extrêmement quand les nouvelles qu'on lui en donnait régulièrement retardaient d'un jour ou deux. »

## A M. MURRAY.

Pise, le 22 avril 1822.

« Vous apprendrez avec quelque peine que j'ai perdu ma petite Allegra ; elle est morte d'une fièvre dans le couvent de Bagno Cavallo, où je l'avais placée l'année dernière pour y commencer son éducation. Le coup, de plus d'une façon, est terrible, mais il faut le supporter, et le temps est là.

» J'ai intention d'envoyer ses restes en Angleterre pour qu'ils soient ensevelis dans l'église d'Harrow, où, autrefois, j'avais espéré laisser mes os ; c'est pourquoi je vous fatigue de cette annonce. Je souhaite que les funérailles soient aussi simples que possible. Le corps embaumé a été mis dans du plomb, et sera embarqué à Livourne. Auriez-vous quelque répugnance à vous charger de le diriger à son arrivée ?

» Tout à vous. »

*P. S.* « Vous n'ignorez pas que les protestants ne sont pas admis en terre sainte dans les pays catholiques. »

## A M. SHELLEY.

23 avril 1822.

« Le coup a été inattendu et accablant; car, vu le long intervalle qui s'était écoulé entre la convalescence annoncée et l'arrivée de l'exprès, je me figurais que le danger était passé. J'ai recueilli mes forces comme j'ai pu, assez pour vaquer aux affaires ordinaires de la vie avec le même sang-froid apparent. Rien n'empêche donc que vous veniez demain; peut-être aujourd'hui et hier soir valait-il mieux ne pas nous rencontrer. Je ne sache pas que j'aie rien à me reprocher dans mes sentiments et mes intentions pour celle qui est morte. Mais il y a des moments où nous sommes disposés à penser que si ceci ou cela avait été fait, nous aurions prévenu tel événement, quoique chaque soir, chaque heure nous montre qu'ils sont naturels et inévitables. Je présume que le temps fera son travail ordinaire, maintenant que la mort a fait le sien. »

## A SIR WALTER SCOTT.

Pise, 4 mai 1822.

« Mon cher sir Walter,

» Votre récit de famille est doux et agréable. Que ne puis-je vous répondre sur le même ton. Mais ma fille naturelle Allegra vient de m'être enlevée par une fièvre : la seule consolation, après celles qu'apporte le temps, c'est de penser qu'elle a atteint repos ou bonheur, car son petit

nombre d'années ( seulement cinq ) l'empêche d'être chargée d'aucun péché, hors celui qu'Adam nous laissa en héritage.

« Ceux qu'aiment les dieux meurent jeunes. »

» Je n'ai pas besoin de vous dire que vos lettres, quand elles ne sont pas une taxe levée sur votre temps et votre patience, sont particulièrement bien venues, et que maintenant que notre correspondance est reprise, j'espère qu'elle se continuera.

» J'ai eu dernièrement quelque anxiété, plutôt que de l'inquiétude, à propos d'une sotte affaire dont vous aurez peut-être entendu parler, dans laquelle notre agent diplomatique s'est parfaitement conduit, et le gouvernement toscan aussi bien que le pouvait pareil gouvernement, ce qui, pour ce dernier, n'est pas beaucoup dire. Quelques Anglais, Écossais, et moi-même, avons eu une prise avec un dragon qui insultait l'un de nous, cet homme que nous prenions pour officier, attendu qu'il était décoré et bien monté, etc., a fini par n'être qu'un simple sergent-major. Il avait appelé la garde des portes pour nous arrêter (nous étions sans armes,) : sur quoi, moi et un autre, un Italien, nous galopâmes à travers ladite garde; mais elle parvint à s'emparer du reste de notre compagnie. Je courus chez moi, et envoyai mon sécrétaire rendre compte aux autorités de cette illégale tentative d'arrestation, et, sans mettre pied à terre, retournai aux barrières, qui ne sont pas loin de mon logement actuel. A mi-chemin, je rencontrai mon homme, vitupérant, et menaçant de dégaîner contre moi qui n'avais qu'une canne à la main. Le croyant toujours officier, je lui demandai son nom et son adresse, et lui donnai ma main et mon gant. Un de mes domestiques se jeta alors entre nous (tout-à-fait sans ordres); mais sur mon injonction il le lâcha de suite. Le drôle s'éloigna alors à toute bride; mais quarante pas plus loin il fut frappé et très-dan-

geureusement (si ce n'est mortellement) par quelque *Callum bog* ou autre croquant (car j'ai quelques rudes drôles, à forts poignets, autour de moi). Je n'ai pas besoin de dire que je n'y étais pour rien, comme directeur ou approbateur. Ledit dragon avait pourtant sabré nos compatriotes désarmés aux *portes, après leur arrestation*, et quand ils étaient entre les mains des gendarmes : un d'eux, le capitaine Hay, est grièvement blessé; donc l'agresseur n'a eu que la monnaie da sa pièce, ayant agi comme un assassin et étant traité comme tel. Qui le blessa? C'est ce qu'on n'a pu découvrir ou prouver, quoique ce fût devant des milliers de spectateurs : on ne sait même avec quelle *arme :* les uns disent un *pistolet,* un *fusil à air*, un stylet, une épée, une lance, une fourche, et je ne sais quoi encore? On a arrêté et examiné des domestiques et des gens de toute classe, sans pouvoir rien tirer au clair. Dawkins, notre consul, m'assure que l'on ne conserve aucun soupçon que l'homme qui a frappé l'ait fait à l'instigation d'aucun d'entre nous. Je vous envoie copie des dispositions des nôtres, et celle du docteur Craufurd, rusé Écossais, mais *non* de notre connaissance, qui a vu la dernière partie de l'affaire. Toutes sont en italien.

» Voilà les seules occupations littéraires dans lesquelles j'aie été engagé depuis la publication de *Caïn* et la bagarre qui s'en est suivie. Cepenpant M. Murray a plusieurs de mes œuvres en ses mains *accouchantes*; à savoir : un nouveau Mystère, une Vision, un Drame, et autres choses de même étoffe. — Mais *vous ne voulez pas* me dire ce que vous faites, vous; n'importe, écrivez ce qu'il vous plaira, je vous découvrirai toujours. Vous dites que j'aimerai votre gendre; il me serait bien difficile de ne pas aimer quelqu'un qui vous soit allié, et je ne doute pas que ses qualités ne soient telles que vous les peignez.

» Je suis fâché que le nouvel ouvrage de lord Orford ne soit pas de votre goût. Grâce à mon aristocratie, qui est des plus vigoureuses, il est de mes favoris. Rappelez-vous que

ces *mesquines factions* comprenaient lord Chatam et Fox le père, et que nous vivons en des temps gigantesques et exagérés qui font paraître pygmée tout ce qui est au-dessous de Gog et de Magog. Après avoir vu, de nos jours, Napoléon commencer en Tamerlan et finir en Bajazet, nous regardons comme décoloré tout ce qui autrement nous eût paru de la haute histoire. Mais il faut en finir, etc. »

A M. MURRAY.

Pise, 17 mai 1822.

« J'apprends que l'*Edimbourgh* a attaqué les trois drames, ce qui va mal pour *vous*, et je ne m'étonne pas que vous en soyez découragé. Cependant, *ce* volume peut être confié au *temps*, comptez là-dessus ; je l'ai relu avec attention depuis qu'il est publié, et je pense qu'un jour viendra, quoique non immédiatement, où il sera préféré à mes autres écrits. La marée présente, contre *lui* ou contre *moi*, peut l'étouffer pour le moment, mais il a principe de vie et de durée, comme vous pourrez peut-être le découvrir tôt ou tard. Je le dis sans irritation contre les critiques ou la critique, quels qu'ils puissent être (car je ne sais mot ni des uns ni de l'autre), et rien de la part de la Revue de Jeffrey ne peut me faire oublier qu'il a été mon appui pendant dix bonnes années, sans autres motifs pour ce faire que sa propre bonne volonté. »

*P. S.* « Dans le cas où vous le jugeriez nécessaire, vous pouvez m'envoyer la *Revue d'Edimbourgh ;* s'il s'y trouve quelque chose qui exige une réponse, je répliquerai, mais *modérément* et *techniquement ;* c'est-à-dire en me bornant aux *principes* sur lesquels se fonde la critique, et sans attaquer personnellement ou offensivement son mérite littéraire. »

Quelques mois plus tard il écrit au même :

« Je vous renvoie des épreuves corrigées. Votre prote a fait une étrange méprise : « pauvre comme un *rat* » au lieu de « pauvre comme un *avare*. » L'expression peut sembler étrange, mais c'est seulement une traduction de *semper avarus eget*. Vous ajouterez le Mystère, et publierez aussitôt que vous pourrez. Je me moque de l'opportunité de la *saison*, et de l'approbation ou non-approbation des *bleus;* tout ce que vous avez à voir là-dedans, c'est la partie *affaires*, et si je la règle à votre volonté (jusqu'à courir moi-même entièrement le risque), vous pouvez bien me permettre de choisir le temps et le mode de publication. »

Dans uue lettre qui m'est adressée sous la date du 17, lord Byron raconte sa querelle avec le dragon, et me fait part du refus de Douglas Kinnaird de faire passer le cartel à Southey. « Lui-même, ajoute-t-il, peut vous expliquer *le pourquoi*. »

Ce fut à peu près vers ce temps qu'il se rendit à Montenero, colline à trois ou quatre milles de Livourne, couverte de maisons de plaisance; de là il écrivit le 26 mai à M. Murray, pour lui donner ses directions sur les funérailles de sa fille.

« Le corps est embarqué, je ne sais dans quel vaisseau, et ne puis entrer dans aucun détail ; mais la comtesse Guiccioli a eu la bonté de donner les ordres nécessaires à M. Durm, qui a surveillé l'embarquement, et qui vous écrira. Je désire qu'elle soit enterrée dans l'église d'Harrow.

» Dans le cimetière, près du sentier sur le sommet de la colline qui regarde du côté de Windsor, il y a, sous un arbre touffu, une tombe sur laquelle est inscrit le nom de Peachie ou Peachey, J'avais coutume de m'asseoir là, heures après heures, quand j'étais enfant; c'était ma place favorite. Mais comme je désire ériger une pierre à *sa* mémoire,

il vaudra mieux déposer le corps dans l'église. Près de la porte à main gauche en entrant, il doit y avoir un monument avec cette inscription :

« When Sorrow weeps o'er Virtue's sacred dust,
» Our tears become us, and our grief is just :
» Such were the tears she shed, who grateful pays
» This last sad tribute of her love and praise (1). »

« Je mes les rappelle au bout de dix-sept ans, non qu'ils aient rien en eux de remarquable, mais parce que de mon banc, dans la galerie, mes regards tombaient naturellement sur cette tombe. Je veux qu'Allgera soit enjrerrée aussi près que possible de ce monument et que sur une tablette de marbre, incrustée dans le mur, on inscrive ces mots :

EN MÉMOIRE
D'ALLEGRA,
Fille de G. G. lord Byron,
Qui mourut à Bagna Cavallo,
En Italie, 20 avril 1822,
Âgée de cinq ans et trois mois.

« J'irai vers elle, mais elle ne reviendra pas vers moi. »
(Samuel, ch. XII, verset 23.)

« Je veux les funérailles les plus simples que la décence puisse permettre ; peut-être pourrais-je espérer que Henri Drury lût le service sur elle ; s'il s'y refuse, que ce soit fait par le ministre d'office. Je ne crois pas avoir rien de plus à ajouter.

» Depuis mon arrivée ici, j'ai été invité par les Américains à bord de leur escadre, où j'ai été réçu avec toute l'affection

(1) La poussière du saint sanctifiera les pleurs
Qui tombent chaque jour sur cette froide pierre ;
Celle qui les répand se plaît en ses douleurs
A payer ce tribut d'amour et de misère.

que je pouvais désirer, et avec plus de *cérémonies* que je ne m'en serais soucié. J'ai trouvé leurs vaisseaux plus beaux que les nôtres de même classe, bien équipés et bien commandés. Il y avait une quantité d'Américains, et quelques dames invitées pour la circonstance; une de ces dernières me demanda une *rose* que je portais. Le capitaine Chauncey me montra une éditon américaine de mes poèmes fort jolie, et m'offrit un pasage aux États-Unis, si jamais la fantaisie d'y aller me prenait. Le comodore Jones ne fut pas moins bon et moins attentif. J'ai depuis reçu la lettre ci-incluse, me priant de laisser faire mon portrait pour quelques Américains. Il est étrange que l'année même ou lady Noel, par testament, fait défense à ma fille de voir son père jusqu'à sa majorité, les individus d'une nation qui n'est pas remarquable par l'amour qu'elle porte aux Anglais en particulier, ni par aucune tendance à flatter les hommes en général, me demande de poser pour ma *pourtraicture*, comme dirait le baron de Bradwardine. On me parle aussi de grands honneurs littéraires qui me sont rendus en Allemagne; Gœthe se fait, dit-on, mon patron et protecteur avoué. A Leipsig le prix d'honneur a été proposé pour une traduction de deux chants de Childe Harold; je ne suis pas très-certain que ce soit à Leipsig. M. Rowcroft, jeune Américain, fort habile en allemand, et de la connaissance de Gœthe, est mon autorité là-dessus.

» Gœthe et les Allemands sont particulièrement charmés de *Don Juan*, qu'ils jugent comme œuvre d'art. J'avais déjà eu quelques renseignements là-dessus par le baron Lutzerode; les traductions de pluseurs de mes ouvrages se sont multipliées, et Gœthe est auteur d'un parallèle entre *Manfred* et *Faust*.

» Tout cela fait un peu compensation pour votre native brutalité anglaise, si pleinement exercée cette année jusqu'à sa dernière extension.

» J'oubliais de vous raconter une petite anecdote d'un autre genre. Je montai sur *la Constitution* (c'est le nom

du vaisseau du commodore), et j'y vis, entre autres choses dignes de remarque, un petit garçon né à bord, de la femme d'un des matelots : ils l'ont baptisé *Constitution-Jones* ; comme il va sans dire j'approuvai le nom, et la femme ajouta : « Ah ! monsieur, qu'il devienne seulement moitié aussi bon que son nom !

*P. S.* « Envoyez-moi, je vous prie, la dédicace de *Sardanaple* à Gœthe : je veux l'accoler à *Werner*, à moins que vous ne préfériez que j'en écrive une autre, en ajoutant que la première a été omise par l'éditeur. »

AU MÊME.

Pise, 8 mars 1822.

« Je vous renvoie ce qui est revu de *Werner* en attendant le reste. Quant aux vers sur le Pô (1), peut-être feriez vous mieux d'attendre une seconde édition pour les insérer (c'est-à-dire si vous arrivez à en faire une) ; quoiqu'on les ait trouvés beaux et que je souhaite les conserver, je ne voudrais pas qu'ils attirassent une observation IMMÉDIATE, à cause des relations de la dame à laquelle ils sont adressés avec les premières famille de la Romagne et des Marches.

» Le défenseur de *Caïn* peut être, ou n'être pas, *apprenti en littérature*, comme vous l'appelez, je n'en pense pas moins que vous et moi lui avons une grande obligation. J'ai lu, dans *Galignani*, l'article de l'*Edinburgh*, et n'ai pas décidé encore si je répondrai ou non, car si je le fais il me sera difficile de ne pas « me jouer des Philistins » en abattant une maison ou deux : dès que j'ai une fois la plume en main il faut que je la jette ou que je dise ce qui vient au bout. Je n'ai pas l'hypocrisie de prétendre à l'impartialité, ni assez de mesure, comme on l'appelle, pour me garder de dire ce qui pourrait déplaire à l'auditeur ou au lecteur. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(1) Voyez tome III, page 393.

*P. S.* « Ne me donnez-vous aucune explication sur vos intentions concernant la Vision de Quevedo Redivivus, une de mes meilleures choses? En vérité, ces derniers temps vous avez été si diplomate et si irrésolu que je présume que vous voulez me faire écrire « *John Murray, Esquire, Mystère*, » composition qui n'ameutera contre moi ni le clergé ni le commerce. Je ne veux en aucune manière vous pousser à faire ce qui ne vous conviendrait pas, mais simplement vous *faire* dire ce que vous voulez *faire*. La Vision sera publiée n'importe par qui. Quant aux *clameurs*, le dé est jeté, et, « qu'il en vienne un, qu'ils viennent tous », nous combattrons sans reculer, du moins l'un de nous. »

A M. MOORE.

Motenoro Villa-Dupoy, près Livourne, 8 juin 1822.

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Il y a peu de jours que mon premier et plus cher ami Clare est venu de Genève pour me voir avant de retourner en Angleterre. Comme (depuis que j'avais treize ans à Harrow) je l'ai toujours aimé mieux qu'aucune chose (*mâle*) au monde, je puis à peine dire quel mélancolique plaisir j'ai goûté à le voir un *jour* seulement, car il était forcé de repartir de suite.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» J'ai appris aussi beaucoup d'autres nouvelles de nos connaissances que je ne savais pas : entre autres. . . . . .

» Vous rappelez-vous dans cette année d'orgies, 1814, les amusantes parties et bals de tous côtés à Londres, et non les moins gais à **? Vous souvient-il de vos *duetto* avec lady **, de mes coquetteries avec lady **, et de toutes les autres folies de ce temps, tandis que ** soupirait, et que lady ** le lorgnait, avec ses yeux châtain clair ? Mais huit ans se sont écoulés, et depuis ** a . . . . . — **, s'est enfui avec *****; et moi-même, *mysen* (1) (comme nos amis de

(1) Au lieu de *Myself*.

Nottinghamshire s'intitulent), j'aurais aussi bien fait de me jeter par la fenêtre pendant que vous chantiez, que de m'appareiller comme je l'ai fait. C'est vous et **** qui, de tous, vous en êtes encore le mieux tirés. Je parle uniquement de mon mariage et de ses conséquences, misère, malheur et calomnies, car, tout compté, j'ai été plus heureux *depuis*, que je n'aurais jamais pu l'être avec **.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» J'ai lu le nouvel article de Jeffrey, dans une fidèle transcription de l'impartial Galignani. Je suppose que le long et le bref de ceci, c'est qu'il souhaite provoquer une réplique; mais je ne veux pas, car je lui dois un retour pour ses faveurs passées. En vérité, je présume que l'opportunité actuelle de m'attaquer était irrésistible, et je ne puis le blâmer, connaissant ce qu'est la nature humaine. Je ferai une remarque seulement : qu'entend-il par *élaboré?* Le volume entier fut écrit avec la plus grande rapidité au milieu des évolutions, persécutions et proscriptions de tout ce qui m'intéressait en Italie. Murray sait qu'il a été fait aussi vite que la plume pouvait courir, imprimé sur les manuscrits originaux, et jamais *revu* qu'en épreuve : les *dates* et les manuscrits en font foi. Ils en disaient autant de *Lara*, qui, vous le savez, fut écrit tout à travers les fêtes et dissipations, en sortant des mascarades et des *routs*, dans l'été des Souverains et des orgies 1814; de tout ce que j'ai jamais écrit c'est peut-être ce qui a été composé le plus négligemment, et les fautes, quelles qu'elles puissent être, sont d'insouciance et non de travail. Je ne donne pas cela comme mérite, c'est un fait.

« Votre.... N. B. »

« Vous voyez l'avantage de ma nouvelle signature. Elle va indistinctement pour *Nota Benè*, ou Noel Byron, et évite autant de répétitions en écrivant livres ou lettres. J'ai été invité à bord de l'escadre américaine, etc.... Une dame

d'outre mer m'a pris une rose (qui m'avait été donnée par une très-jolie Italienne, le matin même), « parce qu'elle était décidée, disait-elle, à envoyer ou emporter en son pays, comme souvenir, quelque chose qui m'eût appartenu. » Il est inutile d'ajouter que j'ai senti profondément tout ce que le compliment avait de flatteur. Cela fait une espèce d'incident de Lalla Rook pour vous. Quoique tous ces honneurs américains puissent me venir plutôt de leur foi dans ma haine pour les Anglais, en laquelle j'ai la satisfaction de coïncider avec eux, que de leur enthousiasme pour mes *poéchies*, j'aime mieux recevoir le salut de tête d'un de ces républicains, qu'une tabatière d'un empereur.»

## CHAPITRE X.

Lord Byron pose pour M. West. — Récit des séances. — Informations prises pour aller dans l'Amérique du Sud. — Offrande au comité irlandais. — Mort de Shelley. — Faux mémoires. — Bûcher funèbre de Shelley. — Rixe domestique, et départ pour Gènes. — Indi sposition de Byron. — Sollicitude pour une femme auteur. — Raccommodement avec la *Quarterly*.

Vers cette époque, lord Byron posa pour un artiste américain, M. West, qui lui avait demandé de faire son portrait. « Le jour fixé, dit celui-ci, j'arrivai à deux heures, et me mis à travailler. Lord Byron posait mal ; il ne fit que parler, me questionnant sur l'Amérique, sur mon goût pour l'Italie, sur ce que je pensais des Italiens, etc. Lorsqu'il se taisait, il prenait une expression particulière, comme s'il eût songé à poser pour le fronstispice de son *Childe Harold.* La première séance ne dura qu'une heure, et en revenant à Livourne, j'avais peine à me persuader que ce fût là le sombre et hautain misanthrope dont le caractère m'était toujours apparu enveloppé de mystère et de tristesse; je ne me rappelle pas avoir jamais vu manières plus affables et plus attrayantes.

» Le lendemain, il me donna une autre séance, pendant laquelle il paraissait curieux de savoir si je menerais à fin mon entreprise. Tandis que je peignais, la fenêtre d'où je recevais du jour s'obscurcit tout à coup, et j'entendis une voix s'écrier : « *E troppo bello!* » Je me retournai, et vis une femme qui se baissait pour regarder dans l'intérieur, car le terrain, en dehors, était au niveau de la fenêtre. Ses longs cheveux dorés tombaient autour de sa figure et sur ses épaules ; son teint était fort beau, et son sourire complétait le charme de sa tête, encadrée, pour ainsi dire, par l'éclat du soleil qui brillait derrière. Lord Byron l'invita à

entrer, c'était la comtesse Guiccioli. Il semblait l'aimer beaucoup ; et les manières enjoués qu'il avait avec elle le firent mieux poser.

» Lorsque je fus assez entré dans son intimité pour répondre à ses questions sur ce que je pensais de lui avant de l'avoir vu, il rit beaucoup de l'idée que je m'en étais faite, en disant : « Eh bien? après tout, vous me trouvez comme tout le monde, n'est-ce pas? » Il répéta ensuite à plusieurs reprises : Ainsi donc, vous vous figuriez voir un plus beau garçon? » Je me rappelle qu'une fois je lui dis qu'au moins, dans un de mes jugements, je ne croyais pas m'être trompé, et que j'étais persuadé, après comme avant de l'avoir connu, qu'il n'était pas heureux. Il demanda vivement sur quoi je fondais cette idée ; je lui demandai s'il n'avait jamais observé chez les petits enfants, qu'après un accès de pleurs, ils respiraient par intervalles d'une façon convulsive et entrecoupée. J'ajoutai que, quel que fût l'âge des personnes dans lesquelles j'avais remarqué cette manière longue et pénible de reprendre haleine, j'avais invariablement découvert que c'était l'effet du chagrin. Cette observation était neuve pour lui, et il me dit qu'il en profiterait. »

Ces rapports avec plusieurs Américains reportaient les idées de lord Byron vers le Nouveau-Monde, et son envie de passer les mers et d'aller se fixer dans l'Amérique du sud se renouvela ; il écrivit même en ces termes à M. Ellice, pour lui demander des informations :

« Il y a long-temps que je ne vous ai écrit, mais je n'ai point oublié votre obligeance, et vais de nouveau la mettre à contribution. — Ne vous alarmez pas, cependant ; il ne s'agit pas d'*emprunt* mais de *renseignements*. Grâce à l'étendue de vos relations, personne ne peut connaître mieux que vous l'état réel de l'Amérique du sud, je veux dire du pays de Bolivar. J'ai, depuis longues années, des projets d'établissement trans-atlantique ; et je voudrais de vous quelques renseignements sur la marche à suivre, et des lettres de recommandation, dans le cas où je mettrais à la voile pour

Angostura. On m'assure que les terres y sont à très-bas prix, et quoique je n'aie pas grands fonds disponibles pour ce genre d'achat, mon revenu, tel qu'il est, suffirait, partout ailleurs qu'en Angleterre, pour vivre avec aisance, et même avec luxe. La guerre est maintenant terminée là-bas, et comme je n'y vais pas pour *spéculer*, mais pour m'y établir, sans autres vues que l'indépendance et la jouissance des droits civils communs à tous, je présume que mon arrivée n'y serait pas mal vue.

» Tout ce que je vous demande, c'est de ne m'*en*courager ni *dé*courager, mais de me dire ce que vous croyez prudent et convenable de faire. Je ne m'adresse point pour cela à mes autres amis, qui ne manqueraient pas de mettre des pierres en mon chemin, et de me presser de retourner en Angleterre; ce que je ne ferai jamais, à moins que je n'y sois forcé par quelque nécessité urgente. J'ai quantité d'ameublement, livres, etc., que je pourrai embarquer à Livourne, mais je veux regarder devant moi avant de faire le saut de l'Atlantique. Est-il vrai qu'on puisse acquérir une portion considérable de terrein pour quelques milliers de dollars? Rappelez-vous que c'est de l'Amérique *du sud* que je parle. J'ai lu sur ce sujet quelques publications qui m'ont paru violentes, vulgaires, et entièrement dictées par l'esprit du parti. Adressez, je vous prie, votre réponse ici, et croyez-moi, etc. »

M. Ellice repondit de manière à le dissuader de ce projet. Il représentait que l'état désorganisé du pays et de ses institutions, l'absence d'industrie et de prospérité qui pouvait se prolonger indéfiniment, faisaient de la Colombie le dernier lieu du monde où un homme désirant la paix et le repos, la sécurité pour sa personne et ses propriétés, dût aller chercher un asile. Le correspondant de lord Byron ajoutait que, tant que Bolivar vivrait et conserverait le pouvoir, on pouvait avoir foi complète en sa fermeté et en son intégrité; mais que sa mort serait le signal d'une nouvelle lutte et de troubles nouveaux.

## A M. MURRAY.

Pise, 6 et 8 juillet 1822.

« Je vous renvoie l'épreuve revue. J'ai adouci le passage que n'aimait pas M. Gifford, et changé le nom de Michel en celui Raphaël, qui était un ange à plus douces sympathies. J'ai envoyé une lettre à M. John Hunt pour tirer *sur* vous ou *de* vous la « *Vision de Quevado Redivivus* » ; ce qui vous soulagera d'un fâcheux dilemme. Il doit *la* publier à ses *propres* risques et périls, puisqu'il l'a désiré. Donnez-lui la copie *corrigée* qu'avait M. Kinnaird, attendu qu'elle est mitigée, ainsi que la préface ; joignez-y, je vous prie, le *Pulci* original et l'italien, et tout essai *en prose* de moi ; car M. Leigh Hunt est arrivé ici et pense à fonder un recueil périodique auquel je contribuerai. Je ne vous propose pas d'en être l'éditeur, parce que je sais que vous n'êtes rien moins qu'amis ; mais tout ce qui est confié à vos soins, hors le volume maintenant sous presse et le manuscrit acheté à M. Moore peut être donné pour ce journal à mesure qu'on en aura besoin.

» Quant à ce que vous dites de votre « manque de mémoire », je remarquerai seulement que vous avez inséré la note de *Marino Faliero* en dépit de mon opposition, et que vous avez omis la dédicace du *Sardanapale* à Gœthe (mettez-la en tête du volume maintenant sous presse), deux choses qui ne m'ont pas été fort agréables, et que je souhaiterais d'autant plus voir évitées à l'avenir qu'il ne fallait pour cela qu'un peu de soin ou un simple mémorandum dans votre agenda.

» Il n'est pas impossible que j'aie deux ou trois chants de *Don Juan* prêts pour l'automne ou un peu plus tard, ma *dictatrice* m'ayant accordé la permission de continuer,

*pourvu toutefois* que je fusse plus circonspect, plus décent et plus sentimental dans la suite qu'au commencement. Jusqu'à quel point j'ai rempli ces conditions, c'est ce qui se verra peut-être bientôt; mais l'embargo n'a été levé qu'après traité. »

## A M. MOORE.

Pise, 12 juillet 1822.

« Je désire savoir (et requiers de vous une réponse sur *ce point*) ce que sont devenues les stances à Wellington qui devaient ouvrir un chant de *Don Juan*, et que je vous ai envoyées il y a plusieurs mois (1). Si elles sont tombées aux mains de Murray, lui et ses *Tories* les supprimeront, attendu que ces vers mettent le prétendu héros à sa juste valeur. Je vous prie, soyez exact, car je vous ai fait passer l'original sans en garder copie.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» J'ai souscrit à Livourne, pour votre comité de secours aux Irlandais, une somme de deux cents écus toscans: c'est environ mille francs, plus ou moins. Sir C. S., qui reçoit treize mille livres sterling par an des fonds publics, n'ayant pu extraire plus de mille livres de son énorme salaire, ce serait une véritable ostentation de la part d'un simple particulier que de prétendre à surpasser sa munificence; je n'ai donc envoyé que la somme susdite.

» Leigh Hunt est arrivé ici après un voyage de huit mois, pendant lequel il a, je présume, fait le *Periple* de Hanno, le Carthaginois, avec à peu près la même vitesse. Il fonde un journal, auquel j'ai promis de contribuer. Ma *Vision du Jugement dernier* paraîtra probablement dans le premier numéro Pouvez-vous nous donner quelque chose? Il

(1) Destinés d'abord à l'un des premiers chants de *Don Juan*, ces vers furent plus tard mis à la tête du neuvième. Voyez Œuvres de Byron.

est tout feu et tout espoir pour cette entreprise ; entre nous, je ne compte pas sur le succès, bien que je ne me soucie pas de le lui dire, crainte de l'abattre, car il est bilieux et mal portant. Je vous en prie, envoyez quelque chose à Hunt, prose ou vers, pour qu'il fasse un beau début ; du lyrique, ou tout autre *ique* qu'il vous plaira donner.

» Votre comité de pommes de terre n'a-t-il pas fait déjà quelque sottise ? L'avertissement annonce que M. L. Callaghan (l'étrange nom pour un banquier) a disposé de l'argent de l'Irlande « sans l'assentiment du comité ». Je suppose que, pour en finir, M. Callaghan appellera en duel ledit comité, dont le président a toujours, bien entendu, une paire de pistolets en poche.

» Quand vous aurez quelques moments de reste sur ceux que vous passez à chanter des duos, faire des coquetteries et trinquer avec vos *Hibernois* et *Hibernoises*, envoyez-moi une ligne de vous. Je doute que Paris soit un lieu favorable à la composition de votre nouvelle poésie. »

La déplorable mort du pauvre Shelley, arrivée vers le même temps, excita chez lord Byron moins encore de douleur que d'amère irritation, que d'indignation violente contre ceux qui avaient si indignement calomnié son ami pendant sa vie ; et jamais, à la vérité, l'absence de toute religion chez un individu ne servit de prétexte à plus d'intolérance, et à un manque plus complet de charité. La courte vie de Shelley avait été, comme sa poésie, un rêve brillant, faux en principe général, quoique beau et attachant dans les détails. Avec le temps, le jugement qu'il avait en réserve fût venu tempérer l'éclat de son ardente imagination, et le monde alors eût rendu à son génie l'hommage qui ne lui fut accordé que par un petit nombre d'amis, témoins de ce qu'il était réellement, et pleins de foi en ce qu'il aurait pu devenir un jour.

Il n'y avait pas long-temps que ce cruel événement avait eu lieu, lorsque M. Cowell, faisant une visite à lord Byron, à Gênes, lui dit que plusieurs personnes liées avec M. Shelley

étant réunies un soir, avaient vu distinctement ce dernier entrer dans un petit bois à Lerici, bien que, comme ils l'avaient appris ensuite, il se trouvât à ce moment fort loin de là, et dans une direction tout opposée. « Et cela, ajouta lord Byron à demi-voix et d'un ton solennel, dix jours juste avant que le pauvre Shelley ne mourût! »

Le 8 août il écrivait de Pise à M. Moore :

« Vous aurez appris que Shelley et un autre gentleman, un capitaine Williams, se sont noyés, par une bourrasque, dans le golfe de Spezia, il y a eu *hier* un mois. En voilà encore un de parti; un de ceux sur lesquels le monde s'est méchamment et brutalement mépris. Peut-être lui rendra-t-il justice, *maintenant* que cela ne peut ni troubler son repos ni le lui donner.

» Je n'ai pas vu ce dont vous me parlez (1), n'en ai entendu parler que par hasard, et n'ai pas envie d'en savoir plus. Le prix, d'après l'annonce, est de 14 schelings : c'est trop payer un libelle sur soi. On me dit, dans une lettre, que c'est d'un docteur Walkins, trafiquant en vins et *libelles*. Vous y voir aussi figurer, a dû diminuer de votre plaisir, comme ami. (Consultez La Rochefoucault.)

» Quant aux barbouilleurs du *Blackwood*, je n'ai jamais rien publié contre eux, et n'ai même vu ce recueil depuis trois ans qu'au travers des extraits de Galignani. J'écrivis, il y a pas mal de temps, quelques remarques à propos de leur article sur *Don Juan*; mais d'eux je disais peu de chose, et d'ailleurs ces remarques n'ont jamais été publiées. Si vous pensez que je doive suivre votre exemple (j'aime à être de votre bord quand je peux) et démentir leur impudente assertion (2), vous rédigerez cette déclaration pour moi

(1) Un livre qui venait de paraître avec ce titre : *Mémoires de l'honorable lord Byron.*

(2) On avait affirmé, dans un des derniers numéros du *Blackwood*, que lord Byron et moi étions occupés à écrire des satires contre ce journal.

comme pour vous. Il est possible que vous ayez vu chez Murray le peu que j'ai *écrit* (non publié) à ce sujet. Il y était beaucoup plus question de Southey que des *Blacks*.

» Si vous jugiez nécessaire de faire quelque chose à cause de ce livre de Walkins, je n'aurais pas grande objection à publier *mes Mémoires* de suite, pour contredire le drôle; mais, dans ce cas, je voudrais revoir les épreuves moi-même : que j'en aie votre avis, et sache s'il vaut mieux ne pas faire paraître,—du moins la seconde partie, qui touche aux limites de choses encore existantes.

» J'ai écrit trois nouveaux chants de *Don Juan*, et plane sur un autre ( le neuvième ); la raison qui me fait vous redemander les stances que je vous ai envoyées, c'est que, comme ces chants contiennent un récit détaillé du siége et de l'assaut d'Ismaël, avec force sarcasmes sur ces bouchers à grande échelle, votre mercenaire soldatesque, c'est une excellente occasion d'embellir le poème de. . . . . Avec de pareilles choses et de pareils misérables, dans le conflit actuel de la philosophie et de la tyrannie, il est urgent de jeter le fourreau. Je sais que c'est courir de terribles hasards, mais il faut que la bataille se livre ; et elle sera féconde en biens pour l'humanité, quoi qu'il puisse advenir à l'individu qui qui se risque.

» Que pensez-vous de votre évêque irlandais? Vous rappelez-vous le dicton de Swift? « Donnez-moi la *caserne*, au diable le *clergé !* » Il paraît que c'était aussi la devise de Sa Révérence. . . . . »

## AU MÊME.

Pise, 27 août 1822.

« C'est vous assommer que de revenir sur pareille bagatelle; mais il faut avouer que je serais fort aise de savoir par vous si mon offrande est parvenue de Livourne au comité irlandais à Paris. Mes raisons pour cela sont au nombre de trois. D'a-

bord, je doute toujours un peu de l'exactitude de la gent philanthrope et de tous les *aumôniers* qui recueillent les charitables deniers du public; secondement, je soupçonne que ledit comité, s'étant rangé à l'ordre du jour, aura jugé prudent de ne pas faire figurer sur ses listes le nom d'un pervers politique; et troisièmement je suis à peu près sûr de me voir un beau jour lanterné par les scribes du gouvernement pour avoir professé de l'affection pour l'Irlande et n'être pas venu à son aide dans sa détresse.

» Ce n'est pas, comme vous pouvez l'imaginer, que je sois ambitieux de faire mettre mon nom dans les journaux : c'est un plaisir que je puis avoir gratis tous les jours de la semaine. Mais je désire savoir si le révérend Thomas Hall a remis ou non ma souscription au comité à Paris.

» L'autre jour, à Viareggio, j'ai jugé à propos de nager jusqu'à mon schooner (*le Bolivar*), qui était au large, et de revenir à terre par la même voie; ce qui faisait, de bon compte, trois milles et plus. Comme c'était à midi, sous un soleil ardent, cette équipée m'a valu une bonne fièvre, et de plus ma peau a pelé par écailles, et j'ai eu tout le corps comme une large ampoule qu'avaient fait lever le soleil et la mer. J'ai beaucoup souffert, ne pouvant me coucher sur le dos, ni même sur le côté; car mes épaules et mes bras étaient aussi au vif que ceux de saint Barthélemy. Mais c'est passé; j'ai fait peau neuve et suis aussi brillant qu'un serpent dans sa nouvelle parure.

» Nous avons récemment brûlé les corps de Shelley et de Williams sur le rivage de la mer, pour les pouvoir transporter et faire enterrer convenablement. Vous ne pouvez vous faire l'idée de l'effet extraordinaire qu'avait le bûcher funèbre, sur une plage déserte, avec les montagnes pour fond et la mer au devant, non plus que du singulier aspect que donnaient aux flammes le sel et l'encens. Tout Shelley a été consumé, hors son *cœur*, qui n'a pas voulu prendre feu, et qui est maintenant conservé dans l'esprit-de-vin.

» Ainsi, votre vieille connaissance Londonderry est mort

tranquillement à Northcray, et le vertueux de Witt a été déchiré par la populace!... L'Irlandais a été chanceux dans sa vie et sa fin (1). En lui est mort le Franklin de l'Irlande.

» Leigh Hunt sue force articles pour son nouveau journal, et tous deux trouvons mal à *vous* de ne pas nous aider. Voulez-vous devenir un des *co-propriétaires* (2)? Dites oui, et nous nous donnerons la main. Je vous conseille d'y penser à deux fois avant de dire non.

» Ce... journal de Galignani contient environ dix mensonges par paragraphe. Ce n'est point une Bible qui a été trouvée dans la poche de Shelley, mais les Poésies de John Keats. Du reste, la première version n'était pas improbable, car il était grand admirateur des saintes Écritures, comme composition. Je n'ai point envoyé mon buste à l'académie de New-York; mais j'ai posé pour un artiste américain, nommé West, sur la requête que lui avaient faite quelques membres qui désiraient avoir mon portrait, pour l'académie, je crois.

» J'ai eu, et j'ai encore la pensée d'aller dans l'Amérique méridionale, mais je balance entre ce pays et la Grèce. Je serais parti depuis long-temps pour l'un ou l'autre, sans ma liaison avec la comtesse Guiccioli; car, de nos jours, l'amour s'arrange mal avec la gloire. *Elle* aurait été enchantée de venir aussi; mais je ne me soucie pas de l'exposer à un aussi long voyage, et à une résidence dans un pays agité, et où il me faudra probablement prendre un parti quelconque. »

Peu après avoir écrit ces lettres, lord Byron se rendit à Gênes, où il loua une maison appelée la villa Saluzzo, dans Albaro, l'un des faubourgs de la ville. Depuis sa malheureuse querelle avec un sergent-major, son repos avait été constamment troublé à Pise, tant par les enquêtes judiciaires qui suivirent cet événement, que par les soupçons et les rumeurs sinistres auquels il donna lieu. Quoique le

(1) Il est évident que les particularités de cet événement n'étaient pas encore parvenues à lord Byron.

(2) *Proper-rioters*. Il y a, dans la prononciation et la façon d'épeler, un jeu de mots impossible à rendre.

blessé se fût rétabli, ses amis et ses proches avaient juré de le venger par le poignard, et la sensation qu'avait causée toute cette affaire était doublement alarmante pour madame Guiccioli, dont la famille se trouvait dans une position fort critique. Ces impressions étaient encore récentes, lorsqu'une nouvelle circonstance reporta l'attention des Toscans sur leur hôte. Pendant un court voyage de lord Byron à Livourne, un domestique suisse de sa maison, s'étant pris de querelle avec le frère de madame Guiccioli, tira son couteau, et blessa légèrement le jeune comte à la joue. Cette rixe, si proche de l'autre, fit tant de bruit, que, dans son horreur de toute espèce de trouble, le gouvernement toscan se crut obligé d'intervenir; en conséquence, il donna ordre que les deux Gamba, père et fils, eussent à quitter la Toscane dans le délai de quatre jours. Une pareille décision venait renverser tous les plans de lord Byron. Après avoir balancé entre plusieurs projets, songeant tantôt à la Grèce, tantôt à l'Amérique, il se décida momentanément à se rendre à Gênes, d'où il écrivit à M. Murray, le **9 octobre 1822**.

« J'ai reçu votre lettre, et n'ai nulle objection, à cause de *vous*, à ce que les passages (marqués dans la dernière feuille envoyée l'autre jour à Pise) soient omis dans le nouveau *Mystère* ainsi que dans *Caïn;* mais pourquoi ne pas être franc, et ne pas le dire tout *d'abord?* Vous devriez, par toutes sortes de raisons, en agir plus ouvertement.

» J'ai été très-malade; retenu au lit quatre jours dans la plus détestable chambre de la plus détestable auberge de Lerici, avec une violente attaque rhumatismale et bilieuse, une constipation, et le diable sait quoi : point de médecin, hors un jeune garçon qui était attentif et prudent, et c'est beaucoup.

» Enfin, de désespoir, je saisis le livre d'ordonnances de Thomson (qui, par parenthèse, est un don de vous), et m'administrai la première dose que j'y trouvai. Après avoir subi les ravages de toute espèce de décoctions, je quittai le lit le cinquième jour pour traverser le golfe, et aller à Ses-

tri. La mer me ranima de suite ; je mangeai le poisson froid des matelots, bus un gallon de vin du pays, et gagnai Gênes le même soir, après avoir débarqué à Sestri. Depuis, je me trouve assez bien, quoique un peu maigre, et avec un peu de toux sur le soir.

» Je crains que, somme toute, le journal ne soit une *mauvaise* affaire, et n'aille pas ; mais je m'y sacrifie pour les autres, n'y ayant, *moi*, nul avantage. Je crois les *frères Hunt* honnêtes gens ; et je suis sûr qu'ils sont pauvres ; à eux deux ils n'ont pas un napoléon. Ils m'ont pressé de me mettre à l'œuvre, et dans une mauvaise heure j'y ai consenti. Cependant, je ne m'en repentirai pas, si je puis leur rendre service. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour Leigh Hunt, depuis son arrivée ici ; mais c'est chose presque inutile. — Sa femme est malade, ses six enfants sont peu traitables, et dans les affaires de ce monde il est lui-même un enfant. La mort de Shelley les a totalement échoués, et je n'ai pu les voir dans une pareille situation sans céder aux sentiments ordinaires d'humanité, et employer tous mes efforts à les remettre à flot.

» Voulez-vous, oui ou non, publier *Werner* et le Mystère?

» Ce maudit avertissement de M. J. Hunt passe toute borne. Je ne lui ai pas prêté mon nom pour être trompété de la sorte.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Cependant je crois, ou du moins j'espère qu'après tout vous êtes bon diable au fond, et c'est dans cette supposition que je vous écris au sujet d'une pauvre femme nommée *Yossy*, qui est, ou qui était un de *vos* auteurs, comme elle dit, et qui a publié en 1816 un livre sur la Suisse, avec le patronage de la cour et du colonel Mac Mahon ; mais il paraît que ni la cour ni le colonel n'ont pu engager le public, trop facilement effarouché, à débourser le prix exorbitant de trois louis treize schelings six pences. Bref, le livre en est mort, et, qui pis est, le mari de la pauvre âme est mort

aussi, et elle écrit, ayant le cadavre sous les yeux ; mais au lieu de s'adresser à quelque évêque ou à M. Wilberforce, elle a recours à ce proscrit, à cet athéistique, syllogistique, phlogistique personnage, à *moi-même* enfin. N'est-il pas étrange que cette racaille anglaise, qui me calomnie en tous sens et sur tous les points, s'en vienne me demander de l'aide dès qu'elle est dans le malheur. Je n'en ai pas à citer un, mais mille, qui m'ont écrit en pareille occurrence, et autant que je l'ai pu, j'ai tâché de rendre le bien pour le mal, et d'acheter pour un scheling de salut, aussi longtemps que j'en ai eu un en poche.

» Je voudrais vraiment faire quelque chose pour cette malheureuse femme, mais sa situation et ses désirs (quoique raisonnable) vont au-delà de ce que peut avancer un seul individu. J'ai ponr le moment plusieurs clients du même genre, et quelques reliquats de dettes à payer en Angleterre. Je paierai, mais, quant à ces *dernières*, Dieu sait avec quelle répugnance ! Le Fonds Littéraire ne peut-il rien faire pour elle ? A l'aide de votre crédit, qui est grand parmi les hommes pieux, il me semble qu'on pourrait faire une collecte. Y a-t-il moyen de publier un de ses livres? Supposons que vous la prissiez pour auteur à ma *place*, maintenant vacante entre vos griffonneurs : c'est une personne religieuse et morale, et qui brillera sur vos tablettes. Sérieusement faites pour elle ce que vous pourrez. »

## AU MÊME.

Gênes, 23 novembre 1822.

« J'ai à vous remercier d'un paquet de livres qui sont les bienvenus, surtout le don de sir Walter Scott, son « *Halidon Hill* ». Vous m'avez envoyé un exemplaire du *Werner*, mais *sans* la préface ; si vous l'avez publié ainsi, vous m'au-

rez mis dans une position fort désagréable ; je serai accusé d'avoir pillé le conte allemand de miss Lee, tandis que j'ai pleinement et franchement avoué que j'en avais tiré mon drame.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Vous aurez reçu dernièrement plusieurs lettres de moi, écrites d'un style que j'ai pris à regret ; mais vous ne m'aviez pas laissé le choix, par votre refus d'entrer en communication avec un homme que vous n'aimez pas, alors qu'il ne s'agissait que d'un simple transfert de papiers insignifiants (pour tout autre que l'auteur), et qui ne pouvaient avoir d'importance pour vous.

» J'espère que vous avez là-bas un hiver plus doux que le nôtre. Nous avons eu ici des inondations dignes de la Trent ou du Pô, et le paratonnerre de ma maison a été frappé (à ce que l'on croit) de la foudre. J'étais si près de la fenêtre que je fus ébloui ; les yeux me firent mal pendant plusieurs minutes, et tous ceux qui se trouvaient dans la maison sentirent instantanément un choc électrique. Madame Guiccioli fut très-effrayée, comme vous pouvez croire.

» J'ai pensé depuis que si quelque malheur fût arrivé par suite, vos bigots n'auraient pas manqué de me gratifier d'un « jugement de Dieu », comme Twackum fit de Square, quand ce dernier se mordit la langue en parlant métaphysique. Ces drôles oublient toujours le Christ dans leur christianisme, et ce qu'il dit quand « la tour de Siloé tomba ».

» C'est aujourd'hui le 9, et le 10 est l'anniversaire de la fille qui me reste. J'ai ordonné pour régal une côtelette de mouton et une bouteille d'*ale*. — Elle a sept ans, je crois. Vous ai-je jamais dit que le jour de ma majorité je dînai avec des œufs, du lard et une bouteille d'*ale* ?

» Je vois qu'on représente les Hunt et madame Shelley comme vivant chez moi : c'est un mensonge. Ils habitent à quelque distance, et je ne les vois pas deux fois par mois.

Je n'ai pas rencontré M. Hunt douze fois depuis que je suis à Gênes ou aux environs. »

## AU MÊME.

Gênes, 25 décembre 1822.

« Je vous avais renvoyé la *Quarterly* sans la lire, non par dédain ou par pique, mais parce que c'est un genre de lecture auquel j'ai depuis quelque temps renoncé. Je pense que le style des écrits périodiques nuit aux habitudes de l'âme, en présentant la superficie de trop de choses à la fois. Je ne l'avais pas même parcourue, m'étant fait une règle de ne plus lire de Revues, bonnes, mauvaises ou médiocres : mais qui peut échapper à sa destinée? Galignani, dont le journal est ma seule lecture anglaise, ne s'est-il pas avisé de reproduire dans son infatigable compilation hebdomadaire, au moins la moitié d'un article sur moi, inséré dans ladite *Quarterly*, et comme « de même que les hon- » neurs c'était chose inattendue, » je l'ai lu. Je dois avouer que, dans son ensemble, c'est-à-dire dans l'*ensemble* de la moitié que je connais (l'autre moitié devant faire partie de la circulaire *Galignani* la semaine prochaine), l'article m'a paru loyal et généralement dicté par un esprit de justice et d'impartialité. Comme je prends le bien en bonne part, je ne veux ni ne dois quereller avec le mauvais. La critique de *Don Juan* est sévère, mais inévitable. L'écrivain a dû suivre ou du moins ne pas contrecarrer l'opinion dominante d'un parti, qui cependant n'est peut-être pas lui-même bien ferme. Une Revue peut diriger et détourner parfois le cours de l'opinion, mais non en s'y opposant d'abord. *Don Juan* sera reconnu avant peu pour ce que j'ai voulu faire, une *satire* sur les *abus* de l'état actuel de la société, non un panégyrique du vice. Il se peut qu'il soit çà et là voluptueux,

je n'en puis mais. Arioste est pire, Smollet dix fois pire, et Fielding ne vaut pas mieux. Aucune jeune fille ne sera séduite par la lecture de *Don Juan :* — Non, non; elle s'adressera pour cela aux poèmes de Little, aux *romans* de Rousseau, ou même à ceux de l'immaculée madame de Staël. C'est là qu'elle trouvera des encouragements, non dans le *Don*, qui se rit de cela, et—et—de presque toutes choses. Mais ne vous inquiétez pas,.. *ça ira!* . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» A présent, voyez-vous ce que vous et vos amis avez fait par votre brutalité mal entendue ? — Ni plus ni moins que cimenter l'espèce de liaison que vous vouliez prévenir, et qui, selon toute apparence, en serait restée là si les Hunt avaient *prospéré*. Au point où nous en sommes, je ne les quitterai pas dans leur adversité, dût-il m'en coûter réputation, gloire, argent, et le reste.

» J'ai déjà expliqué, dans la lettre que vous avez jugé à propos de montrer, quels furent mes motifs dès l'origine : ce sont les *véritables*, et j'y persiste, comme je vous le dis et comme je l'ai dit à Leing Hunt quand il m'a questionné au sujet de ma lettre. Il a été extrêmement blessé et ne me pardonnera jamais au fond, mais je n'y puis rien. Mon intention n'a jamais été d'en faire parade; puisqu'il lui a plu de m'interroger, je ne pouvais lui répondre qu'avec une entière franchise : et j'avoue d'ailleurs que je ne voyais rien dans la lettre qui pût l'offenser, à moins que je n'aie dit qu'il était *assommant*, ce que je ne me rappelle pas. Si *leur* journal avait réussi, et que j'eusse pu les aider (les deux frères) à en faire une bonne entreprise, après leur avoir servi de pilote pour quitter la rive, je leur eusse souhaité bon voyage. De la façon dont les choses ont tourné, je ne puis ni ne voudrais, quand je le pourrais, les abandonner au millieu des brisants.

» S'il est question de sympathie de sentiment, de pensée d'opinion entre Leigh Hunt et moi, il y en a peu ou point. Nous nous voyons rarement, presque jamais; je ne l'en crois

pas moins homme de talent et de principes sûrs, et dois faire pour lui ce que je voudrais qu'on fît pour moi. Je ne sais dans quel monde il a vécu, mais j'ai vécu, moi, dans trois ou quatre mondes, dont aucun ne ressemblait à celui de son Keats, et à sa terre inconnue de Kangarou. Hélas! pauvre Shelley! Aurions-nous ri s'il avait vécu! Que de fois avons-nous ri aux larmes de tant de choses qui se traitent gravement dans les faubourgs!

» Vous vous êtes tous mépris sur Shelley. Vous ne savez pas jusqu'à quel point il était bon, doux, tolérant en société : c'était, quand il le voulait et partout où il lui plaisait, le plus parfait gentleman qui ait jamais traversé un salon.

» J'ai quelque idée de faire une excursion à Naples (*solus*, ou du moins *cum solâ*) ce printemps, et d'écrire, lorsque j'aurai étudié le pays, un cinquième et un sixième chant de *Childe Harold;* mais ce n'est pour le moment qu'une idée, car j'ai en tête d'autres courses et d'autres voyages. Les bustes sont achevés (1); en êtes-vous digne. »

*P. S.* « La famille du comte Gamba, père, mère et fille, demeurent chez moi, d'après l'avis du consul, M. Hill, qui les croit plus à l'abri des persécutions politiques là que partout ailleurs. Ils occupent une partie d'une vaste maison, moi l'autre, mais nos établissements-sont tout-à-fait séparés.

» Depuis que j'ai lu la *Quarterly*, j'ai effacé deux ou trois passages dans les six ou sept derniers chants; j'y avais légèrement gourmandé quelques-uns de vos auteurs; mais je ne veux pas rendre le mal pour le bien.

(1) Son buste par Bartollini. Dans une autre lettre à M. Murray, il dit : « Le buste ne tourne pas au beau — bien qu'il puisse être ressemblant pour ce que j'en sais), attendu qu'il représente exactement un jésuite suranné »; et plus loin : « Je vous assure que le buste de Bartollini est affreux, quoique je ne puisse m'empêcher de penser qu'il est hideusement ressemblant. S'il en est ainsi, je n'ai pas long-temps à habiter ce monde, car il dénonce soixante-dix ans — au moins. »

» M. J. Hunt sera probablement l'éditeur des nouveaux chants : avec quelle apparence de succès, c'est ce que j'ignore, et qui ne m'importe guère pour ce qui me concerne ; mais je souhaite que cette publication lui puisse être utile, car c'est un homme ferme, brusque, consciencieux, rempli, me dit-on, de courage moral et physique, tel qu'on se figurerait Prynne ou Pym (1). Je ne vous en veux point d'avoir refusé les *Don Juan*.

» Êtes-vous venu au secours de madame de Yossy, comme je vous en priais? Je lui ai envoyé trois cents francs ; ne voulez-vous pas la recommander au Fonds Littéraire, etc.... »

La lettre suivante ne doit prendre place ici que comme ordre de date ; il est évident qu'il s'agit de quelque affaire de cœur dans laquelle lord Byron jouait le rôle de confident, mais rien n'explique à qui l'épître était adressée, et à quelle occasion.

## A LADY ***.

Albaro, 10 novembre 1822.

« Le chevalier persiste à se croire maltraité, et vous dépeint comme une froide Calypso, qui se plaît à égarer les gens d'une disposition aimante, sans leur offrir aucune espèce de dédommagement, vous contentant, à ce qu'il semble, de faire une *dupe* au lieu de deux, ce qui est la méthode la plus généralement approuvée en pareille occasion. Quant à moi, je trouve que vous avez tout-à-fait raison ; et croyez-m'en sur ce point, une femme qui, dans l'état actuel de la société en Angleterre, donne quelques avantages à un homme, *peut compter* s'assurer un amant, mais verra, tôt ou tard, que c'est un tyran qu'elle s'est donné ; et ce n'est peut-être pas la faute de l'homme non plus ; c'est le résultat nécessaire et naturel des conventions de société, qui, par le fait, tyrannisent également l'homme

(1) Le premier puritain et martyr, le second républicain.

et la femme, c'est-à-dire s'ils ont tous deux quelque sympathie ou quelque honneur.

» Vous pouvez m'écrire à votre loisir et selon votre envie. J'ai toujours eu pour maxime (au reste, l'expérience l'a justifié) qu'un homme et une femme forment des amitiés plus réelles qu'il n'en peut exister entre deux personnes du même sexe; mais avec cette condition, que jamais ils ne se sont fait ou ne se feront l'amour. Les amants peuvent être ennemis, et finissent généralement par là, mais ils ne sauraient être amis; parce que dans ce genre d'attachement, il y a toujours un grain de jalousie, et quelque chose du soi.

» A vrai dire, je regarde l'amour comme une sorte de transaction hostile, très-nécessaire pour faire ou rompre les mariages, et tenir le monde en marche, mais qui ne peut jamais être une sinécure pour les parties contractantes.

» A présent que mes périls d'amour sont, je crois, à peu près passés, et que, d'après tout ce que j'entends, les vôtres ne doivent jamais commencer, nous devons être les meilleurs amis du monde, et avec l'avantage de pouvoir mutuellement aimer à droite et à gauche parmi nos connaissances, sans les soucis, les bouderies et les douleurs inséparables de cette divine passion. Croyez-moi, etc. »

## CHAPITRE XI.

Relations avec M. Hunt.—*Le Libéral.*— Coopération de lord Byron à ce journal.— Générosité mal reconnue.— Liaison avec une famille de voyageurs anglais et français.— Vers à la comtesse de B**. — Journal d'un français sur l'Angleterre. — Demande du portrait de lady Byron. —Lettre amère et tendre à cette dernière.

Depuis quelque temps lord Byron était poursuivi de l'idée que sa réputation déclinait en Angleterre. Cette soif de gloire, cette susceptibilité maladive qui conduisirent le Tasse à douter, au milieu des plus éclatans triomphes, sinon de leur réalité, du moins de leur durée, présentaient au poète anglais les hommages rendus à son talent comme un présage de chute pour l'avenir, un symptôme de déclin. Sa malencontreuse association avec M. Hunt dans *le Libéral* vint justifier ses tristes prévisions, en portant atteinte à sa popularité.

Son principal motif pour contracter cette indigne alliance fut le désir de seconder les intentions bienveillantes de son ami Shelley en invitant Hunt à venir se fixer en Italie; et peut-être que, sans qu'il s'en rendît compte, il était bien aise de tirer parti d'un homme expérimenté comme éditeur, pour réaliser enfin son projet favori, la création d'un ouvrage périodique dans lequel il pût à son gré publier de suite les productions variées de son capricieux génie. Cependant, avec la mince opinion qu'il avait toujours eue du caractère et du talent de M. Hunt, il y avait de la légèreté, et une inexplicable inconséquence, à afficher une communauté de gloire et d'intérêt que ne justifiaient ni attachement ni intimité personnels.

Tant que Shelley vécut, l'estime qu'en faisait lord Byron

s'étendit à son cercle d'amis; et les manières distinguées du premier, son humeur douce et facile, prévinrent les chocs que devaient amener des relations entre un protecteur peu patient et un obligé vaniteux. Cependant il paraîtrait par la lettre suivante de Shelley à son noble ami, qu'il s'éleva, même alors, quelques-unes de ces mésintelligences humiliantes qu'engendre l'argent, dont le caractère est de tout souiller.

15 février 1823.

« Je joins ici un billet de Hunt, qui me peine par plus d'un motif. Vous remarquerez le *post-scriptum*, et vous me connaissez assez pour comprendre qu'il m'est pénible d'avoir à le commenter. Hunt m'avait pressé à plusieurs reprises de vous prier de lui prêter cette somme. Ma réponse a toujours été de lui envoyer tout ce dont je pouvais disposer, ce que j'ai fait à la lettre. J'ai vivement senti votre offre généreuse de meubler et de disposer pour lui une partie de votre maison, et l'ai acceptée de bon cœur en son nom, mais, croyez-moi, sans la moindre idée de prélever ou de souffrir qu'on prélevât, si je pouvais l'empêcher, des taxes plus onéreuses sur votre bourse. Comme, en dépit de mes efforts, les choses en sont venues là, je ne vous cacherai pas la baisse actuelle de mes fonds, et mon incapacité absolue d'aider Hunt plus long-temps.

» Je ne crois pas que la promesse du pauvre Hunt de rembourser à jour fixe vaille grand' chose ; mais la mienne est moins incertaine, c'est avec plaisir que je me porterai garant des engagements qu'il pourrait contracter avec vous. Je suis si ennuyé de tout cela, que je sais à peine qu'écrire encore moins que dire, et j'ai besoin de toute votre indulgence pour juger et mes sentiments et mes expressions, etc. »

L'oubli total et bien mérité dans lequel est tombé le livre où M. Hunt a cru devoir se venger sur lord Byron *mort*, des obligations qu'à l'heure du besoin il avait contractées

envers lord Byron *vivant*, m'épargne le dégoût de m'occuper long-temps d'un pareil ouvrage. Du reste, haute et prompte justice a été faite d'une si noire ingratitude : ceux même qui étaient les moins disposés à approuver lord Byron et sa conduite, n'ont pu, sans horreur, se voir appuyés dans leur propre opinion par un homme qui ne rougissait pas d'avouer que son titre à la confiance, comme accusateur, était la facilité d'observation dont il avait joui sous le toit de celui qui le logeait et le nourrissait.

Quant au sentiment hostile manifesté contre moi dans le livre de M. Hunt, je me bornerai, pour toute vengeance, à donner ici le passage qui me l'attira, et qui a du moins le mérite de n'être pas une attaque en dessous, car, dans toutes les remontrances que je crus devoir faire à lord Byron sur ses nouveaux alliés littéraires, je n'écrivis jamais une seule ligne sur MM. Shelley ou Hunt, sans être persuadé, d'après ma longue intimité avec mon correspondant, qu'elle leur serait de suite et tout naturellement communiquée. Ce manque de prudence pouvait être un défaut de mon noble ami ; mais comme il ne le déguisait point, il était facile de s'en garder et d'en neutraliser les mauvais effets. C'est d'ailleurs la conséquence assez générale d'une grande franchise de caractère ; et il y aurait eu folie à se flatter qu'une personne aussi candide que l'était lord Byron sur ses propres affaires, fût beaucoup plus discrète quand il s'agissait des confidences d'autrui. Voici le passage que, selon toute apparence, lord Byron montra à M. Hunt :

« Je suis très-impatient d'apprendre que vous vous êtes tiré du *Libéral*. J'ai regret à insister sur une chose si contraire à l'intérêt de Hunt, mais je n'hésiterais pas à lui parler de même, si je le voyais. A votre place, je le servirais de toutes les manières possibles, hors celle-là : — je lui donnerais (s'il voulait les accepter) les profits des mêmes ouvrages publiés séparément, — mais je ne me mêlerais pas ainsi à d'autres. Je ne voudrais point m'associer à cette espèce de *pot au feu*, où le mauvais goût d'un ingrédient

gâte tout le reste. Si j'étais vous, je marcherais dans ma force, seul, et comme tel, invincible. »

Le 20 février 1823, lord Byron me répondit ce qui suit :

« Je vois fort peu Hunt, — une fois le mois à peu près, et encore c'est presque toujours pour ses propres affaires. Vous pouvez facilement supposer que je connais trop peu Hampstead et ses satellites pour avoir grande sympathie ou communauté d'opinion avec eux. Toutes nos relations actuelles sont nées du naufrage inattendu de Shelley. Vous ne voudriez pas que j'eusse planté là, dans la rue, un homme avec tout une famille, n'est-ce pas? Et quant à l'autre plan dont vous parlez, vous oubliez combien il serait *humilié* de la supposition que ses propres ouvrages ne se vendissent pas! Songez-y un moment : — c'est peut-être l'homme le plus vain de la terre, du moins ses propres amis le disent assez haut; et s'il eût été dans des circonstances plus heureuses, j'aurais pu être tenté de le faire descendre d'un cran; mais à présent il y aurait de la cruauté. Somme toute, c'est une maudite affaire. Du moins je n'ai sur la conscience ni le motif ni les moyens, car lui et son frère se sont bien trouvés de la publication sous le rapport pécuniaire.

» Êtes-vous *réellement* sur le point de vous amender et de faire votre paix avec le clergé? Je ne vois pas ce que vous y gagneriez : c'est à *vous*, non au poème, qu'ils en en veulent. Ils diront qu'ils vous ont fait peur. — L'Irlande vous en préserve! Adieu. »

Pour en finir avec M. Hunt, j'insérerai ici partie d'une lettre adressée par lord Byron à une dame qui avait cru devoir en appeler à ses sentiments et à son amitié pour l'éditeur du *Libéral*. Il faut y faire la part non seulement de la disposition d'esprit et d'âme où il se trouvait en l'écrivant, mais aussi de l'influence des brouilleries et des ressentiments passagers qui venaient obscurcir ses plus vives amitiés, l'indisposant parfois contre ceux que, quelques minutes après, il aurait proclamés les premiers entre ses élus.

A M<sup>rs</sup> ***

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Je présume que vous, du moins, me connaissez assez pour être convaincue que je n'ai pu avoir l'intention d'insulter à la pauvreté de Hunt. Au contraire, je l'en honore; car je sais ce qui en est, et me suis trouvé moi-même aussi embarrassé qu'il a jamais pu l'être, sans découvrir dans la gêne rien qui pût nuire à la dignité d'un homme d'honneur. Si vous voulez dire que dans le cas où il eût été riche, je n'eusse pas fait difficulté de me rattacher à son journal, je réponds négativement. Je me suis engagé dans cette entreprise par désir de lui être utile, par respect pour son caractère littéraire et personnel, non moins que par estime de son courage politique et regret de sa situation actuelle. Je l'ai fait dans l'espoir qu'aidé de même par quelques amis lettrés, qui contribueraient de leurs œuvres à la composition d'un journal dont la première condition est la variété, il pourrait parvenir à se rendre indépendant.

» Je l'ai toujours traité, dans nos relations personnelles, avec une si scrupuleuse délicatesse, que je me suis abstenu de lui donner des avis quand je supposais qu'ils pouvaient lui déplaire, de peur qu'il ne pensât que c'était prendre avantage de sa situation.

» Quant à l'amitié, c'est un penchant très-borné chez moi. Je ne connais personne du genre *masculin*, excepté lord Clare, mon ami d'enfance, pour lequel j'éprouve rien qui mérite ce nom. Tous mes autres attachements ne sont que relations du monde; même pour Shelley, que j'admirais et estimais fort, je ne sentais pas d'amitié. Vous voyez donc que la vanité ne m'y peut amener; car, de tous les hommes, Shelley était celui qui pensait le plus de bien de mes talents, et peut-être de mon caractère.

» Je ferai mon devoir avec mes intimes, en agissant toujours d'après le principe de faire aux autres comme je voudrais qu'il me fût fait. J'ai agi ainsi, j'espère, en plus d'une occasion. Je me suis plu à leur conversation, réjoui de leur succès; j'ai été aise de leur rendre service et de recevoir en échange leur aide et leurs conseils. Mais quant à des amis et à de l'amitié, je vous ai nommé le seul être au monde pour qui je ressens quelque chose d'approchant. Je pourrais peut-être excepter Thomas Moore. J'ai eu, et il se peut que j'aie encore des douzaines d'amis, comme on les nomme en cette vie; partners de la valse du monde, promptement oubliés quand le bal est fini, bien qu'agréables dans le moment. L'habitude, les affaires une association de plaisir ou de peine, forment ces sortes de liens; la même foi politique en est un aussi. . . . . .

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

## A LADY ***.

Gênes, 28 mars 1823.

« M. Hill est ici : j'ai dîné avec lui il y a eu huit jours samedi dernier. En revenant chez moi, ma voiture s'est brisée, et il m'a fallu faire trois milles à pied, ce qui n'est pas un grand tour de force pédestre; mais soit que le souffle d'un vent fort et froid m'ait glacé au sortir de salons très-chauds, soit que je me fusse trop échauffé à gravir la colline d'Albaro, ou que quelque chose en moi allât de travers, j'ai eu le lendemain un violent rhume et une inflammation de tout le visage; c'est la première fois de l'hiver que cela m'arrive. J'ai beaucoup souffert, mais sans aucun danger. Ma santé est à peu près remise pour l'instant. M. Hill est, je crois, tout occupé de sa diplomatie.

» Je vois par les journaux que mon nom a été traîné dans

cette malheureuse affaire de Portsmouth (1), dont je ne sais rien qu'en abrégé. M. Hanson est mon chargé d'affaires, mon procureur, en termes de chicane; il entra en fonctions que je n'avais que dix ans, lors de la mort de mon oncle, et depuis il a toujours continué à administrer mes affaires légales. Il m'invita par une épître fort civile, comme ancienne connaissance de la famille, à assister au mariage de miss Hanson. J'y allai par une matinée brumeuse, fort à contre-cœur (car j'avais passé deux nuits au bal); mais je craignais de blesser par mon refus un homme qui ne m'avait jamais offensé. Je ne vis rien de remarquable dans la cérémonie (2): je ne savais que ce que le père m'en avait dit, n'ayant assisté ni aux préliminaires ni aux suites, car, le mariage fait, je m'en retournai chez moi, et ils partirent pour la campagne aussitôt après les vœux et serments. C'est sur ce simple fait que le *Journal des débats* de Paris a parlé de miss Hanson comme autrefois très-liée avec le célèbre, etc., etc. : je lui suis fort obligé de la célébrité, mais demande permission de décliner l'honneur qui repose sur un mensonge. Ma liaison était avec le père, et sous la forme peu sentimentale de longs mémoires d'avocats pour lesquels j'ai eu à lui payer dix à douze mille louis en quelques années. *Elle* n'était pas jolie, et je soupçonne que l'infatigable M. A. fut (comme tout l'entourage de la dame), plus alléché par son titre que par ses charmes. Je regrette fort d'avoir été témoin du prologue au bienheureux état des « coups et des noirceurs, etc., etc.; » mais je ne pouvais pas prévoir qu'un homme qui depuis cinquante ans allait en liberté par le monde, et qu'on jugeait compétent pour voter, dût ainsi tourner à la folie. Du reste, il ne me semblait pas plus fou alors que toute autre personne allant se marier

(1) Il s'agissait d'un divorce.

(2) Voyez les détails qu'il donne à ce sujet dans son journal, t. II, page 298.

s'il le désire. Dernièrement je suis allé fort peu en société, anglaise ou étrangère, car de la première j'ai vu tout ce qui en valait la peine avant de quitter l'Angleterre, et cela à l'époque de ma vie où j'étais le plus disposé à l'aimer; pour la dernière j'en ai eu assez pendant mon séjour en Suisse, principalement chez madame de Staël où j'allais quelquefois; jusqu'à ce que je fusse las de *conversazioni* et de carnavals avec tout leur apanage : et l'assommant de la chose, c'est qu'y paraître une fois c'est prendre l'engagement d'y paraître tous les jours, ou plutôt toutes les nuits. J'ai parcouru le cercle des soirées les plus distinguées de Venise, et autres lieux. Je suis allé chez les Benzoni, les Albrizzi, les Michelli, etc., etc.; chez les cardinaux et les différents potentats de la légation en Romagne (c'est-à-dire à Ravenne); et arrivé en Toscane, je me suis séquestré par amour du repos. D'ailleurs, quand je vais dans le monde, je donne toujours à la longue dans quelque panneau, ou fais quelque gaucherie, ce qui m'arrive pas dans ma solitude. Cependant le temps et ma constitution m'ont fait rassis, et je n'ai plus guère à craindre l'excès de turbulence. Comme je vous l'ai dit déjà, je serai toujours disposé à connaître vos amis. Il se peut qu'en effet *il* (le marquis) me soit allié, car un Palavicini de Bologne, je crois, épousa une de mes parentes éloignées, il y a un demi-siècle. Je me trouve savoir ce fait parce que lui et sa femme avaient sur les propriétés de mon oncle une rente annuelle de cinq cents livres sterling, laquelle cessa à sa mort, quoique je me rappelle avoir ouï dire qu'ils tentèrent (chose assez naturelle) de la faire survivre au défunt. Si je puis vous être bon à quelque chose, ici ou ailleurs, je vous en prie, disposez de moi, etc. »

## A M. MOORE.

Gênes, 2 avril 1823.

« Je quitte à l'instant quelques-uns de vos amis qui m'ont fait hier une visite, que je leur ai rendue aujourd'hui, en

votre honneur et à cause d'eux ; car je réserve ma peau d'ours, dents, pates et griffes, pour nos ennemis.

» J'ai aussi vu Henri F**, fils de lord H***, que je n'avais pas eu occasion de rencontrer depuis que je l'avais laissé joli et doux adolescent sans cravate, en veste, d'une santé délicate, il y a sept longues années, à l'époque de mon éclipse, — la troisième, je crois ; j'en ai une d'ordinaire tous les deux ou trois ans. Il a la plus tendre et la plus aimable expression de physionomie que j'aie jamais vue, et des manières à l'avenant. S'il joint à cela des talents héréditaires, il fera reverdir le nom de F** et lui conservera toute sa fraîcheur encore pendant un demi-siècle, j'espère. Je parle sur un aperçu rapide, mais je me plais à céder à ce genre d'impression. J'ai toujours vu que j'aimais mieux et plus long-temps ceux qui m'avaient attiré au premier coup d'œil, et j'ai toujours aimé cet enfant, peut-être un peu pour la ressemblance qu'il y a dans la partie la moins heureuse de notre destinée : — vous savez qu'il boite. Mais il y a cette différence que *lui* a l'air d'un ange qui s'est heurté contre une étoile, tandis que *moi* je suis le *diable boiteux*, — sobriquet que je m'émerveille que les orthodoxes, entre leurs divers *nominis umbræ*, ne m'aient pas encore donné.

» Vos autres alliés, que j'ai trouvés gens fort aimables, sont *milord B*** et son *épouse*, voyageant avec un très-beau compagnon sous la forme d'un comte français (pour me servir de la phraséologie de Farquhar, dans *le Stratagème d'un Beau*), qui a tout l'air d'un *Cupidon déchaîné*, et qui est un des rares échantillons que j'aie vus de notre idéal d'un Français d'*avant* la révolution ; — un vieil ami à visage nouveau, dont je ne croyais jamais revoir le pareil. *Miladi* semble fort lettrée, ce qui, joint à l'honneur de votre connaissance, m'a sans doute procuré le plaisir de les voir. Elle est de plus très-jolie, même le matin, genre de beauté que le soleil d'Italie n'éclaire pas aussi souvent que les flambeaux. Il est incontestable que les Anglaises *durent* davantage que les femmes du continent. M ** a l'air d'un fort bon homme,

considérablement apprivoisé depuis le temps où je me le rappelle dans toute sa gloire de pierres précieuses, de tabatières, d'uniformes, de poses théâtrales, de discours à notre chambre, « j'entends celle des pairs » (je vous renvoie à Pope, — que vous ne lisez pas et ne voulez apprécier, — pour cette citation : j'espère que vous conviendrez qu'elle est poétique), donnant séance à Stroeling le peintre (vous rappelez-vous notre visite chez l'Allemand, avec Leckie?), pour être représenté en héros d'Azincourt, « avec son long sabre, selle et bride, fal, la, la, la, ta, la, la, » (1).

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» J'ai été malade et suis maigre, peut-être plus que lorsque vous me vîtes en 1812, quoique je fusse alors presque transparent : il me faut vivre de régime, ce qui ne m'empêchera pas, les Dieux aidant, de dîner avec vos amis après demain.

» Ils m'ont donné de bonnes nouvelles de vous et de vos « Anges emprisonnés. » Mais pourquoi avoir changé le titre? vous vous en repentirez quelque jour. On ne peut se concilier les bigots, et quand on le pourrait, — en vaudraient-ils la peine? Je soupçonne que je suis plus orthodoxe que vous dans mon christianisme; dès que je rencontrerai un véritable chrétien, en pratique ou en théorie (je n'ai jamais trouvé d'homme qui pût produire l'une ou l'autre quand on le mettait à l'épreuve), je me fais son disciple. Mais jusque-là je ne puis me soumettre à des préleveurs de dîmes, non plus qu'imaginer ce qui vous a fait circoncire vos séraphins.

» J'ai été beaucoup plus persécuté que vous, comme vous pouvez en juger par ma décadence actuelle; car je prends pour accordé que je suis en baisse de popularité et de vente autant que peut l'être un auteur; du moins mes amis me l'assurent, — que leur bienveillance soit bénie! Ils attribuent cela à Hunt; mais ils ont tort, — il faut qu'en

(1) Refrain d'une chanson militaire anglaise.

partie, du moins, ce soit ma faute; — ainsi soit-il! Quant à Hunt, je préfère ne l'avoir *pas* laissé mourir de faim dans la rue, à tout l'honneur personnel qu'aurait pu me valoir une philanthropie si pure. Dans toute cette affaire j'agis réellement par principe, car nous n'avons presque rien de commun; et je ne puis vous décrire la désespérante sensation de s'efforcer de faire quelque chose pour un homme qui semble ne *pouvoir* ou ne *vouloir* rien faire pour lui-même, du moins rien qui soit utile; c'est comme si l'on tirait de la rivière quelqu'un pour le voir s'y rejeter de suite. Pendant ces trois ou quatre dernières années Shelley l'aidait et parvint même à le tirer tout-à-fait d'embarras. Depuis sa mort et avant j'ai fait ce que j'ai pu pour Hunt, mais il n'est pas en mon pouvoir de rendre cela permanent. Je voudrais le décider à retourner en Angleterre, et lui fournirais les moyens de le faire convenablement; sa situation y serait après tout fort améliorée par le paiement d'une partie de ses dettes, etc.; et il serait à même de continuer son journal ou ses journaux avec son frère, qui paraît homme de sens, simple et endurant. »

Il se forma rapidement entre lord Byron et la famille dont il parle dans cette lettre une intimité qui lui fut une source de plaisir pendant le séjour de ces étrangers à Gênes. Il s'était persuadé depuis si long-temps que tous ses compatriotes voyageurs le considéraient comme un banni ou une curiosité, qu'un accueil empressé et cordial lui causait autant d'étonnement que de joie. Les souvenirs d'Angleterre, les habitudes anglaises rafraîchissaient son âme, en lui apportant un souffle de son air natal.

Dans son désir de décider ses nouvelles connaissances à se fixer momentanément à Gênes, il leur conseilla de louer une charmante villa nommée *il Paradiso*, dans le voisinage de la sienne, et alla avec eux la visiter. Il fit à cette occasion un impromptu, peu saillant d'ailleurs, mais qui roulait sur une plaisanterie en vogue parmi les beaux esprits gé-

4.

« Mon front n'est pas creusé de rides surannées;
Non, ses sillons révèlent la douleur!
Il est de ces *moments* qui valent des années
Et comme un soc labourent jusqu'au cœur.

5.

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

Pendant le séjour de cette aimable famille à Gênes, il s'établit entre elle et lord Byron une correspondance dont voici quelques échantillons curieux.

AU COMTE B**.

5 avril 1823.

« Mon cher lord,

» Comment va votre goutte, ou plutôt comment allez-vous? Je vous renvoie le journal du comte ***, qui est une production très-extraordinaire, et d'une triste vérité en tout ce qui concerne le monde d'Angleterre. Je connais, ou ai connu personnellement la plupart des personnages et des sociétés qu'il décrit, et après avoir lu ses remarques, j'ai senti renaître mes souvenirs comme s'ils étaient d'hier. Je plaiderai cependant en faveur de quelques rares exceptions dont je parlerai tout à l'heure. La chose singulière, c'est qu'à vingt-deux ans il ait pu pénétrer, *non* le *fait*, mais le *mystère* de l'ennui anglais. J'avais à peu près le même âge lorsque je fis la même découverte, presque dans les mêmes cercles (car il n'y a pas une seule des personnes citées que je n'aie vue tous les soirs ou tous les jours, et j'étais plus ou

moins lié avec le grand nombre), mais jamais je n'aurais pu si bien décrire; *il faut être Français* pour cela.

» Il lui a manqué d'aller à la campagne pendant la saison des chasses, « avec une société choisie d'hôtes distingués », selon la formule ordinaire des journaux. Là il eût vu les *gentlemen*, après dîner les jours de chasse, et la soirée que suit l'orgie,—et les femmes faisant mine d'avoir chassé, ou plutôt d'avoir été *pourchassées*. J'aurais voulu le voir assister à un dîner en ville : chez lord C** (il m'en souvient); peu de convives, mais tous gens distingués et des plus amusants. Le dessert était à peine servi, que, sur douze, j'en comptai *cinq* parfaitement endormis; *Tierney*, lord ** et lord *** en étaient; j'oublie les deux autres, mais ce devaient être de beaux esprits, ou des orateurs, — peut-être des poètes.

» Mon séjour dans l'Orient et en Italie m'a donné quelque indulgence pour la *sieste*; — mais dans les pays chauds, au moins on y vaque régulièrement et dans la solitude (ou du moins en tête-à-tête avec un compagnon convenable), et tranquillement retiré dans sa chambre pour échapper au soleil une heure ou deux.

» A tout prendre, le journal de votre ami est une formidable production. Hélas! nos chers et bien aimés compatriotes ont découvert qu'ils sont *ennuyés*, non qu'ils sont *ennuyeux*, et je soupçonne que la révélation de cette dernière vérité désagréable ne sera pas mieux reçue que ne le sont d'ordinaire les vérités. J'ai tout lu avec grande attention et instruction; je suis trop bon patriote pour dire *avec* plaisir, du moins ne le *dirai-je pas*, quoi que j'en puisse penser. J'ai montré l'œuvre (sans qu'il y ait indiscrétion, j'espère) à une jeune dame italienne, *très-instruite* aussi, et qui passe, ou a passé pour une des trois plus célèbres beautés d'un district de l'Italie, qu'habitaient sa famille et ses amis dans des temps moins agités en politique (ce n'est pas Gênes, par parenthèse), et elle en a été ravie. Elle dit avoir pris là une idée plus nette de la société anglaise que

dans toutes les dissertations métaphysiques de M$^{me}$ de Staël à ce sujet, dans son ouvrage sur la Révolution. Je vous prie de remercier pour moi le jeune philosophe, et de faire mes compliments à lady B** et à sa sœur. Croyez, etc. »

*P. S.* « Il est bruit, dans des lettres particulières, de troubles ou complots qui auraient éclaté dans l'armée française des Pyrénées ; de généraux soupçonnés ou congédiés, de ministres de la guerre voyageant pour voir de quoi il est question ; « sur mon âme cela sonne mal ! »

» Dites au comte ** que quelques noms ne sont pas tout-à-fait intelligibles, surtout des clubs; il parle de celui de *Watts*, peut-être a-t-il raison, mais de mon temps le club *Watiers* était celui des dandys; j'en étais membre (quoique point *dandy*) à l'époque de sa plus grande gloire, quand les étoiles de la mode, Brummell, Mildmay, Alvanley et Pierrepoint y donnaint des bals, et lorsque nous, ou plutôt le club monta la fameuse mascarade de Burlington-house pour Wellington. Il ne cite pas l'*Alfred*, qui était le plus *recherché*, et le plus ennuyeux de tous, comme je l'ai su à mes dépens, en ayant aussi fait partie. »

## AU MÊME.

6 avril 1823.

« Il y aurait plus que de la présomption, connaissant comme je le fais l'insignifiance des mots en pareille occasion, à vouloir vous exprimer la part que je prends à la perte que vous venez de faire (1); c'est un sujet auquel je n'ose m'arrêter, par pitié pour vous comme pour moi. Je *tenterai* de vous voir dès que ma visite ne vous sera pas importune. Je vous prie d'excuser la légèreté de ma lettre d'hier; j'étais loin de

(1) Lord B** venait de perdre un fils à la mort duquel on s'attendait depuis long-temps.

prévoir qu'elle dût vous arriver dans de si tristes circonstances.

» J'ai reçu un billet très-aimable et très-flatteur du comte de ***; il excusera l'apparente malhonnêteté et l'ignorance réelle qu'il y a de ma part à lui répondre en anglais, vous priant d'être mon interprète. Je ne voudrais pour rien au monde le priver d'une production dont je *pense* encore plus de bien que je n'en ai *dit*, quoique vous ayez bien voulu attacher quelque prix à ce faible suffrage. Quand le manuscrit sera terminé, j'aurai un vif plaisir à en avoir copie; — mais *comment* garder le secret ? Il en est des secrets littéraires comme de tous les autres; en changeant les noms, ou même en en omettant plusieurs, en altérant les circonstances qui indiquent le rang et la situation de l'écrivain, l'auteur en ferait une publication très-amusante. Ses compatriotes n'ont pas été traités, littérairement ou personnellement, avec tant de déférence dans les ouvrages anglais nouveaux, qu'il se puisse croire obligé à des ménagements; et les remarques sont si vraies et si piquantes, que je ne puis m'amener à désirer leur suppression, bien que, comme dit Dangle (1), « ce soit *mon* ami », car plusieurs de ces personnages ont été « *mes amis* », mais à la façon de ceux de Dangle.

» Je vous renvoie la lettre du docteur Parr; — je l'ai rencontré chez Payne Knight et ailleurs; il m'a fait jadis l'honneur d'être un de mes patrons, quoique grand ami de l'autre branche de la famille des Atrides, et professeur de grec (à ce que je crois) de ma Clytemnestre *morale*; je dis *morale*, parce que cela est; et les vertueuses en ont profité, la recette les mettant en état de mener la chose à bonne fin sans le secours d'un Égisthe.

» Présentez, je vous prie, mes compliments à lady B., à miss P. et à votre Alfred. Je crois que depuis son homo-

(1) Personage d'une comédie.

nyme, de *majestueuse* mémoire, il n'y a pas eu de si habile observateur de notre société saxonne. »

Dans un billet adressé au même deux ou trois jours plus tard, lord Byron dit avoir remarqué quelques étranges coïncidences entre certains passages du manuscrit, qui lui avait été communiqué, et les derniers chants de *Don Juan*, alors inédits en Angleterre. « Il s'agit principalement, ajoute-t-il, de tout ce qu'un homme peut faire à Londres avec impunité tant qu'il est à la mode. — J'ai cru devoir constater ceci, afin de ne pas être soupçonné d'abus de confiance. Du reste, les observations sont très-générales. »

## AU MÊME.

14 avril 1823.

Je suis vraiment fâché de ne pouvoir faire partie de votre cavalcade ce matin; la cause est une violente douleur dans la figure, provenant d'une petite verrue sur laquelle j'ai appliqué un caustique par avis du médecin. Je ne sais si j'en ai trop mis, mais le résultat est que non-seulement j'y ai éveillé de la souffrance, mais que le point malade et ses environs sont aussi noirs que si le diable m'avait marqué comme son poète. Ne me souciant point d'effrayer chevaux et cavaliers, je remettrai à vous aller voir à six heures : j'espère, d'ici là, avoir repris figure humaine. Mon *affliction* a gagné jusqu'à mes doigts, car, en essayant d'enlever le noir au moins de ma lèvre supérieure, je n'ai fait qu'en transmettre une portion à ma main droite, et ni jus de citron, ni eau de Cologne, ni aucune autre espèce d'eau, n'ont pu jusqu'ici laver cette souillure, qui n'est ni propre, ni agréable à voir; mais « disparais, tache maudite (1)! »

(1) Paroles de lady Macbeth dans la scène de somnambulisme.

Vous avez pu vous apercevoir de quelque chose de semblable dès hier, car, à mon retour, j'ai vu que pendant ma visite le mal n'avait fait qu'augmenter, au lieu de diminuer; et je n'ai pu m'empêcher de rire en pensant à la mine que je devais faire. Dans tous les cas, je serai chez vous à six heures, pour profiter des avantages du crépuscule. »

Onze heures du soir.

*P. S.* « J'ai écrit ce qui précède à trois heures de l'après-midi. Toute la peau, sur une surface d'un pouce carré, s'est enlevée de ma lèvre inférieure, de sorte que je ne puis ni me raser, ni mâcher, ce qui me rend inhabile à paraître à votre table et à profiter de votre hospitalité. Veuillez donc me pardonner, et ne pas prendre cette triste excuse pour « un prétexte » ; vous ne verrez que trop que ce n'en est pas un quand j'aurai le plaisir d'aller chez vous, ce qui sera dès que, comme disent les nourrices, « je serai présentable ». Dites à lady B., avec mes compliments, que je fouille dans mes papiers pour y trouver un manuscrit digne de lui être offert. Je viens de voir le jeune comte Gamba, et comme je ne puis obtenir de son infinie modestie qu'il se présente sans moi, je suis obligé de prendre sa défiance sur mon compte, et réclame votre indulgence pour tous deux. »

## AU COMTE DE **.

22 avril 1823.

« Mon cher comte (permettez-moi d'en agir ainsi sans façon), vous devriez vous contenter d'écrire en votre propre langue comme Grammont, et d'avoir réussi à Londres plus que personne n'y a réussi depuis le règne de Charles II, et les annales d'Antonio Hamilton, sans employer notre langage barbare, que cependant vous comprenez et écrivez beaucoup mieux qu'il ne le mérite.

« Mon « approbation », comme il vous plaît de dire, a été très sincère, mais peut-être pas très-impartiale; car, bien que j'aime mon pays, je n'aime pas mes compatriotes, — du moins tels qu'ils sont maintenant; et outre la séduction de talent et d'esprit qu'il y a dans votre ouvrage, je crains qu'il n'ait pour moi aussi l'attrait de la vengeance. J'ai *vu* et *senti* beaucoup de ce que vous avez si bien peint. J'ai assisté aux réunions, connu les originaux, dont vous avez fait des portraits si ressemblants, que je ne puis qu'admirer le peintre à l'égal de son œuvre.

» Pourtant j'y ai regret à cause de vous, car si, à votre âge, vous connaissez déjà si bien la vie, que deviendrez-vous quand l'illusion se dissipera encore plus ? Mais qu'importe? — *en avant!* — Vivez tant que vous pourrez, et ayez pleine et entière jouissance des nombreux avantages que vous possédez en jeunesse, en talents, en figure : c'est le vœu sincère d'un... Anglais, — je suppose, — sans arrière-pensée ni trahison; car ma mère était Écossaise, mon nom et ma famille sont normands, et quant à moi je ne suis d'aucun pays. Pour mes « ouvrages », dont vous voulez bien faire mention, qu'ils aillent au diable, d'où, si l'on en croit bon nombre de gens, ils sont venus!

» J'ai l'honneur, etc. »

Une circonstance arrivée à cette époque prouve jusqu'à quel point l'âme de lord Byron était restée tendre pour ceux dont il avait eu le plus à souffrir. Depuis la mort du seul enfant qu'il eût quelque espoir de s'attacher, son Ada était devenue l'objet constant de toute sa sollicitude et de toutes ses pensées; et comme il était naturel à un cœur si aimant, cette préoccupation de tendresse pour la fille avait extrêmement adouci son ressentiment contre la mère. Il semblerait même avoir eu un retour d'affection vers la femme qui l'avait si cruellement repoussé. Un gentilhomme dont la sœur était connue pour la confidente et l'amie intime de

lady Byron, se trouvant alors à Genève, et visitant habituellement les nouvelles connaissances du poète, lord Byron saisit un jour l'occasion de dire à lady B** qu'elle lui rendrait un important service si, par l'entremise de ce gentilhomme et de sa sœur, elle pouvait obtenir pour lui, de lady Byron, une copie de son portrait, qu'il désirait depuis longues années. Apprenant, dans une autre conversation, que les amis de lady Byron parlaient des alarmes continuelles où elle était qu'il ne vînt réclamer sa fille, ou qu'il n'intervînt de quelque autre façon en ce qui la concernait, il protesta qu'il était prêt à donner toutes les assurances qui pouvaient calmer ces craintes. Les lettres écrites par lui à la suite de ces pénibles conférences feront encore mieux juger de l'état de son âme, malgré leur laconisme et l'évidente réserve qu'il s'y est imposée.

## A LA COMTESSE DE B**.

le 3 mai 1823.

« Chère lady B***,

» Ma requête serait d'avoir la copie d'une miniature d'après lady Byron, que possédait feu lady Noël, et que j'ai vue souvent : je n'ai aucun portrait, ni même *souvenir* d'aucun genre de lady Byron, car toutes ses lettres étaient en sa possession avant que je laissasse l'Angleterre, et nous n'avons pas eu de correspondance depuis, — du moins *elle* n'a pas écrit.

» Quant à ma fille, mon message se borne à ceci : dans le cas où il arriverait quelque accident à la mère, et où je lui survivrais, mon vœu serait que tous ses plans fussent suivis, tant pour ce qui concerne l'éducation de l'enfant que pour le choix de la personne ou des personnes aux soins desquelles elle désirerait la confier. Je n'ai nulle intention d'intervenir en cela près de lady Byron pendant sa vie ; et

je présume que (si elle est mal portante, comme on me l'a fait entendre) ce lui sera un soulagement et une consolation de savoir que, dans *aucun* cas, rien ne serait fait, en ce qui me concerne, qui ne fût strictement conforme aux souhaits et intentions de lady Byron, — laissés de la façon qu'elle jugera convenable. »

Cette négociation, dont j'ignore les résultats, et qui probablement n'en eut aucun, le conduisait à parler souvent de son mariage,—sujet qu'il abordait toujours le premier; — et les détails dans lesquels il entrait alors sur les circonstances de sa séparation d'avec sa femme, et sur sa complète ignorance des causes immédiates qui l'avaient provoquée, se trouvent exactement les mêmes que ceux qu'il me donna dans l'intimité, et avec un air de franchise impossible à révoquer en doute. « Je déclare, dit-il à madame B. dans une de ces effusions, qu'à ce moment même j'ignore entièrement ce qui amena cette catastrophe, lady Byron n'ayant jamais voulu expliquer ses motifs, ni répondre à mes lettres. Je lui ai écrit à plusieurs reprises, et conserve encore l'habitude de le faire. Quelques-unes de ces lettres ont été envoyées, d'autres non; simplement parce que je désespérais qu'elles fissent du bien. Vous pouvez en voir une ou deux, si vous le désirez; — elles peuvent jeter du jour sur ma façon de sentir. »

Le lendemain il envoya à lady B** une de ces curieuses lettres, enfermée dans le billet suivant :

A LA COMTESSE DE B**.

Albaro, 6 mai 1823.

« Ma chère lady,

» Je vous envoie la lettre que j'avais oubliée, et le livre (1) dont j'aurais dû me rappeler. Il renferme quelques mélancoliques vérités, quoique, à mon sens, l'ouvrage soit trop triste pour avoir jamais grande popularité.

» Je le lus pour la première fois (non dans cet exemplaire qui a été acheté depuis) sur le désir de Mme de Staël, que le monde charitable supposait en être l'héroïne; — il n'en était rien pourtant, et cette supposition seule la mettait en fureur. C'était en Suisse, pendant l'été de 1816, et la dernière année où je vis cette femme célèbre.

» J'ai une requête à présenter à mon *ami* Alfred (puisqu'il n'a pas dédaigné ce titre), savoir, qu'il condescende à coiffer d'un *bonnet* le gentilhomme en veste; — cela compléterait le costume, — et adoucirait l'expression soucieuse du front qui a presque trop de ressemblance avec l'original. — Dieu me soit en aide!

» J'ai fait sagement d'éviter la partie sur l'eau; — le *pourquoi* est un mystère qui n'est pas moins curieux que tous mes autres mystères. Dites à Mylord que je suis très-avant dans son manuscrit, et lui rendrai justice en le lisant vite.

» La lettre que je joins ici a été écrite en toute sincérité; je pense encore aujourd'hui de même; mais il m'est difficile de résister aux mille provocations que, depuis sept ans, amis et ennemis jettent à la tête d'un homme dont les sen-

(1) *Adolphe*, par Benjamin Constant.

timents étaient vifs jadis, et dont le caractère ne fut jamais patient. Mais retourner sur ses pas serait aussi pénible que d'aller en avant. Je sens cela autant que jamais Macbeth l'ait pu sentir, et c'est une cruelle sensation ; du moins elle venge les torts, réels ou imaginaires, d'une des deux malheureuses personnes qu'elle atteint.

» Mais voilà que je tourne à la tristesse ; mieux vaut aller dormir. Bonsoir, ou plutôt bonjour. L'une des raisons qui me font désirer de fuir la société, c'est que je ne puis jamais dormir après une soirée ; plus elle a été agréable, moins je repose. Votre, etc. »

Peu de lecteurs pourront lire la lettre suivante sans convenir que si lord Byron n'avait pas pour lui le *bon droit*, il avait du moins toute la modération et tous les bons sentiments qui d'ordinaire se rallient à une cause juste.

## A LADY BYRON.

( Au soin de l'honorable Mrs Leigh, à Londres. )

Pise, 17 novembre 1821.

« J'ai à vous accuser réception des cheveux d'Ada, qui sont très-fins, doux, jolis, et presque aussi noirs que les miens l'étaient à douze ans, si j'en puis juger par ceux qu'Augusta avaient sa possession, et qu'on m'avait pris à cet âge. Mais ils ne sont pas bouclés, peut-être parce qu'on les laisse devenir grands.

» Je vous remercie aussi d'avoir écrit la date et le nom, et je vous dirai pourquoi ; — c'est que je crois que ce sont les seuls deux ou trois mots de votre écriture que je possède. Car je vous ai rendu vos lettres, et excepté les deux mots, ou plutôt le seul mot « *ménage* » écrit deux fois dans un vieux livre de comptes, je n'ai rien de vous. J'ai brûlé votre

dernier billet pour deux raisons : premièrement, il était d'un style peu aimable ; et secondement, j'aimais mieux prendre votre parole sans engagements écrits, qui sont les ressources ordinaires du monde et des gens soupçonneux.

» Je suppose que cette lettre vous parviendra vers l'époque de l'anniversaire d'Ada, le 10 décembre, je crois. Elle aura six ans alors, de sorte que dans environ douze ans j'aurai quelque chance de la revoir ; — peut-être plus tôt, si je suis obligé d'aller en Angleterre pour affaire, ou autrement. Cependant, soit que je me rapproche, soit que je m'éloigne, rappelez-vous une chose : — chaque jour de séparation devrait, après un si long intervalle, adoucir nos sentiments mutuels, qui ont toujours un point de ralliement tant que notre enfant existe, et je pense que l'espoir de tous deux est qu'elle nous survive long-temps.

» Le temps écoulé depuis notre séparation est infiniment plus long que la durée de notre union si brève, et celle de notre connaissance antérieure. Nous avons fait tous deux une amère méprise ; mais c'est maintenant chose passée et irrévocablement finie. Car, à trente-trois ans de mon côté, et peu d'années de moins du vôtre, les habitudes et les pensées sont généralement façonnées de manière à ne subir aucune modification ; et puisque nous n'avons pu nous accorder étant plus jeunes, nous le pourrions plus difficilement encore à présent.

» Je dis tout ceci, parce que je vous avoue qu'en dépit de toutes choses j'ai cru que notre réunion n'était pas impossible, pendant plus d'un an après notre séparation ; — mais *alors* j'abandonnai entièrement cette espérance, et pour toujours. Cette impossibilité de rapprochement me semble, à *moi* du moins, une raison pour que dans les rares sujets de discussion qui peuvent naître entre nous, nous conservions les égards de la vie, et autant de bienveillance que gens qui ne doivent jamais se revoir en peuvent conserver ; ce doit nous être plus facile, peut-être, qu'à gens qui vivent rapprochés. Quant à moi, je suis violent, mais non

vindicatif; car de nouvelles provocations peuvent seules éveiller ma colère. Pour vous, qui êtes plus froide et plus concentrée, je me bornerai à dire que vous pouvez, parfois, prendre la profondeur d'une froide colère pour de la dignité, et un sentiment encore pire pour devoir. Je vous assure que *maintenant* (quelque chose que *j'aie pu* faire) je ne me sens pour vous nul ressentiment. Rappelez-vous que *si vous m'avez fait tort*, ce pardon est quelque chose; et que si moi je *vous ai offensée*, c'est encore plus; s'il est vrai comme le disent les moralistes, que celui qui a offensé le plus pardonne le moins.

» Que l'offense soit venue seulement de moi, de vous, ou qu'elle ait été réciproque, je ne penserai qu'à deux choses, savoir : que vous êtes la mère de mon enfant, et que nous ne nous reverrons plus. Je crois que si vous faisiez la même réflexion pour ce qui me concerne, ce serait mieux pour tous les trois.

» A vous, NOEL BYRON. »

## CHAPITRE XII.

Revue. — Nouvelle phase de vie. — De l'Italie lord Byron se tourne vers la Grèce. — Visite d'un envoyé du comité grec de Londres. — Rapports avec ce comité. — Aide et secours à fournir aux Grecs. — Visite de deux philhellènes allemands. — Leur denûment. — Leurs aventures. — Appui que leur prête Byron.

Jusqu'à présent j'ai tâché autant que je l'ai pu de faire raconter sa propre histoire à celui qui est le sujet de cet ouvrage. Pendant les deux ou trois dernières années les riches documents qui étaient entre mes mains, me l'ont permis; mais arrivé à l'époque de sa trop courte carrière où cet astre changea tout à coup la direction de sa course, et lança ses derniers, ses plus beaux feux en s'éteignant, il doit nous être permis de jeter un coup d'œil en arrière, et et de contempler le spectacle à la fois grand et pénible que nous offre ce temps d'exil, pendant lequel ses talents littéraires se déployèrent avec une énergie sans frein.

Dans un état continuel d'excitation de cœur et d'esprit, ne vivant que du souffle du monde contre lequel il guerroyait incessamment, pliant son génie à toutes les formes, depuis l'immuable Jupiter jusqu'à l'insaisissable Scapin, son âme mobile se dirigeant vers tous les points qui l'attiraient et la faisaient vibrer, l'antique superstition, qui logeait deux âmes dans un même corps, ne suffirait pas pour expliquer les divers talents, les différents caractères qu'il déploya tour à tour dans un si petit nombre d'années. Sans retourner jusqu'au quatrième chant de *Childe Harold*, qu'un de ses plus amers et plus habiles antagonistes a déclaré l'œuvre du sublime le plus poétique, comme exécution, qui fût jamais sortie d'une plume mortelle, nous avons à

contempler à la même hauteur la *Prophétie du Dante*, *Caïn*, *le Ciel et la Terre*, *Sardanapale*, tous composés dans cette merveilleuse phase de son génie ; il faut y ajouter quatre autres drames qui, bien que les moins heureuses de ses compositions, ont cependant, comme poèmes, peu de choses qui les égalent en notre langue ; dans leurs défauts même ils développent encore une étonnante versatilité de goût et de puissance. Il voulut les jeter dans un sévère moule classique, complètement étranger à ses habitudes et à sa nature ; manière tout-à-fait en opposition avec cette licence sans borne, cette liberté ailée et vagabonde que son génie eut la grande mission de faire prévaloir dans les régions de la pensée.

En opposition avec ces œuvres régulières, apparaissent *Don Juan*, véritable épitome de son caractère, de sa nature toute de contrastes ; *la Vision du Jugement*, les Pamphlets sur Pope, sur les Revues anglaises, *Blackwood*, etc., et un essaim d'autres bagatelles pleines de gaîté et de vie, étincelles pétillantes qu'il lançait dans cette course de feu, de lumière, qui parcourait tout, embrassait tout, et dans laquelle il se plaignait de vide et paraissait las de repos : l'amour, les conspirations, et les vastes champs de l'esprit et de la pensée, cette âme trouva tout trop étroit.

En déployant tant de puissance, il était de sa destinée d'être méconnu ; et il se faisait une amère jouissance de l'injustice publique : c'était encore une sensation à broyer sous sa verve. Il se présentait au monde, et plus spécialement à l'Angleterre, théâtre une fois de sa gloire et de ses injures, comme un sévère et hautain misanthrope, séparé par sa propre volonté du commerce des hommes : les plus intimes, les plus belles inspirations de sa muse étaient considérées comme des intervalles lucides entre les paroxismes d'un délire de malignité ; et ses plus naïves, ses plus brillantes effusions d'esprit et de gaîté, n'avaient d'autre résultat que celui que Swift prétendait être le but de ses propres travaux : *vexer le monde plutôt que de le divertir*.

Tous ceux qui ont eu le bonheur de goûter sa société intime savent combien ce Byron à cordiale bienvenue, à franc sourire, à tendre politesse, à conversation joueuse et facile, ressemblait peu à l'austère et orgueilleux misanthrope dont le public se faisait à lui-même un épouvantail; et tandis que dans sa liberté de pensée, autocrate d'intelligence, il bravait le ban du monde, et se renfermait dans sa propre puissance intellectuelle comme dans un fort, ceux qui l'approchaient de près voyaient reparaître des traces de cette timidité enfantine, de cette défiance de soi-même dont il ne put jamais se défaire entièrement.

Ces contrastes entre l'homme public et l'homme privé, souvent plus apparents que réels, et qui tiennent plutôt au point de vue d'où l'observateur regarde, qu'ils ne sont inhérents à l'individu, n'étaient rien auprès des contradictions et des variations inouïes que présentait dans son essence le caractère de lord Byron. Alternativement absolu et facile, égoïste et dévoué; aujourd'hui foudroyant la société, demain cavalier servant, s'instruisant avec une obéissance implicite à plier un châle; refusant de céder au cri public une seule ligne de *Don Juan*, puis, à la douce requête d'une femme, abandonnant ce poème favori et ne reprenant sa tâche qu'après en avoir, non sans peine et sans transactions, obtenu le congé. Qui aurait reconnu le grossier libertin de Venise dans l'amant délicat et passionné qui, peu de mois plus tard, s'asseyait en pleurant au bord de la fontaine dans le parc de Bologne? Qui aurait cru trouver dans le calculateur strict et avare des sequins et des baiocchi, le généreux champion de la liberté qui ne considéra sa fortune entière et sa vie que comme de légers sacrifices, s'ils pouvaient, ne fût-ce que pour un jour, avancer cette noble cause? Malgré ses hauts préjugés aristocratiques, nous avons vu avec quelle ardeur il se lança, non théoriquement, mais de sa propre personne, dans les mouvements des carbonari italiens. Ses sympathies se déclarèrent partout sans réserve pour tout mouvement populaire libéral; il marchait avec

les masses à la conquête de la liberté, et sa mort a scellé sa vie.

Une question s'est élevée cependant, non sur la sincérité d'un dévouement ainsi consacré, mais on a demandé si cet amour sans bornes de sensations, d'excitations, nécessaires pour aiguiser cet esprit qui sur tout et sur lui-même se roulait et s'usait incessamment, n'avait pas été la principale impulsion qui le poussa dans sa carrière politique, comme il avait plus ou moins influé sur tous les actes de sa vie; on a demandé si, comme Alfieri et tant d'autres aristocratiques amants de la liberté, il n'eût pas reculé, au moment du triomphe, devant les conséquences de ses doctrines de nivellement; et si, zélé à jeter bas ceux qui étaient *au-dessus* de son niveau, il ne se serait pas refusé au travail d'élever ceux étaient placés *au-dessous?*

Sans doute cette soif de renommée que rien ne peut étancher, ce besoin d'émotions nouvelles que rien n'apaise, contribuèrent à l'entraîner sous les drapeaux de la liberté: destiné à d'éternels désenchantements par cette étrange union d'une imagination créatrice qui donnait corps et vie à des milliers d'illusions, et d'une sagacité réfléchie et investigatrice qui en découvrait le vide, il n'est que trop certain qu'il n'aurait pas long-temps parcouru le sentier qu'il se frayait avec tant d'ardeur, sans voir se flétrir à chaque pas les espérances dont son esprit fécond l'avait semé.

En politique, comme partout, son ambition, d'accord avec la nature, le plaçait au premier rang. Jamais son haut vol ne se fût rabaissé au-dessous de ce qu'il y a de plus noble et de plus désintéressé en patriotisme. On se rappelle ce passage d'un de ses journaux : « Être le premier, *non* le dictateur, non le Sylla, mais le Washington, l'Aristide, le guide en talent et en vertu, c'est venir après Dieu. » Avec de si nobles, de si pures notions d'une haute situation politique, il était impossible qu'il ne regardât pas avec dédain quelques-uns des sentiers qui y conduisent, et que dans ses rapports avec les sales instruments que les chefs

populaires sont parfois contraints de manier, son amour de la vérité, son sens délicat de l'honneur, sa haine de l'injustice, ne produisissent de tels froissements, que l'éloignement et le dégoût en fussent l'inévitable suite. Le mélange avec les inférieurs, auquel doit se soumettre tout démagogue, cessant bientôt d'amuser son esprit par la nouveauté et le ridicule, eût choqué son goût, mortifié son orgueil : dans plus d'une de ses lettres, on voit combien la camaraderie populaire avec le parti radical de la Grande-Bertagne lui convenait peu.

Mais, en accordant tout cela cela, il ne s'ensuit pas qu'*une fois* engagé il n'eût pas persévéré jusqu'au bout, et que même, contraint de dire avec Cicéron : « *Nil boni prœter causam* », séparant la cause de ses indignes soutiens il ne se fût attaché inébranlablement à elle tout en en méprisant les appuis. En regardant en arrière sur tout le passé de cette vie, maintenant si près de son terme, nous voyons au milieu de toutes ces inconstances, de toutes ces apparentes variations, une suite de vues et de principes desquels il n'a jamais sensiblement dévié. Le colonel Stanhope avait bien jugé et décrit Byron, lorsqu'il dit : « Son esprit est versatile et tenace, il vacille, mais pour revenir constamment à certains principes invariables. » En mettant tout au pire, si l'orgueil l'avait empêché de descendre dans les rangs du peuple, du moins il n'aurait jamais passé comme Alfieri dans ceux de ses ennemis.

Après avoir vu échouer ses espérances si ardentes sur la dernière lutte entre l'Italie et ses oppresseurs, on peut juger avec quel soulagement il se tourna vers la Grèce, d'où l'esprit de ses rêves poétiques prenait tout à coup un essor inattendu : l'empression de fraîcheur et de beauté que son matinal voyage en Orient lui avait laissée était telle que lorsque ses aspirations vers une vie errante revenaient, c'était vers *l'Olympe azuré* qu'il tournait ses regards avec amour ; dès qu'il eut adopté l'Italie pour patrie, ce penchant perdit par degrés de sa force, et les liens domestiques

donnèrent plus d'empire à cette répugnance pour tout changement de résidence, qu'il avait eu peine à surmonter lorsqu'il était question de quitter Ravenne.

Depuis cette époque sa vie ne s'était pas rassise, il partageait le sort précaire des amis auxquels sa fortune était enchaînée : et c'est alors que la Grèce s'offrit à lui, et que s'alluma ce désir de prendre part au triomphe de la liberté dans les champs où il avait déjà fait de si riches moissons pour l'immortalité. Il avait parcouru jusqu'au bout l'un des vastes sentiers de la renommée, et il voyait s'ouvrir devant lui une route plus dangereuse, mais plus belle peut-être encore.

Dans plus d'une de ses lettres, je trouve des preuves que les gloires, les honneurs littéraires ne suffisait plus à cet esprit de feu. « Si je vis dix ans de plus, m'écrivait-il, vous verrez que ce n'est pas fait de moi..... Je ne parle pas en littérature, cela, ce n'est rien, — et je ne pense pas que ce fût là ma vocation; — vous verrez que je ferai quelque chose, si le temps et la fortune le permettent.... Je doute seulement que ma constitution y tienne », ajoutait-il encore, par une espèce de triste et trop juste prévision.

Dans son zèle pour l'Italie, il l'eût servie avec le même chevaleresque dévouement que la Grèce, et le soudain naufrage d'une cause si pleine d'espérances l'affligea d'autant plus profondément, qu'il connaissait quelques-uns des braves cœurs, des patriotes sincères qui s'y étaient jetés. Le dégoût que laissent derrière eux des plans avortés, et l'opinion qu'il avait conservée que *l'esclavage était héréditaire* en Grèce, le tinrent quelque temps dans l'hésitation et le doute. Incertain qu'il était que jamais les Grecs travaillassent à l'œuvre avec assez d'emportement et de suite pour triompher, ce ne fut qu'au printemps de cette année que la continuité de la lutte, non ses succès, lui inspira assez de confiance pour le déterminer à se dévouer à la cause. La seule difficulté qui entravait cette résolution, c'était la nécessité de se séparer pour un temps de madame

Guiccioli, qui aurait voulu partager avec lui tout péril, mais qu'il ne pouvait exposer aux chances d'une vie trop rude, même pour des hommes.

Au commencement du mois d'avril, il reçut une visite de M. Blaquière, qui se rendait en Grèce, chargé par le comité, formé depuis peu à Londres, de recueillir des informations exactes sur l'état présent et les espérances probables de ce pays. D'après ses instructions, il devait aborder à Gênes et voir lord Byron; le billet suivant, du 5 avril, montrera avec quelle cordialité le noble poète entrait dans les vues du comité.

« Mon cher Monsieur,

» Je serai ravi de voir, et plus tôt que plus tard, vous et votre ami grec; je vous attendais depuis quelque temps, et vous me trouverez chez moi. Je ne puis vous exprimer avec quel intérêt j'entre dans la cause; les espérances que je nourrissais d'être témoin de la délivrance de l'Italie ont pu seules m'empêcher, depuis long-temps, de retourner faire le peu que je pouvais de ma personne en cette terre, qu'il y a honneur seulement à avoir visitée. »

Peu après cette entrevue avec M. Blaquière, une communication plus directe s'ouvrit entre sa seigneurie et le comité.

A. M. BOWRING.

Gênes, 12 mai 1823.

« Monsieur,

» J'ai grand plaisir à vous accuser réception de votre lettre et à reconnaître l'honneur que me fait le comité; je tâcherai de justifier sa confiance par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Mon premier souhait est de me rendre moi-même dans le Levant, où je pourrai, sinon faire avancer la cause, du moins obtenir les informations nécessaires au comité pour diriger son action. Mon ancien séjour dans ce pays, ma facilité à parler l'italien (aussi répandu en Grèce que le français dans les parties plus policées du continent), une légère connaissance aussi du romaique, me donneront quelques-uns des avantages de l'expérience. La seule objection à ce projet est d'une nature domestique, et je tâcherai de passer outre. Si j'échoue, je ferai de mon mieux où je suis; mais la pensée que là-bas j'aurais pu faire plus pour la cause sera pour moi une source d'éternels regrets.

» Les dernières nouvelles du capitaine Blaquière sont d'Ancône, où il s'est embarqué avec un bon vent pour Corfou, le 9 du mois dernier. Ma dernière lettre, de lui personnellement, était datée de Rome : on lui avait refusé un passeport pour traverser le territoire napolitain, et il revenait remontant la Romagne pour gagner Ancône. Il paraît cependant que peu de temps a été perdu par ce délai.

» Le principal matériel qui manque aux Grecs semble être, d'abord, un parc d'artillerie de campagne, artillerie légère et propre au service des montagnes; secondement, de la poudre à canon; troisièmement, un approvisionne-

ment d'hôpital. Le mode de transport le plus rapide est, à ce que j'apprends, par Hydra, adressé à M. Negri, le ministre. Je comptais envoyer une certaine provision des deux derniers articles, non grande, mais suffisante pour un particulier qui veut prouver ses bons souhaits pour la Grèce; mais j'attends, parce que si j'y vais moi-même je porterai mes envois. Je ne compte point limiter purement à cela ma contribution personnelle, surtout si je puis aller moi-même en Grèce; car alors je consacrerais toutes les ressources que je pourrais réunir à avancer le grand œuvre. Je suis en correspondance avec le signor Nicolas Kamelas (bien connu de M. Hobhouse), qui est maintenant à Pise; ses dernières informations établissaient seulement que les Grecs s'occupaient d'organiser leur gouvernement à *l'intétérieur* et les détails d'administration : ceci semblerait indiquer de la *sécurité*; la guerre est cependant loin d'être terminée.

» Les Turcs sont une race obstinée, comme toutes les guerres antérieures l'ont prouvé, et reviendront à la charge pendant des années, quoique battus, comme il est à espérer qu'ils le seront. Mais, dans aucune hypothèse, les travaux du comité ne peuvent être regardés comme vains; car, même en supposant les Grecs assujettis, dispersés, les fonds qui pourront être employés à secourir et réunir leurs restes, à alléger ainsi en partie leur détresse, et à les mettre en état de trouver ou de se créer une patrie (comme les émigrés d'autres nations ont été forcés de le faire), « seront encore une bénédiction pour ceux qui donnèrent et ceux qui reçurent. » C'est œuvre à la fois de justice et de miséricorde.

» Quant à la formation d'une brigade (dont M. Hobhouse parle dans la courte lettre qui renferme celle à laquelle j'ai l'honneur de répondre), je me hasarderai à avancer (purement comme une opinion inspirée plutôt par le triste essai que l'on a tenté en embarquant des brigades pour le service de la Colombie, que par aucune expérience faite

avec quelque consience en faveur de la GRÈCE) que l'attention du comité devrait plutôt se diriger vers le choix d'*officiers* expérimentés que vers l'enrôlement de soldats *anglais* brutes, ces derniers étant assez généralement mutins et de peu de service dans une guerre irrégulière, surtout combattant pour des étrangers. Un petit corps de bons officiers, spécialement d'artillerie, un ingénieur, et des approvisionnements du genre de ceux que le capitaine Blaquière indique comme de la plus urgente nécessité, en aussi grande quantité que le comité le jugera convenable, seraient, ce me semble, d'un très-grand secours. Il faut choisir des officiers qui aient servi sur la Méditerranée, quelque teinture d'italien étant chose presque indispensable.

Il serait bon aussi qu'ils fussent avertis qu'ils ne vont pas là se gorger de beefstake et de Porto, mais que la Grèce, qui depuis longues années n'a pas été abondamment pourvue de bonne chère, est plus que jamais le pays des *privations* en tous genres. Cette remarque pourra paraître superflue, mais elle m'a été inspirée par l'observation. J'ai vu que plusieurs officiers étrangers, italiens, français, et même allemands, quoiqu'en plus petit nombre de ces derniers, sont revenus dégoûtés : ils s'étaient imaginé qu'ils allaient en partie de plaisir, ou jouir d'une haute-paie, avec promotion rapide et service modéré. Ils se plaignent aussi d'avoir été mal reçus par le gouvernement ou les habitants. Mais la plupart de ces mécontents ne sont que des aventuriers attirés par l'espoir des grades et du pillage, et trompés dans leur attente. Les Grecs que j'ai vus repoussent avec énergie l'accusation d'inhospitalité, et déclarent qu'ils ont partagé leur pitance, jusqu'à la dernière miette, avec les volontaires étrangers.

» Convaincu comme je le suis que le principal objet du comité est L'ÉMANCIPATION de la Grèce, sans aucune vue intéressée, je n'aurais pas besoin de vous retracer les très-grands avantages que l'Angleterre pourra retirer des succès

des Grecs, et des relations commerciales qui probablement en seraient le résultat ; mais cette considération aura sans doute quelque poids sur la généralité des Anglais, dans leur passion actuelle pour tout genre de spéculation. Ils n'ont que faire de traverser les mers américaines, ils en trouveront là une plus digne d'être explorée, et plus près de la patrie. Les ressources même qu'offrent les seules îles grecques pour les populations qui émigrent sont inappréciables et le bon marché en temps de paix de toutes les choses, non-seulement *nécessaires*, mais de *luxe* ( *luxe de nature*, veux-je dire ), les fruits, les vins, l'huile, etc., surpasse de beaucoup tout ce que l'on raconte du Cap, de la terre de Van Diemen et autres lieux de refuge que les populations anglaises vont chercher par delà l'Océan.

» Je prie le comité de disposer de moi de toutes manières. Si je suis favorisé de ses instructions, j'essaierai de les remplir à la lettre, qu'elles s'accordent ou non avec mon opinion personelle, etc. »

*P. S.* « La meilleure réfutation des diatribes de Gell, ce sont les travaux actifs du comité. Je suis trop ardent dans la controverse pour me charger de celle-ci je crois que si M. Hobhouse l'avait prise en main, j'aurais peu d'occasions de le fatiguer d'une aide superflue. Si je vais dans le pays, je tâcherai de vous en faire passer des renseignements aussi exacts et impartiaux que les circonstances le permettront.

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Je lui ai donné ( à M. Blaquière ) une lettre d'introduction pour lord Sydney Osborne à Corfou : mais comme lord Sydney est au service du gouvernemeut, sa réception sera nécessairement *circonspecte*. »

## AU MÊME.

Gênes, 21 mai 1823.

« J'ai reçu hier la lettre du comité datée du 14 mars ; je ne sais d'où vient ce délai. Elle m'a été expédiée de Paris par Galignani, qui marque qu'elle lui a été remise par un M. Grattan, et qu'il ne l'a eue entre les mains que quatre jours. J'ai à peine besoin de dire que j'accepte avec joie la proposition du comité, et tiens à grand honneur d'être jugé digne d'en faire partie. J'ai aussi des remercîments à vous adresser pour la flatteuse lettre qui l'accompagne.

«..... Deux jeunes Allemands, reste de la bande du général Normann, me sont hier tombés des nues. Ils arrivaient à Gênes dans le plus déplorable état, sans pain sans le sou, sans souliers. Les Autrichiens les avaient chassés de leur territoire à leur débarquement à Trieste ; et, forcés de se rendre à Florence, ils étaient venus de Livourne ici avec quatre *livres* toscanes (près de trois francs) en poche. Je leur ai donné vingt écus génois (environ cent trente-trois francs, monnaie de France) et des souliers neufs ; avec cela ils pourront gagner la Suisse, où ils disent qu'ils ont des amis. Tout ce qu'ils ont pu lever d'ailleurs à Gênes se monte à trente *sous ;* ils ne se plaignent pas des Grecs, mais disent avoir souffert surtout depuis leur arrivée en Italie.

» J'ai éprouvé leur véracité 1° par leurs passeports et papiers ; 2° par la topographie, les questionnant sur l'Arta, Argos, Athènes, Missolonghi, Corinthe ; et 3° en les faisant parler *romaïque*. J'ai trouvé que l'un deux, du moins, le savait mieux que moi. Ils sont de bonnes familles, et il y en a un, Wurtembourgeois, beau jeune homme de vingt-trois ans, qui a quelque chose de *Sand* en lui. L'autre, un Bavarois, plus vieux, à face plate moins idéale, est un grand, robuste et soldatesque personnage. Le premier

était à l'action d'Arta, où les philhellènes furent taillés en pièces après avoir tué six cents Turcs, quoiqu'ils n'eussent que cent cinquante hommes pour faire face à six à sept mille : huit seulement échappèrent de là ; et de ces huit, trois ont survécu. De sorte que le général Normann (1) « a campé ses drôles en lieu où ils ont été bien poivrés » ; pas trois survivant sur cent cinquante, et propres à mendier le reste de leur vie.

» Ces deux-ci quittèrent la Grèce, sur le conseil des Grecs eux-mêmes, quand Churschid-Pacha envahit la Morée ; ces derniers semblent avoir bien agi en souhaitant sauver leurs alliés quand ils jugeaient la partie perdue. C'était au mois de septembre dernier, **1820** ; ils errèrent d'île en île, et passèrent de Milo à Smyrne où le consul français leur donna un passeport, et un charitable capitaine passage pour Ancône, d'où ils gagnèrent Trieste ; ils en ont été renvoyés par les Autrichiens. Il se plaignent seulement du ministre (qui a toujours été peu estimé) ; ils disent que les Grecs combattent très-bien à leur façon ; seulement, au *premier abord* ils s'effrayaient de *tirer* leurs propres canons, mais ils ont fini par s'y accoutumer.

» Adolphe (le plus jeune) a commandé quelque temps à Navarin ; l'autre, personnage plus matériel, « le hardi Bavarois dans une heure chanceuse » paraît particulièrement lamenter un jeûne de trois jours à Argos, la perte de vingt-cinq paras, paie d'un jour d'arriéré, et quelques bagages perdus à Tripolitza : du reste, il prend les blessures, marches et batailles en très-bonne part. Tous deux sont simples, pleins de naïveté et sans nulle affectation ; ils disent que les étrangers se querellaient beaucoup entre eux, particulièrement les Français et les Allemands, ce qui provoquait nombre de duels.

» Les Grecs acceptent les fusils, mais jettent la *baïonnette*, et ne veulent pas de dicipline. Hier, en voyant défiler deux

(1) Citation de *Henri V*, Falstaff. Shakespeare.

régiments piémontais, ces garçons disaient : « Ah ! si nous avions eu seulement ces deux-là, nous aurions nettoyé la Morée ! » Pour cela il faudrait que les Piémontais se conduisissent un peu mieux là qu'avec les Autrichiens. Nos deux braves semblent faire grand cas d'un noyau de troupes régulières; ils disent que les Grecs ont des armes et de la poudre en abondance, mais manquent de vivres, de fournitures d'hôpital, compresses, charpie, etc., et d'argent par-dessus tout. Au demeurant, il serait difficile de déployer plus de philosophie pratique que ce reste de « nos pauvres gens montagnards » n'en ont montré. Ils ne paraissent nullement abattus, et leur manière de se présenter était aussi simple et naturelle que possible. Ils dirent qu'un Danois leur avait appris ici qu'il y avait en ville un Anglais, ami de la cause grecque et que, forcés de mendier pour retourner chez eux, ils avaient pensé qu'il valait autant commencer par moi.

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

*P. S.* « Depuis que j'ai écrit ceci, je les ai revus. Le comte Gamba les a invités à déjeûner. Un d'eux compte publier un Journal de sa campagne. Le Bavarois s'étonne un peu que les Grecs ne soient pas tout-à-fait semblables à ceux du temps de Thémistocle (qui n'étaient pas non plus fort traitables, par parenthèse), et de la difficulté qu'il y a à les discipliner : mais il est bon homme et tacticien, un peu comme Dugald Dalgetty qui insistait sur l'érection d'un « fort au sommet de la hauteur de Drumsnab » ou quelque chose d'approchant : l'autre ne paraît s'étonner de rien. »

## A LADY ****

17 mai 1823.

« Mon voyage dépend en partie du comité grec ( en Angleterre ), en partie des instructions que quelques personnes maintenant en Grèce par mission particulière pourront m'envoyer. Je suis membre nouvellement élu dudit comité, et mon dessin en me rendant en ce pays serait d'y faire le peu de bien en mon pouvoir; mais comme il y a des dits et contredits à ce sujet, et qu'on ignore jusqu'à quel point l'intervention des étrangers est salutaire, je ne sais plus que vouloir. Probablement j'aurai bientôt, ou d'Angleterre ou de Grèce, quelque chose de décisif.

» Quant au défunt personnage (lord Londonderry) qu'on vous a dit que j'avais attaqué, je prétends que la mémoire d'un mauvais ministre est tout autant soumise à l'investigation que sa conduite de son vivant. Ses mesures ne meurent pas avec lui comme les actions d'un simple particulier. Il est de la matière d'HISTOIRE, et partout où je trouve un tyran ou un lâche, je le stigmatise d'un fer chaud; je ne l'ai pas attaqué plus qu'à l'ordinaire. Pour en venir au *Libéral*, cette publication a été entreprise au profit d'un auteur persécuté et d'un très-digne homme. Mais c'était folie à moi de m'en mêler, et il en a mal tourné, car je me suis fait tort sans faire grand bien à ceux que je voulais servir.

» *Ne* vous chargez *pas* de me *défendre*. C'est peine perdue, vous ne parviendriez qu'à vous faire des ennemis.

» Les miens ne sauraient être ramenés ni adoucis, mais ils peuvent être renversés; et il peut advenir tels événements, moins improbables que ceux que nous avons vus de nos

jours, qui retourneraient sens dessus dessous le présent état de choses. *Nous verrons !*

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Je vous envoie ce commérage pour que vous puissiez en rire ; il n'est bon qu'à cela, si tant est qu'il le soit. Je serai ravi de vous revoir, mais ce sera triste si ce ne doit être que pour un moment. »

## CHAPITRE XIII.

Préparatifs de départ pour la Grèce. — Gens de la suite de Byron. — Enfantillage prolongé. — Adieux touchants. — Échange de souvenirs. — Lord Byron s'embarque sur *l'Hercule*. — Gros temps. — Retour à Gênes. — Superstition du vendredi. — Passage à Livourne. — Hommage de Gœthe et réponse du poète anglais. — Arrivée à Céphalonie. — Tournée à Ithaque. — Lettre et mort de Marco Botzaris. — Situation de la Grèce.

Le départ de lord Byron pour la Grèce devenant de plus en plus probable, il en hâta les préparatifs. Une de ses premières démarches fut d'écrire à M. Trelawney, alors à Rome, pour le prier de l'accompagner.

« Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi? lui disait-il; je ne peux rien sans vous, et j'ai grande anxiété de vous voir. De grâce! venez; je suis enfin déterminé à partir pour la Grèce; c'est le seul endroit où je fus jamais heureux. Je parle sérieusement, et ne vous ai pas écrit plus tôt, de peur de vous faire venir pour rien. Tous disent que je puis faire quelque bien en Grèce : je ne sais comment, — eux non plus. — Mais à tout événement, allons!

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

Un jeune médecin, le docteur Bruno, sorti de l'université avec une très-grande réputation, fut engagé à faire partie de sa suite; et entre autres préparatifs pour cette expédition, lord Byron commanda, pour lui et les deux amis qui l'accompagnaient, trois casques splendides sur lesquels ses armoiries, jamais oubliées, furent gravées. Cette petite circonstance fit rire en Angleterre, où l'on est plus sensible au ridicule qu'à l'héroïsme. « L'enfant est

père de l'homme »; c'est un vieux dicton, et chez notre grand poète si les passions et les vues mûres de l'homme se développèrent dès l'enfance, plus tard les imaginations folâtres, les vanités frivoles du jeune garçon se firent parfois jour dans les heures les plus sérieuses, les moments les plus solennels de la virilité. Nous retrouvons l'écolier qui, au commencement du premier volume, se vantait de lever quelque jour une troupe de cavaliers en armure noire que l'on appellerait les *Noirs de Byron*, essayant maintenant avec ravissement son casque à haut cimier, et rêvant les actions glorieuses qu'il accomplira sous son ondoyant panache.

Une lettre de M. Blaquière, arrivée à la fin de mars, donnait les renseignements les plus favorables, et pressait le départ du noble lord, assurant qu'il y avait urgence. Quelque encourageantes que fussent les invitations qui venaient ainsi de tous côtés, et quoique lord Byron fût entièrement décidé à donner dans sa plénitude cette aide que l'on prétendait si essentielle, on voit dans ses lettres qu'après avoir tout considéré avec sa vue d'aigle, loin de se ranger à l'avis des enthousiastes qui réclamaient son appui, il n'apercevait pas comment et en quoi son intervention pourrait être si décisive. « Malgré son amour pour la Grèce, dit celle qui épiait avec tant d'anxiété tous les mouvements de son âme ; malgré cette conscience de sa force morale, qui lui faisait dire souvent *qu'un homme est obligé de faire quelque chose de plus pour la société que des vers* ; malgré l'attrait qu'avait pour cette âme si noble le but de ce voyage, et quoiqu'il fût résolu à revenir sous peu de mois en Italie, cependant tous ceux qui l'approchaient peuvent témoigner des combats qui déchiraient son cœur à mesure que s'avançait le moment du départ. »

Au doute et au vague fatigant que le manque de plan déterminé jetait sur l'entreprise dans laquelle il s'allait lancer, se joignait une sorte de pressentiment douloureux qu'il ac-

complissait sa propre sentence et devait mourir en Grèce. La veille du jour où ses amis lord et lady B. quittèrent Gênes, il alla les voir pour prendre congé, et resta à causer quelques moments avec eux. Il était évidemment abattu; et après avoir exprimé ses regrets de les voir partir avant qu'il pût mettre à la voile, il continua de parler de son voyage projeté avec l'accent dudécouragement. « Ici, nous voilà maintenant tous réunis; mais quand, et où nous retrouverons-nous jamais! J'ai en moi je ne sais quel pressentiment que nous nous voyons pour la dernière fois. Il y a quelque chose qui me dit que je ne reviendrai jamais de Grèce. » Il continua quelque temps sur ce ton mélancolique, puis il laissa aller sa tête sur le bras du sofa où il était assis, et fondant en larmes, il pleura pendant quelques minutes sans pouvoir s'arrêter. Quoiqu'il ne parlât qu'avec lady B**, tous ceux qui étaient présents observèrent son émotion, et en furent affectés; tandis qu'évidemment honteux de sa faiblesse, il cherchait à détourner l'attention, et lâchait quelques sarcasmes, accompagés d'une espèce de rire histérique, sur cet effet « d'une disposition nerveuse ».

Avant cette conversation, il avait offert à chaque personne de la société quelque petit don d'adieu: un livre à l'un, une épreuve de son buste de Bartolini à un autre, et à lady B** un exemplaire de sa *Grammaire arménienne*, ayant en marge quelques remarques manuscrites de sa main. En la quittant, comme il lui demandait un souvenir, quelque bagatelle qu'elle eût portée, cette dame lui donna une de ses bagues; en retour, il détacha de sa chemise un petit camée de Napoléon monté en épingle, et disant que c'était son vieux compagnon, il le lui présenta.

Le lendemain, lady B*** reçut de lui le billet suivant:

## A LA COMTESSE DE B***

Albaro, 2 juin 1823.

« Ma chère lady B * * *

» Je suis *superstitieux*, et me suis rappelé que les souvenirs armés d'une *pointe* sont de mauvais augure. Je vous prierai en conséquence d'accepter, au lieu de l'épingle, la chaîne ci-incluse, qui est de si peu de valeur que vous ne devez pas hésiter. Comme vous désiriez une chose que j'eusse portée, je ne puis que vous dire qu'elle l'a été plus constamment et plus long-temps que l'épingle; elle est de manufacture vénitienne, et son seul mérite c'est qu'on ne peut s'en procurer de semblable qu'à Venise, ou venant de Venise; il n'y en a point de cette espèce à Gênes. J'y joins un anneau que je prie *Alfred* de garder : il est trop large pour être porté; mais il est de *lave*, et par là en harmonie avec le feu de son âge et de son caractère. Vous aurez peut-être la bonté de m'accuser réception de ce billet, et de me renvoyer (pour l'amour du bon présage) l'épingle, dont je ferai plus de cas maintenant qu'elle vous a appartenu une nuit.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

*P. S.* « J'espère que *vos nerfs* vont bien aujourd'hui et continueront à aller de mieux en mieux. »

Dans ce temps les préparatifs pour son expédition aventureuse avançaient. Grâce à l'aide de son banquier et sincère ami, M. Barry de Gênes, il put réunir la somme d'argent considérable qui lui était nécessaire; ce qu'il prit avec lui montait à dix mille couronnes en espèces et qua-

rante mille en billets : une partie avait été empruntée sur ses meubles et livres, pour lesquels objets j'ai ouï dire que M. Barry avait avancé beaucoup au-delà de leur valeur. Un brick anglais, l'*Hercule*, avait été frété pour le conduire, lui et sa suite, qui se composait en ce moment du comte Gamba, M. Trelawney, le docteur Bruno, et huit domestiques. Il y avait aussi cinq chevaux, des armes et des munitions pour cette troupe, deux canons de petit calibre appartenant à son schooner *le Bolivar*, qu'il laissait à Gênes, et une pharmacie suffisante pour traiter un millier d'hommes pendant un an.

La lettre suivante, au secrétaire du comité grec, annonça son prochain départ.

A M. BOWRING.

7 juillet 1823.

« Nous faisons voile le 12 pour la Grèce. J'ai reçu une lettre de M. Blaquière, trop longue pour la transcrire en ce moment, mais très-satisfaisante. Le gouvernement grec m'attend sans délai.

» Selon le désir de M. B. et des autres correspondants en Grèce, j'ai à vous dire, avec toute déférence pour le comité, qu'une avance, ne fût-elle que *dix mille livres sterling seulement* (j'emploie les expressions de M. Blaquière), serait du plus grand secours au gouvernement grec. J'ai aussi à recommander fortement de tenter un emprunt pour lequel les députés qui se rendent maintenant en Angleterre offriraient des sûretés suffisantes.

» Pour mon compte, j'emporte en argent ou billets presque 9,000 livres sterling que j'ai fait de mes fonds en Italie et de mon crédit en Angleterre : il faut nécessairement que je réserve une portion de cette somme pour ma subsistance

et celle de ma suite ; ma volonté est d'employer le reste à ce qui me paraîtra le plus vraisemblablement utile à la cause, tâchant d'avoir toute assurance préalable que je ne l'applique pas à quelque spéculation individuelle.

» Si je reste en Grèce, ce qui dépendra principalement de l'utilité présumée de mon séjour, selon l'opinion des Grecs eux-mêmes ; bref, si je suis bien reçu par eux, je continuerai, durant ma résidence au moins, à consacrer une portion de mon revenu présent et futur (ce que j'en pourrai épargner s'entend) à l'avancement de l'œuvre. Je puis, du moins je pouvais autrefois, endurer des privations, je suis accoutumé à l'abstinence, et quant à la fatigue, j'ai été un assez robuste voyageur ; ce que je suis maintenant, je ne saurais le dire ; j'essaierai.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

*P. S.* « On exprime une grande anxiété pour avoir une presse et des types, etc. Je n'ai pas le temps de m'en occuper, mais je les recommande au souvenir du comité. Je présume que les caractères, en partie du moins, doivent être grecs. Ils veulent publier des bulletins et peut-être un journal; probablement en romaique, avec traduction italienne. »

Tout était prêt, et le **13** juillet lord Byron et sa suite couchèrent à bord de l'*Hercule*. Au lever du soleil ils sortirent du port, mais, faute de vent, restèrent en vue de Gênes tout le jour. La nuit il fit un brillant clair de lune, mais le vent était devenu violent et contraire, et pendant quelque temps le danger fut grand. Lord Byron resta sur le pont durant l'orage, occupé, avec l'aide de ceux que le mal de mer n'avait pas mis hors de service, à empêcher qu'il n'arrivât accident aux chevaux qui, ayant été mal attachés, s'étaient échappés et se blessaient l'un l'autre. Après avoir fait tête au vent pendant trois ou quatre heures, le capitaine fut enfin obligé de faire voile pour Gênes, et ren-

tra dans le port à six heures du matin. En reprenant terre après cette tentative peu encourageante, « lord Byron (dit le comte Gamba) devint pensif, et remarqua qu'un fâcheux commencement de campagne était presque toujours de bon présage. »

Je crois avoir dit qu'entre autres superstitions il était porté à regarder le vendredi comme un jour malheureux. Peu après son arrivée à Pise, une dame de sa connaissance, le rencontrant sur le chemin de sa maison où elle allait rentrer, et supposant qu'il était venu la voir, lui proposa d'y revenir avec elle. « Je n'ai pas été chez vous, répondit-il; car juste comme j'arrivais à la porte, je me suis souvenu que c'était vendredi; et n'aimant pas à faire ma première visite ce jour-là, je m'en retourne. » On raconte même qu'à Gênes il renvoya un tailleur qui lui apportait un habit neuf en ce jour de mauvais augure.

Après tout cela, il est étrange de dire qu'il mit à la voile pour la Grèce un vendredi; et bien que le résultat funeste doive être pris en considération par les superstitieux, il paraît que cette crainte enfantine avait au fond peu d'empire sur l'esprit du noble lord, ou que les sentiments exaltés qui le guidèrent en ce moment dominaient toute sensation puérile, puisqu'il n'y pensa pas du tout. Au fait, malgré les paroles encourageantes qu'il adressa au comte Gamba, les pressentiments de sa fin prochaine semblent avoir été trop profonds et trop sérieux, pour s'accroître par un si frivole incident. Ayant témoigné le désir, en prenant terre, de revoir son palais qu'il avait laissé aux soins de M. Barry pendant son absence, et que madame Guiccioli avait quitté le matin même, il s'y rendit, accompagné du seul comte Gamba. « Sa conversation, dit ce dernier, prit un tour mélancolique pendant toute la route; il parla beaucoup de sa vie passée et de l'incertitude de l'avenir. « Où serons-nous, disait-il, dans un an? » C'était, ajoute son ami, comme une triste prophétie; car le même jour du même mois, l'année d'après, il fut descendu dans la tombe de ses ancêtres. »

Il fallut un jour presque entier pour réparer les avaries du vaisseau, et lord Byron en passa la plus grande partie avec M. Barry dans quelques jardins près de la ville. Sa conversation y conserva la même empreinte lugubre; et sa manière d'envisager l'entreprise où il se lançait paraissait tellement sombre, qu'un sentiment tout dévoué d'honneur et de devoir peut seul l'avoir engagé à y persister. Le soir de ce même jour il mit à la voile, et dès-lors tout-à-fait dévoué à la cause, et rompant avec son premier mode d'existence, l'aptitude de son esprit à secouer toute oppression, soit au dedans, soit au dehors, commença à se déployer dans toute son énergie. Lui, si abattu sur le rivage, ne se trouva pas plus tôt bondissant de nouveau sur les vagues, que la vigueur de son âme, si pleine de vie, se fit jour. Dans la brise qui soufflait autour de lui, les parfums, les souvenirs de la Grèce, la voix de sa jeunesse parlaient tout à la fois, et même ses titres passés comme poète se fanaient devant ceux de héros, de libérateur, auxquels il aspirait. Son amour pour la liberté, sa généreuse ardeur, sa soif d'aventures et de gloire, tout se réveilla. Les présages funestes qui murmuraient encore au fond de son cœur ne faisaient que lui rendre cette nouvelle phase de vie plus précieuse en sa brièveté même qu'il voulait immortaliser.

« Parte, e porta un desio d'eterna ed alma
Gloria che a nobil cuor è sferza e sprone;
E magnanime imprese intenta ha l'alma,
Ed *insolite cose oprar* dispone.
Gir fra i nemici *ivi o cipresso o palma*
Acquistar. »

Après un passage de cinq jours, il arriva à Livourne, où l'on crut nécessaire de toucher pour prendre à bord un supplément de poudre à canon et autres munitions anglaises que l'on ne pouvait se procurer ailleurs. Ce fut là que, au moment où tous ses souhaits paraissaient être de rompre avec

sa gloire passée et toutes les associations poétiques qui pouvaient jeter un vernis de romanesque sur son entreprise, il reçut une marque si flatteuse de l'admiration d'un des deux hommes du siècle qui seuls pouvaient disputer avec lui en renommée littéraire. Les vers suivants, que j'inscris dans leur langage orginal ( une version ne pouvant en donner qu'un imparfaite idée ), étaient adressés au noble lord par Gœthe :

« Ein freundlich Wort kommt eines nach dem andern
Von Süden her und bringt uns frohe Stunden ;
Es ruft uns auf zum Edelsten zu wandern,
Nicht ist der Geist, doch ist der Fuss gebunden.

« Wie soll ich dem, den ich so lang begleitet,
Nun etwas Traulich's in die Ferne sagen ?
Ihm der sich selbst im Innersten bestreitet,
Stark angewonht das tiefste Weh zu tragen.

« Wohl sey ihm doch, wenn er sich selbst empfindet!
Er wage selbst sich hoch beglückt zu nennen,
Wenn Musenkraft die Schmerzen überwindet,
Und wie ich ihn erkannt mog'er sich kennen.

Ces stances avaient été envoyées à Gênes, mais elles n'y trouvèrent plus celui qu'elles allaient chercher, il semblait même être hors d'atteinte; cependant ce salut cordial l'atteignit encore à Livourne, au moment où il se rembarquait le 24 juillet 1823. Il y répondit ainsi :

» Illustre *sir*,

» Je ne puis vous remercier comme je le devrais de vos vers, qui me sont envoyés par mon jeune ami M. Sterling ; je serais mal venu d'ailleurs à prétendre faire échange de poésie avec celui qui, depuis cinquante ans, est le souve-

rain sans rivaux de la littérature européenne. Il faut donc que vous acceptiez l'expression de ma sincère reconnaissance en prose, et encore en prose écrite à la hâte, car je pars encore une fois pour la Grèce, et suis entouré de tous les embarras et fracas de circonstance qui laissent à peine un moment pour vous parler de ma reconnaissance et de mon admiration.

» Ayant fait voile de Gênes il y a quelques jours, j'y ai été repoussé par une raffale, et, reparti de nouveau, ai touché ici, à Livourne, ce matin, pour recueillir quelques passagers grecs qui retournent dans leur malheureux pays.

» J'y trouve vos vers et la lettre de M. Sterling, et ne pouvais avoir plus heureux présage, plus agréable surprise qu'un mot de Gœthe tracé de sa propre main.

» Je retourne en Grèce, et vais voir si j'y puis être bon à quelque chose. Si j'en revenais jamais, j'irais à Weimar vous offrir le sincère hommage d'un de ces admirateurs que vous comptez par millions.

» J'ai l'honneur d'être, toujours, et plus que jamais,

» Votre obligé,

» NOEL BYRON. »

De Livourne, où il fut joint par M. Hamilton Brown, après un passage très-favorable de dix jours, il jeta l'ancre à Argostoli, principal port de Céphalonie.

Croyant à propos d'établir dans une des îles Ioniennes un poste d'observation d'où il pût juger de l'état des affaires avant de decendre sur le continent, il choisit Céphalonie de préférence, à cause du résident, le colonel Napier, dont il connaissait les talents et les sentiments libéraux. L'arrivée du chef d'une expédition faite si évidemment dans l'intérêt des insurgés pouvant embarrasser les autorités locales, vu le parti douteux qu'avait adopté la politique

anglaise, il crut prudent d'attendre à bord les informations sur le gouvernement grec, d'après lesquelles il devait agir désormais.

La venue d'un homme d'une si haute célébrité fit naturellement grande sensation parmi les Grecs et les Anglais d'Argostoli, et les premiers rapports de ces derniers avec leur noble hôte excitèrent de part et d'autre la plus agréable surprise. Les compatriotes de lord Byron, qui, dupes de toutes les exagérations répandues sur son compte, s'attendaient à une froideur insultante, trouvèrent un accueil affable, ouvert, gracieux, dont le charme était d'autant plus irrésistible qu'il était moins prévu; et de son côté il fut agréablement flatté, touché même de l'empressement respectueux avec lequel il fut accueilli. On cite, entre autres mots sentis, sa réponse au toast qui lui fut porté dans un dîner que lui donnèrent les officiers de la garnison. « Il craignait, leur dit-il en les remerciant, de ne pouvoir exprimer sa gratitude comme il le voudrait, ayant contracté une si longue habitude d'une langue étangère, que ce n'était pas sans difficulté qu'il pouvait rendre ses sentiments dans toute leur force en la sienne propre. »

En attendant le retour des messagers qu'il avait dépêchés à Corfou et à Missolonghi, il fit une tournée à Ithaque, séparée de Céphalonie par un petit détroit. Se rendant à Vathi, capitale de la petite île, chez le capitaine Knox, consul, qui l'avait invité, il visita la grotte où, d'après les traductions, Ulysse déposa les présents des Phéaciens. « Lord Byron (dit le comte Gamba) monta dans la grotte, mais la hauteur et l'escarpement du rocher l'empêchèrent d'aller jusqu'aux ruines du château, où j'eus moi-même quelque peine à parvenir. Lord Byron, s'asseyant dans la caverne, avait pris un livre, mais il s'endormit. Je l'éveillai à mon retour, et il me dit que j'interrompais le rêve le plus agréable qu'il eût fait de sa vie. »

Quoiqu'il donnât, comme dans son premier voyage, la préférence aux attraits sauvages de la nature sur les asso-

ciations classiques de l'art et de l'histoire, cependant il se joignait avec intérêt à tous pèlerinages vers les lieux consacrés par la tradition. A la fontaine d'Aréthuse le consul fit préparer une collation pour lui et sa société. A l'Ecole d'Homère, comme sont appelés quelques débris non loin de Chioni, il rencontra un vieil évêque réfugié, qu'il avait connu treize ans auparavant en Livadie, et causa avec lui de ces temps écoulés, avec une vivacité, une fraîcheur de souvenir qui laissaient loin en arrière la mémoire hésitante du vieux prélat. Les Bains, que la tradition donne à Pénélope, n'échappèrent pas à ses investigations, et quelque sceptique qu'il ait pu être quant à ces localités supposées, jamais il n'offensa les indigènes en émettant la plus légère objection sur la réalité de leurs traditions imaginaires. Loin de là, sa politesse, sa bienveillance lui gagnaient à tel point l'admiration de tous les Grecs qui le voyaient, qu'on ne parlait de lui qu'avec enthousiasme.

Cette philanthropie libérale et toute de cœur qui dirigeait maintenant ses vues trouva même, durant son court séjour à Ithaque, de nouvelles occasions de s'exercer. Apprenant que quelques pauvres familles en fuite, de Scio, Patras et autres lieux, s'étaient réfugiées là, non-seulement il remit **3,000** piastres au commandant pour venir à leur aide, mais, grâce à sa générosité, une famille nombreuse, qui avait été dans une situation opulente à Patras, se vit à même de relever ses affaires et de retrouver quelque bien-être. La fille aînée devint maîtresse d'une école établie à Ithaque, et elle, sa sœur, sa mère, n'ont jamais pu nommer lord Byron sans donner cours aux plus profonds sentiments de reconnaissance, d'affection, et de regrets de sa mort prématurée.

Au bout de huit jours, il revient de cette excursion, à bord de l'*Hercule*, où l'un de ses messagers lui apporta une lettre du brave Marco Botzaris, que cet envoyé avait laissé dans les montagnes d'Agrafa. Voilà ce que ce brave écrivait à lord Byron :

« Votre lettre et celle du vénérable Ignace m'ont comblé de joie. Votre Excellence est justement l'homme qu'il nous fallait. Que rien ne vous détourne de venir dans cette partie de la Grèce. Les ennemis qui nous menacent sont nombreux ; mais, avec l'aide de Dieu et de Votre Excellence ils trouveront une résistance convenable. J'ai quelque peu à faire cette nuit contre un corps de six à sept mille Albanais campés près d'ici. Après demain je partirai avec quelques compagnons d'élite pour rencontrer Votre Excellence. Ne tardez pas. Je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de mes compatriotes, laquelle, grâce à Dieu, vous ne trouverez pas mal fondée ; et je vous remercie encore plus des soins que vous avez pris d'eux avec une bonté si grande.

« Votre, etc. »

L'intention de Botzaris, dans l'attente du débarquement de lord Byron à Missolonghi, était de quitter l'armée à la hâte, et d'aller recevoir avec quelques frères d'armes leur noble allié d'une manière digne de sa généreuse mission ; mais la lettre ci-dessus ne précéda sa mort que de quelques heures. La même nuit il pénétra avec une poignée d'hommes au sein du camp ennemi, dont les forces montaient à huit mille, et, conduisant sa troupe héroïque sur des monceaux de cadavres, alla tomber, frappé à mort, près de la tente du pacha (1).

Les remercîments du brave Souliote dans sa lettre avaient trait à ce que venait de faire tout récemment à Céphalonie le noble poète, en prenant à sa paie, comme gardes-du-corps, quarante hommes de cette tribu sans asile. S'apercevant cependant que, faute d'emploi, ils se montraient

(1) En commémoration de cet événement, une médaille a été frappée la même année en Grèce avec cette légende : « La Grèce pleure sa mort. » Cette pièce n'est pas moins curieuse comme enfance d'art que l'événement qu'elle rappelle.

turbulents, il les dépêcha bientôt après, armés, équipés, approvisionnés, à Missolonghi, alors assiégée du côté de terre par des forces considérables, et bloquée sur mer par une escadre turque. Déjà, pour le secours de cette place, il avait fait une offre au gouvernement, dont il fait mention en ces termes : « J'ai offert d'avancer un millier de dollars par mois pour Missolonghi et les Souliotes de Botzaris (depuis tué), mais le gouvernement m'a répondu qu'il souhaitait conférer avec moi auparavant ; ce qui veut dire qu'il souhaite me faire dépenser mon argent de quelque autre façon. Je prendrai garde que ce soit pour la chose publique, autrement je n'avance pas un para. L'opposition dit que l'autorité veut me cajoler, le parti dominant affirme que les autres me veulent séduire : mon rôle entre eux deux est donc assez difficile. Mais je ne veux rien avoir à faire avec les factions, à moins que ce ne soit pour les rapprocher, s'il est possible. »

C'est dans cette position fatigante que lord Byron déploya un sang-froid, une prévoyance, un empire sur lui-même qui prouvent que les hautes puissances de l'imagination, quel que soit l'effet qu'elles puissent avoir sur le caractère moral, ne sont nullement incompatible avec le bon sens pratique, la fermeté et la perspicacité qu'exige le maniement des affaires de la vie active.

La grande difficuté pour l'observateur, dans cette crise, était de distinguer ce qu'il y avait de réel ou d'illusoire dans les preuves que la Grèce apportait de son futur succès. Le gouvernement n'était, à peu de chose près, qu'un vain nom, et n'avait guère plus d'autorité que de crédit. Les branches législative et exécutive était en opposition perpétuelle, et les subsides étaient interceptés par les chefs militaires, premiers collecteurs des impôts, du droit du plus fort. Avec la multiplicité des chefs (cette malédiction de toute entreprise populaire), chacun poursuivant un but personnel, et tous prêts à prendre l'épée pour arbitre de leurs différends ; avec une flotte armée par des particuliers, et par conséquent

précaire ; une armée appartenant à ses capitaines plus qu'au gouvernement, et vivant de pillage plutôt que de paie; avec toutes ces causes de destruction, la lutte s'était maintenue, et cette durée, à travers trois désastreuses campagnes, était à elle seule une véritable victoire. A ce moment-là même, malgré la faiblesse et la division apparente, on apercevait encore des éléments de succès qui, accrus de ce qui s'était effectué, promettaient, si les circonstances n'étaient pas trop défavorables, de nobles résultats.

Indépendamment des encouragements que leur offrait l'incapacité constante de leurs ennemis, les Grecs tiraient aussi de la conformation géographique de leur pays des avantages semblables à ceux qui avaient aidé peut-être à élever et à maintenir la noble indépendance de leurs illustres ancêtres. Montagnards et insulaires, ils devaient hériter des bienfaits de la liberté et du commerce, et à travers les cruelles souffrances d'un long esclavage, l'esprit ni de l'une ni de l'autre n'était mort dans ce peuple. Grâce à une fidélité inviolable à son antique foi, il avait heureusement conservé une ligne de démarcation entre lui et ses conquérants, gardant ainsi pieusement, pour l'heure de la lutte, le plus fort de tous les véhicules ; de l'encensoir même jaillirent les flammes de la liberté. A ces motifs fondés d'espérance, il faut joindre la sympathie qu'excitait cette cause, sympathie qui ne pouvait que s'accroître dès qu'elle serait justifiée par des victoires.

Tout promettait que la lutte serait longue. L'obstination connue des Turcs, et le peu de faveur qu'accordaient alors les cours de l'Europe à toute tentative d'émancipation de la part des peuples, étaient de nouvelles raisons ds craindre que l'heure du succès ne fût indéfiniment ajournée. On sentait que cette cause triompherait enfin, mais alors seulement qu'elle serait mûre : les individus pouvaient la maintenir vivante, non terminer l'œuvre ; c'était à des événemens entièrement indépendants des particuliers que l'issue en était

réservée ; et cette révolution, après que tant d'âmes généreuses lui avaient consacré leurs pensées, leur espoir, tant de braves leur sang et leur vie, devait s'accomplir par des mains nouvelles, et sous l'influence de circonstances imprévues.

Lord Byron vit la Grèce sous cet aspect, quant il la vit de plus près ; toutes ses lettres le prouvent. Ses premières opinions sur l'effet que l'esclavage avait produit chez ce peuple ne furent pas changées, quoiqu'il tînt compte aux Grecs des causes de leur dégénération. « Je suis de l'avis de saint Paul, disait-il, il n'y a pas de différence entre les Grecs et les Juifs, le caractère des deux étant également vil. » Avec des éléments semblables, l'œuvre de la régénération ne pouvait être que lent ; il le sentait, et la perte de tout espoir de lier son nom à un résultat essentiel et grand pour la Grèce, à quelque bienfait durable, donnait au sacrifice qu'il faisait de lui-même un plus touchant intérêt que si la conscience de mourir pour un noble but avait été à la fois son aiguillon et sa récompense. Il se regardait, pour employer une de ses comparaisons favorites, comme une des nombreuses vagues qui doivent se briser et mourir sur la rive, avant que la marée, qu'elles précèdent et traînent après elle, s'avance dans toute sa hauteur. Que signifie le soi, avait-il dit naguère, si une seule étincelle de ce qui serait digne du passé peut être léguée brillante et vive encore à l'avenir? — Je ne me retirerai pas, ajoutait-il, quoique je ne leur croie pas des forces suffisantes et assez de cœur pour aller bien loin. » Tels étaient les sentiments dévoués qui l'avaient précipités dans la cause de l'Italie, et sa vie et sa mort en Grèce furent la dernière sanction apposée à ces nobles paroles.

Avec si peu d'espérance de servir la cause d'une façon signalée, il essaya de s'entremettre pour alléger du moins les maux nombreux qui paralysaient tout ; il chercha à rapprocher le gouvernement et les capitaines, à faire pénétrer dans ces derniers cet esprit d'union qui pouvait seul leur donner des forces, à adoucir des deux côtés l'animosité des

armées belligérantes, afin d'ôter à cette lutte le caractère de barbarie qui la déshonorait aux yeux de l'Europe. Tels furent, avec l'aide essentielle de son argent, les grands objets auxquels il tâcha d'atteindre, et dont il poursuivit la réussite avec cette franchise, cette perspicacité et ce courage qui distinguaient si hautement sa grande âme.

L'impatience et la jalousie que montraient les différents chefs dans leurs efforts pour l'attirer, l'avertissaient assez du danger qu'il courait de s'engager dans un parti s'il se rendait aux invitations d'aucun d'entre eux. Il se décida donc à rester à Céphalonie, d'où il saisissait toutes les occasions de s'instruire de l'état réel des affaires, afin de juger en quel lieu sa présence et son argent seraient du plus grand secours. Pendant les six semaines qu'il avait passées dans le port, il avait vécu de la façon la plus incommode, pêle-mêle avec les cochons et la volaille à bord du vaisseau qui l'avait amené. Décidé à prolonger son séjour, il débarqua; et pour vivre plus retiré, s'établit dans un petit village appelé Metaxata, à sept milles environ d'Argostoli, où il demeura jusqu'à son départ de l'île.

Avant ce changement de résidence, il avait envoyé au gouvernement grec M. Hamilton Brown et M. Trelawney, porteurs d'une lettre où il rendait compte de ses vues et de celles du comité qu'il représentait. Il ne reçut de nouvelles de ces messieurs qu'un mois après. Ce qu'ils disaient de l'état du pays venait à plusieurs égards confirmer ses propres idées : l'incapacité et l'égoïsme à la tête des affaires, la désorganisation dans le corps politique, mais, malgré tout, de la force encore au cœur de la nation, et un vigoureux instinct de résistance; pour dernier trait du tableau, une ressemblance frappante avec l'antique race qui avait illustré le pays, ce grand peuple, toujours prêt au milieu de ses éternelles et fougueuses dissensions à se retourner et à s'unir pour faire face à l'ennemi.

Les agents de sa seigneurie avaient été fort bien reçus; le gouvernement et de pressantes lettres des corps législatif

et exécutif suppliaient le noble lord de partir sans délai pour la Morée : mais il était résolu à ne bouger qu'après mûre réflexion ; et plus les intrigues se multipliaient autour de lui, plus sa résolution prenait de force. Tandis que Metaxa, gouverneur de Missolonghi, le priait avec instance de se hâter de venir au secours de sa place, Colocotroni le sollicitait avec non moins de force d'assister au congrès de Salamine, où, sous la dictature de ce rude guerrier, se devaient régler les intérêts du pays. D'un autre côté, le rival des Capitaines, Mavrocordato, avec encore plus d'instance et d'habileté qu'aucun d'eux, cherchait à faire entrer Byron dans ses vues, et requérait sa présence à Hydra, où ce prince avait été forcé de se retirer.

Il n'était pas besoin de l'éclat qui environnait le nom du lord anglais, il suffisait de la connaissance de ses intentions bienfaisantes et de sa fortune, que grossissait encore l'imagination exagératrice des Grecs, pour attirer vers lui tous les regards. On ne peut se figurer la quantité de lettres, de messages, d'intrigues, de récriminations, dont chaque faction l'entourait. Uniquement occupé de découvrir la vérité au milieu de ce déluge de mensonges, le noble poète s'amusait à confronter ensemble les agents de tous les partis.

## CHAPITRE XIII.

Conférences religieuses du docteur Kennedy. — Doutes de lord Byron. — Il ne demande qu'à croire. — Sensations poétiques dues aux saintes Écritures. — Remontrances de Byron au gouvernement provisoire sur les divisions des pouvoir législatif et exécutif. — Succès des Grecs. — Envois du comité. — Arrivée de l'escadre. — Lord Byron, payeur de la guerre. — Ses demandes pressantes d'argent à ses fondés de pouvoir.

Au milieu de toutes ses occupations, lord Byron ne changeait rien à son uniforme simplicité de vie ; seulement, en se levant de très-bonne heure pour dépêcher les affaires, il montrait qu'il pouvait, quand il le fallait, renoncer aux habitudes les plus invétérées. Quoique excessivement occupé, il était accessible à toute heure, même aux ennuyeux, et l'on citait la phrase d'un des officiers de la garnison qui, incapable de rien comprendre du poète, si ce n'est son bon naturel, disait, quand il ne savait plus à quoi passer son temps : « Je crois que je ferai aussi bien de monter à cheval et d'aller causer un peu avec lord Byron. »

La personne dont les visites paraissaient lui être le plus agréables, non moins peut-être en donnant beau jeu à son goût de plaisanterie par ses singularités personnelles, qu'en amenant la conversation sur un des points qui l'intéressaient le plus vivement, était un médecin, nommé Kennedy. Leur connaissance datait d'une tentative de ce gentleman, qui, absorbé dans le sentiment de la haute importance de la religion, avait entrepris de communiquer aux autres ses lumières à ce sujet, et de convertir à une ferme croyance au christianisme quelques sceptiques de ses amis. Entendant parler d'une conférence projetée à cet effet, lord Byron demanda à y assister, en disant au porteur de sa requête :

« Vous savez que je suis regardé comme la brebis galeuse ; pourtant, après tout, je ne suis pas si noir que le monde le croit. » Il avait entrepris de convaincre le docteur théologien que « ce qui lui manquait en foi, il l'aurait du moins en patience », mais une si formidable succession d'heures de monologue (M. Kennedy avait stipulé pour douze), était une épreuve au-dessus de ses forces : et bientôt il commença à montrer des signes évidents de son désir d'échanger le rôle d'auditeur pour celui d'orateur. Cependant il déploya tant de bienveillance polie, tant de candeur, tant d'empressement à s'instruire, qu'il excita dans le bon docteur, sinon l'espérance d'une conversion entière, du moins un sincère intérêt; et bien que lord Byron n'ait plus reparu aux nombreuses conférences qui se tinrent sur le même sujet, ses relations avec le docteur Kennedy, pendant le reste de son séjour à Céphalonie, furent amicales et fréquentes.

Ces curieuses conversations ont été publiées : et, à leur mérite comme exposition simple et populaire des principaux dogmes du christianisme, se joignent le charme qui entoure le caractère d'un des interlocuteurs et l'intérêt presque effrayant qui s'attache à chaque mot qu'il a prononcé sur ce point. Dans cette première conférence, lord Byron nia expressément faire partie des infidèles qui repoussent les Écritures et se complaisent dans leur incrédulité; au contraire, il montra un vif désir de croire, car il ne trouvait nul bonheur dans l'incertitude de ses opinions religieuses. « Il était hors d'état, ajoutait-il, de comprendre les livres saints; et quoiqu'il se sentît disposé à respecter les vrais croyants, et à mettre toute foi en eux, il avait rencontré un très-grand nombre de chrétiens dont la conduite était en opposition avec des principes qu'ils ne semblaient professer que payés pour cela, ou par quelque autre motif mondain que la connaissance intime de leur caractère faisait découvrir. Il voyait donc peu de personnes, si tant est qu'il en vît, qu'on pût considérer comme ayant une foi ferme et consciencieuse aux saintes Écritures. »

Ces conférences, plus particulièrement la première, excitèrent un vif intérêt dans la société d'Argostoli. Le bruit que lord Byron avait déployé une connaissance des Écritures tellement profonde, que le docteur en avait été étonné et même stupéfait, se répandit partout; on disait que le noble lord s'était montré beaucoup plus versé dans la connaissance des auteurs religieux et de la science théologique que son antagoniste; chose que nie fortement ce dernier : et, au fait, sur son récit même, la science ne semble avoir été bien profonde d'aucun côté. L'aveu du prédicant, qu'il n'avait lu ni les ouvrages de Stillingfleet ni ceux de Barrow, montre qu'il n'avait pas poussé fort loin ses recherches orthodoxes; et la familiarité attribuée à lord Byron avec ces auteurs ne repose que sur quelques mots de sa seigneurie; l'on sait, d'après ce que lui-même raconte de ses premières études, que, grâce à son rapide coup d'œil, à sa merveilleuse mémoire, il s'emparait des points saillans de chaque science, et en gardait des souvenirs d'autant plus nets, d'autant plus vifs, qu'il ne s'était point fatigué à parcourir les idées intermédiaires. Il était impossible de l'entraîner dans aucune suite régulière de raisonnement, même sur ses sujets favoris; il lançait l'objection au-devant de l'argument et en faisant saillir la partie faible; mais s'il ne semblait pas tout-à-fait incapable d'une argumentation suivie, du moins il en paraissait impatient. En ceci comme en beaucoup d'autres particularités de son caractère (ses caprices, ses accès de larmes, ses engouements et ses désenchantements), on peut observer des ressemblances marquées avec la nature instinctive et passionnée des femmes. On sait qu'elles peuvent rarement suivre une discussion, mais que néanmoins le pur instinct de la vérité (comme c'était le cas avec Byron) les fait d'emblée toucher juste au but; tandis que l'homme, se dirigeant à travers toutes les formes du raisonnement, s'en écarte parfois, se perdant sur la route.

Il est certain que lord Byron lisait journellement la bible: le petit exemplaire des saintes Écritures que sa sœur lui

avait donné à son départ d'Angleterre ne le quittait pas. A quel point, indépendamment de sa préoccupation des sujets religieux, il pouvait être en cela influencé par son goût littéraire, c'est ce que peuvent faire juger son admiration si souvent exprimée « de la scène du fantôme », *the ghost-scene*, comme il l'appelait, de Samuel, et ses comparaisons entre cette apparition surnaturelle et le Méphistophélès de Gœthe. Son imagination paraît aussi avoir été vivement frappée de l'idée du docteur Kennedy, qui soutenait que le récit du livre de Job, où l'Éternel fait comparaître Satan en sa présence, devait être pris, non comme l'avait pensé lord Byron allégoriquement et poétiquement, mais à la lettre. Le poète exprima plus d'une fois à Kennedy « combien cette croyance de l'apparition réelle de Satan, pour entendre et remplir les ordres de Dieu, ajoutait dans son esprit à la grandeur et à la majesté du Créatur ».

Ce sont moins les lumières que jettent ces conférences sur les opinions religieuses de Byron qui les rendent intéressantes, que les preuves nouvelles qu'elles apportent de son aimable facilité de caractère, son absence de toute bigoterie, de préjugés, de morgue, et ce sentiment peut-être le plus voisin de la foi même, la disposition à croire. Si un franc aveu de l'erreur implique avancement dans le chemin de la vérité, jamais patient soumis au scalpel du prosélytisme ne montra ce symptôme avec plus de bonhomie que le noble lord. « J'étais étonné, dit un des auditeurs de ces conversations, de voir lord Byron endurer tranquillement sur sa vie, sa vanité, l'inutilité de ses talents, un sermon qui me faisait ouvrir de grands yeux. »

« Eh bien ! vous me croyez donc dans une très-mauvaise route ? » était une des questions fréquentes de lord Byron à M. Kennedy : la réponse se trouvait habituellement affirmative. Il répliqua une fois : « Je suis cependant en meilleur chemin maintenant ; je crois déjà à la prédestination, qui est, je pense, un de vos dogmes, et à la dépravation du cœur humain en général, et du mien en particulier :

vous voyez donc que nous sommes d'accord sur deux points. J'arriverai aux autres avec le temps. Vous ne pouvez exiger que je devienne parfait chrétien tout d'un coup. » Au sujet du livre du docteur Southwood sur le gouvernement divin, il dit : « Je ne peux décider là-dessus, mais d'après mes lumières actuelles, une des choses le plus à désirer serait une preuve qu'en dernière analyse tout être créé est destiné à devenir heureux. Ce serait ce qui s'accorderait le mieux avec la toute-puissance d'un Dieu dont le premier attribut est l'amour. Je ne puis m'accommoder de votre doctrine de l'éternelle durée du châtiment. L'opinion de Southwood est plus humaine, et je trouve qu'il l'appuie fortement sur les Écritures. »

J'insérerai, comme je l'ai fait jusqu'ici, les lettres qu'il écrivit de Grèce, tant officielles que privées; elles répandent plus de jour sur les événements publics, en les faisant envisager du point de vue même de lord Byron.

Il écrivit fréquemment, mais brièvement, à madame Guiccioli dans les lettres de son frère Pietro, et pour la première fois en anglais.

Voici des courts extraits de ces lettres.

7 octobre.

« Pietro vous conte tous les commérages de l'île, nos tremblements de terre, notre politique et notre emménagement dans un joli village. Comme ses opinions et les miennes sur les Grecs sont presque semblables, j'en dirai peu à ce sujet. J'ai été un sot de venir, mais, une fois ici, je dois voir ce qu'il y a à faire. »

Octobre.

« Nous sommes encore à Céphalonie, attendant des nouvelles plus sûres ; car tout est contradiction et division dans les rapports sur l'état des Grecs. Je remplirai l'objet de la mission dont m'a chargé le comité, et retournerai aussitôt en Italie, car il ne me semble pas vraisemblable que, comme individu, je puisse leur être bon à rien : au moins jusqu'à présent nul autre étranger n'a encore semblé être ou pouvoir être d'aucune utilité.

» De grâce, soyez aussi joyeuse et tranquille que possible, et bien certaine qu'il n'y a chose ici qui puisse exciter d'autre souhait que celui d'être encore près de vous, quoique nous soyons traités avec beaucoup de bienveillance par tout ce qu'il y a ici d'Anglais de toute classe. Pour les Grecs, je n'ai pas grand bien à en conter jusqu'à présent, et je n'aime pas en dire du mal, quoique certes ils ne se fassent pas faute d'en dire les uns des autres. »

29 octobre.

« Soyez sûre que le moment où je pourrai vous rejoindre me sera aussi doux qu'à aucune époque de nos souvenirs. Il n'y a pas ici d'attraction qui puisse le moins du monde me distraire, mais je dois m'attacher à la cause grecque, j'y suis lié d'honneur et d'inclination. MM. B... et T... sont en Morée où ils ont été très-bien reçus, et leurs lettres sont remplies de courage et d'espoir. J'ai grande anxiété de savoir comment s'arrangeront les affaires d'Espagne, car je crois qu'elles pourront avoir de l'influence sur la lutte grecque. Je souhaiterais que toutes deux fussent favorablement et solidement terminées, et pouvoir retourner en Italie causer avec vous de *nos* aventures, ou plutôt de *celles* de Pie-

tro, dont bon nombre sont des plus divertissantes, comme aussi quelques-uns des incidents de nos navigations et voyages. Je vous les réserve, dans l'espoir que nous en pourrons rire ensemble, avant peu. »

## A M. BOWRING.

29 novembre 1823.

« Cette lettre vous sera présentée par M. Hamilton Brown, qui précède ou accompagne les députés grecs. Il a à la fois volonté et capacité de rendre service à la cause, et de donner des informations au comité; il a déjà été fort utile aux deux, à ma connaissance.

» Corinthe est prise, et une escadre turque a, dit-on, été battue dans l'Archipel. Les progrès des Grecs au dehors sont considérables, mais les dissensions continuent. Une fois arrivé près des gouvernants, je ferai mes efforts pour adoucir les querelles ou les éteindre; ni l'un ni l'autre n'est tâche aisée. Je suis resté ici jusqu'à présent, en partie pour attendre l'escadre qui devait secourir Missolonghi, en partie pour voir venir le détachement de M. Parry; et enfin pour recevoir de Malte ou de Zante la somme de quatre mille livres sterling que j'ai avancée pour le paiement de l'escadre espérée. On négocie les billets, et ils seront escomptés en espèces dans peu de temps; sur toute autre place ils l'auraient été de suite, mais les misérables marchands ioniens ont peu d'argent, pas grand crédit, et se tiennent d'ailleurs sur le *qui vive* par politique, en cette occasion: car, bien que j'eusse des lettres de MM. Webb (une des plus fortes maisons de la Méditerranée, et aussi de MM. Ransom), on ne peut régler d'affaires, à des conditions loyales, sans le secours de négociants anglais. Cependant ceux-ci ont mon-

tré de la capacité et de la bonne volonté ; — quant à la droiture, c'est comme de coutume.

» Le colonel Stanhope est arrivé ; je l'aiderai dans toutes ses entreprises ; mais, d'après ce que j'entends, la formation d'une brigade serait extrêmement difficile dans ce moment-ci, pour ne rien dire de plus. Quant à l'admission d'étrangers, au moins d'officiers étrangers, je vous renvoie à un passage de la récente lettre du prince Mavrocordato, dont j'ai inséré copie dans le paquet expédié aux députés. Mon intention est de me rendre par mer à Napoli de Romanie aussitôt que j'aurai arrangé cette affaire pour les Grecs : je veux parler de l'avance de deux cent mille piastres pour leur flotte.

» Mon temps n'a pas été complètement perdu ici, et vous pourrez voir, par quelques documens antérieurs, qu'il était plus que douteux que mon départ *alors* pour la Morée eût été de quelque avantage. Nous avons enfin mis les députés en mouvement, et j'ai adressé une forte remontrance sur les divisions intestines à Mavrocordato, qui, à ce que j'apprends l'a renvoyée à la législative. Avec un prêt, ils *peuvent* beaucoup faire, et c'est tout ce que je puis, pour raison particulière, dire sur le sujet.

» J'apprends avec peine, par le colonel Stanhope, que les fonds du comité sont épuisés. Suppose-t-on pouvoir former une brigade sans argent, ou que 3,000 livres sterling y suffisent ? Il est vrai que l'argent va plus loin en Grèce qu'ailleurs ; mais une force régulière doit être *nationale*, et payée sur les fonds de l'état, et ni individu ni comité, au moins avec les moyens existants, ne trouvera la chose praticable.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

La remontrance au prince Mavrocordato, dont il fait mention ici, fut remise, ainsi qu'une autre lettre (1)

(1) Les deux originaux sont en italien

adressée au gouvernement existant, au colonel Stanhope, qui se rendait à Napoli, et de là à Argos. Dans la première, après quelques mots à la louange du porteur, fils du major-général comte d'Harrington, venu en mission pour aider à la délivrance de la Grèce, et quelques compliments au courage, aux talents, et par-dessus tout à la probité du prince Mavrocordato, il poursuit ainsi :

« Je suis très-inquiet d'apprendre que les dissensions de la Grèce ne s'apaisent pas, dans un temps où elle pourrait rendre complet le triomphe qui n'est encore que partiel. La Grèce est à présent placée entre trois chances : reconquérir sa liberté, tomber dans la dépendance des souverains de l'Europe ou redevenir province turque. Elle n'a le choix que de ces trois alternatives, la guerre civile est le chemin pour arriver aux deux dernières. Si elle ambitionne le destin de la Valachie et de la Crimée, elle peut l'obtenir demain; si c'est celui de l'Italie, le jour d'après; mais si elle souhaite devenir vraiment la Grèce libre et indépendante, il faut se mettre à l'œuvre aujourd'hui même, plus tard il ne sera plus temps.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

Voici la lettre au gouvernement grec :

## AU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE GRÈCE.

Céphalonie, 30 novembre 1823.

« L'affaire du prêt, l'attente si longue et si vaine de l'arrivée de la flotte grecque, et le danger auquel Missolonghi est encore exposé, m'ont retenu ici et m'y retiendront jusqu'à ce que quelques-uns de ces obstacles soient levés. Dès que l'argent sera avancé pour la flotte, je pars pour la Morée, sans savoir néanmoins à quoi peut servir ma présence

dans l'état actuel des choses. Quelques rumeurs de dissensions nouvelles, voire de l'existence d'une guerre civile, sont venues jusqu'à nous. C'est du fond du cœur que je prie pour que ces rapports soient faux ou exagérés : car je ne puis imaginer de calamité plus sérieuse : et il faut l'avouer franchement, à moins que l'union et l'ordre ne soient rétablis, toute espérance de prêt sera vaine : toute l'assistance que les Grecs pourraient attendre du dehors, assistance qui n'est pas une bagatelle, ni à dédaigner, sera suspendue, ou supprimée : et ce qui est encore pis, les grandes puissances de l'Europe, dont aucune n'était opposée à la Grèce, mais qui au contraire semblaient portées à y favoriser l'établissement d'une nation indépendante, se persuaderont que les Grecs sont incapables de se gouverner, et essaieront peut-être elles-mêmes de mettre un terme à vos désordres par des moyens qui flétriront vos brillantes espérances et celles de vos amis.

» Permettez-moi d'ajouter, une fois pour toutes, que, désirant le bien-être de la Grèce et rien autre, je ferai tout mon possible pour l'assurer, mais je ne puis consentir, je ne consentirai jamais à laisser abuser les Anglais, comme public ou comme individus, sur l'état réel des affaires de ce pays. Le reste, Messieurs, dépend de vous. Vous avez glorieusement combattu ; agissez honorablement envers vos compatriotes et le monde, et alors on ne dira plus, comme on l'a répété pendant deux mille ans avec les historiens romains, que Philopémène fut le dernier des Grecs. Ne laissez pas la calomnie elle-même (quoiqu'il soit difficile, je l'avoue, de se tenir en garde contre elle dans une lutte si pénible), ne la laissez pas comparer le patriote grec, se reposant de ses labeurs, au pacha turc exterminé par lui.

» Je vous prie de regarder cette expression de mes sentiments comme une preuve sincère de mon attachement à vos intérêts réels, et de croire que je suis, etc. »

Lord Byron, dans une nouvelle lettre à M. Bowring, en fait passer une de M. Millingen, qui, allant joindre, en qualité de médecin, les Souliotes près de Patras, deman-

dait une augmentation de paie. Il approuve la réclamation du docteur, et rectifie quelques assertions de cet Anglais, qui avait avancé que la retraite des Turcs devant Missolonghi rendait inutile l'arrivée de la flotte grecque. Lord Byron met en note : « Par la providence spéciale de Dieu, les Musulmans saisis d'une terreur panique se sont enfuis : mais ce n'est pas grâce à la flotte, qui aurait dû être ici il y a des mois, et qui n'a plus d'excuse ces derniers temps, — du moins depuis que j'ai de l'argent pour payer. »

En marge d'un autre passage, où M. Millingen se plaint que toutes ses espérances de salaire de la part des Grecs se soient trouvées complètement chimériques, lord Byron ajoute : « Et il en sera ainsi jusqu'à ce qu'ils obtiennent un prêt. Ils n'ont (dans les îles) argent, ni crédit pour en lever. Un médecin peut réussir mieux qu'un autre, mais tous ces officiers *pennyless* (sans le sou) feraient mieux de rester au logis. Il ne faut pas *beaucoup* d'argent, mais un *peu* est indispensable. »

La lettre de lord Byron rend compte de succès récents : Corinthe conquise, Missolonghi à demi sauvée, quelques vaisseaux tout prêts dans l'Archipel : mais des divisions en Morée, presque la guerre civile. Les corps législatif et exécutif ne s'entendent plus, le dernier a eu recours enfin à la violence, et des escarmouches ont eu lieu entre les deux partis. Depuis six semaines le noble lord attend la flotte non encore arrivée, quoiqu'il ait en main deux cent mille piastres de son propre argent pour subvenir aux premiers frais. « Les Souliotes, ajoute-t-il, maintenant en Acarnanie, désirent vivement que je les prenne sous ma direction, et que j'aille mettre l'ordre en Morée, ce qui sans force armée paraît impraticable; et réellement, quoique avec une grande répugnance à prendre ce parti, comme vous l'auront prouvé mes lettres, il semble qu'il n'y ait pas de remède plus doux. Au reste, je ne ferai rien témérairement, et n'ai demeuré si long-temps ici que dans l'espoir de voir s'arranger les choses; j'y fais tous mes efforts : *si j'étais parti plus tôt*,

*ils m'auraient forcé de me déclarer pour un parti ou pour l'autre*, ce qui pourrait encore fort bien arriver : mais nous ferons de notre mieux. »

## A M. BOWRING.

10 décembre 1823.

« Le colonel Napier vous remettra cette lettre. Il serait inutile de parler de sa réputation militaire; quant à ses qualités personnelles, je pourrais dire, grâce à ce que j'en sais par moi-même, aussi bien que par les rapports publics et privés, qu'elles sont aussi remarquables que ses talents; bref, on aurait peine à trouver meilleur ou plus digne homme. Il a tout ce qu'il faut pour commander ou organiser une force nationale chez les Grecs. Demandez à l'armée, demandez à qui que ce soit; c'est d'ailleurs l'ami particulier du prince Mavrocordato, du colonel Stanhope, et de moi; nous nageons dans les mêmes eaux, point indispensable aussi bien que rare, surtout en Grèce, aujourd'hui.

» Pour qu'on soit en état d'organiser convenablement une force régulière, il serait à désirer que 50 mille livres sterling de l'emprunt fussent mises à part à cet effet; peut-être en faudra-t-il plus, mais c'est le moyen de garantir la rentrée de l'argent, et de *rendre l'assurance doublement sûre*. On ferait bien de nommer des commissaires pour surveiller la répartition de cette somme, et je recommanderais de prendre cette précaution pour le tout.

» J'espère que les députés sont arrivés ainsi que mes nombreuses dépêches au comité, adressées principalement à M. Hobhouse. Le colonel Napier vous contera l'intervention récente et toute spéciale des dieux en faveur des Grecs; ils semblent vraiment n'avoir à redouter d'ennemis, sur terre ou dans le ciel, que leur propre tendance aux discordes ci-

viles ; mais il est à espérer que l'on en viendra à bout, et que nous prendrons l'offensive, au lieu d'être réduits à *la petite guerre*, et à défendre d'année en année la même forteresse, prenant quelques vaisseaux, affamant un fort, et faisant du tout plus de fanfares et de bruit qu'Alexandre dans ses orgies ou Bonaparte dans un bulletin. Nos amis ont fait quelque chose dans le genre des *Spartiates* (quoique pas un dixième de ce qu'on a dit), mais ils n'ont pas hérité de *leur* style. »

## AU MÊME.

13 décembre 1823.

« Enfin l'escadre tant désirée arrive dans les eaux de Missolonghi, et a intercepté deux corvettes turques, autant de transports, les détruisant ou prenant tous quatre, excepté quelques débris d'équipage sauvés sur les grèves d'Ithaque, et un vaisseau désarmé portant des passagers, qui a été chassé dans un port sur la côte opposée à Céphalonie. Les Grecs avaient quatorze voiles ; les Turcs *quatre* ; mais ces différences ne signifient rien. La victoire fera du fracas, et sera d'ailleurs de quelque avantage. J'attends à tout moment des avis du prince Mavrocordato, qui est à bord, et qui, à ce que j'apprends, a pour moi des dépêches du corps législatif, d'après lesquelles, après avoir payé l'escadre, je dois le rejoindre probablement en mer ou sur le continent.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Les préparatifs mathématiques, pharmaceutiques et de musique du comité, sont arrivés en bon état, sauf quelques dommages dus à l'humidité, et quelques autres venant de ce que partie des caractères d'imprimerie a été éparpillée en débarquant. (Je n'aurais pas dû omettre les envois *typographiques ;* veuillez m'excuser si je les ai oubliés un mo-

ment.) Tous sont excellents en leur genre; mais, jusqu'à ce que nous ayons un mécanicien et un trompette (nous avons déjà des chirurgiens), ce sont « perles devant les pourceaux », attendu que les Grecs n'entendent rien du tout aux mathématiques, et ont de mauvaises oreilles pour *notre* musique: je mettrai en usage pour eux les mappemondes, etc., etc., et m'assurerai que le tout soit employé avec précaution convenable, selon les désirs du comité. Mais je vous renvoie au colonel Napier, qui vous dira que la plus grande partie de vos très-précieux approvisionnements doit être mise de côté, jusqu'au temps où nous aurons des gens qui s'en puissent servir. Croyez-moi, etc. »

*P. S. confidentiel.* « J'ai écrit à notre ami Douglas Kinnaird sur mes propres affaires, le priant de me faire passer tout l'argent et tout le crédit dont je peux disposer (j'ai, me dit-il, une année de revenu et la vente d'un fief devant moi); car jusqu'à ce que les Grecs touchent *leur* emprunt, il est probable que je serai à peu près seul quartier-maître, et paierai, autant que je serai bon sur la place, s'entend. Je vous prie de lui répéter tout cela, et de lui dire qu'en attendant il faut que je tire sur MM. Ransom d'une manière formidable. A dire vrai, je ne le regrette pas, maintenant que les drôles commencent à se battre *tout de bon*, et ils y seront de plus en plus bien venus s'ils continuent; ils ont eu ou vont avoir d'un coup quelque quatre mille livres sterling, sans compter les dépenses personnelles extraordinaires pour veuves, orphelins, réfugiés, et fripons de tous genres; et la prochaine fournée sera au moins d'autant. Et que pourrais-je leur refuser s'ils se battent, surtout si je me trouve dans leurs rangs? Je vous prie donc et requiers de faire savoir à mon honorable et très-digne chargé de pouvoirs et banquier, solide et maîtresse ancre, Douglas Kinnaird l'honorable, qu'il faut me préparer tout mon argent, y compris le prix de la vente de Rochdale, et mon revenu de l'année prochaine, A. D. 1824; le tout prêt à faire face

à tout ordre ou billet de moi pour la bonne cause, en bel et bon argent de la Grande-Bretagne, etc., etc. Puissiez-vous vivre mille ans ! c'est-à-dire 999 ans de plus que la constitution des cortès d'Espagne. »

## A L'HONORABLE M. DOUGLAS KINNAIRD

Céphalonie, 20 décembre 1823.

« Je serai aussi économe de ma bourse et de ma santé que vous le recommandez ; mais vous savez qu'il est bon que l'une et l'autre soient prêtes en cas d'événement.

» Je présume qu'il y aura quelque chose de conclu quant à *Werner* avec M. Murray ; quoique le manuscrit ne vaille que deux ou trois cents guinées, je vais vous dire ce que l'on peut faire avec cela. Pour trois cents guinées, je peux maintenir en Grèce, à plus que la *paie entière* du gouvernement provisoire, rations comprises, cent hommes armés pendant *trois mois*. Vous en jugerez quand je vous dirai que les quatre mille livres que j'ai avancées aux Grecs pourront vraisemblablement mettre sur pied d'activité pendant quelques mois une flotte et une armée.

» Un vaisseau grec s'est détaché de l'escadre pour me conduire à Missolonghi, où se trouve maintenant Mavrocordato, qui a pris le commandement. Je m'attends donc à m'embarquer immédiatement : écrivez-moi, comme de coutume, à Céphalonie, par MM. Welch et Barry de Gênes, et rassemblez tous les moyens et crédits que vous pourrez trouver pour faire face à l'établissement de guerre d'ici, car j'y suis « pour le *penny* et pour la guinée », et il faut que je fasse tout ce que je peux pour les anciens.

» J'ai travaillé à réconcilier les partis, et il y a *maintenant* quelque espoir d'y réussir. Leurs affaires publiques vont bien ; les Turcs ont fait retraite de l'Acarnanie sans

engagement, après quelques tentatives inutiles sur Anatoliko. Corinthe est prise ; les Grecs ont gagné une bataille dans l'Archipel. L'escadre a pris aussi une corvette turque avec quelque argent, et une cargaison. Bref, s'ils peuvent obtenir un prêt, je suis d'avis que les affaires prendront et conserveront un aspect stable et favorable à leur indépendance.

» En attendant, me voilà quartier-maître. Et pourquoi pas ? Heureux encore que, grâce à la natnre de la guerre et du pays, les ressources même d'un simple particulier puissent être d'un service partiel et temporaire.

» Le colonel Stanhope est à Missolonghi. Probablement que nous nous dirigerons ensuite sur Patras : les Souliotes, qui sont de mes amis, semblent tenir à m'avoir avec eux ; Mavrocordato aussi. Si je pouvais seulement réussir à réconcilier les deux partis (et je n'ai pas laissé une pierre d'achoppement), ce serait quelque chose ; sinon il nous faudra nous lancer en Morée avec les Grecs occidentaux (qui sont les plus braves, et pour le moment les plus forts, ayant battu les Turcs à plate couture), et essayer l'effet de quelques avis *physiques*, s'ils persistent à se soustraire à la persuasion *morale*.

» Vous recommandant encore une fois le renouvellement de mon coffre-fort et de mon crédit par toutes les sources et ressources honnêtes que je puis avoir, dans toute leur extension (car, après tout, il vaut mieux jouer aux nations qu'à Almack (1) ou à Newmarket (2), et vous enjoignant de m'écrire aussi souvent que vous pourrez, je reste votre, etc. »

(1) On sait que les bals d'Almack sont les rendez-vous de l'aristocratie anglaise, et qu'on y joue gros jeu.

(2) Lieu où se font les plus fameuses courses de chevaux et les paris les plus extravagants.

## CHAPITRE XV.

Attente à Missolonghi.—Anxiété des Grecs et de Mavrocordato.—Anecdotes sur le séjour de lord Byron à Céphalonie.— Terrassiers grecs. — Départ d'Argostoli.—Traversée.— Rencontre d'une frégate turque. —Le *mistico* de lord Byron s'abrite dans les rochers, puis se réfugie dans le port de Dragomestre.—Capture de la bombarde de Gamba.— Elle est relachée. — Dangers de naufrage. — Sang-froid de Byron. — Frayeur de son médecin.—Arrivée à Missolonghi.—Eléments de trouble.—Mémoires et comptes de Gamba.—Fureur de Byron —Préparatifs. — Tout pour la cause.

L'escadre si longtemps attendue ayant enfin paru dans les eaux de Missolonghi, et Mavrocordato, seul chef de la cause digne du nom d'homme d'état, ayant reçu plein pouvoir pour l'organisation de la Grèce occidentale, le moment était venu pour lord Byron de se montrer. L'anxiété avec laquelle il était attendu à Missolonghi ne se peut peindre; Mavrocordato lui écrivait : « Vos conseils sont demandés comme des oracles; votre présence, si désirée de chacun, changera toute la face des affaires. » Le colonel Stanhope, alors arrivé à Missolonghi, s'exprimait avec la même vivacité: « Le vaisseau grec envoyé à votre seigneurie est de retour, écrivait-il à lord Byron; on comptait sur votre arrivée, et le désappointement a été grand. Le prince est dans un état d'inquiétude, l'amiral devient de plus en plus sombre, et les matelots murmurent tout haut. Ce soir je parcourais les rues, où le peuple s'ameutait autour de moi, demandant lord Byron, que tous attendent comme le Messie. »

Le peuple, avec son instinct vrai et enfantin, attendait un héros, et pensait que tout se trouverait avec lui et en lui; les chefs attendaient l'argent. « Le prince et l'amiral, écrivaient encore le colonel, sont dans une extrême perplexité;

ils comptent sur vous pour le paiement de la flotte : votre prêt n'arrivant pas, les vaisseaux peuvent s'éloigner immédiatement, ce qui serait tout-à-fait funeste; car Missolonghi se trouverait alors en état de blocus, et les troupes grecques ne pourraient agir contre les forteresses de Naupacte et de Patras. »

Cependant lord Byron hâtait les préparatifs de son départ. Les efforts de ses amis d'Argostoli, qui craignaient pour lui l'air malsain de Missolonghi, se joignaient, pour entraver sa marche, à cette paresse qui lui rendait pénible tout changement de lieu. M. Muir, médecin distingué, en qui il avait confiance, entreprit aussi, avec beaucoup de chaleur, de le détourner d'aller s'établir dans ces marécages : mais sa résolution était prise; la proximité de ce port, et, plus que tout, l'espérance de s'y rendre utile, l'avaient décidé. Ayant donc loué pour lui et sa suite un léger vaisseau nommé dans le pays un *mistico*, avec une barque pour une partie de son bagage, et un plus grand navire pour le reste, chevaux, etc., il fut prêt à faire voile le 26 décembre. Cependant, le vent se trouvant contraire, il fut retenu deux jours de plus, et dans cet intervalle écrivit à M. Bowring et à moi. Il renouvelait au premier la demande de tout l'argent qu'on pourrait recueillir par ses revenus ou son crédit. « Vous devez vous apercevoir, disait-il, que si les Grecs n'obtiennent le prêt, ils seront très à court d'espèces; il est donc urgent que ceux de leurs amis qui en ont les risquent pour leur service. »

Revenant sur les envois du comité, tous très-excellents dans leur genre, mais dont on ne se pouvait servir dans le présent état de la Grèce, il dit : « Les intruments de mathématiques sont bons à jeter; pas un Grec qui distingue un problème d'un fourgon. On peut douter aussi de l'utilité des trompettes, à moins que Constantinople ne soit de même fabrique que Jéricho, car les Hellènes n'ont pas d'oreilles pour le cor de chasse, et il vous fallait envoyer les auditeurs en même temps que les instruments.

» Nous ferons de notre mieux, et, je vous en prie, remuez vos cœurs d'Anglais là-bas; entraînez-les dans un mouvement plus *général*. Pour mon compte, je m'attache à la cause tant qu'il restera une planche à laquelle on puisse *honorablement* tenir; il n'y aurait que la conduite des Grecs, non les saints alliés ou les plus saints Musulmans, qui pût me faire lâcher prise: espérons mieux. »

*P. S.* « Le colonel Leicester Stanhope, qui sera vraisemblablement très-utile à la cause et au comité, nous est arrivé (comme tous ceux qui n'ont pas visité auparavant le pays) avec quelques idées grandioses de la classe de sixième à Harrow ou Éton, etc.; mais le colonel Napier et moi l'avons redressé sur ce chapitre, précaution indispensable pour prévenir le dégoût et peut-être même le départ. Maintenant nous pourrons mettre *sagement* nos épaules à la *roue*, sans quereller avec la boue qui la souille parfois.

» Je puis vous assurer que le colonel Napier et moi sommes aussi dévoués à la cause que le plus enthousiaste des étudiants allemands; mais, en qualité d'hommes qui ont vu le monde et la vie humaine ici et ailleurs, il doit nous être permis de voir cette cause dans sa vérité, avec ses défauts et ses beautés, d'autant plus que le succès anéantira *peu à peu* les premiers.

» Communiquez autant qu'il vous plaira de cette lettre au comité; le reste *entre nous*. »

A M. MOORE.

Céphalonie, 27 décembre 1823.

« Je m'embarque dans vingt-quatre heures pour aller joindre Mavrocordato à Missolonghi. L'état des partis (mais ce serait une trop longue histoire) m'a retenu ici jusqu'*à*

*présent;* aujourd'hui que Mavrocordato, leur Washington ou leur Kosciusko, est employé de nouveau, je puis agir en *sûreté de conscience*. J'emporte de l'argent pour payer l'escadre, etc. : on *suppose* que j'ai assez d'influence sur les Souliotes pour les maintenir en harmonie avec quelques-uns des dissidents; car il y a nombre de dissentiments, tous frivoles.

» On présume que nous attaquerons soit Patras, soit les châteaux des détroits; et il paraît, d'après tous les renseignements, que les Grecs, et surtout les Souliotes, qui sont avec moi en communauté de pain et de sel, comptent que je marcherai avec eux. Ainsi soit-il! Si quelque chose en manière de fièvre, fatigue, famine ou autre bagatelle, coupe par le milieu la trame d'un frère *gazouilleur*, comme il advint à Garcilasso de la Vega, Kleist, Korner, Kutoffski (un rossignol russe, voyez l'*Anthologie* de Bowring), ou Thersandre, ou quelque autre, n'importe, rappelez-vous de moi, je vous prie, entre « le rire et la coupe. »

» J'espère que la cause triomphera, mais qu'il en soit ou non ainsi, toujours est-il qu'il faut garder l'honneur aussi strictement que la diète blanche. Je me promets l'observance des deux. »

Avant de suivre au lieu où se terminèrent ses travaux l'ami dont je viens de transcrire l'avant-dernière lettre, je veux, aussi brièvement que possible, donner un choix des anecdotes caractéristiques que l'on raconte de son séjour à Céphalonie, où il était adoré des insulaires, des Anglais et des Grecs; il y était accessible aux gens de toute classe et de tout pays, qui le voyaient familièrement, et l'on ne rappelle pas une action, un mot de lui, qui ne soit un honorable témoignage de la bienveillance et de la profondeur de ses vues, d'une générosité toujours active, mais pleine de discernement, de la perspicacité à la fois large et minutieuse qui l'avait fait entrer complètement dans le caractère et dans les besoins du peuple qu'il servait. « De tous ceux qui sont venus secourir les Grecs (dit le colonel Napier), j

n'ai jamais connu que lord Byron et M. Gordon qui parussent avoir apprécié le caractère de ce peuple à sa juste valeur; tous accouraient s'attendant à trouver le Péloponèse peuplé des hommes de Plutarque, et s'en retournaient faisant plus de cas des habitants de Newgate que de ceux de la péninsule; lord Byron jugeait autrement; il savait que chez les hommes à demi civilisés, les vices affluent; et qu'il faut beaucoup pardonner à des esclaves nouvellement émancipés. Il allait donc bride en main, ne les croyant pas bons, mais espérant les rendre meilleurs. »

En parlant des absurdes accusations d'avarice portées contre lord Byron par ceux qui s'irritaient de n'avoir pu abuser de sa générosité, le même témoin ajoute : « Je n'en ai pas vu la moindre trace durant son séjour ici; je n'ai vu dans toutes ses actions qu'une générosité judicieuse. *Il* ne se laissait pas *voler*, mais donnait avec profusion, dès qu'il pouvait penser qu'il faisait du bien. C'était parce qu'il ne se laissait pas volontiers *tondre*, que ceux qui sont toujours prodigues de la bourse d'autrui l'accusaient de mesquinerie. Lord Byron ne se prêtait pas à leurs menées, et déjouait avec fermeté, de la façon la plus inattendue et la plus brusque, ceux qui croyaient la partie gagnée. Il donna beaucoup aux Grecs, et de différentes manières. »

Non-seulement il assista les malheureux réfugiés du continent et des îles, mais il alloua des remises mensuelles aux plus misérables. Le Dr Kennedy raconte avoir reçu du neveu du professeur Bambas une liste des pauvres, pensionnaires de lord Byron.

Entre autres preuves de son humanité à Céphalonie, on conte qu'une troupe d'ouvriers, employés à tracer une des belles routes projetées par le colonel Napier, ayant imprudemment creusé un des hauts encaissements du chemin, la partie supérieure du terrain s'enfonça et enterra près d'une douzaine de personnes. La nouvelle de cet accident parvint aussitôt à Metaxata. Lord Byron dépêcha son médecin Bruno, et le suivit avec le comte Gamba, aussitôt que

leurs chevaux purent être sellés. Ils trouvèrent une foule de femmes et d'enfants hurlant autour des décombres, tandis que les ouvriers, qui venaient de déterrer trois ou quatre de leurs compagnons estropiés, s'en tenaient là, et se reposaient comme s'ils n'avaient eu rien de plus à faire. A la vive question de lord Byron, « s'il n'y avait pas encore d'autres personnes sous l'éboulement », ils répondirent avec grande quiétude « qu'ils ne savaient pas, mais qu'ils croyaient bien que oui ». Furieux de ce brutal sang-froid, il s'élança à bas de son cheval, et saisissant une bêche, commença à creuser de toute sa force; mais ce ne fut qu'après avoir menacé de son fouet quelques-uns des paysans, qu'il put les forcer à suivre son exemple. Les témoins de cette scène disent que lord Byron sembla ensuite tout absorbé par l'examen des physionomies et des gestes de ceux de la foule qui ne retrouvaient pas leurs amis. Le chagrin des Grecs est frénétique, et ils crient et hurlent comme les Irlandais.

Pendant son séjour à Metaxata, il reçut la nouvelle de la maladie de sa petite Ada, et durant plusieurs jours son anxiété et sa tristesse furent évidentes. L'indisposition de sa fille avait été causée, disait-on, par la tendance du sang à se porter à la tête. Et, sur sa remarque au docteur Kennedy, qu'il était singulier qu'il eût à combattre en lui cette même disposition, ce médecin remarqua qu'il l'aurait jugé ainsi, non-seulement à cause des habitudes d'un travail d'esprit intense et irrégulier, mais par l'état actuel des yeux de sa seigneurie, l'œil droit paraissant enflammé. Cette circonstance prouve ce que l'on avait présumé, qu'il y avait déjà dans lord Byron une prédisposition à la maladie dont il est mort. Il parlait souvent de sa femme et de sa fille au docteur Kennedy, montrant pour celle-ci l'affection la plus vive, et pour l'autre du respect, et protestant toujours de son ignorance quant aux causes de la rupture, et de l'empressement avec lequel il accueillerait toute perspective de réconciliation.

A toutes les époques de sa vie, il avait cherché à repousser l'idée, qu'excepté au moment même où il écrivait, il fût

influencé par de poétiques associations : maintenant cette disposition était encore plus marquée. « Vous vous méprenez sur mon compte », répondait-il à quelqu'un qui le complimentait sur le plaisir que les ruines classiques, animées par ses souvenirs, avaient dû lui donner dans sa visite à Ithaque, « je n'ai pas de bourdonnement poétique aux oreilles, je suis trop vieux pour cela. Des idées de ce genre ne sont bonnes que pour rimer. »

Il passa chez M. Hancock, son banquier, et presque constamment dans la compagnie des autorités de l'île, les deux jours où il fut retenu par les vents contraires. Enfin, le temps ayant changé, il se disposa à se rendre à bord. « J'allai le voir pour prendre congé de lui, dit M. Kennedy, et le trouvai seul, lisant Quentin Durward : il était, comme de coutume, de bonne humeur. » Peu d'heures après on mit à la voile, lord Byron à bord du *mistico*, et le comte Gamba avec les chevaux et les lourds bagages sur la *bombarde*. Après avoir touché à Zante pour quelques arrangements pécuniaires avec M. Barff, et pour prendre une somme considérable en espèces, le soir du 25 ils poursuivirent leur route vers Missolonghi. D'après les derniers avis qu'ils avaient reçus de cette ville, il ne paraissait pas qu'il y eût le moindre danger, la flotte turque se trouvant encore dans le golfe de Lépante; d'ailleurs l'escadre grecque étant à l'ancre à l'entrée du golfe, il était probable qu'on serait bientôt en vue de quelques vaisseaux amis à la recherche de lord Byron, ou chargés de l'escorter.

» Nous fîmes voile de conserve jusqu'à dix heures du soir, dit le comte Gamba : le vent favorable, le ciel clair, l'air frais mais non piquant; nos matelots chantaient, en se répondant d'un vaisseau à l'autre, des chansons patriotiques assez monotones, mais, pour gens en notre situation, profondément touchantes; et nous mêlions nos voix aux leurs. Nous étions tous, et Byron en particulier, en excellentes dispositions. Le *mistico*, fin voilier, nous précédait. Quand les vagues nous séparaient et que nos voix ne pouvaient

plus se répondre, nous faisions des signaux en tirant des coups de pistolet et de carabine. « A demain, à Missolonghi ! à demain ! disions-nous, tandis que nous voguions, en pleurant d'espérance et de joie. A minuit nous étions hors de vue les uns des autres. »

Ayant cargué une partie de ses voiles pour attendre l'autre navire, l'équipage du mistico fut sur le point d'être surpris, et une fâchense rencontre faillit changer le court avenir de lord Byron. Deux ou trois heures avant le point du jour, le léger vaiseau se trouva tout à coup sous la poupe d'un gros bâtiment qu'on avait pris pour un navire grec, mais qu'à portée de pistolet on reconnut pour une frégate turque. Par bonheur, les Turcs prirent le mistico pour un brûlot grec, et, ayant peur de tirer dessus, l'accueillirent avec de grands cris, tandis que l'équipage du vaisseau de lord Byron gardait le plus profond silence ; les chiens même, qui n'avaient cessé d'aboyer toute la nuit, se tinrent cois tant qu'on fut à portée de la frégate : accident non moins heureux que bizarre, car, d'après les informations que les Turcs avaient reçues de Zante sur toutes les particularités du départ de sa seigneurie, l'aboiement d'un chien eût suffi pour le trahir. Grâce à la méprise et à l'obscurité, le petit navire fila, et alla s'abriter parmi les Scrophes, amas de rochers qui n'est qu'à peu d'heures de distance de Missolonghi. Ce fut de là que lord Byron dépêcha au colonel Stanhope la lettre suivante, remarquable, dans une situation si critique, par le ton d'insouciance et de légèreté qui y règne.

Scrophes (ou quelque nom de ce genre), à bord d'un mistico céphaloniote, le 31 décembre 1823.

« Mon cher Stanhope,

» Nous arrivons ici, c'est-à-dire partie de mes gens, moi et quelques effets, etc. (qu'autant vaut ne pas spécifier

dans une lettre qui court risque d'être interceptée). Mais Gamba et mes chevaux, mon nègre, mon intendant, et la presse, et tous les envois du comité, sans compter quelque huit mille dollars à moi (n'y prenez pas garde, il nous en reste encore; comprenez-vous?), tout est capturé par une frégate turque; et mes gens et moi, dans une autre barque, l'avons échappé belle cette nuit et ce matin, étant arrivés juste sous sa poupe, et ayant été hélés, à quoi n'ayant voulu répondre, nous avons pris le large. Nous sommes ici, avec le soleil et temps clair, dans un assez joli petit port. Savoir si nos bons amis les Turcs n'enverront pas leurs bateaux nous enlever (car nous n'avons d'armes que deux carabines et quelques pistolets, et, à ce que je soupçonne, pas plus de quatre combattants à bord), c'est une autre question, et surtout si nous restons long-temps ici, l'entrée directe de Missolonghi étant bloquée pour nous.

» Ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'envoyer, avec toute la célérité possible, mon ami Georges Dragon (Drako) et un corps de Souliotes pour nous escorter par terre ou par les canaux. Gamba et notre bombarde sont, je suppose, à Patras, et il nous faudra jouer quelque tour aux Turcs pour les tirer de là. Mais où diable est allée la flotte? — la flotte grecque, veux-je dire, nous laissant arriver sans le moindre avis que les Musulmans fussent encore en mer!

» Présentez mes respects à Mavrocordato, et dites-lui que je suis ici à sa disposition, mal content de lui néanmoins, pas tant pour mon propre compte que pour celui d'un jeune Grec qui est avec moi, car vous savez quel serait son sort, et j'aimerais mieux le tailler en pièces, et moi après, que de le voir prendre par ces barbares. Nous sommes tous très-bien portants.

» La bombarde était à quinze milles de nous quand elle a été capturée (si tant elle qu'elle le soit, ce qui n'est pas certain), au moins il nous le semblait ainsi: et il nous fal-

lut échapper à un autre vaisseau qui était juste entre nous et le port. »

La position parmi les rochers des Scrophes ne paraissant pas tenable à lord Byron en cas d'attaque de bateaux armés, il jugea à propos de tenter l'aventure, et faisant force de voiles arriva sans accident à Dragomestre, petit port sur les côtes de l'Acarnanie, d'où il écrivit le 2 janvier à deux de ses amis de Céphalonie, le banquier Hancock et le docteur Muir. Après avoir souhaité à ce dernier « plusieurs heureux retours de la saison, et du bonheur par-dessus le marché », il raconte le danger qu'a couru le mistico, « sauvé, par un miracle de tous les saints » (dit notre capitaine). « Et vraiment, poursuit lord Byron, je suis de son avis, car nous ne nous en serions jamais tirés de nous-mêmes. Ils signalaient leur bâtiment d'escorte par force lumières, avaient illuminé entre les ponts, et poussaient des clameurs comme une populace ameutée. — Pourquoi donc n'ont-ils pas fait feu? Peut-être nous ont-ils pris pour un brûlot grec, et ont-ils craint d'allumer l'incendie. Ils n'avaient point de pavillon arboré, même à l'aube; ni plus tard.

» Au point du jour, mon navire longeait la côte, mais le vent était défavorable pour gagner le *port*, tandis qu'un gros vaisseau, ayant le vent pour lui, se tenait entre nous et le golfe, et qu'un autre, à douze milles de là, donnait la chasse à la bombarde. Bientôt après, tous deux ont paru se diriger vers Patras, et une barque zantiote nous a fait signe du rivage de gagner le large. Nous avons donc pris le vent, et nous sommes jetés dans une crique, appelée, je crois, Scrophes. J'ai mis à terre Luc (1) et un autre (la vie du pauvre garçon étant la plus exposée), avec quelque argent et une lettre pour Stanhope, et les ai envoyés par terre à Missolonghi, où ils seront en sûreté.

(1) Un jeune Grec de Morée, qu'il avait pris à Céphalonie, et qui fesait partie de sa maison. « Ce pauvre garçon était dans la plus effroyable alarme », dit lord Byron, ans s a lettre à M. Hancock.

» Moins d'une heure après, le vaisseau qui nous donnait la chasse s'étant approché, nous nous lançâmes de nouveau, et montrant notre proue (notre navire est bon voilier), nous avons gagné avant la nuit le port de Dragomestre, où nous sommes maintenant. Mais où est la flotte grecque? Je ne sais. — Le savez-vous? Je disais au capitaine que j'étais disposé à croire que les deux gros vaisseaux (s'il n'y avait qu'eux en vue) étaient grecs. Mais il a répondu qu'ils étaient trop grands; d'ailleurs, pourquoi cachaient-ils leurs pavillons? Et ses conjectures, vraies ou fausses, ont été confirmées par plusieurs bateaux que nous avons rencontrés ou passés, ne pouvant absolument, avec un vent semblable, gagner le port sans louvoyer long-temps. Comme il y avait beaucoup de propriétés et quelques vies (particulièrement celle du jeune garçon) à risquer, sans moyens de défense, nous avons laissé notre capitaine agir à sa guise.

» ..... Nous sommes ici depuis cinq jours sans changer d'habits et dormant sur le pont à la belle ou laide étoile, mais très-bien portants et en bonne disposition. Il est a présumer que pour son propre intérêt le gouvernement enverra une escorte, attendu que j'ai 16 mille dollars à bord, la plus grande partie à son service; j'avais en outre sur la bombarde des effets personnels montant à environ 5,000 dollars, de plus 8,000 dollars en espèces à moi appartenant, sans compter les approvisionnements du comité : si bien que les turcs auront fait un bon coup si la prise est déclarée bonne.

» Je m'afflige de la détention de Gamba, mais le reste est réparable. Ainsi, dites à Hancock d'escompter mes billets le plus-tôt possible, et à Corgialegno de préparer le reste de mon crédit sur les MM. Webb. Je resterai ici, à moins que quelque chose d'extraordinaire ne survienne, jusqu'à ce que Mavrocordato envoie, et ensuite j'agirai selon les circonstances. Mon respect aux deux colonels, et nos souvenirs à tous nos amis; dites à l'*ultima analyse* (1) que ni

(1) Le comte-Della-Decima, vers lequel l'attirait cette sympathie qu'il

son ami Raidi, ni le brick, n'ont paru, quoiqu'il me semble qu'ils auraient aussi bien pu nous donner, *à* ou *près* de Zante, quelque bon avis de ce qui nous attendait.

*P. S.* « Excusez mon griffonnage à cause de la plume et de l'air glacé de l'aube; j'écris en hâte, un bateau partant pour Kalamos. Je ne sais si la détention de la bombarde (si tant est quelle soit détenu, car je n'en puis jurer, et ne peux juger que sur les apparences et ce que tous ces gens-ci nous disent), je ne sais si cela peut s'accommoder comme affaire de gouvernement et de neutralité, etc., etc. Mais elle a *été arrêtée* à douze milles de distance *au moins* de tout port, et ses papiers de Zante pour Kalamos sont en règle, ainsi que les nôtres, etc..... »

Pendant que lord Byron fuyait sur les côtes de l'Acarnanie, le comte Gamba, arrêté par la frégate turque, avait été conduit, avec son bâtiment, à Patras, où stationnait le commandant de la flotte musulmane. Là, après nne entrevue avec le pacha, qui le traita courtoisement tout le temps de sa détention, il eut le bonheur de faire relâcher son vaisseau et sa cargaison, et arriva le 4 janvier à Missolonghi, où, à sa grande surprise, il ne trouva pas lord Byron; une violente tourmente s'était élevée au moment où sa seigneurie avait quitté Dragomestre, et son vaisseau avait été par deux fois chassé sur les rochers dans le passage des Scrophes. Le capitaine n'avait nulle connaissance de ces écueils, et son ignorance et la force du vent rendaient le danger sérieux. Le navire allait, pour la seconde fois, donner sur les rocs; les matelots, perdant tout espoir de le sauver, commençaient à songer à leur propre sûreté, lorsque lord Byron leur persuada de rester à bord, et, par sa fermeté et son expérience comme marin, les tira de danger, sauvant

eut toujours pour ceux qui souffraient comme lui, par suite de quelques défauts personnels. Ce gentilhomme ayant l'habitude de dire fréquemment, dans sa conversation, *in ultima analyse* (en dernière analyse), lord Byron le nommait ainsi en plaisantant.

ainsi le vaisseau, la vie de plusieurs hommes, et 25,000 dollars en espèces.

Le vent étant tout-à-fait contraire, il leur fallut encore jeter l'ancre entre deux des nombreux îlots qui bordent la côte. Ce fut là que lord Byron compromit sa santé par une imprudence; s'étant rendu en bateau à un rocher à quelque distance, il céda au désir de faire une ablution générale, envoya chercher les caleçons qu'il portait habituellement au bain, et, quoique la mer fût houleuse et la nuit froide, c'était le 3 janvier, il se jeta à l'eau et nagea jusqu'au mistico, préparant peut-être ainsi la fatale maladie qui l'enleva. » Je suis persuadé, dit son valet en racontant cette fantaisie, que la santé de milord en fut altérée. Il en fut peu frappé de suite, mais au bout de deux ou trois jours son Honneur se plaignit d'une souffrance dans tous les os, qui s'est fait sentir plus ou moins jusqu'au moment de sa mort. »

On remit à la voile le matin suivant, dans l'espérance d'atteindre Missolonghi avant le coucher du soleil; mais, repoussés de nouveau par les vents contraires, ils ne parvinrent que tard dans la nuit à entrer dans le port, et ne prirent terre que le lendemain 5 au matin.

La sollicitude de la ville entière, où l'on savait la flotte turque en mer et Byron en route, peut se concevoir plutôt que se décrire. » La flotte des Turcs, écrivait Stanhope, s'est hasardée à sortir et bloque le port en ce moment: par-delà leurs vaisseaux on aperçoit ceux des nôtres, et parmi eux celui qui avait été envoyé à lord Byron; est-il ou non à bord?... » A la fin de sa lettre il ajoute: » Les domestiques de sa seigneurie viennent d'arriver; il sera ici demain matin. S'il ne fût venu, en vain aurions-nous prié pour le beau temps, car la flotte et l'armée sont affamées et inactives. Parry (l'ingénieur d'artillerie) n'a pas paru; s'il arrivait aussi demain, tout Missolonghi serait fou de joie. »

La réception du noble hôte fut telle qu'on devait s'y at-

tendre : la population entière se foula sur la rive pour l'accueillir ; les canons des vaisseaux à l'ancre et de la forteresse le saluèrent à son passage ; toutes les troupes, tous les dignitaires, le prince Mavrocordato en tête, l'attendaient à son débarquement, et l'accompagnèrent, au milieu des bruits mêlés et assourdissants des *vivat*, des cris de joie, d'une musique barbare et des salves d'artillerie, jusqu'à la maison qu'on avait préparée pour lui. Les témoins de cette scène pouvaient à peine retenir leurs larmes.

Après huit jours de si grande fatigue, lord Byron aurait pu désirer quelque intervalle de repos ; mais sur le théâtre où il était monté il n'y avait pas de repos possible : tous les regards, toutes les espérances s'attachaient à lui ; il lui fallait ne plus vivre que pour les autres, dans un lieu où tous les éléments de trouble et de désordre étaient entassés. Des quatorze bricks de guerre venus au secours de Missolonghi, et qui l'avaient protégé quelque temps contre une flotte turque double en nombre, neuf, perdant tout espoir de paie, étaient déjà retournés à Hydra, tandis que les matelots des cinq autres, poussés par la même crainte, avaient quitté leurs vaisseaux, et promenaient paresseusement leurs murmures sur le rivage. Les habitans, se voyant abandonnés ou en proie à leurs propres défenseurs, menacés de la famine, et ayant la flotte turque sous les yeux, n'étaient pas moins prêts à se révolter : tandis que, complétant la confusion, une assemblée générale pour organiser les forces de la Grèce continentale venait d'être convoquée dans la ville, et que tous les chefs des sauvages montagnes de la province, gens mûrs pour les dissensions, arrivaient en foule avec leurs féroces escortes. Mavrocordato lui-même, président du congrès projeté, n'avait pas moins d'une suite de cinq mille hommes armés : mal payée, sans rations régulières, cette populace en armes était presque aussi misérable et mécontente que les marins. Bref, la fermentation, l'insubordination et la discorde étaient au comble dans cette masse hétérogène, tellement

qu'il semblait plus probable qu'ils en viendraient aux prises ensemble qu'avec l'ennemi.

Tel était l'état des affaires quand lord Byron arriva à Missolonghi, tels étaient les maux qu'il avait à combattre, chargé d'une formidable responsabilité; car c'était de lui, de lui seul, que tous attendaient du secours.

Ses lettres à M. Hancock rendent compte de ses actions dans les premières semaines de son arrivée.

## A M. CHARLES HANCOCK.

Missolonghi, 13 janvier 1824.

« Vous aurez appris que Gamba et mon vaisseau se sont tirés sains et saufs des mains des Turcs; personne ne sait bien pourquoi ni comment : il y a dans l'histoire un mystère en quelque sorte mélodramatique. Le capitaine Valsamachi a, je pense, défilé un beau chapelet, par le temps qui court, à Argostoli sur ses aventures; j'attribue entièrement leur salut à saint Denis de Zante et à la madonne du roc près Céphalonie.

» Mes aventures à moi ne se sont pas terminées à Dragomestre. Nous avons été escortés par quelques bateaux grecs armés, et avons trouvé en mer le brick *le Léonidas*, chargé de nous convoyer; mais le vent ayant fraîchi, nous avons été chassés *deux fois* sur les rochers, dans le passage des Scrophes, et les dollars l'ont encore échappé belle. Les deux tiers de l'équipage ont gagné terre sur le beaupré. Les rocs étaient assez rudes, mais l'eau très-profonde, de sorte qu'après force jurons et quelques efforts, le navire a été tiré du mauvais pas, et nous avons poursuivi notre route avec le tiers de nos gens, laissant le reste sur une île déserte, où ils seraient encore si une des barques ne les eût recueillis; car nous n'étions pas dans le cas de le faire.

» Dites à Muir que le docteur Bruno n'a pas déployé grand courage dans l'occasion. D'abord, dépouillant jusqu'à son gilet de flanelle, il s'est mis à courir çà et là, comme un rat en détresse; puis m'entendant parler à un enfant grec (le frère des filles grecques réfugiées à Argostoli), et lui dire que, quelque danger qui menaçât le vaisseau, il n'y en avait aucun pour les passagers, l'assurant que je pourrais sauver lui et moi sans peine (1), bien qu'il ne sût pas nager, l'eau quoique profonde n'étant pas très houleuse, et le vent ne soufflant pas directement vers la terre. » Le sauver *lui*, vraiment! s'est-il écrié, par Dieu sauvez-moi plutôt! — Je serai le premier si je peux! » Pièce d'éloquence égoïste, qu'il prononça avec une simplicité emphatique qui fit rire aux larmes tout ce qui avait loisir de l'entendre. Une minute après le vaisseau se dégagea, il avait touché deux fois. Il se fit bien une petite voie d'eau; mais nul autre accident ne s'ensuivit, si ce n'est que le capitaine devint fort nerveux.

» Bref, nous avons presque toujours eu mauvais temps, quoique pas absolument contraire; nous avons généralement couché sur le pont dans l'humidité, pendant sept ou huit nuits; mais jamais on ne se porta mieux (je parle pour moi), à telle enseigne que je me suis baigné un quart d'heure, le 4 courant, dans la mer (pour tuer les puces et autres, etc.), et ne m'en suis trouvé que mieux.

» Notre accueil à Missolonghi a été tout tendresse et honneur, et la vue de la flotte saluant dans des nuages de fumée, et de la foule en costumes brillants et variés, était réellement pittoresque. Nous songeons à entreprendre bientôt une expédition, et je m'attends à recevoir avec mes Souliotes l'ordre de joindre l'armée.

*P. S.* » J'espère que vous ferez tous vos efforts pour ras-

(1) Il comptait prendre l'enfant sur ses épaules, et nager avec lui au rivage. C'était un de ses amusements enfantins à Harrow : il faisait monter ainsi sur ses épaules quelqu'un des plus petits garçons, et, à la grande frayeur du marmot, plongeait avec lui dans la rivière.

sembler des fonds; car, indépendamment de ce que j'ai déjà avancé pour diverses dépenses, j'ai entrepris de tenir sur pied les Souliotes pendant un an, et les accompagnerai, soit comme chef, soit en toute autre capacité qu'il plaira au gouvernement.

» Je ne comprends rien aux *lettres de crédit* de Brown; quant à des *ordres*, je n'en ai donné aucun; j'ai seulement demandé du drap rouge et de la peau préparée que j'attends; mais si Gamba a excédé ma commission, *les autres marchandises doivent être renvoyées*; *car je ne peux ni ne veux permettre des abus de ce genre*. En conscience je ne puis me charger de défrayer la moitié de la Grèce, et tous les aventuriers francs en sus; il faut que M. Barff nous envoie bientôt quelques dollars, car les dépenses me pleuvent de tous côtés.

14 janvier 1823.

*P. S.* » Veuillez dire à Saint Géronimo Corgialegno (juif), que je veux tirer tout ce que porte la balance en ma faveur chez MM. Webb et comp.; j'ai à prendre deux mille dollars (qui en forment à peu près le montant, plus ou moins); mais pour faciliter les affaires, je ferai le billet payable aussi par MM. Ranson et comp., Pall-Mall-East, Londres. Je crois vous avoir déjà montré mes lettres (sinon je les ai encore à votre disposition), vous y verrez que mon crédit chez mes banquiers n'est point limité : l'honorable Douglas, mon ami et homme de confiance, est principal associé de cette maison; ayant la direction de mon argent, il sait jusqu'où mes ressources actuelles peuvent aller, et les lettres en question sont de lui; je puis dire simplement que cette année courante, 1824, sans compter l'argent déjà avancé au gouvernement grec, et les crédits actuellement dans vos mains et celles de votre partner (M. Barff), qui sont toutes

sommes du revenu de 1823, et sans rien anticiper sur celui de l'année actuelle, je devais ou dois avoir à ma disposition près de cent mille dollars (y compris mon revenu et le prix de la propriété dernièrement vendue), et peut-être même plus : le tout sans entamer mes revenus de 1825, et sans compter la balance en ma faveur en 1823. »

## AU MÊME.

17 et 19 janvier 1824.

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Les choses vont mieux, sinon bien; il y a quelque ordre et des préparatifs considérables. Je m'attends à accompagner sous peu les troupes dans une expédition, ce qui me fait désirer plus vivement de toucher ces arriérés, attendu que « l'argent est le nerf de la guerre », et de la paix aussi, autant que je puis voir, car je suis très-certain que sans *lui* il n'y aurait pas de paix ici; cependant peu suffit pour aller un bon bout de chemin, ce qui est consolant. Le gouvernement de Morée et de Candie m'a écrit pour des avances ultérieures de mon propre pécule, de 20 à 30,000 dollars; ce que je diffère, pour le présent (ayant entrepris de payer les Souliotes comme don gratuit, sans compter bien d'autres choses par-delà le prêt que j'ai déjà avancé, jusqu'à ce que je reçoive des lettres d'Angleterre que j'ai quelque raison d'attendre.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Depuis que je vous ai écrit, le 17, j'ai reçu une lettre de M. Stevens, renfermant un compte de Corfou, si exagéré en prix et quantité, que je ne sais qu'admirer davantage de la folie de Gamba ou de la coquinerie du marchand. Tout ce que j'avais demandé à Gamba se bornait à du drap rouge pour faire une veste militaire, et de la peau préparée

pour des pantalons; le dernier article n'a pas été envoyé. Le tout pouvait monter à 50 dollars, et le mémoire est de 645!!! Il va sans dire que je cautionne M. Stevens contre toute perte, mais je ne suis nullement disposé à prendre les articles (que je n'ai jamais demandés), ni à payer le total : j'en prendrai pour la valeur de 100 dollars, que le reste soit renvoyé, et je donnerai au marchand un dédommagement de tant pour cent. Si cela ne se pouvait, il faut vendre le tout à l'enchère au meilleur prix que l'on pourra; car j'aimerais mieux perdre là-dessus une partie, que de m'encombrer d'une quantité d'effets qui me sont, pour le moment, superflus, et dont je ne saurais que faire. Quand je pense que j'aurais pu pour cette somme maintenir trois cents hommes durant un mois dans la Grèce occidentale!

» Quand ami, dollars, nègre, et chevaux, tombèrent aux mains des Turcs, je pris patience, comme vous l'avez vu : c'était œuvre des éléments, de la guerre ou de la Providence; mais ceci, c'est un fait de pure coquinerie ou folie humaine, si ce n'est des deux, et je ne peux ni ne veux m'y soumettre (1). J'ai affaire de chaque dollar que je puis amasser pour tenir les Grecs en campagne, et je ne regretterai dépense aucune pour la cause; mais, quant à jeter ce qui suffirait pour équiper, ou au moins soutenir un corps d'excellents drôles l'arme au bras, pour fournir Gamba et le docteur de larges manteaux, de bottes hessoises, de cravaches (j'avoue que les dernières venaient fort à propos), c'est plus que je ne puis endurer, bien que je sois personne

(1) Il attaquait constamment le comte Gamba (dit Stanhope), quelquefois de plaisantsries, mais le plus souvent avec l'ironie la plus amère, pour avoir acheté à l'usage de sa famille, tandis qu'il était en Grèce, pour 500 dollars de drap. Il mettait souvent en avant cet exemple de l'extravagance du comte. Lord Byron me dit un jour, du ton le plus sérieux, que ces 500 dollars auraient été plus utiles à presser le siége de Lépante, et qu'il ne pourrait jamais, fût-ce à son dernier moment, pardonner à Gamba de lui avoir dissipé tant d'argent à acheter du drap.

pacifique , comme tout le monde , ou du moins tout ce qui me connaît, le sait. Tâchez de me tirer , je vous prie , de cette damnable spéculation commerciale de Gamba , car c'est un de ces traits d'impudence ou de folie que je ne lui pardonne pas. »

## CHAPITRE XVI.

Jour de naissance de lord Byron. — Stances d'anniversaire. — Dîner à Anatoliko. — Arrivée de l'ingénieur Parry. — Lord Byron est nommé *archistratégos*. — Renvoi de quelques prisonniers turcs à Youssouf-Pacha. — Préparatifs d'une expédition contre Lépante. — Lettre d'un Grec, ancien ami de Byron.

Le matin du 22 janvier, jour de sa naissance, dernier que mon pauvre ami fût destiné à voir, il passa de sa chambre à coucher dans l'appartement où le colonel Stanhope et quelques autres étaient réunis, et dit avec un sourire : « Vous vous plaigniez l'autre jour de ce que je ne faisais plus de poésie ; c'est aujourd'hui mon anniversaire, et je viens de finir quelque chose qui me semble meilleur que ce que je fais ordinairement. » Il leur lut alors ces stances, qui se lient d'une façon intime avec les dernières scènes de sa vie. Tendres et touchantes inspirations d'une âme aimante, ces vers expriment si noblement un entier dévouement à une belle cause, le pressentiment d'une mort prochaine s'y fait jour avec une si douce tristesse, qu'il n'y a peut-être pas production de l'esprit humain que les circonstances environnantes et les sentiments qui la dictèrent puissent entourer d'un intérêt plus vif et plus puissant.

22 janvier.

« Ce soir, se complète ma trente-sixième année :

1.

» Il en est temps enfin, ce cœur se devait taire,
Puisqu'il a cessé de charmer ;
N'importe, laissez-moi, si j'ai cessé de plaire,
Encore, encore aimer !

2.

» Mes jours se sont flétris comme feuilles d'automn e;
Fleurs, fruits d'amour sont dévorés ;
La chenille et le ver qui rongeaient ma couronne,
Seuls me sont demeurés !

3

» Comme est au sein des mers le volcan solitaire,
Le feu dont je me sens atteint
N'allume aucune torche ; et, bûcher funéraire,
Me consume et s'éteint !

4.

» Et la crainte et l'espoir, et leur jalouse ivresse,
Ces peines qui sont des plaisirs,
Cette force d'amour m'abandonne, et me laisse
Sa chaîne et ses désirs.

5.

» Mais est-ce bien *ici*,..... sur cette noble terre,
Qu'en ces pensers mon cœur se fond!...
*Alors* que du héros la gloire orne la bière,
Ou couronne le front?

6.

» L'épée et le drapeau, le champ clos, gloire, Grèce,
Ces temps anciens renaissent tous,
Où chaque bouclier disait à la jeunesse:
« Ou *dessus* ou *dessous* » !

7.

» Levons-nous (non la Grèce, elle est debout et fière),
Mais toi, mon âme, éveille-toi!
Pense en quels nobles cœurs mon sang coula naguère,
Rouvre sa source en moi!...

8.

» Foule ces passions, sans cesse renaissantes,
Faible et lâche virilité!
Oppose aux ris, aux pleurs des beautés décevantes,
L'impassibilité!

9.

» Si tu regrettes tant la jeunesse et ses roses,
*Pourquoi vivre?*... La mort est là,
Belle, noble! jamais pour plus illustres causes
Souffle ne s'exhala!

10.

» Va, cherche ce qu'ici tous peuvent voir en face,
Le plus auguste des tombeaux;
La fosse du soldat... et choisissant ta place,
Savoure le repos. »

On voit, non-seulement dans ces vers, dans les lettres de lord Byron, mais dans tout l'ensemble de ses conversations journalières, que ses pensées étaient irrévocablement fixées sur le but glorieux de son expédition en Grèce, et qu'il était déterminé à revenir victorieux ou à ne plus revenir. Il disait souvent: « Les autres peuvent faire comme il leur plaira, aller, venir, retourner encore, mais moi, je reste ici, *cela est certain.* » A cette résolution se mêlait la conviction intime qu'il ne quitterait pas la Grèce vivant. Il demandait un jour à son fidèle domestique Tita s'il pensait à retourner en Italie. — « Oh ! répliqua Tita, si votre seigneurie y va, j'irai ! » Lord Byron sourit et dit : « Non, Tita, je ne sortirai jamais d'ici : les Turcs, les Grecs ou le climat sauront m'en empêcher. »

Le 5 février il écrivait de Missolonghi à M. Charles Hancock.

» La lettre du docteur Muir et la vôtre me sont parvenues il y a quelques jours. Dites à Muir que je suis content de sa promotion, pour l'amour de lui, et de ce qu'il nous reste pour l'amour de nous, quoique je puisse m'empêcher de regretter le départ du docteur Kennedy; départ qui explique les tremblements de terre passés et la température anglaise actuelle de ce climat. Avec tout le respect dû à mon pasteur médical, j'ai à lui annocer que notre artificier Parry, qui vient de descendre à terre, nous a débarqué, entre autres brandons, un élu, forgeron, porteur de trois cent vingt-deux bibles grecques. Je lui ai donné, selon mon pouvoir,

toutes facilités pour son œuvre spirituelle et temporelle, et s'il peut ménager ses affaires aussi aisément avec l'archevêque grec et la hiérarchie, je me persuade que ni l'hérétique ni le prétendu screptique ne seront accusés d'intolérance.

» A propos, j'ai rencontré, pour la seconde fois, ledit archevêque à Anatoliko (où, me rendant il y a peu de jours, sur l'invitation des primats, j'ai été reçu avec une canonnade probablement plus terrible que celle dont on eût salué les Turcs). Je le connaissais déjà; lui, le prince Mavrocordato, les chefs et primats, et moi, avons dîné tous ensemble. Le métropolitain m'a paru le plus gai de la bande, et très-bon chrétien après tout. Mais Gamba est tombé malade de fièvre et de coliques (attendu que nous avons été mouillés en revenant) et Luc a été aussi hors de son assiette depuis; moi, toujours très-bien, à cela près d'un rhume que j'ai gagné hier en jurant trop long-temps, à la pluie contre les Grecs qui ne voulaient pas donner un coup de main pour mettre à terre les envois du comité, et perdaient presque nos combustibles; je suis sorti en personne, et j'ai fait un tel vacarme que je les ai mis en mouvement, les chargeant de blasphèmes de la maison du gouvernement au rivage, jusqu'à ce qu'ils eussent fait un peu de ce qu'ils auraient dû avoir fini depuis plusieurs jours; encore ce peu de besogne passe-t-il pour une merveille.

» Dites à Muir qu'en dépit de ses remontrances, que je reçois avec remercîments, il est peut-être mieux que j'aille en avant avec les troupes: car si nous ne faisons bientôt quelque chose, nous allons voir une troisième année d'opérations défensives, un autre siége, et voilà tout. Nous apprenons que les Turcs viennent en force, et plus tôt que de coutume: et comme nos drôles ont quelque confiance en moi, on est d'avis qu'il faut que je marche: d'abord, parce qu'ils écouteront plutôt un étranger que quelqu'un des leurs, à cause de la jalousie native; ensuite parce que les Turcs traiteront et capituleront plus volontiers (s'il y a lieu) avec un

Franc qu'avec un Grec; et enfin parce que personne autre ne me semble disposé à accepter la responsabilité, Mavrocordato étant très-affairé ici, les militaires étrangers trop jeunes ou de trop peu d'importance pour se faire obéir par les indigènes, et les chefs, comme je l'ai dit, disposés à obéir à tout le monde plutôt qu'à un des leurs. Quant à moi, je suis prêt à faire tout ce qui m'est commandé, et à suivre mes instructions; je ne chercherai ni n'éviterai ceci, ni aucune autre chose qu'ils puissent souhaiter me faire entreprendre; et quant à ma sûreté personnelle, outre que ce ne doit pas être une considération, je prends pour accordé qu'un homme est aussi sauf en un lieu qu'en un autre; et, après tout, mieux vaut finir bourré de balles que de quinquina. Si nous ne sommes emportés par l'épée, la fièvre nous enlèvera dans ce maudit panier de boue, et pour conclure avec un mauvais calembour, fait pour l'oreille plutôt que pour l'œil, mieux vaut être *mitraillé* que *maraisfié* (1). La situation de Missolonghi ne vous est pas inconnue; les digues de la Hollande, quand elles sont rompues, figureraient les déserts de l'Arabie comme sécheresse, en comparaison.

» Venons au nerf de la guerre. Je remercie vous et M. Barff de vos réponses au *comptant*, ce qui, après l'argent *comptant*, est la plus agréable chose. Indépendamment des fonds, balances, restes de la correspondance de Corgialegno avec Livourne et Gênes (j'ai vendu la chienne de farine, dites-le-lui, mais non à *son* prix). Je demande et requiers, à partir du commencement de mars, environ 5,000 dollars tous les deux mois, ce qui en fait à peu près 25,000 année courante, livrés à intervalles réguliers, indépendamment des sommes qui se négocient maintenant.....

(1) Les calembours sont choses intraduisibles : « *Better martially than marsh-ally* ». Mieux vaut martialement que marécageusement. Les plaisanteries, surtout de mots, s'évaporent en passsnt d'une langue dans l'autre.

Je n'aimerais pas à dire exactement aux Grecs ce que je pourrais ou voudrais avancer en cas d'urgence, parce que cela ferait doubler et tripler leurs demandes (dispositions qu'ils ont déjà suffisamment montrées); et quoique je veuille faire tout ce que je peux, quand c'est nécessaire, cependant je ne vois pas pourquoi ils ne s'aideraient pas un peu aussi, car ils ne sont pas, dit-on, aussi dépourvus qu'ils veulent bien le paraître. »

7 février 1824.

« J'ai été interrompu par l'arrivée de Parry, et par le retour d'Hesketh, qui n'a pas apporté, à mon grand étonnement, de réponse à mes épîtres. Vous écrirez bientôt, je suppose. Parry semble un bon diable à écorce brute ; mais c'est tout au plus s'il sera prêt à ouvrir la campagne dans trois semaines. Lui et moi serons, je crois, passablement attelés ensemble; au moins ne veux-je intervenir, ou le contrecarrer en rien dans les choses de son département. Il se plaint amèrement de la partie mercantile et *enthousiaste* du comité, mais se loue fort de Gordon et de Hume. Gordon *aurait* donné 3 ou 4,000 livres sterling, et venait *en personne*, si Kennedy, ou quelque autre, ne l'eussent dégoûté : perdant ainsi partie de leur souscription, et entravant les opérations. Parry dit que Bl*** est un brouillon, ce à quoi je ne réponds rien. Il se lamente lugubrement sur la presse et tous les frais de civilisation, et souhaiterait qu'il n'y eût pas au monde une seule école de dimanche, ou du moins école quelconque en Grèce à présent, si ce n'est une académie d'artillerie.

» Il se plaint aussi du froid, ce qui me surprend un peu; d'abord parce que, comme il n'y a point de cheminée, je me suis accoutumé à me contenter, en ce pays, de la chaleur animale et de celle d'un manteau; secondement, parce

que je me serais attendu aussi bien à entendre un volcan éternuer, qu'un artificier (qui doit brûler une flotte entière) déblatérer contre le climat. Je croyais, ma foi, que son approche enflammerait la ville, ni plus ni moins que le miroir ardent d'Archimède.

» Eh bien ! il paraît que je suis destiné à être commandant en chef, et le poste n'est nullement une sinécure, car nous ne sommes pas ce que le major Esturgeon appelle une bande des plus aimables officiers. Je ne puis dire si « le capitaine Sheers et le colonel en viendront à boxer en règles », mais entre les chefs souliotes, les barons allemands, les volontaires anglais et les aventuriers de toutes nations, il est vraisemblable que nous ferons une aussi belle armée alliée qu'on en vit jamais querellant sous une même bannière.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

Les espérances que la conduite de lord Byron, depuis son arrivée à Missolonghi, avait fait concevoir allaient croissant. Il ne s'abusait pas néanmoins sur les difficultés qui l'entouraient, et ses moyens pour relever l'énergie des Grecs étaient parfois bizarres. Parry conte que, tandis que la flotte turque bloquait Missolonghi, sa seigneurie allait un jour inspecter l'entrée du port dans un petit canot que conduisait un enfant, une grande barque où se trouvait le prince Mavrocordato et sa suite venait derrière eux. Parry, seul avec lord Byron, donna carrière à son indignation contre la mollesse et l'insouciance des Grecs, et s'exprimant en termes des moins mesurés, il s'écria : « Votre prince Mavrocordato n'est qu'une vieille femme ; si j'étais à la place de ces gens-là, j'aurais la fièvre en songeant à mon incapacité et à mon ignorance, et ne dormirais pas que je ne me fusse débarrassé de ces misérables Turcs ; mais Turcs et Grecs sont gens de même force, et par leur imbécillité, bien dignes de se faire face. »

A peine ces mots étaient lâchés, que lord Byron, donnant ordre de manœuvrer le canot de façon à côtoyer l'autre

barque, répéta mot pour mot au prince toute la conversation, se chargeant cependant de pacifier Mavrocordato et l'ingénieur, et il y parvint, quoique ce dernier fût très en colère et l'autre assez mal à l'aise. Mavrocordato ne montra nulle irritation, et le bon sens et le bon naturel de Parry triomphèrent d'autant plus promptement de son humeur, qu'il comprit l'intention bienveillante du noble lord.

Byron avait obtenu déjà quelque amélioration dans un des objets qu'il poursuivait avec la plus active persévérance, celui d'humaniser, par son exemple, le système de guerre des deux côtés. Peu de jours après son arrivée, il avait secouru un misérable Turc, l'arrachant des mains de quelque matelots grecs; et vers la fin du mois, ayant appris qu'il y avait quelques prisonniers de guerre à Missolonghi, il obtint du gouvernement la permission d'en disposer, et les renvoya à Joussouf-Pacha avec cette lettre :

Missolonghi, 23 janvier 1824.

« Hautesse,

» Un vaisseau dans lequel un ami et quelques domestiques à moi étaient embarqués fut capturé il y a peu de jours, et relâché sur votre ordre. J'ai maintenant à vous remercier, non d'avoir délivré le navire qui, portant pavillon neutre, était sous la protection britannique, et que nul n'avait droit de retenir, mais d'avoir traité mes amis, pendant qu'ils étaient entre vos mains, avec beaucoup de bonté.

» Dans l'espoir que cela pourrait n'être pas désagréable à Votre Hautesse, j'ai prié le gouverneur de cette place de relâcher quatre prisonniers turcs, et il a consenti avec humanité à le faire. En conséquence, je vous les renvoie sans perdre de temps, pour reconnaître aussi promptement qu'il m'est possible la courtoisie dont vous avez fait preuve dans

la dernière occasion. Ces prisonniers vous sont délivrés sans condition aucune; mais si cette circonstance trouve place dans votre souvenir, je me hasarderai à demander à Votre Hautesse de traiter avec humanité les Grecs qui dorénavant pourraient tomber entre ses mains ; j'insiste d'autant plus sur ce point, que les horreurs de la guerre sont assez grandes en elles-mêmes, sans les aggraver des deux côtés par des cruautés inutiles.

» NOEL BYRON. »

Un autre espoir favori de Byron, et qu'il paraissait d'abord facile de réaliser, c'était de prendre Lépante (1), ville fortifiée, et qui, commandant la navigation du golfe de Corinthe, est dans une position importante. « Lord Byron, dit le colonel Stanhope dans une lettre du 14 janvier, brûle d'une ardeur martiale et chevaleresque, et veut faire partie de l'expédition de Lépante. » Le retard de Parry, l'officier de génie, attendu avec le matériel nécessaire pour former une brigade d'artillerie, avait jusqu'alors paralysé les préparatifs de cette entreprise importante, quoique le peu qui pouvait être fait sans l'aide de cet ingénieur eût été mis en train. La brigade des Souliotes, destinée à agir sous lord Byron, avait été organisée, et sa seigneurie avait formé, à frais communs avec le colonel Stanhope, un petit corps d'artillerie.

Ce fut, comme on l'a vu, vers la fin de janvier, que lord Byron reçut du gouvernement sa commission en règle de commandant de l'expédition : en lui conférant les pleins pouvoirs civils et militaires, on avait désigné pour l'accompagner un conseil militaire composé des chefs les plus ex-

(1) L'ancienne Naupacte, appelée Epacto par les Grecs modernes, et Lepanto par les Italiens.

périmentés de l'armée, et présidé par Nota Botzaris, oncle du brave Marco.

Parmi les approvisionnements envoyés avec Parry, on attendait des fusées à la Congrève, moyen de destruction dont on avait raconté aux Grecs tant de merveilles, que leur imagination s'était remplie des plus absurdes idées sur cette prodigieuse puissance. Quand on sut que l'ingénieur était venu sans apporter aucun de ces projectiles, le désappointement fut extrême. Une autre espérance, celle de compléter le corps d'artillerie en y adjoignant les Allemands envoyés dans ce but en Morée, se trouva également illusoire; cette petite troupe s'étant presque tout-à-fait fondue par la mort ou la retraite de ceux qui la composaient dans l'origine, et le peu d'officiers qui en faisaient encore partie devenant grâce à leurs stupides notions de rang et d'étiquette, plus nuisibles qu'utiles. Pour mettre le comble à ces décourageantes circonstances, les cinq vaisseaux de guerre spezziotes qui avaient fait pendant quelque temps l'unique protection de Missolonghi, venaient de retourner dans leurs ports, et s'étaient laissé remplacer par l'escadre ennemie.

Toutes ces difficultés, qui entravaient le départ de l'expédition, n'étaient rien auprès de l'embarras formidable que vint y joindre la disposition turbulente des troupes souliotes, sur lesquelles roulait toute l'entreprise. Présumant autant de la richesse et de la générosité de leurs chefs que de leur propre importance militaire, ces guerriers mutins n'avaient cessé d'élever l'extravagance de leurs prétentions et de leurs demandes: le dénûment de leurs familles, alors sans asile, offrait un prétexte trop fondé à leurs exactions et à leur mécontentement. Les capitaines n'étaient guère plus raisonnables que les soldats: six d'entre eux, chefs de clan, ayant tous d'égales prétentions par leur naissance et leurs exploits, refusaient d'obéir à aucun de leurs camarades.

Une émeute sérieuse élevée par les Souliotes au milieu de janvier, et dans laquelle il y eut des vies sacrifiées, avait

été la source de beaucoup d'irritation et d'anxiété pour lord Byron, tant à cause des semences de division qu'elle avait jetées entre les citoyens et sa troupe, que du peu de fonds que de tels écarts lui permettaient de faire sur cette dernière. Cependant ses efforts, ses travaux pour parvenir à cet unique objet personnel d'ambition, ne se relâchèrent pas un instant; quelque peu de gloire qu'il y eût à gagner par une attaque sur Lépante, c'était la seule récompense qu'il attendît de tant de sacrifices. Dans ses conversations avec le comte Gamba à ce sujet: « Quoiqu'il plaisantât beaucoup, dit ce gentilhomme, sur son poste d'*archistrategos*, il était évident que les dangers et le caractère romanesque de l'entreprise avaient pour lui un grand attrait. » Quand on songe à sa résolution de s'attacher à tout hasard à la cause, et au peu d'espoir que sa sagacité lui permettait de former, on ne peut douter que « la fosse du soldat » que réclamaient ses vers ne fut pas un rêve de poésie, mais bien l'intime pensée de son âme. Le souhait inspira les vers, et c'était par une mort honorable dans quelque entreprise, telle que l'assaut de Lépante, qu'il prétendait racheter dignement le gage qu'il avait jeté, et rendre un dernier, un signalé service aux nobles idées auxquelles sa vie avait été devouée. Un nom célèbre, répété de siècle en siècle parmi les mots d'ordre de la liberté, voilà ce qu'il venait léguer à la cause.

Il fut agréablement distrait des soucis qui l'assiégeaient, par une lettre d'un ancien ami, qui, à son premier voyage, en 1809, était riche propriétaire sous la domination turque, en Morée. A l'époque où lord Byron avait connu Andrea Londo, sa physionomie, ses manières étaient enfantines; mais sous cette apparence frivole se nourrissait un ardent patriotisme qui éclatait parfois, et le noble pair se plaisait à raconter qu'un jour qu'ils jouaient aux dames ensemble, le nom de Rigas ayant été prononcé, Londo se dressa sur ses pieds, et, joignant violemment les mains, commença à chanter la traduction de *la Marseillaise* par Rigas.

« Allons, enfants de l'Hellénie,
Le jour de gloire est arrivé ! »

Londo n'avait pas démenti ses dispositions ; et l'un des premiers à lever l'étendard de la croix, il se distinguait alors parmi les soutiens du corps législatif et du nouveau gouvernement.

## CHAPITRE XVII.

Discussions de lord Byron et du colonel Stanhope. — Révoltes successives des Souliotes. — L'expédition renvoyée. — Crise nerveuse. — Scène sublime. — Délivrance de femmes et d'enfants turcs. — Leur renvoi à Prevesa. — Départ des artilleurs de Parry. — Leur effroi. — Tremblement de terre. — Dernières lettres à MM. Murray et Moore. — Récit d'une semaine de lord Byron.

Parmi les embarras les moins sérieux de lord Byron à cette époque, il faut compter sa lutte avec son collègue le colonel Stanhope, au sujet de la liberté de la presse, que ce dernier tenait, par-dessus toute chose, à introduire et à mettre en activité dans toutes les parties de la Grèce. Sur ce point important ils étaient en opposition complète : lord Byron, tout en protestant de son amour pour la publicité, disait « que dans ce chaos inflammable de sociétés en débris et en reconstruction elle ne serait qu'un brandon de discorde ». Applicable à tous les pays selon le colonel, nécessaire à la Grèce, elle y mettrait un terme à l'anarchie. Lord Byron la voyait armée de libelles et de licence; Stanhope en faisait l'épée qui guérit les blessures qu'elle a faites. Le noble poéte assurait que Mavrocordato n'était point hostile à la presse, et avait répondu à son observation qu'un censeur était chose alors nécessaire : « Non, la liberté de la presse est assurée par la constitution. » Le colonel déclarait que le prince, quoiqu'il n'osât peut-être l'avouer, était ennemi juré de la publicité. Enfin lord Byron, de guerre las, répondait : « Si vous le voulez absolument, essayez. »

La polémique se renouvelait entre les deux défenseurs de la Grèce sur le chapitre de Bentham, à l'autorité duquel le colonel Stanhope en appelait avec enthousiasme dans tou-

tes ses discussions avec le noble poéte, qui accueillait ces appels par des salves de plaisanteries. Quelque romanesque que pût paraître, aux sectateurs de l'intérêt bien entendu, le sacrifice de lui-même que lord Byron faisait en ce moment à la Grèce, il n'y avait dans ses vues sur les moyens de la servir rien d'exagéré ni de spéculatif. La grande tâche pratique de la soustraire à ses tyrans, à l'opression étrangère, était son premier, son seul but; il regardait l'esclavage comme le grand obstacle au perfectionnement, obstacle qu'il faut briser pour que la lumière descende; le travail de l'épée doit donc précéder celui de la plume, et le champ de bataille être la première école de liberté.

Avec ces vues mâles et profondes des vraies nécessités de la Grèce, il n'est pas étonnant qu'il reçût impatiemment et même avec mépris tout cet appareil prématuré de presses, de pédagogues, de livres, dont le comité de Londres, dans sa rage d'*utilitairianisme*, l'encombrait. Le colonel Stanhope, tout en reconnaissant la nécessité de remplir ce que Byron regardait comme leur unique mission, de soulever toutes les énergies du pays et de les réunir contre l'ennemi commun, était de ceux qui considéraient les règles d'économie politique de Bentham et la liberté de la presse, si bien entendue pour guérir tous les maux de détails dans une société déjà organisée, comme des instruments non moins nécessaires pour la reconstruire. Le poète et le soldat différaient donc complétement dans leurs idées; mais le combat d'opinions, quoique soutenu avec chaleur, était sans amertume. Byron, à la fin d'une de leurs plus vives altercations, tendit la main au colonel en s'écriant: « Donnez-moi cette honnête main droite » ; et ce dernier a rendu un hommage cordial et mérité au noble pair, quand celui-ci ne pouvait plus l'entendre.

Vers le milieu de février, l'activité infatigable de M. Parry ayant enfin mis l'artillerie en état de marcher, on passa la revue du corps des Souliotes, et, après beaucoup de pourparlers avec cette troupe indisciplinable, tout obstacle pa-

rut levé. Il fut convenu qu'ils recevraient un mois de paie d'avance; le comte Gamba, à la tête de trois cents d'entre eux formant l'avant-garde, partait le lendemain et allait prendre position sous Lépante, où lord Byron, avec le principal corps d'armée et l'artillerie, devait promptement l'aller joindre.

Cependant de nouvelles difficultés furent mises en avant par ces mercenaires intraitables, à l'instigation, comme on le découvrit plus tard, du rival de Mavrocordato, Colocotroni, qui avait envoyé des émissaires à Missolonghi pour séduire les Souliotes. Ils élevèrent de nouvelles prétentions, exigeant que le gouvernement choisît parmi eux deux généraux, deux colonels, deux capitaines, et un nombre d'officiers inférieurs proportionné à cet énorme état-major; bref, cent soixante officiers sur trois à quatre cents soldats. L'extravagance de cette demande passait ce que l'on pouvait attendre même des Grecs, et jeta lord Byron dans un accès de fureur. Il fit signifier au corps entier, par le comte Gamba, que toute négociation entre eux et lui était rompue, qu'il ne pouvait plus long-temps avoir la moindre confiance en gens si peu fidèles à leurs engagements, et que, bien que les secours qu'il avait affectés au soulagement de leurs familles dussent être continués, toute transaction entre lui et eux, comme corps, était finie.

Ce fut le 14 février que sa rupture avec les Souliotes eut lieu, et quoique le jour suivant la pleine soumission des chefs eût remis ces rebelles à sa discrétion et qu'ils rentrassent à son service, toute l'affaire, jointe aux difficultés sans cesse renaissantes qui l'assiégeaient, agita cruellement son âme; il voyait à la fois la cause de la Grèce et sa propre réputation en péril, s'il confiait à gens que la première intrigue pouvait lui enlever une expédition aussi importante; et l'attaque de Lépante fut encore suspendue jusqu'à ce que l'on eût organisé des forces régulières.

La fatigue de toutes ces vexations, l'irritabilité de ses nerfs, encore excitée par l'interruption que les pluies ap-

portaient à ses exercices journaliers, se combinant avec une disposition maladive, il fut saisi, le soir du 15 février, d'un horrible accès de convulsions : — funeste précurseur de sa mort! Sur les huit heures, il était assis dans l'appartement du colonel Stanhope, causant avec MM. Parry et Hesketh, il plaisantait sur un de ses sujets favoris, les petits différends qui existaient entre le colonel et lui, disant « qu'après tout la *brigade* du *poète* serait prête avant la *presse* du *soldat* ». Une rougeur inaccoutumée couvrit tout à coup son visage, et le changement subit de sa physionomie trahit une vive agitation nerveuse. Il se plaignit alors d'une ardente soif, demanda du cidre et en but; l'altération de ses traits devint plus frappante; il se leva, mais hors d'état de marcher, il fit un pas ou deux, chancela et tomba dans les bras de M. Parry : à la minute ses dents se serrèrent, ses paroles se perdirent, ses sens l'abandonnèrent, et il fut pris de convulsions si violentes que les forces réunies de M. Parry et de son domestique Tita suffisaient à peine pour le retenir. Sa figure était totalement décomposée, et, comme il le dit après au comte Gamba, sa souffrance était si intense que si elle avait duré seulement une minute de plus il était sûr qu'il en serait mort. La crise fut cependant aussi courte qu'elle avait été terrible, et en peu de minutes le sentiment et la parole lui revinrent; ses traits, quoique pâles et hagards, reprirent leur forme naturelle, et il ne lui resta de cette attaque qu'une faiblesse excessive. Aussitôt qu'il put parler, disent ceux de ses amis qui étaient présents, il se montra au-dessus de toute crainte, et demanda froidement s'il était vraisemblable que cette convulsion eût des suites funestes. « Que je le sache, dit-il; ne pensez pas que j'aie peur de mourir. Non, je n'en ai pas peur. »

Il n'y avait pas plus d'une heure que ce cruel accident avait eu lieu, quand le bruit se répandit que les Souliotes avaient pris les armes et attaquaient le sérail pour s'emparer des magasins. Les amis de lord Byron coururent à l'arsenal, les artilleurs furent consignés à leurs pièces, les sentinelles

doublées, et les canons chargés et pointés sur les avenues des portes. L'alarme se trouva fausse, mais la vraisemblance d'un acte semblable prouve combien la situation de Missolonghi était précaire, et parmi quelles scènes de péril, de désordre et de confusion le peu de jours comptés au poète allait se clore !

Le matin suivant il était mieux, mais pâle encore et faible, et il se plaignait beaucoup d'une pesanteur à la tête. Les médecins jugèrent donc à propos de lui appliquer les sangsues aux tempes ; mais les piqûres ayant atteint l'artère, ils eurent de la peine à arrêter le sang qui coulait avec une abondance telle que le malade s'évanouit. Il revenait à peine à lui, affaibli, épuisé, sanglant, couché sur son lit en désordre, les nerfs dans un état d'ébranlement complet, lorsque les Souliotes révoltés, couverts de boue sur leurs splendides habits, s'élancèrent dans l'appartement, brandissant leurs armes brillantes et réclamant à grands cris ce qu'ils appelaient leurs droits. Lord Byron, électrisé par cette violence inattendue, sembla ranimé tout à coup ; il se souleva, parlant avec une force et une majesté si imposante que la fureur désordonnée de la troupe se calma soudain ; la scène était sublime. Non seulement là, mais en toute occasion, cet homme, que des bagatelles mettaient hors de lui, s'élevait au-dessus de la nature humaine à l'aspect d'un danger réel, et son âme puissante et noble retrouvait toute son énergie. Jamais, à l'heure du péril, il ne se vit esprit plus indomptable.

Les dernières lettres écrites de sa main prouvent que ni maladie, ni désappointement, ni épuisement du corps, ni découragement de l'ame, ne pouvaient ébranler un moment sa résolution de ne plus abandonner la cause illustre qu'il avait embrassée. Jusqu'à la fin il conserva sa brillante élasticité d'esprit, un courage viril, une insouciante résignation pour les maux qui n'attaquaient que lui, et la plus tendre commisération pour les misères, la plus affectueuse prévoyance pour les besoins des autres.

A M. BARFF.

21 février.

« Je suis beaucoup mieux, quoique faible encore : les sangsues m'on fait perdre trop de sang, on a eu peine à l'arrêter; mais depuis, je me suis levé tous les jours, et suis sorti en bateau ou à cheval; aujourd'hui j'ai pris un bain chaud, et je vis avec toute la tempérance possible, ne buvant que de l'eau et ne prenant aucune nourriture animale.

» Indépendamment des quatre Turcs envoyés à Patras, j'ai obtenu l'élargissement de vingt-quatre femmes et enfants, et, selon leur désir, les ai fait passer à mes dépens à Prevesa, pour que le consul anglais les puisse rendre à leurs familles. Les affaires ici sont un peu embrouillées entre les Souliotes, les étrangers, etc.; mais j'espère toujours que les choses iront mieux, et, premier ou second, m'attache à la cause aussi long-temps que ma santé et les circonstances me permettront de me croire utile. »

Ces prisonniers libérés avaient été retenus en captivité à Missolonghi depuis le commencement de la révolution. Voici la lettre que lord Byron leur remit pour M. Mayer, consul anglais à Prevesa.

« Monsieur,

» Un de mes principaux objets en venant en Grèce a été d'alléger autant que possible les misères qui jusqu'ici ont accompagné cette guerre cruelle. Quand les droits de l'humanité sont en question, je ne fais pas de différence entre les Grecs et les Turcs. C'est assez que ceux qui ont besoin de secours soient hommes, pour avoir droit à la pitié et à la

protection de quiconque a la moindre prétention à des sentiments humains. J'ai trouvé ici vingt-quatre Turcs, y compris femmes et enfants, qui ont long-temps souffert dans la détresse, loin de tout secours et des consolations des leurs. Le gouvernement me les a confiés; je les envoie à Prevesa, où ils désirent se rendre ; j'espère que vous n'aurez nulle objection à veiller à leur bien-être et à leur sûreté. Le gouverneur de votre ville voudra bien accepter mon présent. La meilleure récompense que je pusse recevoir serait d'apprendre que j'ai inspiré aux chefs osmanlis les mêmes sentiments de compassion pour les malheureux Grecs qui plus tard peuvent tomber entre leurs mains. »

Sur ces entrefaites les ouvriers artilleurs venus avec M. Parry, effrayés des scènes de confusion et des dangers dont ils se croyaient entourés à Missolonghi, prirent la résolution de partir : rien ne put calmer leurs craintes. Leur départ était encore un grand désappointement pour lord Byron, et menaçait de destruction tout ce matériel d'artillerie créé avec tant de peine : cependant il n'en adressa pas moins à M. Barff la lettre suivante :

23 février.

« Ma santé semble s'améliorer, grâce surtout aux promenades à cheval et aux bains chauds. Six Anglais vont arriver en quarantaine à Zante : ce sont des artificiers, qui en ont eu assez de la Grèce en quatorze jours; si vous pouviez leur procurer le passage gratis en Angleterre, je vous serais obligé. Ils sont assez braves gens, mais ne comprennent pas bien les petites mésintelligences ordinaires en ce pays, et ne sont pas accoutumés à voir faire feu et sabrer dans une réunion paisible et domestique; manières qui sont ici habitudes d'intérieur.

Si, durant leur quarantaine, ils manquent de quelque chose, vous pourrez leur avancer un dollar par jour, entre

eux tous, mais pas plus, afin qu'ils se procurent quelques petits *extra*, en manière de consolation, vu qu'ils sont tout-à-fait hors de leur élement. Je ne puis pour le présent leur offrir davantage. »

Deux jours après, répondant à une lettre du 2 septembre de Douglas Kinnaird, après un court récit des événements déjà racontés, il s'exprime ainsi :

» Jusqu'ici je suis parvenu à soutenir le gouvernement de la Grèce occidentale, qui autrement aurait été dissous. Si vous avez reçu les 11,000 livres sterling et plus, cette somme, ce que j'ai entre les mains et mon revenu de l'année courante, pour ne rien dire du casuel, me mettront ou doivent me mettre en état de tenir le nerf de la guerre suffisamment tendu. Si les députés sont honnêtes gens et obtiennent le prête, ils me rendront les 4,000 livres sterling comme cela est convenu, et même en ce cas je mettrai peu de côté ; en vérité, moins que peu, car je soutiens presque à mes dépens la machine tout entière, du moins ici. Mais que les Grecs réussissent, et peu m'importe ce qu'il adviendra de moi.

» J'ai été très-sérieusement malade ; je vais mieux et peux encore promener à cheval ; ainsi tranquillisez mes amis sur ce point.

» Il n'est pas vraie que j'aie fait ou voulu faire, et je ne voudrais, pourrais, ou consentirais jamais à écrire une satire contre Gifford ou contre un cheveu de sa tête ; je l'ai toujours regardé comme mon père littéraire, et moi comme son *enfant prodigue*, et si j'ai laissé son *veau gras* devenir bœuf avant qu'il le tue pour mon retour, c'est seulement parce que je préfère le bœuf au veau. »

Il écrivit aussi sur ce sujet à M. Murray ; voilà sa lettre, dernier anneau d'une longue chaîne d'amitié et de correspondance, interrompue un moment par la faute d'autrui.

En revenant à son ancien correspondant, lord Byron lui raconte une partie de sa vie, le mettant de nouveau au fait de lui-même avec un retour d'affection.

Missolonghi, 25 février 1824.

« J'ai su de M. Douglas Kinnaird que vous dites avoir ouï rapporter qu'une satire sur M. Gifford, arrivée d'Italie *était de moi*, mais que *vous* ne le croyez pas. J'ose dire que vous ne le pensez pas ; ni personne autre, devrais-je ajouter. Quiconque affirme que je suis auteur ou complice de chose de ce genre sur Gifford ment par sa gorge. Si une semblable composition existe, elle n'est pas de moi ; *vous* savez aussi bien que qui que ce soit sur *qui* j'ai ou n'ai pas écrit, et *vous* savez aussi si c'était ou non un prêté rendu.

» Vous serez peut-être bien aise d'apprendre quelques nouvelles de cette partie de la Grèce, la plus exposée à l'invasion; mais vous en saurez assez par les rapports particuliers et publics. Je vous donnerai donc les événements d'une semaine, mêlant affaires privées et affaires nationales, attendu que le tout est un peu pêle-mêle pour le moment.

» Dimanche (15 je crois), j'ai eu une forte et soudaine attaque convulsive, qui m'ôta la parole, mais non le mouvement; car plusieurs hommes robustes pouvaient à peine me tenir; que ce fût épilepsie, catalepsie, cachexie ou apoplexie, ou toute autre *exie* ou *epsie*, c'est ce que les docteurs n'ont pas encore décidé; ni si c'était spasmodique ou nerveux, etc., etc.; mais toujours était-ce très-peu agréable, et cela a failli m'emporter tout-à-fait. Lundi, ils m'ont mis des sangsues aux tempes; le sang n'a pu être arrêté avant onze heures de la nuit (elles s'étaient trop approchées de l'artère *temporale* pour ma sûreté *temporelle*), et, ni stiptique ni caustique ne suffisait à cautériser l'orifice ; on s'y est repris une centaine de fois.

» Mardi, un brick de guerre turc a échoué sur la rive. Mercredi, grands préparatifs pour l'attaquer, quoiqu'il fût protégé par ses vaisseaux de conserve (1). Les Turcs l'ont brûlé et se sont retirés à Patras. Jeudi, une querelle s'est élevée entre les Souliotes et la grande franque de l'arsenal : un officier suédois a été tué, un Souliote grièvement blessé, et le combat général, qui devait s'ensuivre, n'a pas été prévenu sans peine. Vendredi, l'officier fut enterré, et les artificiers anglais du capitaine Parry, s'étant mutinés sous prétexte qu'ils couraient danger de la vie, vont quitter le pays. — Ils le peuvent.

» Samedi nous avons eu la plus violente secousse de tremblement de terre dont il me souvienne (et j'en ai senti trente, légères ou fortes, à différentes époques; elles sont communes dans la Méditerranée). L'armée a fait une décharge générale d'après le même principe, qui fait que les sauvages battent du tambour et hurlent durant une éclipse de lune : cela faisait une étrange scène! Si vous aviez vu seulement la mine des jeanjeans anglais, qui n'étaient jamais sortis d'un atelier de la Cité et qui n'en sortiront plus s'ils peuvent! Enfin, dimanche, nous avons appris que le visir était descendu à Larisse avec cent et quelques mille hommes.

» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» J'ai obtenu des Grecs la liberté de vingt-huit Turcs prisonniers, hommes, femmes et enfants, et les ai envoyés à Patras et à Prevesa à mes frais. Si je vis, j'enverrai avec sa mère, soit en Angleterre, soit en Italie, une petite fille de neuf ans qui a préféré rester avec moi; elle se nomme Hato, ou Hatagée; c'est une très-jolie enfant, pleine de vivacité. Tous ses frères ont été tués par les Grecs; elle et sa mère épargnées, par faveur spéciale, et à cause de son extrême jeunesse : elle n'avait alors que cinq à six ans.

(1) Lord Byron, malgré sa faiblesse et une inflammation qui menaçait ses yeux, voulait à toutes forces se joindre à la troupe qui marchait contre le brick; ce fut à grand'peine que les médecins purent le retenir. Il avait promis une récompense pour chaque Turc qui serait is vivant.

» Ma santé est maintenant meilleure, et je monte à cheval. Mon office ici n'est point une sinécure : tant de partis, tant de difficultés de tout genre ! mais je fais ce que je puis: le prince Mavrocordato est un excellent homme ; il s'y emploie de son mieux. Mais sa situation est extrêmement difficile. Nous avons toujours de grandes espérances de succès ; vous en apprendrez davantage sur les affaires publiques par une foule d'autres voies, car j'ai peu le temps d'écrire. »

Jugeant d'après les journaux, je lui avais mandé que, si j'étais bien informé, au lieu de poursuivre les aventures héroïques et guerrières, il s'était établi dans une ville délicieuse où il achevait *Don Juan*. A une époque où il disait que la poésie ne devait occuper que les oisifs, et que, dès qu'il s'agissait d'affaires sérieuses, elle devenait ridicule, un tel compliment devait lui déplaire, et il en prit quelque humeur. Cependant, par une étrange bizarrerie, tandis que, poussé par les motifs les plus nobles, il rejetait dans l'ombre toute gloire et toute occupation littéraire, ses idées de vengeance dans ses ressentiments passagers étaient toujours celles d'un auteur. Un peu irrité un jour contre le colonel Stanhope, il s'écria : « Je vous veux diffamer dans votre propre journal ! » et dans le court accès d'humeur que lui donna ma lettre, il jura qu'il « écrirait une satire contre moi ». Quoique sa réponse ne porte le caractère que d'un simple mouvement de vexation, plus d'une fois j'ai senti une angoisse douloureuse, à l'idée qu'un sentiment de déplaisir avait été l'une des dernières émotions que je devais éveiller en lui. Voici ce qu'il m'écrivit.

Missolonghi, Grèce orientale, 4 mars 1824.

« Mon cher Moore,

» Votre reproche est mal fondé, j'ai reçu de vous deux lettres, et y ai répondu avant de quitter Céphalonie, Je ne suis point resté *tranquille* dans une des îles Ioniennes; mais j'ai été tout aux affaires, comme les députés grecs, s'ils sont arrivés, vous le peuvent certifier. Je n'ai pas non plus continué *Don Juan*, ni aucun autre poème. Vous jugez, je suppose, comme à l'ordinaire, sur tel ou tel rapport de journal.

» Dès que le moment d'être bon à quelque chose arriva, je vins ici; et l'on m'assure que ma présence, jointe à quelques autres circonstances, a été au moins d'un avantage temporaire pour la cause. J'ai échappé avec peine aux Turcs et à un naufrage dans la traversée. Le 15 ou 16 février, j'ai eu une attaque d'apoplexie ou épilepsie; les médecins n'ont pas exactement décidé lequel, mais l'alternative est agréable. Ma constitution reste par conséquent suspendue entre les deux avis, comme le cercueil de Mahomet entre les deux aimants. Tout ce que je peux dire, c'est qu'ils m'ont saigné presque jusqu'à ce que mort s'ensuive, plaçant les sangsues trop près de l'artère, de sorte qu'à peine si les caustiques ont pu arrêter le sang. On suppose que je me rétablis, lentement néanmoins. Mais je présume qu'à l'avenir mes homélies auront le sort de celles de l'archevêque de Grenade, — auquel cas, « allez dire à mon trésorier qu'il vous compte » cent ducats, et je vous souhaite un peu plus de goût ».

» En fait de nouvelles, je vous renvoie au colonel Stanhope et au capitaine Parry. Il y a beaucoup à faire. Guerre au dehors, tumulte au dedans. En ce pays, comme Bob Acres, *ils tuent un homme par semaine*. Les artificiers de Parry se sont enfuis de peur, à cause d'une rixe entre quelques indigènes et des étrangers, dans laquelle un Suédois

a été tué et une sentinelle blessée. Tout au travers de leur épouvante un violent tremblement de terre s'est fait sentir. Entre ce phénomène et le sabre, ils sont partis, se sauvant en toute hâte, en dépit des remontrances.

» Je pense que vous êtes toujours publiant ou méditant. Que j'entende donc vous, et parler de vous, et croyez-moi, etc. »

## CHAPITRE XVIII.

Renvoi des Souliotes. — Petite fille turque. — Tendre sollicitude de lord Byron pour elle. — Journal grec. — Opposition du noble poète à la presse périodique. — Un chef rebelle demande à traiter avec le gouvernement grec par l'entremise de lord Byron. — Colocotroni et divers chefs invitent sa seigneurie à se rendre en Morée.

Le capitaine Sasse, l'un des meilleurs et des plus braves officiers étrangers au service de la Grèce, avait été tué par les Souliotes. Cette horde indisciplinée, sans patrie, traînant après elle des femmes et des enfants, ayant droit à des arriérés que le gouvernement grec ne pouvait acquitter, détestée du peuple de Missolonghi sur lequel elle pesait par son insubordination et sa haute-paie, provoquant sans cesse de nouvelles rixes, était tout-à-fait nuisible à la cause qu'elle devait servir, et pour le salut de la population européenne il était urgent de s'en débarrasser. Lord Byron en vint à bout à force de sacrifices. Il fit l'avance d'un moins de paie; le prince solda les arrérages dus par le gouvernement avec l'argent prêté par le poète : on parvint ainsi à mettre ces terribles guerriers hors de la ville, et, avec eux, s'évanouit tout espoir de s'emparer de Lépante.

A travers tous ces soucis, toutes ces tracasseriers, et malgré le déplorable état de sa santé, lord Byron avisait à tout, suffisait, répondait à tout, s'occupait de tout, même de cette petite fille turque, à peine plus âgée que ne l'eût été Allegra, et qu'il confia pour quelque temps aux soins du docteur Kennedy.

« Mon cher docteur, lui écrivait-il de Missolonghi, le 4 mars, j'ai à vous remercier de deux très-affectueuses lettres. Je n'ignore nullement l'état précaire de me santé et ne suis

ni n'ai été abusé à ce sujet; mais il est à propos que je demeure en Grèce, et mieux vaut mourir faisant quelque chose que rien. On a regardé ma présence ici comme assez utile; elle empêchait la confusion de dégénérer en tumulte complet, en anarchie. Si je devenais inutile, ou que je fusse considéré comme tel, je serais prêt à me retirer : mais en attendant je ne puis songer aux conséquences personnelles; l'avenir est entre les mains de la Providence, comme sont en vérité toutes choses. Cependant je ne me conformerai à vos instructions, ce que du reste je fais depuis quelque temps, du moins en ce qui concerne l'abstinence.

» Indépendamment des Essais, Traités, etc., que vous avez envoyés pour être distribués ici, un artilleur anglais (nommé Brownbill, ferblantier) m'a laissé une quantité de bibles grecques que je tâcherai de répandre. Les Grecs se plaignent que la traduction n'est ni correcte ni en *bon* romaique : Bambas peut décider la question. J'essaie de réconcilier le clergé avec la distribution, qu'il pourrait empêcher si l'on négligeait les égards dus à la hiérarchie, ou dont il neutraliserait l'effet, vu l'empire des *papas* sur leurs ouailles. M. Brownbill est allé aux îles, ayant conçu quelques craintes pour sa vie (que ne menaçaient pas les prêtres cependant), aimant mieux être saint que martyr. Tous les artilleurs anglais l'ont suivi, se croyant en danger à propos de quelques troubles qui paraissent aujourd'hui calmés.

» J'ai été interrompu par une visite du prince Mavrocordato. Votre future convertie, *Hato*, me paraît vive, intelligente, pleine d'avenir, et sa physionomie est intéressante. Quant à son caractère, je n'en peux dire grand'chose; mais Millingen, qui a chez lui la mère, femme entre deux âges et d'un bon naturel, réduite à le servir (quoique d'une famille qui jouissait d'une grande aisance avant la révolution), parle avec éloge des deux, et on peut ajouter foi à ce qu'il dit. J'ai eu rarement l'occasion de les observer, mais ce que j'en ai vu est à leur avantage, sans quoi je ne prendrais pas tant d'intérêt à elles. Si la petite tourne à bien, j'aurais envie de

l'envoyer à ma fille en Angleterre ( sinon à quelque respectable personne en Italie ), et de la pourvoir de façon à ce qu'elle puisse vivre en bonne réputation, soit seule, soit mariée. Je prendrai les arrangements relatifs à ses dépenses, avec MM. Barff et Hancock, et laisse le reste à votre discrétion et à celle de mistriss Kennedy. J'ai peu à ajouter sur ce que vous savez déjà des affaires publiques ; nous allons passablement, avec espoir d'aller mieux, et en faisant notre possible pour cela. »

Lord Byron revient encore sur sa pauvre petite protégée avec une tendre sollicitude, dans une nouvelle lettre du 10 mars au même.

« Mon Cher Monsieur,

» Vous ne pouvez désapprouver plus que je ne le fis, et que je ne le fais, la devise du *Télégraphe ;* mais c'est ici la terre de la liberté, où la plupart des gens font ce qui leur plaît, et peu ce qu'ils doivent faire. Je n'ai écrit ni ne suis disposé à écrire dans ce journal ou aucun autre ; mais je leur ai conseillé, à diverses reprises, de changer l'épigraphe et le style. Je ne pense pas cependant que cette publication devienne irréligieuse ou anarchique ; ils ont promis respect aux églises et aux propriétés (les éditeurs, s'entend).

» Si Bambas voulait écrire pour la *Chronique grecque ;* il ferait lui-même son prix.

» Il y a une petite difficulté au voyage d'Hato, sa mère a désiré aller avec elle, ce qui est tout-à-fait naturel, et je n'ai pas le cœur de la refuser ; car Mahomet lui-même a établi par une loi que, dans le partage des captifs, l'enfant ne serait jamais séparé de la mère ; cependant cela peut apporter une différence dans nos arrangements : la pauvre femme ( qui a perdu moitié de sa famille dans la guerre ) est, comme je vous l'ai dit, d'un bon caractère, et d'un âge assez mûr

pour que sa conduite ne soit pas sujette à caution. Il paraît qu'elle a eu des nouvelles de Prevesa et que son mari n'y est plus. J'ai remis vos bibles au docteur Meyer, et j'espère que ledit docteur justifiera votre confiance; néanmoins j'y aurai l'œil. Vous pouvez compter que je donnerai aussi beau jeu à la Société biblique que l'eût pu faire M. Wilberforce lui-même, et toute autre commission pour le bien de la Grèce me trouvera tout dévoué.

» J'essaie de rallier les Grecs, avec d'autant plus d'espoir d'un succès momentané, que les Turcs arrivent en force et en hâte; nous irons au-devant d'eux comme nous le devons, et les combattrons comme nous pourrons.

» Je me réjouis d'apprendre que votre école prospère, et peux vous affirmer que vos bons souhaits sont réciproques. Le temps est si fort adouci, que je puis faire de l'exercice en bateau et à cheval, et je veux espérer que ma santé n'est pas plus mauvaise que quand vous m'avez écrit avec tant d'affection: le docteur Bruno peut vous dire que j'adhère à votre régime, et vais plus loin encore, ne mangeant nulle chair, pas même du poisson. »

*P. S.* » Les mécaniciens, au nombre de six, n'avaient tous qu'un même esprit; Brownbill n'était qu'*un* d'entre eux, et peut-être sont-ils moins à blâmer que vous ne pensez, puisque le colonel Stanhope leur avait dit (à ce qu'on assure) « *qu'il ne pouvait répondre positivement que leurs vies fussent sauves :* j'aimerais à savoir *où* notre vie *est* sauve, soit ici, soit ailleurs? Quant à un lieu de sûreté, au moins si hermétiquement clos que ces gens-ci paraissent le désirer, on ne le trouverait en Grèce à aucun prix. C'était à Missolonghi qu'ils se pouvaient rendre utiles, et ils n'y couraient pas plus grand risque que d'autres. »

Dans le *post-scriptum* d'une lettre d'affaires à M. Hancock de Céphalonie, lord Byron revient sur le nouveau journal et son épigraphe. « J'ai écrit au docteur Kennedy, pour le tranquilliser sur les journaux (avec lesquels je n'ai rien à

faire comme écrivain, ce que je vous prie de rappeler et de répandre). J'ai dit aux benêts de directeurs, que leur *motto* ferait quelque diablerie; mais, comme tous les charlatans, ils ont persisté. Gamba, qui n'est rien moins que *chanceux*, s'en mêle, et comme c'est l'ordinaire, du moment qu'il y a touché, les choses ont été de mal en pis; peut-être sera-ce meilleur avec le temps. »

Parlant de cette même-gazette, lord Byron disait à Parry: « J'ai souscrit pour me débarrasser des impertinents, et peut-être aussi pour préserver Gamba de quelque désastre; en tout cas il ne peut rien gâter qui soit de moins d'importance. »

Il montra à M. Barff la même opposition à cette entreprise. « Dites à lord Guilford, lui écrit-il, et au seigneur Tricoupi, s'ils sont à Zante, que dès l'abord je prédis au colonel Stanhope et au prince Mavrocordato qu'une gazette grecque (ou n'importe quel journal), dans *l'état présent* de la Grèce, pouvait, et probablement réussirait à créer beaucoup de mal et de désordres, à moins qu'il n'y eût quelques restrictions; et je ne m'en suis jamais mêlé comme écrivain, ni autrement, si ce n'est par ma contribution pécuniaire pour aider au début; secours que je ne pouvais refuser à l'ardente requête des faiseurs de projets : le colonel et moi étions en grande dissidence là-dessus, et ce qui vous paraîtra risible, c'est qu'il m'a sérieusement accusé de principes despotiques, et que je l'ai traité d'ultrà-radical.

« Le docteur ***, éditeur, avec sa liberté de la presse sans frein, laquelle il prend *la liberté* d'exercer tout-à-fait à sa discrétion illimitée, n'admettant d'articles que les siens et ceux qui leur ressemblent, coupe, taille, censure (à ce qu'on dit) à son bon vouloir et plaisir. Il est auteur d'un article contre la monarchie, duquel il peut revendiquer l'honneur et le profit. De tous les mesquins tyrans, c'est un des plus vétilleux, comme l'étaient du reste la plupart des démagogues que j'ai connus. Il est Suisse de naissance et Grec par choix, ayant pris femme ici et changé de religion. »

Sisséni, capitaine d'un riche district, près de Gastouni, qui avait tenu quelque temps contre le gouvernement grec, fit des ouvertures d'adhésion, et par l'intermédiaire de M. Barff s'adressa à lord Byron; celui-ci lui demanda pour preuve de sincérité la remise de la forteresse de Chiarenza et répondit en ces termes à M. Barff :

5 mars.

« On traitera avec Sisséni s'il est sincère, et il sera bien venu : s'il ne l'est pas, que le péché et la honte s'attachent au seuil de sa porte. La première chose à faire est de guérir les dissensions intérieures pour l'avenir, sans exiger un compte trop rigoureux du passé. Le prince Mavrocordato est du même avis; quiconque voudra agir loyalement sera loyalement accueilli. J'ai entendu *beaucoup parler* de Sisséni, et n'en ai pas ouï dire *grand bien*; néanmoins je ne juge jamais sur les ouï-dire, surtout en révolution. *Personnellement* je n'ai qu'à m'en louer, car il a été très-hospitalier pour tous ceux de mes amis qui ont traversé son district; vous pouvez donc l'assurer que toute ouverture, faite dans l'intérêt de la Grèce et de sa pacification, sera promptement et sincèrement accueillie *ici*. Je ne supposerai pas qu'il puisse hasarder une proposition frauduleuse, adressée à moi et par *vous*, sûr qu'il serait en pareil cas d'une prompte découverte; mais il est si important de guérir à tout prix ces dissensions, qu'il faut risquer quelque chose pour en venir là. »

Parruca avait écrit à lord Byron une invitation pressante de se rendre dans le Péloponèse, où, disait-il, son influence amenerait immanquablement l'union de tous les partis. La confiance accordée par chaque chef des différentes factions à leur noble allié devenait générale; il semblait le seul lien qui pût réunir ce faisceau divisé, ces intérêts tou-

jours en lutte. Un exprès lui fut aussi envoyé par Colocotroni, qui conseillait de convoquer une assemblée nationale où sa seigneurie agirait comme médiateur. Le vieux chef engageait sa promesse et celle de ses klephtes de s'en tenir à la décision de lord Byron. Une même réponsee fut faite aux deux messagers ; la voici :

« Monsieur,

» Mon premier souhait a toujours été de ramener la concorde entre les Grecs. Je suis venu ici sur l'invitation du gouvernement, et je ne crois pas devoir abandonner la Romélie pour le Péloponèse avant qu'il en ait manifesté le désir, d'autant mieux que cette partie-ci est plus exposée à l'ennemi. Néanmoins, si ma présence peut être réellement de quelque utilité en unissant deux ou plusieurs factions, je suis prêt à aller partout, soit comme médiateur, soit, s'il le faut, comme otage. En tout ceci je n'ai ni vues ni haines personnelles, mais le sincère désir de mériter le non d'ami de votre pays et de ses vrais patriotes.

» J'ai l'honneur, etc. »

Le 10 mars il écrivait à M. Barff : « Je vous suis extrêmement obligé de l'offre de votre maison de campagne (et de toutes vos autres bontés) en cas que *ma santé* exigeât un changement de lieu ; mais je ne puis quitter la Grèce tant qu'il y a une chance (encore douteuse) que je lui sois utile. L'enjeu, là, vaut des millions d'hommes tels que moi, et tant que je pourrai me soutenir le moins du monde, je *soutiendrai* la cause. Je ne m'aveugle pas cependant sur les difficultés, les dissensions, les défauts des Grecs eux-mêmes ; mais il y a des excuses pour eux dans l'âme de tout homme sensé. Mes principales dépenses, les *neuf dixièmes* de mes dépenses ici, à vrai dire, sont seulement des avan-

ces aux Grecs, ou pour les Grecs et les objets qui se lient à leur indépendance. »

M. Parry, qui tenait les comptes des déboursés de lord Byron, porte, au 14 février, ses dépenses pour la cause à non moins de 2,000 dollars par semaine, en rations. Les Grecs semblaient penser qu'il était une mine inépuisable. Un d'eux représentant qu'un secours de 20,000 dollars suffirait pour empêcher Candie de tomber au pouvoir du Pacha d'Égypte, lord Byron n'ayant pas cette somme en main, lui donna une autorisation pour lever l'argent, s'il se pouvait, dans les îles, se portant caution du remboursement. Vers le milieu du mois de mars, il se prépara à se rendre avec le prince Mavrocordato à Solone, pour y rencontrer Odyssée, et répondit aux offres du conseil national qui voulait le nommer gouverneur général de la Grèce (c'est à-dire de la partie affranchie du continent, exceptant la Morée et les îles), « qu'il allait d'abord se rendre à Salone, et serait ensuite à leurs ordres, n'ayant aucune répugnance à accepter, n'importe quel emploi, pourvu qu'il eût lui-même la conviction d'y pouvoir faire quelque bien ». Le 22 mars il écrivait à M. Barff:

» Si, comme cela paraît probable, les députés grecs ont obtenu le prêt, les sommes que j'ai avancées seront peut-être remboursées ; mais cela ne fera pas grande différence, car je les dépenserai encore pour la cause, mais plus à profit et, du moins je l'espère, à quelque chose de mieux qu'à payer les arrérages d'une flotte qui fuit à tire d'ailes, et des Souliotes qui ne veulent pas marcher ; ce à quoi, dit-on, mes avances ont été employées jusqu'ici ; au surplus ce n'était pas mon affaire, mais celle de ceux qui les mènent, et je ne pouvais leur dire décemment : Vous ferez ceci, puis cela, parce que, etc., etc.

» Sous peu de jours Mavrocordato et moi comptons nous rendre avec une forte escorte à Salone, à la requête d'*Ulysse* et des chefs de la Grèce orientale, pour arrêter les mesures offensives et défensives de la prochaine cam-

pagne. Mavrocordato est *presque* rappelé en Morée par le *nouveau* gouvernement pour prendre le timon des affaires, je pense; et ils m'ont proposé d'aller avec lui ou de prendre ici la direction générale, avec un conseil formé de Londo et de quelques autres à mon choix. Londo est mon vieil ami, je le connais depuis le temps où nous étions jeunes garçons ensemble en Grèce. Il serait difficile de donner une réponse positive avant la réunion de Salone, mais je les servirai dans le poste qu'ils m'assigneront, commandant ou commandé, ce m'est tout un, tant que je serai jugé bon à quelque chose.

» Excusez ma précipitation; il est tard, et j'ai été plusieurs heures à cheval à travers ce pays, si fangeux après les pluies, qu'à chaque centaine de toises on trouve quelque fossé dont cavaliers et chevaux ont pris la mesure, rapportant plus d'une marque de leur profondeur, largeur, couleur, et de la nature du contenu. »

## AU MÊME.

26 mars.

« Depuis l'avis que vous m'avez donné sur l'emprunt grec, le prince m'a montré un extrait de sa correspondance, d'après lequel il paraîtrait que trois commissaires sont nommés pour veiller à ce que l'argent soit remis en mains sûres et employé au service du pays; on lui dit que je suis un des trois. Nous n'avons encore cependant aucune autre révélation là-dessus.

» Cette commission est probablement formée par le comité ou les parties contractantes en Angleterre. Je suis d'avis qu'elle est nécessaire, mais l'emploi est délicat et difficile. Le temps qui, ces derniers jours, était tout équinoxial, a inondé la campagne, et retardera notre départ pour Salone jusqu'à ce que les routes soient devenues praticables.

» J'apprends (et suis même consulté là-dessus) que si la première avance de l'emprunt n'arrive immédiatement, le gouvernement grec se propose d'essayer de lever dans les îles, pendant l'intérim, quelques mille dollars qui seraient rendus sur les premières sommes reçues. Vous savez mieux que moi quelle perspective de succès il peut avoir et quelles conditions espérer. Il est de toute nécessité que nous ayons un fonds national, et promptement, sans cela que faire? Le corps d'auxiliaires d'environ deux cents hommes, que je paie, est, je crois, le seul régulièrement et convenablement rétribué, le soldat recevant son argent toutes les semaines, et les officiers tous les mois. Il est vrai que le gouvernement fournit les rations; mais nous avons eu trois émeutes, grâce à la mauvaise qualité du pain, que ni indigène, ni étranger, ni même les chiens ne pouvaient mâcher; et encore n'est-ce pas sans beaucoup de peine que l'on obtient pour les troupes des provisions de quelque genre que ce soit.

» Il a dissension parmi les Allemands sur la conduite des agents de *leur* comité; ils font entre eux examen et enquête, dont le résultat ne peut être prévu, si ce n'est que, comme à l'ordinaire, cela finira par une bagarre. Les Anglais sont tous zélés pour ce que j'en vois. Nous nous arrangeons aussi très-passablement avec les Grecs, toujours en faisant la part des circonstances, et nous ne querellons pas avec les étrangers. »

## CHAPITRE XIX.

Lord Byron fait fortifier Missolonghi. — Il forme une brigade. — Services qu'il rend à la cause — Ingratitude envers sa mémoire. — Débilité nerveuse. — Appréhension de folie. — Régime rigoureux. — Enfantillage. — Tour qu'il joue à l'ingénieur Parry. — Interruption de ses exercices. — Son cortége pendant ses promenades. — Le colonel Stanhope prend parti pour Odyssé. — Désunion. — Nouveaux troubles à Missolonghi. — Haine de lord Byron pour tout châtiment avilissant. — Mode de punition imaginé par lui. — Exigences du gouvernement grec.

» Les deux grands objets des pensées journalières de lord Byron, après l'abandon forcé de ses projets immédiats sur Lépante, étaient, d'une part, la réparation des fortifications de Missolonghi, afin de se tenir sur la défensive durant la campagne qui se préparait ; de l'autre, la formation d'une brigade, pour les entreprises actives qu'il se flattait encore de conduire plus tard. Son zèle à relever les remparts de la ville était tel, qu'il fit dresser un plan détaillé, avec estimation des frais, par le colonel Parry, et il fut convenu entre eux que ce dernier ne porterait en ligne de compte qu'un tiers des dépenses nécessaires, lord Byron étant résolu, si les magistrats acceptaient le devis, à payer secrètement les deux tiers de surplus. Espérant du retour du beau temps le rétablissement de sa santé et de ses forces, il comptait entrer en campagne, à la tête de sa brigade et des troupes que le gouvernement mettait sous ses ordres, dès la reprises des hostilités.

Avec l'insouciante ingratitude qui est trop souvent l'unique retour accordé aux actes les plus désintéressés, on a prétendu qu'après tout lord Byron n'avait presque rien accompli pour la Grèce ; comme si, en temps si court, un seul individu pouvait effectuer ce que six ans de combats

d'un peuple entier, l'aide des aventuriers, des intrigants et des ames généreuses de tout pays, étrangement alliés pour cette cause, et enfin l'intervention de toutes les grandes puissances de l'Europe, n'ont pu encore terminer. Lord Byron ne se faisait pas illusion sur le peu d'importance d'une aide individuelle; il savait bien que dans une lutte immense comme celle-ci, il fallait cette prodigalité de moyens, tendant tous vers un même but, que la nature emploie dans ses grandes opérations, océan de causes où disparaissent les hommes. Il regardait ses sacrifices de ce point de vue élevé et melancolique. Toutes ses mesures furent calculées pour l'avenir. De même que la plupart des grands hommes, il semait pour d'autres temps. Amener et consolider l'union, inspirer des sentiments d'humanité par son exemple, préparer l'emploi de l'emprunt attendu de manière à user de toutes les ressources du pays, réparer la ville de Missolonghi et la mettre en état de soutenir un long siége, comme elle l'a fait depuis, arrêtant sous ses remparts de boue, dans ses marais destructeurs, et dans ses eaux semées d'écueils, les armées de terre et de mer de tout l'empire ottoman ; s'opposer aux infractions des lois de la neutralité qui indisposaient les autorités des îles Ioniennes; restreindre la licence de la presse, qui pouvait rendre toutes les puissances de l'Europe adverses à la cause : tels étaient les travaux de lord Byron ; il les commença tous, en acheva plusieurs, et mit les autres en progrès. Mais ses services ne devaient pas finir là : il lui fut donné de servir la Grècs de son immortalité. Sa mort, comme celle des martyrs, a été féconde. Il est toujours auxiliaire de la Grèce : son auréole de poéte jette des rayons sur elle, son nom se lie au sien; et encore, et sans cesse, il recrute pour cette cause.

Cependant sa santé s'affaiblissait de plus en plus. La disposition nerveuse qui lui faisait dire à Trelawney, comme ils se rendaient ensemble en Grèce : « Je ne sais comment cela se fait, mais je me sens si pusillanime parfois, que si, ce matin, vous m'eussiez frappé, je m'y serais soumis sans

opposition », s'augmentait peut-être même par la conscience qu'il en avait : car pendant la traversée, il dit encore à son compagnon de voyage : « Si l'un de ces accès allait me prendre quand nous serons en Grèce, que deviendrais-je ? » et, sur l'observation de M. Trelawney que c'était une excessive faiblesse des nerfs, il reprit : « Oui, et de la tête aussi (1) ».

Depuis sa crise du mois de février, il se plaignait de vertiges qui le rendaient comme ivre, de douleurs nerveuses, de frissons, de tremblements causés par une extrême débilité, mais qu'il attribuait toujours à de la plénitude. Depuis son arrivée en Grèce, il s'était constamment abstenu de toute nourriture animale, ne vivant que de pain et de beurre, de fromage, de légumes et de fruits que lui envoyaient ses amis des îles Ioniennes. Poursuivi d'ailleurs de la frayeur d'engraisser, depuis sa première jeunesse, il se mesurait presque tous les matins le tour des poignets et de la taille, et quand il croyait voir accroissement d'embonpoint, il prenait une forte dose de médecine.

Les prières qu'on lui adressait de Céphalonie, pour l'engager à revenir dans cette île, et à veiller au rétablissement de sa santé, produisaient l'effet contraire. Plus Byron regardait sa situation comme périlleuse, plus il était déterminé à demeurer. Du reste, sa prodigieuse vivacité d'esprit était toujours la même, et il saisissait avec une joie d'enfant l'occasion de jouer quelque malin tour à l'un de ses confrères. L'ingénieur Parry ayant été fort alarmé du tremblement de terre, le premier qu'il eût ressenti, conservait la crainte de voir cet accident se renouveler : un beau jour qu'il était chez lord Byron avec plusieurs autres personnes, celui-ci fit rou-

(1) Cette triste préoccupation lui était habituelle. Dans une lettre, parlant du mariage de miss Chaworth, il fait remonter à cette circonstance le trouble prétendu de ses facultés. « Ce mariage, dit-il, auquel elle sacrifia l'avenir de deux anciennes familles, un cœur qui était sien depuis l'âge de dix ans, et une tête qui, depuis, n'a jamais été bien saine. »

ler dans la chambre au-dessus quelques barils pleins de boulets, riant d'aussi bon cœur qu'il l'eût pu faire à Harrow, du plaisant effroi du pauvre ingénieur.

Chaque jour cependant sa santé et ses forces morales étaient mises à de nouvelles épreuves. Grâce à des pluies continuelles, les marais de Missolonghi étaient devenus presque impraticables. Vers le milieu de mars, des craintes de peste rendirent prudent de se tenir chez soi, et lord Byron fut ainsi privé, semaines après semaines, d'air et d'exercice; ses seules récréations étaient de jouer avec Lion, son chien favori, de se joindre le soir aux officiers pour exercer les soldats, ou apprendre à manier le bâton à deux bouts.

Il avait à sa suite cinquante Souliotes qui, depuis son arrivée à Missolonghi, lui servaient de gardes-du-corps. Ils occupaient une grande antichambre de sa maison, décorée de leurs carabines pendues le long des murs. C'était là que pendant le mauvais temps lord Byron avait coutume de se promener. Quand il sortait à cheval, ses cinquantes Souliotes le suivaient à pied, et quoiqu'ils portassent leurs carabines, ils n'étaient jamais en arrière, même quand les cavaliers couraient au grand galop. Le capitaine et quelques-uns des siens précédaient sa seigneurie qui était entre le comte Gamba et l'interprète grec, tous trois à cheval, ainsi que deux domestiques, son nègre et Tità, habillés comme les chasseurs qui montent derrière les voitures d'ambassadeurs; une autre division de sa garde fermait la marche.

Sa position entre le gouvernement et les factions devenait chaque jour plus difficile. Les appels à sa sympathie et à sa bourse pleuvaient de tous côtés. Le principal obstacle à son plan pour la réconciliation de tous les partis avait été la longue rivalité de Mavrocordato et de tous les chefs de la Grèce orientale, et cet obstacle venait de s'accroître par l'alliance du colonel Stanhope et de M. Trelawney avec Odyssée, le plus puissant de ces chefs, et par leurs efforts pour entraîner lord Byron avec eux. Le colonel, aux instances d'Ulysse, avait même écrit pour demander qu'une

partie du matériel de Missolonghi fût transféré à Athènes, mais ni Mavrocordato ni lord Byron n'ayant cru prudent de dégarnir la ville de ses moyens de défense, le messager fut renvoyé avec quelques barils de poudre seulement. Ce schisme était d'autant plus malheureux et intempestif, que sa seigneurie et le prince étaient alors en complète harmonie avec le gouvernement central, et que l'accord de tous les agents anglais, en assurant la prépondérance du parti auquel se rattachaient les intérêts civils et commerciaux de la Grèce, pouvait seul consolider le pouvoir, et donner quelque espérance de force et d'union.

La visite à Salone, dans laquelle Mavrocordato consentait à accompagner lord Byron, quoiqu'ils espérassent peu de ce congrès militaire, fut retardée par les torrents. Le Fidari s'étatsgonflé de façon à n'être plus guéable, et bientôt des dangers au dedans et au dehors menacèrent Missolonghi. La flotte turque était ressortie du golfe, et avec le blocus on avait encore à redouter des mouvements insurrectionnels qui se manifestaient d'une façon formidable dans la ville et aux environs, et que fomentaient les Moréotes mécontents. La première alarme fut causée par une troupe d'hommes armés qui descendaient dans des canots venant d'Anatoliko. Ils étaient de la bande de Caraïscachi et voulaient imposer une contribution aux habitants de Missolonghi, en réparation de quelque injure faite à un des leurs dans une des dernières rixes. On répandait aussi le bruit que 300 Souliotes marchaient sur la ville; et le matin suivant on apprit que ces braves, sans foi ni loi, s'étaient emparés de Vasiladi, forteresse qui commande le port de Missolonghi, tandis que deux primats avaient été enlevés dans la nuit par les soldats de Caraïscachi et emmenés à Anatoliko. Le tumulte et l'indignation furent au comble; toutes les boutiques se fermèrent, tous les bazars furent vides en un moment. Lord Byron fit mettre sa troupe sous les armes, mais avec ordre d'observer la neutralilé la plus complète, et de ne se mêler, de paroles et d'action, à aucune querelle.

Durant cette crise le temps étaitredevenu assez beeu pour faire le voyage projeté à Salone; mais dans ces conjonctures le départ de lord Byron pouvait avoir l'air d'une fuite ; il se résolut donc à attendre, et écrivit vers cette époque à M. Barff :

3 avril.

« Il y a une querelle, non encore terminée, entre les citoyens et les gens de Caraïscachi, laquelle a déjà amené quelques coups. Je veux que mes gens restent neutres, mais je les ai fait mettre sur leurs gardes.

» Il y a quelques jours qu'un simple soldat italien fut promené par la ville au son du tambour, pour avoir volé; les officiers allemands voulaient le faire passer aux verges; mais je me suis refusé tout net à permettre l'usage du fouet ou du bâton, et l'ai livré à la police. Depuis, un officier prussien a fait du tapage chez ses hôtes ; je l'ai mis aux arrêts, suivant l'ordre : il paraît que cela n'a pas plu à la confédération germanique ; mais je m'en tiens à mon texte, et leur ai donné clairement à entendre que ceux qui ne voudraient pas se conformer aux lois du pays et du service n'avaient qu'à se retirer ; car, en tout ce qui me regarde, je prétends qu'étangers et indigènes obéissent à la loi.

Lord Byron avait déclaré que, dans tout ce qui dépendait de lui, aucun usage barbare, quoique adopté par les nations civilisées, ne serait introduit en Grèce, et particulièrement les genres de châtiments qui l'eussent dégoûté même de la réforme. Il ne fallut pas moins que son éloquence et son autorité pour amener les Allemands à consentir à un expédient qui, sans être cruel, était propre à faire respecter la discipline militaire. L'Italien coupable fut dépouillé de son uniforme en présence de ses camarades, et promené ensuite par la ville, portant sur le dos un écriteau où son

délit était exposé en grec et en italien; après quoi il fut livré à la police de la ville. Cet exemple de sévérité tempérée produisit le meilleur effet sur les soldats et les habitants. Cependant le soir des querelles s'élevèrent entre trois officiers anglais, et des cartels furent échangés : lord Byron l'apprit assez tard dans la nuit; il ordonna les arrêts aux deux parties, et plus tard il parvint (non sans difficulté) à les réconcilier. Le 6, il racontait de nouveaux troubles à M. Barff.

« Depuis que je vous ai écrit nous avons eu encore du tumulte, tout est sous les armes, notre troupe aussi; peu s'en est fallu que, par méprise, les coquins des montagnes tirassent sur moi et mes cinquante gaillards, pendant que nous faisions notre promenade ordinaire. Aujourd'hui tout est arrangé ou du moins calmé; mais il y a une heure que le beau-père du propriétaire de la maison où je suis logé (mondit hôte est un des primats) a été arrêté pour cause de haute trahison. — Ils sont encore en conclave avec Mavrocordato, et nous avons bon nombre de nouveaux visages, descendus des montagnes, pour *aider*, à ce qu'ils disent. Les batteries et bateaux canonniers sont tout prêts. La bagarre a eu cela de bon, qu'elle les a mis sur leurs gardes. Quant à ce qui est advenu du beau-père, je n'en sais rien, non plus que ce qu'il a fait exactement : mais

« De pachas à trois queues lorsque l'on est beau-père,
Que l'on doit être glorieux!

comme dit et chante celui de la Barbe-Bleue, dans l'opéra. »

Cependant les chefs de cette partie de la Grèce, alarmés des mouvements de la bande de Caraïscachi, accoururent au secours du gouvernement, et dirigèrent de suite deux mille hommes sur Anatoliko. Loin d'arranger les affaires,

cette mesure fut un surcroît d'embarras, car il n'y avait ni vivres ni munitions ; et, comme de coutume, gouverneurs, primats, capitaines, eurent recours à lord Byron. « Les Grecs envoyés ici par le gouvernement, écrivait-il à M. Barff, me persécutent pour avoir encore de l'argent ; mais comme j'ai une brigade à soutenir, que la campagne paraît prochaine, et que j'ai déjà dépensé 30,000 dollars en trois mois pour eux, et surtout attendu que l'emprunt a réussi, ils devraient se faire scrupule de tirer de la sorte sur un individu : j'ai refusé, et comme ils ne se le tenaient pas pour *dit*, j'ai articulé la chose une seconde fois très-franchement. Ils veulent maintenant essayer de lever quelques milliers de dollars dans les îles, etc. »

## CHAPITRE XX.

Fatigues d'esprit et de corps. — Dernières joies de lord Byron. — Sa dernière promenade à cheval. — Une imprudence. — Ignorance du médecin. — Inquiétude de Fletcher. — Impossibilité d'appeler un médecin de Zante. — Avis de M. Millingen. — Horreur de Byron pour la saignée. — Sa dernière conversation avec Parry. — Le mal empire. — Sa sollicitude pour les autres. — Ses angoisses. — Impossibilité de faire comprendre ses dernières volontés. — Souvenirs de sa sœur, de sa fille, de lady Byron. — Regrets pour la Grèce. — Mort de lord Byron. — Ses pensées sur lui-même et sur l'immortalité de l'âme.

Tous les obstacles, toutes les contradictions imaginables venaient, jusque dans les moindres détails, fatiguer une âme mal à l'aise en un corps épuisé : tout le désordre que la rapacité, la turbulence, la trahison pouvaient produire, s'étendait autour de lord Byron, isolé parmi des étrangers et des mercenaires, ne trouvant ni tendres soins ni sympathie, et cependant conservant toute la force de son intelligence, et toute l'affectueuse bienveillance de son âme. Les seules circonstances qui lui causèrent quelque plaisir, furent les progrès de l'emprunt, et les nouvelles qu'après une longue interruption de communication il reçut de sa sœur et de sa fille Ada. Il avait su que la première avait été sérieusement indisposée, juste au moment où lui-même avait eu une si violente convulsion, et la certitude de son rétablissement lui fut une vive joie, tandis que, selon son habitude superstitieuse, il ne manqua pas de remarquer cette coïncidence.

Il y avait tant d'âme pour user ce corps, qu'il n'est pas étonnant que trente-six ans eussent consumé tout ce qu'il avait de vie et qu'il fût, comme il le disait déjà d'une façon effrayante quand il n'avait encore que trente-trois ans «vieux

d'émotion »; tout chez lui avait servi à nourrir le feu d'un génie absorbant : il avait été aux yeux du monde un immense et terrible incendie,

« Brillant comme un palais que ruine la flamme
En traçant ses beautés dans un moule de feu! »

Le soir même où il apprit le rétablissement de sa sœur, il voulut sortir : il n'avait pu prendre d'exercice depuis trois ou quatre jours à cause de la pluie, et quoique le temps fût menaçant, il s'aventura à monter à cheval. A trois milles de Missolonghi, le comte Gamba et lui furent surpris par un violent orage et retournèrent précipitamment à la ville, traversés de pluie et mouillés de sueur. Ils descendaient habituellement de cheval aux portes de la ville, et se faisaient reconduire chez eux en bateau; mais le comte Gamba représentant cette fois à lord Byron l'imprudence qu'il y aurait à s'exposer si long-temps à l'averse dans une barque découverte, sa seigneurie répondit en riant : « Je serais vraiment bon soldat, si je faisais attention à de semblables bagatelles. » Ils entrèrent dans la barque; deux heures après son retour, lord Byron fut saisi de frissons, et se plaignit de fièvre et de douleurs rhumatismales. A huit heures du soir, le comte Gamba, entrant dans sa chambre, le trouva couché sur un sofa, triste et agité. « Je souffre cruellement, lui dit-il; je m'inquiète peu de la mort, mais je ne puis supporter ces angoisses. »

Le jour suivant, il se leva à son heure ordinaire, expédia ses affaires, et put même faire une promenade dans les bois d'oliviers, accompagné de sa longue suite de Souliotes. Il se plaignait cependant toujours de frissons et de manque d'appétit. En rentrant, il dit à Fletcher qu'il croyait que sa selle, qui avait reçu l'averse de la veille, n'était pas parfaitement sèche, et qu'il ne s'en trouvait pas mieux. C'était la

dernière fois que, vivant, il devait repasser le seuil de sa demeure.

Le soir du 11, sa fièvre, que l'on traitait de rhumatismale, s'accrut, et le 12 il garda le lit tout le jour, se plaignant de ne pouvoir dormir, et ne prenant aucune nourriture. Les deux jours suivants, quoique la fièvre parût céder, il devint de plus en plus faible, et souffrait beaucoup de la tête. Ce ne fut que le 14 que son médecin, le docteur Bruno, trouvant que les sudorifiques employés jusqu'alors étaient insuffisants, commença à sonder son malade sur la nécessité d'une saignée. Lord Byron ne voulut pas en entendre parler. Il n'avait évidemment nulle confiance en ce médecin, et d'après les échantillons que, depuis, ce jeune homme a donnés au monde de son intelligence, il est vraiment douloureux de penser (si tant est que la science eût pu sauver lord Byron) qu'une vie si précieuse fût confiée à de telles mains. Ce fut ce jour-là que le comte Gamba étant assis sur son sofa près de lui, il dit : « J'ai eu peur de perdre la mémoire, et par manière d'essai j'ai répété des vers latins avec la traduction anglaise, auxquels je n'avais point songé depuis que j'ai quitté le collége. Je me les suis tous rappelés, excepté le dernier mot d'un des hexamètres. »

Le fidèle Fletcher fut frappé de l'idée du danger de son maître, quelques jours avant que Gamba ou le médecin eussent conçu des craintes sérieuses; lord Byron, suivant la narration du jeune comte, était si loin d'avoir le moindre soupçon de son état, qu'il déclarait n'être pas fâché de cette « fièvre, qui le guérirait de sa tendance à l'épilepsie ». Il paraît cependant qu'il montra plus d'une fois à Fletcher des doutes sur la manière dont son médecin jugeait sa maladie, qu'il était loin de regarder comme légère; et son dévoué serviteur ayant renouvelé ses prières pour qu'on envoyât chercher le docteur Thomas à Zante, il ne fit d'autres objections que d'en référer, par égard, au docteur Bruno et à M. Millingen. Quel que pût être le résultat de cette démarche, elle devint impraticable. Il s'éleva un ou-

ragan qui, soufflant dans le port, ne permettait pas au vaisseau de sortir. La pluie descendait aussi par flots, et bloqué par les torrents du côté de terre et par le sirocco sur la mer, Missolonghi était, pour le moment, une prison pestilentielle.

Ce fut alors que la première fois, suivant son récit, M. Millingen fut consulté en qualité de médecin par lord Byron. Sa visite du 10 avait eu si peu le caractère de soins de ce genre, qu'il n'avait pas même touché le pouls du malade. Ce motif qui avait fait réclamer ses avis était le désir que, joignant ses représentations et ses remontrances aux leurs, il décidât le patient à se laisser saigner; opération que l'augmentation de la fièvre rendait urgente, et que le docteur Bruno proposait en vain depuis deux jours.

Persuadé qu'avec un caractère tel que celui de Byron la douceur était le meilleur moyen de réussir, M. Millingen essaya tous les voies de raisonnement et de persuasion, mais ses efforts furent infructueux; lord Byron, cédant à une irritation maladive, répliqua avec colère, mais toujours avec son habituelle perspicacité, aux observations du médecin. De tous ses préjugés, déclara-t-il, le plus fort était contre la saignée. Sa mère avait obtenu de lui, sur son lit de mort, la promesse qu'il ne consentirait jamais à se laisser saigner; et quels que fussent les arguments qu'on lui opposerait, sa répugnance, disait-il, était plus forte que sa raison. « D'ailleurs, ajoutait-il, le docteur Reid n'affirme-t-il pas, dans ses *Essais*, que moins des meurtres ont été commis par la lance que par la lancette,—instrument mesquin de grands maux! » M. Millingen lui faisant alors observer que la remarque du docteur écossais portait sur le traitement des maladies nerveuses, et non inflammatoires, il répliqua d'un ton irrité : » Qui est nerveux, si je ne le suis pas? et ne semble-t-il pas avoir écrit pour moi quand il dit que tirer du sang d'un malade nerveux, c'est relâcher les cordes d'un instrument de musique qui n'est discord que parce qu'elles ne sont pas assez tendues? Même avant cette

maladie, ne savez-vous pas combien j'étais devenu débile et irritable? accroître cet état en me saignant, c'est inévitablement me tuer. Faites de moi d'ailleurs ce qu'il vous plaira, mais vous ne me saignerez pas. J'ai eu plus d'une fièvre inflammatoire en ma vie, et en âge où j'étais plus robuste et plus sanguin, cependant je m'en suis tiré sans saignée et cette fois encore j'en veux courir la chance..... Si mon heure est venue, il faudra bien mourir, que je perde mon sang ou que je le garde. » Après force raisons pour et contre et des explications répétées, M. Millingen lui arracha enfin la promesse que si la fièvre augmentait cette nuit, il permettrait au docteur Bruno de le saigner.

Dans la journée, il avait expédié des affaires et reçu plusieurs lettres, une entre autres qui lui fit grand plaisir : elle était du gouvernement turc auquel il avait envoyé les prisonniers délivrés, qui le remerciait de son humaine intervention, le priant de vouloir bien la continuer.

Le soir il causa long-temps avec Parry qui passa quelques heures près de son chevet. Il était sur son séant, et paraissait calme et recueilli; il passa en revue divers sujets qui se liaient à lui-même ou à sa famille; parla de ses projets pour la Grèce, de ses plans de campagne et de ce qu'il comptait faire encore pour ce pays; puis il questionna l'ingénieur sur ses propres aventures, et parla enfin de la mort avec beaucoup de calme. « Quoiqu'il ne crût pas sa fin si proche, dit Parry, il y avait quelque chose de si grave, de si ferme, de si résigné, de si recueilli dans tout son air, dans toutes ses paroles, quelque chose de si différent de ce que j'avais jusque-là vu en lui, qu'un pressentiment funeste me traversa l'âme, et je prévis tout à coup sa prochaine dissolution. »

En renvoyant son malade le lendemain matin, M. Millingen apprit de lui, qu'ayant passé une nuit un peu meilleure, il n'avait pas cru nécessaire de se faire saigner. Alors ce médecin, mettant toute considération de côté, lui déclara solennement que c'était se jouer de la vie que de montrer si peu de résolution; que par ses refus obstinés un temps

précieux avait déja été perdu ; qu'il né restait plus que peu d'heures d'espérance, et que s'il ne se soumettait immédiatement à la saignée, on ne pouvait répondre des suites. Qu'il était évident qu'il ne se souciait pas de vivre : mais qui pouvait l'assurer, s'il ne changeait de résolution, que la maladie, suivant son cours sans obstacle, n'amenât une telle désorganisation de système, qu'il perdrait la raison sans retour? C'était la corde sensible : en partie fatigué de tant d'importunités; en partie persuadé, lord Byron lança aux deux docteurs un regard de colère; et jetant son bras hors du lit, leur dit d'un ton de voix furieux : Tenez!—je vois que vous êtes une damnée coalition de bouchers, prenez autant de sang qu'il vous en faut, et laissez-moi la paix. » Le moment fut saisi, et l'on tira vingt onces d'un sang qui, en se coagulant, se gonfla à la superficie et prit un apparence bouillonnante. Le soulagement ne répondit point aux espérances des médecins; la fièvre devint plus forte la nuit qu'elle ne l'avait encore été; l'agitation et la chaleur augmentèrent, et le malade parla plusieurs fois d'une manière incohérente.

Le 17 au matin, on renouvela la saignée : car, bien que les symptômes rhumatismaux eussent cédé, les apparences d'inflammation au cerveau s'accroissaient d'heure en heure. Le comte Gamba, qui, retenu dans sa chambre par une entorse à la cheville, n'avait pas vu lord Byron depuis deux jours, parvint à se traîner chez lui, et le trouva changé d'une manière effrayante. Cependant il était très-calme, et lui parla, avec la plus tendre bonté, de son accident; mais le son de sa voix était creux et sépulcral. « Prenez soin de votre pied, dit-il, je sais par expérience combien vous devez souffrir. » « Je ne pus, dit le comte Gamba, rester près de son lit; mes larmes se faisaient passage, et je fus obligé de sortir. »

Indépendamment de la saignée, répétée deux fois le 17, on jugea à propos d'appliquer des vésicatoires à la plante des pieds. « Au moment où j'allais les poser, dit M. Millingen, lord Byron me demanda si de les mettre tous deux

à la même jambe ne produirait pas le même effet : devinant le motif de cette question, je lui dis que je les placerais au-dessus du genou. « Faites, répliqua-t-il. »

Il est pénible d'appuyer sur de tels détails : mais nous approchons du terme. Il y avait plus que la triste variété de misères qui entourent le plus somptueux comme le plus humble lit de mort, autour de celui de Byron ; c'était une scène de désolation et de désordre douloureuse à contempler ; personne, depuis sa maladie, n'étant investi d'aucune autorité dans sa maison, ni repos ni silence n'étaient observés. La plupart des commodités nécessaires dans un tel état de souffrance manquaient, et parmi son entourage, ceux qui, comme Bruno, n'avaient pas prévu le danger, en étaient étourdis ; les autres, comme le bon Fletcher, ne savaient que pleurer, et à force d'affection devenaient inutiles. Tous les gens de la maison se montraient pleins de bonne volonté et de cœur ; mais, parlant des langues diverses, ils ne s'entendaient pas les uns les autres, et leur zèle ajoutait à la confusion. Cette circonstance, et le manque des choses les plus indispensables, faisaient de l'appartement de lord Byron, durant les deux ou trois derniers jours de sa vie, une scène de détresse et d'angoisse que ne pourront jamais oublier ceux qui l'ont une fois vue.

Le 18 était le jour de Pâques, grande fête des Grecs, qui la célèbrent par des décharges de fusil et d'artillerie : on appréhenda ce bruit pour lord Byron ; et afin d'éloigner la foule, la brigade d'artillerie sortit des portes sous les ordres de Parry, pour aller faire l'exercice à feu à quelque distance, tandis que des patrouilles parcouraient les rues, informant le peuple du danger de son bienfaiteur, et l'engageant à maintenir les plus de tranquillité possible.

Vers les trois heures de l'après-midi, lord Byron se leva et se rendit dans la chambre voisine. Il put traverser la pièce appuyé sur Tita ; quand il fut assis, il demanda un livre que lui apporta le domestique. Après avoir lu quelques

minutes il se sentit faible, et reprenant les bras de Tita, parvint en chancelant à regagner son lit.

Les médecins, de plus en plus alarmés, exprimèrent le désir de faire une consultation, et proposèrent d'appeler sans délai le docteur Freiber, aide-médecin de M. Millingen, et Luca Vaya, médecin grec attaché à Mavrocordato. Lord Byron refusa d'abord de les voir; cependant, lorsqu'on lui apprit que le prince l'y engageait vivement, il dit : « Eh bien ! à la bonne heure, qu'ils m'examinent et ne disent rien. » Ils le promirent et furent admis. L'un deux, après avoir tâté le pouls, témoigna le désir de parler. « Rappelez-vous votre promesse, dit lord Byron, et retirez-vous. »

Ce fut après cette consultation qu'il eut pour la première fois le sentiment que sa fin était proche : M. Millingen, Fletcher et Tita entouraient son lit : les deux premiers, incapables de retenir leurs larmes, quittèrent la chambre; Tita pleurait aussi, mais comme Byron lui tenait la main, il ne put la retirer; il détourna seulement son visage, tandis que Byron, le regardant d'un œil ferme, lui dit avec un demi-sourire : « Oh questa è une bella scena ! » Il parut alors réfléchir un moment, et dit : « Appelez Parry. » Presque aussitôt il eut un accès de délire, et commença à parler avec incohérence, se figurant monter à la brèche dans un assaut, criant, moitié en anglais, moitié en italien : « En avant! en avant !... courage... suivez-moi ! »

Revenu à lui, il demanda à Fletcher s'il avait envoyé chercher le docteur Thomas comme il l'avait désiré, et le domestique ayant répondu que oui, il reprit : « Vous avez bien fait, car j'aimerais à savoir ce qui en est. » Quelques minutes avant, il avait dit à Fletcher : « J'ai peur que cela ne fasse mal à vous et à Tita de veiller ainsi nuit et jour. » Il devenait de plus en plus évident qu'il se sentait mourir, et son anxiété pour faire comprendre à son fidèle serviteur ses dernières volontés, augmentait à mesure que sa langue s'embarrassait d'avantage. Fletcher lui ayant demandé s'il irait chercher une plume et du papier pour écrire ses paroles : « Oh! non,

répliqua-t-il, — il n'y a pas le temps.. c'est presque fini. Allez trouver ma sœur... dites lui... Allez à lady Byron... vous la verrez et lui direz... » Ici sa voix se perdit, mais il continua à mouvoir les lèvres pendant près de vingt minutes, avec une évidente angoisse, mais d'un ton qui ne laissait distinguer que peu de paroles, des noms pour la plupart : « Augusta.. —Ada ! Hobhouse, — Kinnaird. » Il reprit : A présent je vous ai tout dit. » — « Milord, répliqua Fletcher, je n'ai pas compris un seul mot. » — Pas compris s'écria Byron avec la plus vive détresse, quel malheur !... alors il est trop tard, tout est fini. » — « J'espère que non, répondit Fletcher; mais la volonté de Dieu soit faite. » — « Oui, non pas la mienne », dit Byron. Il essaya alors de proférer encore quelques mots : les seuls intelligibles furent : « Ma sœur, — mon enfant. »

La décision prise par les médecins consultants était d'administrer au patient une forte potion antispamodique, qui procura du sommeil; mais hâta peut-être la mort. Pour le décider à la prendre on envoya chercher M. Parry, qui lui en fit sans peine avaler quelques cuillerées. « Quand il me prit la main dit ce dernier, je trouvai les siennes glacées. J'essayai, avec l'aide de Tita, d'y ramener un peu de chaleur, et desserrai aussi le bandage noué autour de sa tête. Jusque-là il semblait souffrir horriblement, serrait les poings, grinçait des dents, et s'écria en italien : « Ah Christi ! » Après que j'eus relâché le bandeau, il pleura ; puis, me reprenant la main, me dit faiblement bonsoir, et s'assoupit. Au bout d'une demi-heure, il se réveilla, et prit une seconde dose de sa potion. Les gens qui étaient auprès de lui ( le comte Gamba n'avait pas eu la force de rester ) racontent qu'à ce moment, ou un peu plus tôt, on l'entendit, dans ses intervalles lucides, dire : « Pauvre Grèce !... pauvre ville !... pauvres domestiques !...» Et aussi « Que n'ai-je su cela plus tôt » Et : Mon heure est venue ! peu m'importe la mort,... mais pourquoi ne suis-je pas retourné chez moi avant de venir ici ? » Une autre fois il dit « J'ai encore quelque chose de bien cher en ce monde;

pour le reste, je suis content de mourir. » Il parla aussi de la Grèce, disant : « Je lui ai donné mon temps, ma fortune, ma santé ; je lui donne ma vie ! »

Il était envion six heures du soir ce même jour, lorsqu'il dit : « A présent, je vais dormir » ; et se tournant, il tomba dans le sommeil dont il ne s'éveilla plus. Pendant les vingt-quatre heures qui suivirent, il ne donna d'autre signe de vie que de légers symptômes de suffocation, pendant lesquels son domestique lui soulevait la tête. Le 19, à six heures un quart, comme un violent orage éclatait sur la ville, et que la foule qui remplissait les rues s'écriait dans sa douleur superstitieuse : « Le grand homme se meurt ! » il ouvrit les yeux et les referma aussitôt. Les médecins tâtèrent son pouls, il avait cessé de battre !

Je n'ajouterai rien ; c'est à Byron seul à parler de lui-même, et ce qu'il en dit dans ses pensées détachées, ses aspirations vers l'immortalité, peuvent seules se lire après une telle mort.

« Plutarque dit que, selon Aristote, les grands génies sont réellement mélancoliques, et il donne pour exemple Socrate, Platon, etc., et Lysandre. Je ne sais si je suis un génie, quoique appelé ainsi par amis et par ennemis; de mon génie je ne puis rien dire; mais quant à ma mélancolie, elle croît et devrait diminuer; mais comment?... Je pense que la plupart des hommes sont au fond ainsi, mais que cela est remarqué seulement dans les remarquables .... »

---

« Comme nous perdons vite l'impression de ce qui cesse d'être *constamment* devant nous! Un an pâlit, un lustre *efface;* il ne reste presque rien de distinct, à moins d'effort de mémoire; *alors*, pour un instant, les lueurs se ravivent; mais qui peut être sûr que ce n'est pas l'imagination qui est le porte-flambeau? Que quelque homme que ce soit essaie, au bout de dix ans, de ranimer en sa pensée les traits, l'âme, les dires, les habitudes de son meilleur ami, ou de son *plus grand* homme (j'entends son favori, son Bonaparte), et il sera surpris de l'extrême confusion de ses idées. Je parle avec certitude, ayant toujours passé pour avoir une mémoire excellente; j'excepte nos souvenirs des femmes : pas moyen de les oublier, elles (le diable les emporte)! pas plus qu'aucune ère remarquable, telle qu'une révolution, ou la peste, ou l'invasion, ou la comète : car l'homme a tant de bénédictions dans son lot, qu'il les trouve trop communes, et fait de ses malheurs ses dates favorites. Par exemple, nous datons de la grande sécheresse, du grand hiver, de la guerre de sept ans, des révolutions anglaise, française ou espagnole; des tremblements de terre de Lima, de Lisbonne, de Calabre; des pestes de Londres de Constantinople, etc., etc.; mais jamais l'abondante moisson, le bel été, la longue paix, ne sont emphatiquement rappelés; et, par parenthèse, il y a eu une guerre de *trente ans*, une de *soixante-dix;* fut-il jamais paix de *soixante-dix* ou *de trente?* Où y a-t-il eu seulement un jour de paix universelle, excepté peut-être en Chine, où ils ont trouvé le misérable bonheur d'une médiocrité lâche et stationnaire? Est-ce que la nature est avare ou féroce, ou l'homme ingrat? Que les philosophes en décident, je ne suis pas philosophe. »

---

« En général, les lettrés ne me vont pas; ce n'est pas que je les haïsse, mais quand j'ai loué leur dernier ouvrage, je ne sais plus que leur dire. Il y a quelques exceptions d'hommes du monde, comme, Scott et Moore, ou de visionnaires en dehors de lui, comme Shelley, etc.; mais je ne puis symphatiser avec vos littérateurs de tous les jours, surtout je n'ai jamais pu endurer ceux de l'étranger, excepté Giordani et.... et.... et.... ma foi je n'en puis nommer d'autres; je ne m'en rappelle pas un que j'eusse souhaité revoir excepté peut-être Mezzophanti, qui est un prodige de langage, Briarée des parties du discours, Polyglotte ambulant, qui aurait dû vivre au temps de la tour de Babel, comme interprète universel; véritable merveille, et sans prétentions encore! Je l'ai tâté sur toutes les

langues desquelles je savais seulement un juron ou adjuration des dieux contre postillons, sauvages, forbans, matelots, pilotes, gondoliers, muletiers, conducteurs de chameaux, vetturini, maîtres de poste, chevaux de poste, maisons de poste, toute chose de poste! et pardieu! il m'a confondu dans mon propre idiome. »

—

« Aucun homme ne voudrait revivre sa vie; c'est un vieux et vrai diction que chacun peut résoudre pour soi; mais il y a probablement dans l'existence de la plupart des hommes des moments pour lesquels ils recommenceraient à vivre. Autrement, pourquoi vivrait-on? L'espérance se retrempe dans la mémoire, toutes deux fausses,—mais—mais.... et ce mais nous traîne jusqu'à...... Quoi? Je ne sais! et qui le sait?... celui qui mourut mercredi. »

—

« Inutile de me dire de *ne pas raisonner*, mais de *croire;* vous pourriez aussi bien dire à un homme de ne pas veiller, mais de *dormir*. Puis ces tortures, ces tourments!.. Je ne puis m'empêcher de penser que la *menace* de l'enfer fait autant de diables que les codes pénaux d'une société inhumaine font de scélérats. »

—

« L'homme est né *passionné* de corps, mais le ressort principal de son âme a une tendance invétérée et secrète à l'amour du *bon*. Que Dieu nous soit en aide! c'est pour le présent un triste conflit d'atomes! »

—

« La matière toujours changeante, toujours reproduite, éternelle enfin; pourquoi non *l'âme?* pourquoi n'agirait-elle pas avec et sur l'univers comme des portions d'elle agissent avec et sur cette poussière appelée humanité? Voyez comme un hommage agit sur lui-même, sur les autres, sur des multitudes! La même influence, plus haute, plus pure, peut s'exercer sur des étoiles, les soleils, etc., à l'infini!... »

—

« Je suis toujours plus religieux un jour de soleil... La nuit aussi me semble sainte, et plus encore depuis que j'ai vu la lune et les étoiles à travers le télescope d'Herschell, et que j'ai compris que c'étaient des mondes... »

—

« L'homme est peut-être un débris dégénéré du naufrage d'un premier monde, appauvri dans la lutte; mais même ce préadamite supposé avait une origine, un *créateur*... La création est une conjecture plus naturelle qu'un concours fortuit d'atomes; toutes choses remontent à une source, quoiqu'elles puissent se perdre dans un océan. . »

« Il me semble, si nous suivons pour un moment l'action perpétuelle de l'intelligence, que l'immortalité de l'âme est probable. J'en doutais parfois, la réflexion m'a mieux instruit. L'âme agit si indépendamment du corps, en rêve par exemple, avec incohérence, *follement*, il est vrai, mais c'est encore l'âme, plus même que quand nous sommes éveillés. Qui peut dire donc qu'elle n'aura pas sa vie *séparée* comme elle l'a conjointe? Les stoïciens disent de l'état présent : « C'est un âme qui traîne une carcasse. « Chaîne pesante! mais toute chaîne matérielle peut se briser. Que l'autre vie soit *individuelle*, ou plutôt jusqu'à quel point elle ressemblera à notre existence présente, c'est une autre question. Mais l'éternité des esprits me semble aussi probable que celle des corps l'est peu. J'aborde la question sans recourir à la Révélation, qui cependant a sa solution aussi rationnelle qu'une autre. Une résurrection matérielle, cela semble étrange, absurde même, excepté comme châtiment; toute punition qui est *vengeance*, et non correction, est *moralement coupable* : or, *le monde fini*, à quel but d'éternelles tortures? Non, les passions humaines ont probablement défiguré en cela les doctrines d'en haut; mais ces profondeurs ne se peuvent sonder..... »

FIN.

# TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.



CHAPITRE II.



CHAPITRE III.

### CHAPITRE IV.



### CHAPITRE V.



### CHAPITRE VI.



### CHAPITRE VII.



### CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.



CHAPITRE X.



CHAPITRE XI.



CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.



CHAPITRE XIV.



CHAPITRE XV.



CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.



CHAPITRE XVIII.



CHAPITRE XIX.



CHAPITRE XX.

FIN DE LA TABLE.

rendre
de lady
pensées
30

